

LE
CULTE DOMESTIQUE

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

OU

TROIS CENT-SOIXANTE - CINQ COURTES MÉDITATIONS

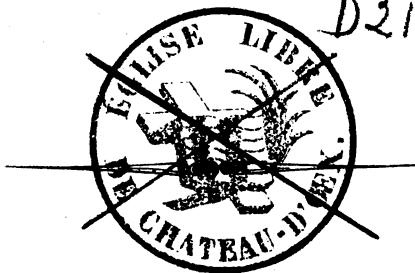
SUR

LE NOUVEAU TESTAMENT.

PAR NAPOLÉON ROUSSEL.

SECONDE ÉDITION

TOME SECOND.



PARIS

**A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE,
RUE TRONCHET, 2.**

GENÈVE

VEUVE BEROD ET S. GUERS, LIBR.

1848

NIMES

GARVE, LIBRAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TP 597a

**Imprimerie d'A. René et C^{ie},
rue de Seine, 32, à Paris.**

LE

CULTE DOMESTIQUE

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

OU

365 COURTES MÉDITATIONS SUR LE NOUVEAU-TESTAMENT.

CLXXXI. MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XIII, 1 A 12.)

Elymas, magicien en crédit auprès de Serge, proconsul romain, voyant son protecteur prêter l'oreille à deux Apôtres, s'interpose et s'efforce de détourner son maître de la foi. Sans doute il alléguait des raisons; mais lesquelles? Il ne put pas dire qu'un pardon jeté par Dieu sur toutes nos fautes et un Ciel bienheureux accordé en pure grâce fussent des biens peu dignes d'attention. Que put-il donc alléguer? Une seule chose, c'est que tout cela n'était que superstition ou mensonge. Telle est la pensée avouée ou secrète des incrédules. Ce dont ils ont peur quand les chrétiens leur proposent leur foi, c'est de croire. Soit. Mais eux ne croient-ils rien? Examinons.

Avant d'avoir jamais entendu parler de Christ, Serge ne croyait-il à rien d'inexplicable à sa raison? Si bien; car, malgré toute sa sagesse et sa prudence, il consultait un magicien dont la science mystérieuse s'imposait d'autorité. Donc le proconsul, encore étranger à la foi chrétienne, croyait à quelque chose qu'il ne pouvait expliquer.

Avant d'avoir jamais vu les Apôtres, le magicien lui-même ne croyait-il pas (ou, ce qui serait bien pire, mais ce que nous

ne voulons pas supposer), ne feignait-il pas de croire à une puissance surnaturelle, divine ou diabolique, mais enfin supérieure à la raison ? Sans doute, car lui-même professait cette science occulte, la prônait, en vivait. Elymas croyait donc à quelque chose qu'il ne pouvait expliquer.

Enfin, puisque nous sommes dans l'île de Chypre et à Paphos même, demandons si les habitants de cette contrée trop fameuse ne croyaient à aucune divinité avant que Paul et Barnabas eussent mis le pied sur le rivage ? et l'histoire nous répondra qu'ils adoraient une infâme déesse dont le culte lui-même autorisait l'impureté. Les Chypriens, encore ignorants du nom de Christ, donnaient donc aussi créance à ce qu'ils ne pouvaient expliquer.

Telle est la loi de notre nature, que, si nous ne croyons pas à la vérité, nous croirons à l'erreur. Si nous ne sommes pas religieux, nous serons superstitieux ; le philosophe le plus indépendant n'osera jamais dire que sa pensée s'arrête où s'arrêtent les sens. Serge ne croira pas à Jésus-Christ, mais il croira à Elymas ; le philosophe ne croira pas à l'Évangile, mais il croira sa conscience, son sens intime, ses livres, enfin quelque chose qui ne raisonne pas. Regardez plutôt autour de vous, voyez cet homme qui hausse les épaules en passant devant une église évangélique : il va consulter un somnambule qui doit lui prédire l'avenir !

Voyez cette femme, esprit fort qui délaisse la Bible : elle médite avec ardeur un ouvrage sur les songes, et elle-même vous affirme sérieusement que plus d'une fois ses rêves se sont réalisés ; il est vrai que selon le besoin elle en a cherché l'explication dans les semblables ou dans les contraires.

Voyez ces sages repoussant Jésus, son Évangile, son Ciel, son immortalité ; et discutant entre eux sérieusement sur l'essence d'une âme qu'ils n'ont jamais vue, sur la nature d'un Créateur qu'ils n'ont jamais touché, admettre finalement, sur l'autorité de leur faible raison, des doctrines plus incroyables que celles que leur propose le christianisme, admis par vingt siècles et cent peuples divers !

Parlerons-nous encore de ces superstitions populaires, si communes parmi les incrédules de nos campagnes? de ces sorts jetés par des sorciers; de ces jeux de dés ou de cartes révélant l'avenir; de ces mille superstitions, crues selon les localités et selon les localités repoussées? Non, mais ce qu'il est bon de dire, c'est que nous avons vu des hommes nier Dieu dans le calme, et prier dans le danger ce Dieu auquel il ne croyaient pas!

Voilà l'homme, voilà l'incrédule lui-même : il faut qu'il croie, il faut qu'il nourrisse son âme; si ce n'est de pain, ce sera de paille; si ce n'est de Jésus-Christ, ce sera du Grand Albert!

Quelle preuve puissante de la nature religieuse de notre être! et en même temps quelle arme écrasante pour les incrédules! Si nous croyons, nous chrétiens, du moins ce sont des faits et des doctrines qui changent le cœur, purifient la vie, rendent heureux et consolent; et, puisque le Créateur nous a faits croyants, nous avons une preuve de la vérité de notre foi dans l'excellence de ses fruits. L'Évangile est la vérité, parce qu'il produit la sainteté, et c'est précisément parce que son exigence effraie les incrédules qu'ils ne veulent pas de cet Évangile. Oh! s'il ne leur imposait pas plus d'obligations morales que n'en impose la foi aux songes et aux devins, ils l'écouteraient bien plus volontiers, ils en feraient une étude savante, favorite; l'Évangile serait la philosophie par excellence! Mais non, il ne veut pas être cru seulement, il veut encore et surtout être pratiqué; voilà pourquoi quelques-uns le repoussent, et voilà ce qui prouve son excellence et sa divinité!

CLXXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES, 13 à 52.)

Un fait n'a peut-être pas été assez remarqué. Paul, qui n'avait jamais lu ni les Epîtres, encore à écrire, ni les Évangiles, encore en simples originaux dans trois ou quatre églises lointaines; Paul, qui n'avait ni vu Jésus, ni fréquenté les Apôtres,

Paul prêchait cependant la même doctrine que Jésus et les Apôtres. Et ce n'était pas entre eux une simple analogie, mais une conformité si complète que les deux doctrines superposées se trouvent identiques. Qu'on en juge en rapprochant ce que Paul expose aujourd'hui aux Juifs d'Antioche de ce qu'avait annoncé jadis Pierre aux Israélites de Jérusalem.

D'abord, l'un et l'autre affirment que Jésus est le Messie ; rien d'étonnant sans doute dans ce trait général de ressemblance ; mais descendez dans les détails : quels arguments présente Pierre ? C'est qu'en Jésus se sont accomplies les prophéties des Psaumes, et c'est précisément ce que Paul fait aussi remarquer. Mais quelles prophéties ? D'après Pierre, celle-ci : « Tu ne permettras point que ton saint sente la corruption. » D'après Paul, exactement la même. Et qu'on ne pense pas que le rapport entre cette parole du Psalmiste et la résurrection du Christ fût si facile à saisir qu'il ait pu frapper naturellement deux hommes étrangers l'un à l'autre ; car, s'il est vrai que la prophétie soit claire, il faut aussi se rappeler qu'à cette époque elle était tout autrement interprétée par la masse de la nation, l'appliquant à David. Aussi Pierre a-t-il soin de dire : « Le patriarche David est mort ; il a été enseveli et son sépulcre est au milieu de nous. » Et (nouvelle coïncidence) Paul fait la même réflexion : « Certes David s'est endormi ; il a été mis avec ses pères et a senti la corruption. »

Cette identité de foi entre deux hommes dont l'un a vécu avec Christ, et dont l'autre ne l'a jamais connu, dont l'un a fréquenté les Apôtres et dont l'autre en est resté éloigné, démontre que ces deux hommes avaient puisé leur croyance à une source commune, celle du Saint-Esprit.

Il y a là, en même temps, une preuve puissante de la divinité de la Bible et une instruction précieuse ; oui, une preuve de la divinité de la Bible, car l'accord signalé entre Pierre et Paul se retrouve entre Moïse, Samuel, David, Esaïe, Daniel, Matthieu, Marc, Luc, Jean, Jacques et Jude. Ces hommes, divers de temps, de caractère, de position sociale, ont cependant exposé les mêmes doctrines ; et leurs écrits mis en un volume

s'harmonisent si bien qu'en examinant de près et longtemps leur ensemble, on éprouve la satisfaction d'un homme qui rapproche les feuilles éparses d'un manuscrit précieux et reconnaît enfin qu'il possède un tout complet.

Mais c'est à la précieuse instruction qui découle de cette unité de foi que nous voulons donner surtout notre attention.

Bien des personnes récemment entrées dans la foi chrétienne ou qui, peut-être, en cherchent encore la porte, disent : A quoi reconnaitrai-je que je suis dans la vérité de l'Évangile? Vous le reconnaîtrez d'abord à ce que le Saint-Esprit le témoignera dans votre cœur, et ensuite à ce que votre foi sera la même que celle des chrétiens de tous les temps. Jadis les déclarations de la Bible vous étonnaient, vous repoussaient peut-être; aujourd'hui elles doivent vous apparaître tout autres, fraîches à votre esprit et douces à votre cœur. Les expériences, les sentiments des écrivains sacrés doivent correspondre à vos expériences et à vos sentiments. Il y a plus : en parcourant les écrits des chrétiens de tous les siècles, des Pères de l'Église, de nos réformateurs et des écrivains évangéliques de nos jours, vous devez y trouver exprimé ce que vous-mêmes avez senti; tandis que, si vous n'êtes pas encore dans la vérité, vous êtes même étonnés d'entendre parler de cette communion des Saints. Vous avez bien des sentiments communs avec d'autres hommes, mais surtout quand il s'agit de nier; car ici on s'entend, même avec les indifférents, même avec les incrédules. Hors de la foi on s'accorde pour la renverser, mais non pour ce qu'on doit mettre à sa place; on ne se heurte pas entre soi, aussi longtemps que chacun court les champs pour combattre des ennemis épars, mais on se brise les uns contre les autres dès qu'on rentre à l'intérieur pour édifier en commun. Chacun veut construire sa maison selon ses besoins et à sa hauteur, en sorte que lui seul peut y entrer; il n'est semblable aux autres que sur la voie publique, où tous courent et se croisent sans s'arrêter, sans se connaître et sans s'aimer.

Où, la foi des chrétiens est la même dans tous les siècles et chez tous les peuples, parce qu'un seul et même esprit la souffle,

la développe et la fait fructifier, et son dernier fruit, c'est la joie dans la sanctification, comme l'indique le dernier verset de ce chapitre que nous citerons pour terminer : « Les disciples « étaient remplis de joie et de Saint-Esprit. »

CLXXXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES, XIV.)

En traversant la ville de Lystre, deux Apôtres rencontrent un impotent, et, voyant qu'il avait la foi pour être sauvé, le guérissent en prononçant une seule parole. A la vue de ce miracle, la populace païenne croit reconnaître deux dieux dans les deux amis, et veut leur rendre les honneurs qui leur sont dus. Aussitôt Barnabas et son compagnon s'indignent, déchirèrent leurs vêtements et s'écrient : « Que faites-vous ! nous ne sommes que des hommes soumis aux mêmes infirmités que vous ; convertissez-vous au Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. »

On est à la fois surpris et charmé de cette humilité qui donne toute gloire à Dieu et jette la confusion à la face de l'homme, alors même que cet homme est un instrument béni, et que cette confusion retombe sur celui qui revêt cette humilité. Paul et Barnabas ne disent pas : Tous les hommes sont soumis aux mêmes infirmités ; mais bien : Nous, nous-mêmes ne sommes que des hommes soumis à vos infirmités ; et ils le disent à l'instant même où l'on veut les adorer !

Voilà l'application à leur vie de ce qu'ils ont si souvent prêché aux autres, ou plutôt voilà la plus belle des prédications, la pratique de l'humilité.

Et ce n'est pas ici de la part de ces deux Apôtres une modestie exceptionnelle, fruit de leur caractère particulier ; non, c'est la disposition de tout véritable chrétien, celle de Pierre et de Jean, disant au peuple de Jérusalem, immobile d'admiration à la vue d'un autre impotent guéri : Pourquoi vous étonnez-

vous de ceci, comme si c'était par notre propre puissance ou notre piété que nous eussions fait marcher cet homme? C'est celle d'un Moïse qu'on veut exciter à la jalousie contre deux Hébreux qui prophétisent, et qui répond : Plût à Dieu que tout le peuple fût prophète et que l'Éternel mit son esprit sur eux !

Oui, rendre gloire à Dieu et à Dieu seul du bien qu'il nous est donné de faire est un des plus beaux traits de notre caractère de chrétien. Le chrétien peut se réjouir d'avoir été un instrument actif et puissant dans la main du Seigneur, car il trouve dans cette bénédiction une preuve de la vérité de la foi chrétienne, une approbation de Dieu pour son œuvre personnelle, et enfin la douce satisfaction d'avoir été utile à ses frères. Mais cette joie n'a rien de commun avec l'orgueil; elle est d'autant plus pure, d'autant plus vive que la gloire est plus complètement renvoyée à l'Auteur de toute grâce et de tout don parfait.

Cette disposition de cœur à renvoyer toute gloire à Dieu dans les succès spirituels est tellement dans l'essence du christianisme que nous la voyons chaque jour recommandée dans les discours de nos prédicateurs et dans nos propres conversations. Ces mots : « il m'a été donné de faire ; » — « Dieu s'est servi de moi ; » — « par la grâce de Dieu et non par ma force propre, » et mille autres expressions semblables, journallement employées, prouvent que nous reconnaissons très-bien que ce sentiment est conforme à l'Évangile. Mais ces humbles paroles sont-elles l'expression de nos sentiments? Il est bien à craindre que non ; la précaution même que nous prenons de dire que nous ne nous attribuons aucune gloire dans nos succès montre que notre conduite prête à cette interprétation, et que notre conscience va d'elle-même au-devant d'une objection fondée qu'elle voudrait détruire. Si véritablement nous ne nous attribuons aucune gloire, pourquoi si souvent l'affirmer? Si cela était bien vrai, cela irait sans dire. L'homme véridique ne parle jamais de sa véracité; il n'y a que le menteur qui songe à déclarer qu'il dit toujours vrai. De même, c'est l'orgueil qui répète sans cesse :

Je rends gloire à Dieu ; je ne suis rien et je m'humilie. Non, vous vous énorgueillissez !

Oui, nous sommes témoins contre nous-mêmes ; notre bouche nous condamne, et pour cette espèce d'hypocrisie nous méritons une nouvelle confusion. Oui, nous disons vrai : toute force vient de Dieu, toute gloire doit retourner à lui ; mettons donc nos pensées en accord avec nos lèvres. Soyons sincères avec nous-mêmes, car nos illusions ne changeraient pas les faits. Humbles avec nos frères, puisqu'ils verront toujours nos prétentions secrètes même à travers le voile de nos modestes paroles ; humiliés devant Dieu, qui dès lors nous relèvera, lui qui fait grâce aux humbles et résiste aux orgueilleux ?

CLXXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES, XV, 1 à 29.)

On est à la fois étonné et affligé en voyant dès les premiers jours de l'Eglise reparaitre, même dans des cœurs régénérés, cette funeste tendance du cœur naturel à substituer la lettre au sens, la forme au fond, la matière à l'esprit, la circoncision à la foi.

Cette disposition est si profondément enracinée dans notre nature, qu'on a vu et qu'on voit encore des chrétiens y tomber précisément à l'occasion de la mesure que prennent ici les Apôtres pour nous en éloigner. En effet, c'est sur la décision du concile de Jérusalem que quelques chrétiens s'appuient pour s'abstenir avec soin du sang des animaux, comme si c'était pour eux un précepte évangélique. Etudions donc de près ce que nous venons de lire, et nous nous confirmerons toujours plus dans cette pensée que dans l'Evangile tout est grâce, esprit et vie.

Des pharisiens convertis à l'Evangile, mais encore trop faibles pour se défaire complètement de ce formalisme que Jésus reprochait si vivement à leur secte, viennent à Antioche et en-

seignent aux gentils convertis que pour être sauvés ils doivent se faire circoncire ; d'autres chrétiens, sortis de la même secte, affirment en même temps à Jérusalem que les gentils doivent observer la loi cérémonielle de Moïse. Contre cette prétention judaïque s'élèvent Paul, Barnabas, Pierre et Jacques, et ce dernier, après l'avoir déclarée intolérable, ajoute toutefois : Comme Moïse est prêché depuis des siècles dans toutes les villes, il faut que les gentils, tout en ne changeant pas le joug du mosaïsme, fassent cependant aux Juifs la concession de s'abstenir de manger tout objet sacrifié aux idoles et le sang répandu dans les sacrifices païens ; et cela afin que les Israélites convertis, élevés dans l'observation de cette abstinence et empêchés par Moïse de manger avec ceux qui sont ainsi souillés, puissent sans scrupule manger et boire avec leurs nouveaux frères et surtout communier à la même table.

Ce n'était donc pas par précepte positif, obligatoire, que les gentils convertis devaient s'abstenir de sang, mais par cet esprit chrétien qui se fait tout à tout, et se prive même de l'exercice de son droit afin de ne pas scandaliser.

Mais remarquez quelle distance il y a entre s'abstenir d'une chose et pratiquer un rite. Celui qui s'abstient ne risque guère de se persuader qu'il y ait un mérite à ne pas faire, tandis que celui qui accomplit une cérémonie considérée comme nécessaire au salut est facilement conduit à la pensée qu'il mérite, et ainsi à se confier à sa propre justice. Ainsi saint Paul, pour éviter le piège de l'orgueil, dit-il quelque part : « Je déclare à celui qui se fait circoncire que Christ ne lui sert plus de rien ; » tandis qu'ici le même Apôtre donne son assentiment à l'abstinence du sang idolâtre, parce que ce conseil est une pure concession et qu'il n'ôte rien à la souveraineté de la grâce.

Admirons cette doctrine toujours conséquente avec elle-même : ici, déclarant que la grâce est tout ; là, que l'œuvre n'est rien ; ailleurs, que tout vient de Dieu ; plus loin, que l'homme est impuissant ; dans les Evangiles, que l'esprit vivifie ; dans les Epîtres, que la lettre tue ; dans telles de ses pages, que la loi cérémonielle n'est qu'une ombre ; dans telles autres,

que Christ est la grande, l'unique réalité. Oui, admirons cette concordance des doctrines entre elles, mais admirons surtout l'accord parfait des vrais chrétiens : à ce que Jacques propose ici, tous consentent ; ce qu'il dit, Pierre venait de le dire, et Paul arrive d'Antioche pour le confirmer. Le renversement du mur qui séparait les Juifs des autres nations, voilà surtout l'esprit du concile de Jérusalem, et c'est précisément à quoi travaille Paul dans ses Epîtres, précisément ce que reconnaît Pierre devant Corneille, précisément enfin ce que dit Jésus, déclarant que Dieu ne veut plus des adorateurs sur l'une ou sur l'autre montagne, mais sur toute la terre en esprit et en vérité.

Oui, tout est esprit, tout est grâce dans l'Évangile ; y voir autre chose, c'est l'humaniser, le souiller, le détruire ; une seule cérémonie, un seul acte déclaré indispensable au salut est la tache qui tombe sur la pourpre royale ; elle gagne, s'étend et souille pour toujours le vêtement qui n'est plus bon à rien.

CLXXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES, XV, 30 à 41.)

Nous ne sommes pas moins péniblement surpris à cette heure, en lisant l'altercation survenue entre Paul et Barnabas, que nous ne l'avons été hier à la vue des ces chrétiens judaïsant, jetant le trouble dans la conscience des païens convertis. Nous sommes tellement habitués à chercher uniquement des leçons et des exemples dans la bouche et la conduite de saint Paul, que cette circonstance nous afflige plus peut-être que nous n'osons le dire.

Mais remarquez d'abord que la doctrine n'est pas responsable des fautes de ceux qui la professent ; remarquez ensuite qu'il n'est dit nulle part ni que Paul ni qu'aucun chrétien ait atteint la perfection ; Christ seul nous est présenté comme

exempt de péché. La discussion qui s'élève entre Paul et Barnabas renferme donc elle-même d'abord cet enseignement : que ces deux chrétiens, qui brillaient parmi les plus grands, n'avaient pas atteint eux-mêmes la perfection, et que nous, qui comme eux pouvons y tendre, avons à reconnaître qu'à plus forte raison nous n'y sommes pas arrivés. En second lieu, cette contestation est elle-même une preuve de la sincérité de l'écrivain qui, ami de Paul, en confesse lui-même les faiblesses, et qui dès lors devient bien digne de foi quand il en raconte le dévouement et les miracles.

Mais cette contestation, étudiée plus en détail, nous paraîtra bien moins grave qu'on ne pourrait le supposer au premier abord. — Qui ne le sait ? la parenté et la patrie influent beaucoup sur nos jugements et risquent parfois de les fausser. Or Marc, dont il est ici question, était parent de Barnabas, et il ne l'était pas de Paul ; on comprend donc déjà comment les deux amis ont pu différer à son égard. Ensuite nous voyons, quand Paul s'est séparé de Barnabas pour l'accomplissement d'une même œuvre, que l'un part pour la Cilicie et l'autre pour l'île de Chypre. Or Paul était de la première de ces contrées, et Barnabas de la seconde. Chacun penche donc pour retourner évangéliser sa propre patrie. Ne peut-on pas supposer aussi que la direction à prendre ait été pour quelque chose dans l'altercation ? et quelqu'un aurait-il le courage de blâmer même un chrétien, d'avoir donné la préférence à sa patrie pour lui porter l'Évangile ?

Mais ce qui réjouit bien plus que cette contestation n'afflige, c'est la conduite ultérieure de ces deux chrétiens. L'affection qu'on découvre plus tard dans la vie de Paul pour Barnabas, et pour Marc lui-même, aurait paru tout ordinaire si l'on avait ignoré leur ancien différend ; mais elle touche jusqu'au fond du cœur quand on sait que ces hommes, si vivement affectionnés entre eux jusqu'à leur mort, se sont jadis trouvés en opposition. Lorsque plus tard Paul est à Rome dans les fers, Marc est auprès de lui pour soulager ses souffrances et l'aider dans son ministère ; quand l'avancement du règne de Dieu les oblige à se

séparer. Paul, dans sa lettre aux Colossiens, recommande son ami à cette église et dit : « S'il va vous voir, recevez-le bien. » Lorsque, trois ans plus tard, Paul subit à Rome un second emprisonnement et que cette fois son ami Marc est éloigné de lui, il se hâte d'écrire à Timothée : Prends Marc et l'amène avec toi, car il m'est fort utile dans le ministère. Et enfin, si vous désirez un dernier témoignage de cette chrétienne et complète réconciliation, comme une preuve de l'activité de Marc, lisez encore l'épître à Philémon, où Paul parle de Marc comme de son compagnon de travaux.

Hélas ! comme Paul et Barnabas, nous avons eu plus d'une contestation avec nos frères en la foi. Mais pouvons-nous dire que ces nuages se soient aussi vite et aussi complètement dissipés ? N'en reste-t-il rien dans notre cœur ? et alors même que les convenances nous ont forcés à tendre la main par-dessus ces différends, pouvons-nous dire que nos cœurs se sont également rapprochés ? Ces souvenirs pénibles ne reviennent-ils pas à la plus légère provocation ? Oh ! qu'une véritable réconciliation est chose rare, même entre les chrétiens qui devraient rester inséparables ; et combien la contestation de Paul et de Barnabas, suivie jusqu'au bout, loin d'abaisser ces deux Apôtres devant nous, est propre à nous humilier devant eux ! Plût à Dieu que nous n'eussions eu d'autres faiblesses que les leurs, et surtout qu'elles fussent effacées chez nous par cette charité qui brillait dans toute leur vie !

CLXXXVI° MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XVI, 1 à 15.)

Le récit que nous venons de lire laisse clairement apercevoir le fil directeur que Paul tient à la main et suit dans le cours de ses nombreux voyages : ce sont les ordres directs du Saint-Esprit. En Galicie, l'Esprit dit à l'Apôtre de ne pas porter la parole en Asie, et l'Apôtre s'en abstient. Plus tard, quand Paul,

suivant son impulsion propre, se dispose à pénétrer en Bithynie, l'Esprit l'en empêche positivement, et Paul s'arrête; enfin, comme l'apôtre ignore alors ce qu'il doit faire, l'Esprit-Saint vient encore lui dire qu'il doit passer en Macédoine.

A la lecture de ces ordres si formels du Saint-Esprit, dirigeant Paul dans tous ses mouvements, on se surprend à regretter de n'être pas soi-même aussi clairement conduit dans cette vie. On voudrait se sentir prendre par la main et placer dans la voie à suivre; on voudrait entendre cette parole de jadis : « C'est ici mon Fils bien-aimé; écoutez-le. » Il semble qu'alors, sachant précisément que faire, on courrait dans les commandements de Dieu.

Mais n'est-ce pas là une illusion de notre part? Est-il bien certain que, si le Seigneur frappait nos yeux et nos oreilles, nous obéirions mieux à ses ordres? C'est douteux; bien plus, il y a des indices du contraire. En effet, que demandons-nous en exprimant ce désir? Des ordres clairs, précis, sans équivoques, de l'Esprit de Dieu pour nous-mêmes. Eh bien! ces ordres abondent clairs, précis, sans équivoques, à nous-mêmes adressés. Dans la Bible, l'Esprit nous dit en tout autant de termes : « Soyez saints; — aimez votre prochain comme vous-mêmes; — priez sans cesse; — fuyez l'impureté; — soyez vigilants, sobres, prompts à rendre service; » — et mille autres paroles toutes aussi formelles, toutes aussi directes. Ces ordres nous réjouissent-ils beaucoup? les suivons-nous bien exactement? Au contraire, celui qui nous les rappelle nous importune; aussi n'est-ce pas la Bible que nous allons consulter lorsque nous sommes indécis sur un parti à prendre.

Non, les ordres formels ne manquent pas; ce qui manque, c'est le désir de les suivre, et si nous en demandons d'autres, si nous disons parfois : « je voudrais bien connaître la volonté de Dieu à tel ou tel égard, » il est bien à craindre que cela ne signifie : « je voudrais que Dieu m'ordonnât ce que je désire, et que je pusse ainsi céder sans remords à l'attrait qui me sollicite. » Car, si nous étions sincèrement désireux de connaître la volonté du Seigneur, nous eussions déjà cherché et trouvé une

réponse dans sa parole écrite, sans regretter une parole articulée.

Oui, la Bible est assez claire à nos esprits, et Dieu parle assez haut dans nos consciences ; ces ordres ne sont difficiles à comprendre que parce que nous les obscurcissons par une nuée de difficultés soulevées par nos propres convoitises. Ne nous plaignons donc pas ; c'est même une bonté du Seigneur de ne pas nous commander d'une voie plus haute ; des ordres plus impératifs n'amèneraient probablement que des désobéissances plus criantes. L'incrédule, aussi, demande pourquoi Dieu ne l'oblige pas à croire ; le méchant, aussi, demande pourquoi Dieu ne le contraint pas à être bon. Prenons garde, chrétiens, de ne pas imiter l'incrédule et le méchant, en demandant pourquoi Dieu ne nous conduit pas à la lisière, et ne nous soutient que juste autant qu'il le faut pour nous apprendre à marcher. Dieu est sage et bon dans ce qu'il ne fait pas, comme dans ce qu'il fait ; le degré de clarté qu'il nous accorde est précisément celui qui nous convient ; et cette lumière croîtra bien vite, si nous voulons avancer vers elle, au lieu de reculer.

CLXXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XVI, 16 A 40.)

Nous avons déjà remarqué que les miracles du Nouveau-Testament portent dans leur utilité un signe révélateur de la divine origine du livre qui les proclame ; mais une trace de divinité, peut-être encore plus profonde, c'est que cette utilité ne tourne jamais au profit de celui qui opère ces miracles. Pour le montrer, considérons ceux dont il est ici question.

Depuis plusieurs jours, une femme possédée poursuit Paul de ses cris sur la voie publique ; Paul chasse le démon ; et cette servante guérie profite du miracle qui conduit l'Apôtre en prison.

Dans le fond de leur cachot que feront Paul et Silas ? appel-

leront-ils le feu du ciel pour en entr'ouvrir les voûtes et s'enfuir? Non; résignés dans leur épreuve, ils chantent les louanges de Dieu et prient en faveur des autres prisonniers; et en réponse à leurs prières, la terre s'ébranle, les murailles croulent, et le miracle jette la foi dans le cœur du geôlier; tandis que les instruments du prodige n'en profitent pas même pour recouvrer la liberté.

Enfin suivons les deux Apôtres dans la demeure du geôlier. Par leurs prières ils ont obtenu un miracle qui convertit cet homme et sa famille; mais qu'obtiennent-ils de Dieu pour eux-mêmes? Rien! pas même la guérison de ces membres endoloris par le contact de leurs fers; il faut qu'un simple homme, par un moyen tout ordinaire, leur apporte un léger soulagement en lavant leurs plaies!

Ainsi ceux qui disposaient en quelque sorte de la puissance divine, ceux dont une parole chassait les démons, dont les prières ébranlaient la terre et faisaient descendre l'Esprit-Saint dans les cœurs, ces hommes, armés de la force de Dieu, n'en profitent pas même pour s'épargner la flagellation, le cachot et la douleur.

Eh bien, si l'on y réfléchit un instant, il devait en être ainsi. Oui, Dieu devait faire des miracles, non dans l'intérêt d'un seul être, mais pour la conversion du genre humain; non pour soulager un corps malade, mais pour sauver une âme perdue. En faire pour moins, c'eût été prostituer sa puissance; une âme vaut un miracle, mais une vie de quatre jours ne le mérite pas, surtout quand, conservée ou perdue, cette vie est suivie d'une bienheureuse éternité.

Mais il y a plus ici qu'une convenance parfaite entre les moyens que Dieu emploie et les buts qu'il poursuit. Dans cette circonstance, que les Apôtres ne profitent pas eux-mêmes des miracles qu'ils opèrent, brille le signe d'un dévouement à leurs frères et d'un oubli d'eux-mêmes qui ne peuvent s'expliquer que par une influence divine sur leurs cœurs. Sans doute les Apôtres ne pouvaient raisonnablement se persuader que la puissance d'opérer des prodiges leur fût mise entre les mains, comme

un jouet d'enfant, pour en user selon leur caprice. Mais ne pouvaient-ils concevoir le désir d'en profiter dans leurs nécessités ? Cependant nous ne voyons rien de semblable : Paul ne demande de miracles, ni pour faire tomber les chaînes qui le blessent, ni pour rétablir Onésime malade dont il a besoin, ni pour fortifier la poitrine délicate de Timothée, qui, guéri, pourrait mieux le seconder, ni pour se garantir lui-même du froid qu'occasionne l'oubli d'un simple manteau, ni pour suppléer sa mémoire, que ne nourrissent plus ses parchemins. En tout, Paul consent à être traité comme le plus faible et le plus obscur des chrétiens.

Si vous ne sentez pas encore ce qu'il y a là de beau, de sublime, de divin, supposez un moment que la puissance d'opérer des prodiges vous soit accordée à vous-même. Pensez-vous que vous songeassiez d'abord à d'autres avant vous ? et même en songeant à vous, n'est-ce pas à votre santé, votre bien-être, votre fortune, votre gloire peut-être, plutôt qu'à votre âme que vous appliqueriez la miraculeuse puissance ? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que vous et moi, tout à coup enrichis d'un pareil don, nous resterions un moment incertains sur le choix des biens que nous devrions appeler, et que nos vœux, parcourant la terre au lieu de s'élever vers le ciel, reviendraient sur nous-mêmes, loin de se répandre sur nos frères.

Tout cela n'est que trop probable, et cette réflexion fait mieux ressortir l'influence divine exercée sur les cœurs de Paul et de Silas, armés du miracle et n'en profitant pas, guérissant les autres et vivant eux-mêmes dans la maladie, passant par les fers et mourant sous la hache ou sur le bûcher !

CLXXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XVII, 1 A 15.)

La conduite des Juifs incrédules de Thessalonique est vraiment étrange. S'ils se fussent bornés à ne pas écouter Paul, ou

même à le combattre par les armes du raisonnement et par l'autorité de Moïse et des prophètes, nous les comprendrions ; car, enfin, chacun doit manifester librement son opinion ; c'est plus qu'un droit, c'est un devoir. Mais ce dont on peut s'étonner avec raison, c'est de voir ces hommes poursuivre Paul et Silas, non pas de leur logique, mais de leur haine. Ils amentent contre eux cette lie de peuple qu'on trouve partout toujours prête à faire mal ; ils violent le domicile de Jason pour s'emparer des deux Apôtres, que finalement ils forcent à quitter la ville. Ce n'est pas assez pour eux : Paul et Silas obtiennent, à Bérée, les plus heureux succès ; ces Juifs de Thessalonique l'apprennent, et, transportés d'envie, ils abandonnent leurs affaires, leurs familles, leur ville, font un voyage pour venir à Bérée soulever le peuple contre les prédicateurs de l'Évangile ; et, pour la seconde fois, Paul et Silas ne trouvent de salut que dans la fuite.

Mais si cet acharnement des incrédules contre les croyants est étrange, il n'est cependant pas rare. Sans doute, chacun a déjà fait lui-même un rapprochement entre notre époque et celle où se passèrent les actes des Apôtres. Oui, de tout temps, en tous lieux, s'est manifestée cette inimitié contre Dieu, cette fureur de persécution contre les chrétiens inoffensifs, cette haine contre des hommes auxquels on ne reprochait que de manifester trop vivement leur amour pour les âmes !

Pourquoi cela ? ces prédications chrétiennes violentent-elles l'incrédule ? Non, il est libre de ne pas venir les entendre. En amenant d'autres hommes à la foi, leur portent-elles à eux-mêmes quelque dommage ? Non, au contraire, elles moralisent le monde, leurs parents, leurs amis. Enfin, pourquoi donc s'irriter contre des hommes qui ne sont à leur jugement que de pauvres esprits ; contre des croyances qui ne sont, d'après eux, que d'innocentes illusions ? Ah ! c'est précisément parce que ces chrétiens sont dans le vrai, et parce que ces croyances sont des réalités, que ces incrédules s'irritent, s'emportent, haïssent et frappent. On ne s'indigne pas contre des contes fantastiques ; on ne se bat pas contre des ombres ; quand un homme est con-

vaincu qu'il n'existe aucun danger réel, il se rit des peureux et reste paisible; mais s'il court à la rencontre de ce qu'il appelle des fantômes et frappe de son glaive, c'est que, malgré les dénégations, il croit à la présence d'un être qui l'effraie. Tel est l'incrédule moqueur, frappant de sa haine, de ses sarcasmes et de ses luttes, la vérité chrétienne qu'il dit ne pas exister. Il me persuaderait bien mieux de son incrédulité, s'il se tenait tranquille et si son immobilité même montrait qu'il ne redoute rien d'une croyance superstitieuse qui doit nécessairement tomber sous l'action du temps.

Mais non, il crie, tempête; c'est que sa croyance place devant lui la vérité, qu'il ne veut pas regarder. Il injurie, calomnie et combat les chrétiens; c'est qu'il ne veut pas leur laisser le temps de lui prouver qu'il a tort.

Telle est la destinée de l'erreur et du péché; ils servent encore à faire mieux comprendre et briller plus vive la vérité; l'incrédule ne me prouve pas moins l'existence de Dieu par sa haine que le croyant ne me la prouve par son amour, et je bénis le Seigneur de s'être ainsi rendu, comme la colonne de nuée, visible par la lumière et visible par l'obscurité. Oui, mon Dieu, tu règnes; oui, Jésus, tu vis; oui, Esprit, tu régénères, car l'univers entier s'occupe de toi, Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; ici pour te chercher, là pour te fuir; ici pour te croire, là pour te nier. A nous donc, Seigneur, donne de prouver ta vie, ta bonté, ta puissance, par notre amour et notre sainteté!

CLXXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XVII, 16 à 34.)

Quelle scène étrange et instructive nous présente Paul dans l'aréopage d'Athènes! Voilà un homme sorti d'une pauvre petite nation, perdu au milieu d'une cité illustre sous le triple rapport des arts, des sciences et de la sagesse: c'est dans un tribunal, fondé par Solon, au milieu de statues sculptées par Phidias,

au sein d'une foule instruite par les disciples de Socrate et de Platon, que le faiseur de tentes est appelé à développer sa croyance par des Athéniens oisifs qui désirent se distraire ou se moquer. Il me semble voir un simple magister du plus humble de nos villages, transporté dans l'enceinte de l'Institut de France et interrogé par nos illustres académiciens. Osera-t-il parler ? et s'il parle qu'aura-t-il à dire ? que peuvent apprendre les disciples de Socrate et de Platon de la bouche de l'élève de Gamaliel ? Eh bien, écoutez et comparez !

Les Athéniens admettent une multitude de dieux ; Paul, au contraire, ne veut en admettre qu'un seul. Laquelle de ces deux opinions a été sanctionnée par l'autorité des sages et des savants modernes ?

Les Athéniens adorent un dieu inconnu ; bon ou méchant, n'importe. Paul, au contraire, s'efforce avant tout de connaître celui qu'il adore, et ne s'agenouille que devant un être doué de toutes les perfections. Laquelle de ces deux adorations vous paraît selon la sagesse ? et laquelle est entachée de folie ?

Les Athéniens se font des dieux de bois et de pierre ; Paul se fait un Dieu esprit qu'aucun lieu ne peut contenir et qui remplit l'univers. Les Athéniens croient plaire à leurs dieux en leur offrant en sacrifice des fruits, des animaux, des trésors ; Paul, au contraire, demande le sacrifice vivant de tout notre être à une sainte volonté. Des deux services lequel vous paraît noble, pur, divin ?

Selon les Athéniens, disciples d'Épicure, les dieux restent impassibles dans les cieux, laissant le monde se gouverner lui-même ; selon Paul, Dieu, par sa Providence, dirige les astres au milieu des torrents de lumière, aussi bien que le pauvre aveugle dans les ténèbres. De quel côté se trouve la plus juste notion de la Divinité ?

Enfin, selon saint Paul, Dieu ressuscite les morts... Mais à ce mot les sages Athéniens ne peuvent plus se contenir, ils tournent en ridicule la croyance fondamentale de toute religion ; et comme Félix, philosophe romain, ils disent à l'Apôtre : Nous t'entendrons une autre fois.

Ainsi, en nous résumant : les philosophes, dont la sagesse est devenue proverbiale, adorent des dieux de bois et de pierre, même des dieux inconnus, leur rendent un service matériel et nient la résurrection ; tandis que le pauvre disciple de Gamaliel ne reconnaît qu'un Dieu, créateur des cieux et de la terre, Dieu esprit qui veut être servi en esprit, Dieu tout-puissant gouvernant le monde par sa Providence et jugeant au dernier jour les bons et les méchants ; je le demande encore : de quel côté se trouve la vraie philosophie ? de quel côté le bon sens, de quel côté la sainteté ?

Mais en même temps comme ce contraste jette dans l'esprit une vive lumière sur la divinité de notre foi, et remplit le cœur d'une douce reconnaissance ! Nous connaissons Dieu, sa volonté, sa miséricorde ; nous savons qu'Il nous a créés, qu'Il nous conserve, et par-dessus tout qu'Il nous sauve pour l'éternité ; et tout cela, nous l'ignorions, comme les savants d'Athènes, si Jésus n'était pas venu nous le révéler !

Oh ! Seigneur, béni sois-tu pour le don de ton Évangile, pour le don de ton Esprit, pour le don de ton ciel et de ta vie sans fin ! C'est quand nous comparons ta lumière aux ténèbres humaines que nous nous sentons surtout pressés du besoin de te rendre grâce, de t'aimer et de t'obéir.

CXC^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XVIII.)

Dans un port de mer, à Corinthe, ville commerciale de la Grèce, et en face de Rome, qu'ils viennent de fuir, vivent deux époux dont l'humble profession, connue de tous les temps, consiste à tisser de la toile. Leurs travaux sont assez abondants pour occuper un certain nombre d'hommes, leur maison assez vaste pour servir à de grandes assemblées. Parmi leurs employés s'en trouve un de petite taille, de chétive apparence, malade, et toutefois prolongeant son tissage bien avant dans la

nuît, quand il ne le conduit pas jusqu'au jour, pour gagner le pain qui doit le nourrir le lendemain. Cet ouvrier tisserand, c'est saint Paul.

Vous êtes étonnés? Et moi je suis réjoui! Oui, j'aime à surprendre le grand Apôtre dans les détails prosaïques de la vie, luttant avec le besoin, vivant de son travail, s'imposant des fatigues, des privations, pour se garder libres quelques heures du jour, qu'il ira donner ensuite à une pauvre veuve désireuse de connaître l'Évangile. Oui, j'aime à voir ainsi Paul mettant en pratique cette humilité, ce renoncement que, dans quelques instants, il va recommander à ses frères. Oui, je suis profondément touché de la vue de cet artisan, recevant le vendredi soir son salaire de la main d'Aquila son maître, qui, le lendemain, jour du sabbat, viendra se mettre au pied de la chaire de son ouvrier tisserand, pour l'entendre discourir sur le salut des âmes! Il y a dans ce mépris des circonstances terrestres, qui ne tient compte que des réalités célestes, une rigidité de conséquence qui fait du bien à l'âme, et qui montre que, pour Paul et Aquila, le monde et ses pompes n'étaient rien, le ciel et ses promesses tout!

Mais, si vous aimez de tels tableaux, portez vos regards sur la fin de ce chapitre. Ici c'est un orateur, un savant, c'est Apollos, homme éloquent et puissant dans les Saintes-Ecritures, parlant avec ferveur et hardiesse, qu'une femme et son mari se chargent d'instruire au sortir de ses triomphes, et qui oublie son éloquence et son savoir pour écouter humblement le couple faiseur de toile, goûter ses doctrines, s'en pénétrer et les porter aussitôt dans la chaire où la veille il prêchait encore Moïse! Quand le monde a-t-il offert de tels exemples de simplicité, de droiture, d'humilité? Et cependant qu'y a-t-il là qu'il ne dût rigoureusement y avoir? Toute l'éloquence et le savoir ne doivent-ils pas être tenus pour de la boue en comparaison de la doctrine qui donne l'éternel salut? Oui, sans doute, ce n'est là, comme dans l'histoire de saint Paul, qu'une conséquence rigoureuse de la vérité; mais, hélas! il s'en faut tant que notre conduite soit toujours en harmonie avec notre pro-

fession de foi, que, lorsque nous rencontrons çà et là des chrétiens conséquents jusqu'au bout, nous en sommes tout étonnés. Il est de ces vertus chrétiennes, et, entre autres, précisément cette humilité, que nous ne prenons presque jamais au sérieux ; elles sont pour nous des vertus de théorie ; nous les admirons en Jésus et en ses Apôtres ; nous les recommandons à nos enfants et à nos serviteurs ; nous allons peut-être jusqu'à déplorer de ne pas les posséder nous-mêmes : mais après tout cela nous ne songeons guère à les acquérir. Il semble que ces vertus soient d'un autre siècle, d'un autre monde, et qu'elles n'aient été suspendues devant nous que pour être contemplées. Oh ! mon Dieu, comme notre vie chrétienne est pâle devant celle d'un Paul, d'un Apollos, qui eux-mêmes n'étaient rien devant Jésus-Christ ? Que serons-nous donc dans le Ciel à côté d'eux ? Aux pieds du Fils de Dieu, je comprends qu'un Paul puisse prendre place ; aux pieds de Paul, je conçois qu'Apollos puisse s'asseoir ; mais nous, où nous placer ? A quelle distance ne sommes-nous pas de ces saints confesseurs de Jésus-Christ ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Oh ! donne-nous l'humilité, non pas seulement dans nos paroles, mais dans notre vie ; et si c'est à la porte de ton Ciel qu'est marquée notre place, qu'en arrivant du moins nous n'en soyons pas trop étonnés.

CXCI^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XIX, 1 A 20.)

Un temple consacré à Diane s'élève dans Ephèse ; dès lors, une population de prêtres et de dévots s'amoncèle autour de ses murailles ; les uns offrent des sacrifices ; les autres écoutent l'oracle ; ceux-ci écrivent des livres sur les sciences occultes ; ceux-là passent leur vie à les étudier. Dès qu'un nouveau volume vient de paraître, des lecteurs accourent lui demander le grand secret de la vie ; ils le lisent, le méditent et le déposent, sinon plus ignorants, du moins plus incertains que jamais.

Mais tout à coup cette population dévote apprend qu'un homme prêche dans la ville d'étranges doctrines; curieuse, elle vient l'entendre, goûte sa parole, s'y convertit; et le lendemain ces sages païens désabusés apportent par monceaux pour cinquante mille pièces d'argent de leurs livres sur la magie, et les jettent pêle-mêle sur un brasier ardent.

Voilà bien l'infaillible résultat de la foi chrétienne sur les cœurs ! Nous chrétiens du XIX^e siècle, comme les philosophes d'Éphèse, nous avons jadis consumé bien des heures à la recherche d'un livre qui pût nous donner enfin l'explication de nos mystérieuses destinées. Toujours déçus par le dernier volume parcouru, nous reportions nos espérances sur le nouveau qui nous restait à parcourir. Il nous semblait que tant de livres compulsés, comparés, devaient au choc de notre propre intelligence faire jaillir la grande vérité, restée enfouie pour les autres. Fatigués de la longueur et de la vanité de ces poursuites, nous commençons peut-être à désespérer, lorsque l'Évangile est venu luire à nos yeux. Comme les Éphésiens, nous l'avons étudié, compris, et dès lors tous les livres de sagesse ou de plaisir, écrits en dehors de l'influence chrétienne, nous ont paru insipides ou mensongers. Lorsqu'accidentellement notre main a voulu les reprendre, elle n'a pu les soutenir; notre cœur s'est soulevé, notre esprit révolté, et le livre mondain est retombé dans sa poussière. C'est le vin généreux qui, une fois goûté, ne permet plus de retourner à la liqueur douceâtre dont jadis on s'était abreuvé.

Quel affront pour la sagesse humaine ! Comme cette expérience devrait humilier nos faiseurs de livres ! Jadis, ce paysan n'aurait pas osé consulter leurs ouvrages dans la crainte de n'y rien comprendre; maintenant converti, il les repousserait persuadé qu'ils n'ont rien à lui enseigner. Nos philosophes écrivains peuvent bien dédaigner un tel juge, mais certainement pas plus que notre villageois chrétien ne dédaigne leurs livres. Qui donc a tort ? Attendons la fin.

Toute science a pour but le bonheur : or, au terme de sa vie, lequel de ces deux hommes pourra dire avoir été le plus heu-

reux, ce villageois chrétien qui depuis longtemps vit en paix, jouit des promesses de l'Évangile, ou ce philosophe mondain, encore à la recherche de la vérité dans l'océan sans borne de la science? Lequel est le mieux disposé à la mort, lequel est le plus calme en face des vicissitudes de ce monde; lequel, patient dans la maladie, résigné dans l'affliction, content de son sort et toujours prêt à bénir la Providence? Et, des deux, lequel, en mourant, dira : J'ai fait un pas dans la vérité; et lequel répondra : Moi je l'ai trouvée? Il n'est besoin de nommer personne; l'expérience a parlé, et si l'orgueil ne retenait ses lèvres, ce sage viendrait nous confesser ses mécomptes et ses regrets. Oui, on a vu plus d'un philosophe mourant avouer la vanité de leurs longues études, regretter cette foi que leur cœur desséché ne pouvait plus saisir, et cette conscience droite qu'ils avaient échangée contre une vaine aptitude à distinguer entre des formes et des fantômes, des abstractions et des idéalités, et tant d'autres subtilités qui n'ont d'existence que par les mots qui les expriment.

Oh ! bénissons Dieu de nous avoir épargné de tels pièges, et surtout de nous avoir donné la science qui dispense, au besoin, de toutes les autres : la science du salut et de la paix en Jésus-Christ.

CXCII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XIX, 21 ▲ 40.)

Cette lutte entre le culte de Diane et le culte de Jésus-Christ met bien à découvert les deux voies habituellement suivies pour faire accepter une religion : prouver qu'elle est vraie, c'est ce que fait saint Paul; montrer qu'elle est utile, c'est ce que tentent Démétrius et les Éphésiens. Le vrai et l'utile, voilà donc réduits à deux mots les deux plus forts motifs qu'on puisse présenter à des hommes pour leur faire adopter une croyance religieuse. Mais ces deux motifs sont-ils également bons? Nous allons en juger.

Écoutons d'abord le grand orfèvre : « Il n'y a pas seulement
 « du danger pour nous que notre métier soit décrié, mais il est
 « même à craindre que le temple de la grande Diane ne tombe
 « dans le mépris, et que sa majesté, que toute l'Asie et tout le
 « monde révère, ne s'anéantisse aussi. » Ce qui revient à dire :
 Diane nous est utile : donc Diane doit être conservée.

Écoutez ensuite les ouvriers de Démétrius : « Grande, orient-
 « ils, grande est la Diane des Ephésiens! » Ce qui, dans leur
 bouche, veut dire : Cette idole fait la réputation de notre patrie,
 le gain de nos artisans, la fortune de nos prêtres, la consolation
 de nos dévôts : il faut donc la conserver.

Écoutez enfin le prévôt éphésien : « Qui ne sait, dit-il au
 « peuple, que l'image de Diane est descendue de Jupiter? cela
 « étant sans contradicteur, il faut donc vous apaiser. » C'est-à-
 dire que, pour obtenir la dispersion de l'émeute, le magistrat
 ment à sa conscience et flatte la superstition du peuple ; car il
 sait bien que les contradicteurs ne manquent pas, puisque c'est
 effrayée par leur nombre que la populace se soulève. Mais le
 prévôt de la ville juge ce mensonge nécessaire à la conservation
 de l'ordre public ; il ment donc, et sacrifie le vrai à ce qu'il croit
 utile.

C'est ainsi qu'au nom de l'utile on prétend légitimer l'erreur,
et que par l'erreur on arrive à tous les maux, jusqu'à ce qu'on
 reconnaisse que cette utilité était illusoire, et que le vrai seul
 est finalement bon. C'est en se disant que la religion est utile
 que les législateurs, les philosophes, les poètes ont enfanté le
 paganisme ; c'est en se disant que les temples sont utiles, que
 les prêtres païens ont fait élever celui de Diane, à Éphèse,
 comme par le même principe ils ont persuadé au peuple, contre
 leur propre persuasion, que leur idole était tombée du ciel ;
 c'est en disant que la religion est utile, que Démétrius et ses
 ouvriers ont reproduit par milliers les images de Diane, et, par
 ces images, répandu au loin une impure superstition.

Oui, mais tous ces hommes, en se disant qu'il fallait garder
 la religion parce qu'elle était utile, ne pouvaient pas se dé-
 fendre intérieurement de cette réflexion que, pour être obliga-

toire pour eux-mêmes, il faudrait qu'elle fût vraie... et ce n'était pas là ce qu'ils avaient reconnu. Au contraire, par cela même qu'ils la recommandaient en vue de son utilité, ils laissaient deviner qu'ils ne connaissaient pas à son culte de motif plus valable. Dès lors la foi est impossible pour de tels spéculateurs. Ils prônent la religion selon les circonstances et le degré d'utilité qu'ils lui supposent; mais toujours pour les autres, jamais pour eux-mêmes. Comme chacun d'eux fait ce calcul en secret, et pense être seul à le faire, il arrive que tous prêchent et que personne ne croit. Aussi, chacun se plaint que la foi ne soit pas plus agissante, que les mœurs ne soient pas plus pures, enfin, que les autres ne se conduisent pas à son égard en vrais croyants. Véritable association dont chaque membre s'indigne que ses compagnons de vol sur le grand chemin ne soient pas honnêtes hommes envers lui dans la caverne. Aussi, dans cet état de société, le temple d'Éphèse est debout, Diane adorée, Démétrius enrichi, ses ouvriers occupés, les magistrats obéis; et, demain peut-être, cette société minée à l'intérieur croulera par sa base; l'on ne verra plus ni ville, ni temple, ni déesse, ni commerce, ni ouvrier; et une immense ruine viendra dire que cette religion, d'une si grande utilité, n'était qu'un grand mensonge.

Ah! ce n'est pas ainsi que Paul prêche l'Évangile; son premier souci c'est de savoir s'il existe vraiment un Dieu, un Christ, une éternité. Mais si tout cela est utile pour huiler les rouages de la famille ou de l'État, c'est ce dont il ne s'inquiète guère, bien convaincu que le vrai produira toujours le bon, comme la semence porte nécessairement son fruit.

Est-il nécessaire d'indiquer ici les applications modernes des vérités que nous venons d'entendre, et de chercher Démétrius, ses ouvriers et le magistrat éphésien dans notre siècle, dans notre patrie, à nos côtés? Non, et si quelqu'un de nous est dans ce tableau sans avoir su s'y reconnaître, ce n'est pas la lumière qui lui manque, c'est la volonté.

CXCIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XX, 1 A 16.)

Comme les fidèles de Troas sont réunis le premier jour de la semaine pour rompre le pain, Paul, sur le point de partir, vient leur faire un dernier discours. Il n'est pas dit à quel instant précis commença la réunion; mais il est dit, du moins, que ce fut de jour et que Paul parla jusqu'à minuit. A cette heure survient un grave accident, réparé par un miracle, et Paul reprend la parole jusqu'au matin. Ainsi donc, une nuit entière fut consacrée à ce pieux entretien. Admettons, comme tout porte à le croire, que cette longue séance ait été partagée par une de ces agapes où l'on prenait la communion du Seigneur, toujours reste-t-il que Paul et les chrétiens de Troas s'entretenirent environ douze heures sur des sujets de piété.

Ce discours, ou, si vous voulez, cette conversation sur la foi chrétienne ne vous semble-t-elle pas bien prolongée? Toute une nuit! toute une nuit parler de Dieu! toute une nuit tenir l'oreille attentive au nom de Jésus-Christ! toute une nuit répéter les mêmes vérités! Encore une fois, n'est-ce pas du mysticisme, ou du moins un zèle exagéré?

Supposons que la réponse à cette question nous fût faite par un homme du monde, il nous semble qu'elle reviendrait à peu près à ceci : Passer, le dimanche, une heure dans un temple à écouter un discours, et la moitié de ce temps dans sa maison en lectures pieuses; causer parfois, dans la semaine, quelques instants sur des matières religieuses, cela se conçoit, c'est bien, il n'y a rien à dire. Mais, douze heures d'horloge, ressasser des idées religieuses, prier, chanter des cantiques, prêcher; prier encore, chanter encore, prêcher encore, et cela, durant tout le temps qu'il faut au soleil pour faire la moitié du tour de la terre, et cela, tandis que tout le monde se livre au repos dans la ville, alors que la fatigue et la chaleur sont telles, dans la salle haute,

qu'un homme dans la vigueur de l'âge s'endort malgré lui sur le bord d'une fenêtre et tombe mort! Oh! ce n'est pas du zèle : c'est de la folie! Ce n'est pas de la foi : c'est du fanatisme!

A notre tour, interrogeons celui qui vient de nous répondre, et demandons-lui quels sont, selon lui, les objets dont on peut raisonnablement s'occuper une nuit entière. La vie de ce sage mondain va répondre : Pour qu'un discours vaille la peine d'être écouté jusqu'à minuit, il faut qu'il se prononce sur un théâtre; et le seul objet pour lequel on puisse veiller jusqu'au matin, c'est une fête, un bal, une orgie!

Cela est-il vrai? Ces hommes qui crient à l'exagération, et qui certes n'ont jamais passé une nuit à écouter un sermon, n'en ont-ils jamais passé une dans une salle de danse ou de festin? Et pour cela croient-ils être des fanatiques du plaisir et du péché? Non. Eh quoi! l'on peut être sage en se vautrant dans la boue une nuit entière, et l'on est fou parce qu'une nuit entière on prie Dieu? Ah! ce simple rapprochement montre de quel côté est le fanatisme, et de quel côté est la sagesse.

Oui, nous le savons : pour nous, comme pour la plupart des chrétiens, une nuit passée en prières et en méditations serait chose presque impossible ; nous ne prétendons donc l'imposer comme un devoir à personne. Mais nous voudrions du moins qu'on sentît que la faute en est à nous, trop tôt fatigués, et non à la nuit trop longue, que nous eussions trouvée courte dans de vaines dissipations. Admirons Paul et les chrétiens de Troas, loin de les accuser ; que leur zèle nous serve à mesurer notre froideur ; et au lieu de nous recrier et peut-être de sourire à la pensée de douze heures de prières, frappons-nous la poitrine, et demandons à Dieu de nous apprendre à prier sans cesse, et sans cesse avec un nouveau plaisir.

CXCIV. MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XX, 16 A 38.)

Quelle opposition entre les idées chrétiennes et les pensées

mondaines ! A côté de Paul, exposant le passé qui fait sa gloire aux yeux du Seigneur, placez un grand de la terre, narrant ce qu'il estime faire sa gloire aux yeux des hommes, et comparez.

Paul se glorifie d'avoir servi, et servi avec humilité. Le grand du monde, au contraire, se vante d'avoir eu des serviteurs, et, s'il a jamais eu un maître, de l'avoir servi, non pas avec humilité, mais avec honneur.

Paul avoue qu'il a versé beaucoup de larmes au milieu des embûches que les Juifs lui ont suscitées. Le grand du monde, au contraire, s'enorgueillit d'avoir vaincu les obstacles, sans faiblesse, sans larmes ; il aurait honte de pleurer !

Paul déclare qu'il n'a pas seulement prêché du haut de la chaire de Moïse, mais qu'il est allé de maison en maison instruire les petits et les pauvres, consoler l'orphelin et la veuve. L'orateur mondain, au contraire, croirait avoir prostitué sa parole en la jetant de porte en porte dans le réduit de l'indigence ou devant un humble auditoire d'ignorants. Il aime à citer les auditeurs illustres auxquels il a toujours parlé ; il rougirait d'être surpris pérorant en face de quelques pauvres et rares campagnards.

Paul met sa gloire à servir aussi bien les Grecs, étrangers, que les Juifs, ses compatriotes. Le savant, le guerrier, le citoyen se vantent d'avoir consacré leur génie et leur courage uniquement à leur pays ; un service rendu à l'étranger serait une honte à leurs yeux, alors même qu'il ne nuirait en rien à leur patrie.

« Je n'ai désiré ni or ni argent, ajoute l'Apôtre. Ici l'homme du monde ne dit rien ; mais il étale sa fortune pour se faire valoir aux yeux de la foule étonnée.

« Ces mains ont fourni à tout ce qui m'était nécessaire, » dit enfin Paul. Je ne suis jamais descendu à un travail manuel, dirait plutôt le grand seigneur, et mes ancêtres n'ont jamais dérogé.

Pauvre grandeur humaine, que tu es ridicule ! mais non ; voyons plutôt combien elle est funeste au bien de l'humanité. Quelle que soit la véritable grandeur, on conviendra que tous les hommes doivent y tendre. Qu'on se représente donc une so-

ciété dont tous les membres, à l'exemple de ce grand seigneur, se vanteraient d'avoir su retenir leurs larmes, de n'avoir servi personne, de ne se produire qu'en face d'une haute société, de mépriser tout ce qui n'est pas dans sa patrie, de ne jamais s'abaisser à un travail manuel, enfin d'avoir depuis leur plus tendre enfance mené une vie oisive et opulente. Je le demande, quel enfer ne serait pas une telle société, arène toujours ouverte de combats, de haines et d'humiliations ?

Mais représentez-vous, au contraire, une réunion d'hommes semblables à Paul, se servant les uns les autres avec humilité, secourant le pauvre, le malade, le prisonnier et même l'étranger ; travaillant afin de n'être à charge à personne, exhortant avec larmes amis et adversaires à se convertir au Seigneur ; supposez une société formée de tels hommes, et dites-nous si ses membres s'entrechoqueraient, se haïraient ? ou si plutôt ce ne serait pas un monde où régneraient la paix, la joie, l'amour et le bonheur ?

Oui, nous ne serons heureux que dans l'humilité qui est à la portée de tous, dans le dévouement dont la voie est toujours ouverte ; dans le travail toujours accompagné du contentement d'esprit. Alors, il est vrai, nous ne serons pas glorieux aux yeux des princes de ce monde, personnages si grands que leurs regards passent par-dessus nos têtes ; mais alors nous serons vus des petits, si nombreux sur la terre, et vus du seul Grand dont le regard pénètre jusqu'au plus humble des hommes, comme les rayons de son soleil vont jusqu'au fond des plus basses vallées.

CXCV^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXI, 1 à 16.)

Le Saint-Esprit avertit par trois fois que des liens attendent saint Paul à Jérusalem : à la première, l'Apôtre lui-même ; à la seconde, les disciples de Tyr ; et enfin, à la dernière, le pro-

phète Agabus. Et cependant ces trois avertissements semblables agissent de diverses manières sur ceux qui les reçoivent : Paul persiste à se rendre à Jérusalem ; les disciples de Tyr voudraient l'en empêcher, et Agabus ne pousse ni ne retient l'Apôtre. Ces trois conduites différentes, tenues par des hommes inspirés par le même Saint-Esprit, méritent donc d'être étudiées.

Remarquez d'abord que l'Esprit-Saint révèle une même chose dans les trois circonstances ; c'est que Paul doit être chargé de liens ; mais là se borne l'action divine. Si les disciples retiennent l'Apôtre, c'est de leur propre mouvement (1) ; si Agabus se tait, c'est qu'il le veut bien ; ni les paroles des compagnons de Paul, ni le silence d'Agabus, ne nous sont présentés comme inspirés, en sorte que l'Esprit qui éclaire et qui par cela seul réchauffe, comme le soleil qui ne saurait faire l'un sans l'autre, ne contraint cependant pas ; il laisse Paul libre de marcher, les disciples libres de le retenir, le prophète libre de ne faire ni l'un ni l'autre.

Oui, l'action divine éclaire l'esprit, réchauffe le cœur, mais ni sa lumière, ni sa chaleur ne vont jusqu'à la contrainte. Sans le secours de l'Esprit-Saint, l'homme ne progresserait pas ; mais malgré lui l'homme peut encore ralentir le pas et même s'arrêter, car, si nous ne sommes pas la force motrice, nous sommes parfois la pierre du chemin qui entrave ; c'est ce que suppose l'Évangile en nous disant : « N'éteignez pas le Saint-Esprit. »

Ces réflexions ne sont peut-être pas inutiles à une époque où l'on abuse du langage chrétien pour dissimuler sa propre lâcheté, et où l'on va jusqu'à dire : « Il ne m'a pas été donné de vaincre mes passions, » tandis qu'il eût été plus juste d'avouer

(1) Le conseil des disciples de Tyr, au verset 4, semble inspiré par l'Esprit-Saint lui-même. Mais ce n'est là qu'une apparence. Voici le véritable sens : instruits par le Saint-Esprit que Paul avait à souffrir à Jérusalem, et poussés par leur affection pour lui, ils lui conseillèrent de ne pas y monter. Autrement le Saint-Esprit se contredirait lui-même, puisque, XX, 21, Paul dit que c'est lié par l'Esprit qu'il monte dans cette ville. Dans les deux cas, l'Esprit instruit, mais ne contraint pas.

qu'on a poussé le secours destiné à les vaincre ; à une époque où l'on dit : « Le Seigneur ne m'a pas permis, » et où il faudrait dire : Je n'ai pas permis au Seigneur !

Si du moins notre résistance était du genre de celle dont il nous est ici parlé, si c'était à d'autres et non à nous que nous voulussions épargner des afflictions, on pourrait encore nous excuser, car dans ce récit la charité et la fidélité sont aux prises, et l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, de Paul qui court au-devant du danger ou des disciples qui veulent l'en éloigner. Si notre résistance était, comme celle des compagnons de l'Apôtre, d'abord faible, bientôt vaincue, et enfin terminée par cet élan de cœur : « Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite ! » à la bonne heure, car Jésus lui-même n'a pas vaincu sans lutte ; à Géthsémané il a dit : que cette coupe s'éloigne de moi, toutefois que ta volonté soit faite et non la mienne ! Mais non, nos résistances contre l'Esprit se prolongent, remportent la victoire ; et ce qu'il y a de pire, nous reprochons ensuite à Dieu de ne pas nous avoir vaincus !

Ah ! prenons garde d'imputer au Seigneur notre péché. Si nous ne pouvons réclamer aucune gloire pour le bien qu'il nous est donné de faire, ce n'est pas un motif pour rendre Dieu responsable de celui que nous ne faisons pas. N'attendons pas la contrainte pour obéir, mais marchons à l'éclat de la lumière et sous l'impulsion de l'amour, alors nous serons dans le vrai, dans la paix, dans la joie, et nous avancerons véritablement dans la sainteté.

CXCVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXI, 17 à 40.)

La réunion à Jérusalem de Paul et de ses compagnons de voyage d'un côté, avec Jacques et ses collègues de l'autre, tous serviteurs d'un même Maître, tous occupés, sur divers points, d'une même œuvre et animés d'un même Esprit, cette réunion

fraternelle et les discours qui s'y prononcent, laissent dans le cœur les plus douces impressions. Paul raconte les merveilleux progrès que l'Évangile a faits au loin par ses efforts, et les frères de Jérusalem s'en réjouissent. De leur côté, les chrétiens de Jérusalem, en montrant à Paul les milliers convertis par leur ministère, l'engagent, pour se bien faire venir des faibles, à se joindre au vœu que vont accomplir quatre Israélites. Quoique cet Apôtre n'attribue aucune valeur à de telles cérémonies, il se hâte d'acquiescer à la demande des frères de Jérusalem, et, aussi, approuve leurs vues et leurs travaux.

Ainsi, chacun a travaillé de son côté, et, quand tous se réunissent, chacun se réjouit des succès de ses frères. Dans un sens, cela est bien simple, car tous ont travaillé à la même œuvre, celle du Seigneur; ils doivent donc tous se sentir heureux de la voir prospérer, n'importe par quelles mains. Cependant, cette conduite si simple est en même temps si rare, que sa peinture rappelle à chacun de nous des exemples du contraire : plus d'une ville où l'on est jaloux des travaux d'une autre ville; plus d'une église où l'on s'afflige des succès d'une autre église, plus d'une société, plus d'un simple chrétien secrètement peiné des travaux évangéliques d'une autre société, d'un autre chrétien.

Oui, disons-le clairement, depuis quelques années les œuvres chrétiennes se sont multipliées au milieu de nous; à ne tenir compte que des buts avoués, ce spectacle est vraiment réjouissant; mais ces œuvres, jugées sur les motifs secrets, seraient peut-être bien tachées. Sans doute, c'est un bien que l'activité chrétienne se décentralise, que des rayons plus courts et plus vifs se dirigent sur des points plus nombreux, plus rapprochés. Cette multiplicité d'œuvres prouve le zèle, en même temps qu'elle le développe : il est peut-être bon aussi que chaque besoin senti cherche, autour de ceux qui l'éprouvent, le moyen de se satisfaire, et que, selon le précepte de l'Apôtre, on songe d'abord à sa famille, à ses alentours. Mais, est-ce bien là le motif qui a inspiré la plupart des petites conceptions d'un seul individu ou d'une étroite coterie? Non, et nous en

prenons à témoin précisément l'absence, dans notre monde chrétien, de cette joie de Jacques et de Paul au récit des succès de l'un et de l'autre ; nous en prenons à témoin cette tristesse, cette amertume à la nouvelle que d'autres nous ont devancés, omis, oubliés. Soit, donnons notre cœur à notre œuvre spéciale ; mais, au nom du Seigneur ! sachons faire place à l'œuvre de nos frères. Un mondain rougirait d'éprouver nos sentiments, lui qui, cependant, avoue qu'il travaille pour lui-même, parce qu'un instinct de générosité lui fait repousser la jalousie comme basse et honteuse ; mais nous, nous chrétiens, nous qui disons travailler pour Dieu, nous qui faisons profession de dévouement, nous qui prions pour l'avancement du règne de Christ sur toute la terre, nous serions jaloux de nos frères se dévouant aussi, accomplissant ce que nous négligeons ou ce que nous ne pouvons étreindre ? nous serions peînés d'apprendre que nos prières ont été exaucées sans notre concours ? Oh ! j'ai honte d'avoir à sonder de telles plaies sur le corps de l'Église de Jésus-Christ, et je détourne la tête, je ferme les yeux ; mais je tombe à genoux et je prie Dieu de nous pardonner !

CXCVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXII.)

Aussi longtemps que Paul ne touche pas à la prééminence que les Juifs s'attribuent sur tous les peuples, ces Juifs lui laissent poursuivre ses discours et raconter sa conversion. Mais dès que l'Apôtre prononce le nom des gentils, dès qu'on peut deviner qu'il va les mettre sur la même ligne que les Israélites, la foule s'agite, secoue ses vêtements et pousse des cris de mort !

Absurde jalousie, qui va chercher sa nourriture dans la faim de ses frères, et qui ne nous permet de trouver de saveur à l'eau d'un fleuve qu'à condition que d'autres n'y boiront pas aussi !

Hideuse jalousie, qui fait de chacun de nous l'antagoniste de tout le genre humain, et nous crée des chagrins d'autant plus vifs que nos adversaires sont plus près de nous et devraient nous être plus chers; qui n'est heureuse que des pleurs d'autrui et qui pleure des joies de ses frères; qui creuse un abîme autour de nous et nous rend haïssables, même à l'ami, au parent, qui lit au fond de notre cœur!

Oh! rongearite frénésie, d'autant plus malheureuse que Dieu est plus généreux dans ses dons; qui souffre, parce que d'autres sont heureux; qui doit s'attendre à souffrir toujours davantage, puisque Dieu ajoute à chaque heure des mondes à sa création et des âmes à son Eglise! Désolante jalousie, qui ne pourrait supporter la vue du ciel où sont tant de bienheureux, et qui, pour se sentir apaisée et satisfaite, aurait besoin de plonger du regard, du haut de son ciel, dans les gouffres de l'enfer, pour y voir souffrir des créatures privées du bonheur dont elle jouit!

Grâces à Dieu, ce sentiment, si naturel au cœur humain, est le premier affaibli, sinon éteint par l'Évangile. Et en effet, comment serions-nous jaloux quand nous avons appris que nous ne sommes dignes de rien, que le don de Dieu pour nous est l'éternité, et que l'éternité donnée à nos frères n'abrégera pas la nôtre? Comment serions-nous jaloux, lorsque nous avons appris à puiser notre joie dans l'amour qui nous dépersonnalise, ou qui plutôt répète notre personnalité dans chacun de nos frères, en sorte qu'il ne peut rien leur arriver d'heureux que notre cœur n'en ressente le contre-coup? Comment serions-nous jaloux en voyant se multiplier les amis de notre Maître, les habitants bénis de notre future demeure, les éternels compagnons de notre félicité?

L'histoire raconte que deux frères jumeaux naquirent et vécurent inséparablement unis par la main. Quelle misère devait être celle de ces deux êtres, s'ils étaient jaloux l'un de l'autre, et quelle ne devait pas être leur joie, s'ils s'aimaient véritablement? Eh bien, telle est l'image des chrétiens, tous invinciblement unis par la main. Quelle ne serait pas leur misère ici-bas,

et même dans le ciel, s'ils pouvaient être jaloux les uns des autres, et quelle ne sera pas leur joie si, dans le ciel comme ici-bas, ils savent s'aimer à tel point que leurs sourires et leurs larmes se confondent?

Non, il faut bien nous le dire : il n'y a de bonheur possible pour nous que dans l'extirpation radicale de cette racine d'amertume qui bourgeonne encore dans notre cœur, et que chaque bonheur étranger, comme un nouveau printemps, fait refleurir. Il faut aller au fond, il faut l'extirper tout entière ; il n'y a de bonheur chrétien qu'à ce prix. Jusque-là notre dévouement, notre zèle seront douloureux ; mais dès lors le zèle et le dévouement deviendront doux à notre cœur. Il est vrai que Dieu seul peut faire cela ; mais aussi rappelons-nous que, pour qu'il le fasse, c'est nous qui devons le vouloir et le demander.

CXCVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXIII, 1 à 15.)

Si l'on eût demandé à Paul, parcourant le monde l'Évangile constamment sur les lèvres, quel était le mobile de sa vie, il aurait pu répondre que c'était son zèle pour la cause du Seigneur. Si l'on eût demandé aux Juifs poursuivant Paul de ville en ville, le glaive à la main, quel était le motif de leur conduite, ils auraient répondu sans doute aussi : C'est notre zèle pour la loi du Seigneur ; et à vrai dire la réponse des Juifs paraîtrait à un étranger aussi juste que celle de l'Apôtre. Oui, de part et d'autre, il y avait du zèle ; mais ici un zèle selon Dieu, et là un zèle selon la chair. Et pour savoir de quel zèle nous sommes nous-mêmes animés, étudions les caractères de celui de l'Apôtre et de celui des Israélites, afin que chacun de nous puisse, en silence et en secret, prononcer auquel des deux ressemble son propre zèle.

Paul veut amener les hommes à sa foi ; quel moyen emploie-t-il ? Uniquement la persuasion : tantôt il explique, tantôt il

prie. Ici, il tonne avec force; là, il parle avec douceur; mais dans toutes les circonstances ses armes sont la parole et la plume, c'est-à-dire toujours la simple persuasion. Quel est, d'un autre côté, le moyen mis en œuvre par les Juifs pour empêcher Paul de prêcher l'Évangile? La violence: ils le chassent de Philippe, le poursuivent à Bérée, soulèvent la populace contre lui à Thessalonique, le frappent à Lystre, l'épient à Jérusalem et jurent de lui donner la mort; et tout cela, remarquez-le bien, par zèle religieux, sous l'invocation d'un serment religieux!

En second lieu, le zèle de Paul se manifeste surtout par l'amour qu'il témoigne à ceux qu'il veut convertir, et par l'amour qu'il conserve même pour ceux qu'il ne convertit pas. Lorsque, par la persuasion, il a conduit les hommes à croire en Jésus-Christ, il les adopte comme ses enfants, leur écrit en particulier ou collectivement, et ne termine pas ses lettres sans adresser à chacun une salutation particulière, un mot de caresse ou d'éloge. Si ses auditeurs ont repoussé sa prédication, il conserve encore pour eux la plus vive affection; il prie et pleure pour obtenir de Dieu leur conversion; il va jusqu'à dire qu'il consentirait, si la chose était possible, à être anathème, pour amener ses frères au Seigneur. Le zèle des Juifs, au contraire, se manifeste sous la forme de la haine. Ils grincent des dents, déchirent leurs habits, persécutent, emprisonnent, lapident, en un mot haïssent leurs opposants autant que saint Paul aime les siens.

Enfin le zèle de Paul se porte sur tous les hommes, Juifs et gentils. Depuis qu'il connaît Christ, il n'y a pour lui ni Scythes, ni Barbares, ni Grecs, ni Romains; il se donne à tous. Mais les Juifs, au contraire, exercent d'autant plus leur zèle amer contre la foi d'un homme que cette foi diffère moins de la leur. Qu'il y ait au loin ou près d'eux des païens, peu leur importe; ils ne songent ni à les convertir ni à les haïr. Et ils appelaient probablement cela tolérance, largesse d'esprit. Mais les hommes qui réveillent leur zèle violent, ce sont les Samaritains, auditeurs respectueux de la loi, mais qui vont l'entendre lire à Garizim et

non à Jérusalem ; ce sont les chrétiens, adorateurs du même Dieu, croyant les mêmes prophéties, mais qui diffèrent sur un point de leur accomplissement. Oh ! ces Samaritains et ces chrétiens, ils s'en occupent et préoccupent sans cesse ; ils traverseraient les mers pour faire un seul prosélyte, et s'ils ne peuvent le convertir, ils feront de longs et pénibles voyages pour le mettre à mort ou en prison ; eux qui laissent bien tranquilles les grossiers idolâtres que Paul va chercher en Asie et en Europe.

Ai-je été compris ? Je le pense. Que chacun de nous donc cherche s'il est animé du zèle persuasif, aimant et vaste, de l'Apôtre, ou de ce zèle violent, haineux, étroit des Juifs, adorateurs de la lettre, et fanatiques pour les bancs de la synagogue.

CXCIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXIII, 16 à 25.)

La conduite de Paul, dépositaire du secret de ses criminels ennemis, est à la fois simple et noble. Un enfant vient lui dire que quarante hommes ont fait serment de l'assassiner ; et lui, loin de faire appeler le tribun, ou de se transporter auprès de lui, pour révéler ce qu'il vient d'apprendre, afin de jeter de l'odieux sur ses accusateurs, et de faire sentir ainsi son innocence, ce qui nous eût paru bien légitime, Paul fait conduire cet enfant vers son juge. Si, du moins, il lui recommandait de tout dire, de bien dire ; s'il lui faisait la leçon pour se disculper, sans sortir de la vérité ; mais non ; rien. Il fait venir un centenaire, et le prie de conduire ce jeune homme au tribun. On ne sait vraiment si, dans cette simple précaution pour faire échouer une coupable tentative, Paul n'a pas tout autant pour but d'épargner un crime à ses adversaires, que de se dérober lui-même à leurs poignards. En tout cas, il était impossible de faire moins contre eux, ni de faire mieux pour la justice.

Pour mieux le faire sentir, demandons-nous si nous eussions

agi de même? S'il faut en juger par notre conduite dans des occasions analogues, il est bien à craindre que non. Dès qu'un homme nous outrage, nous devenons habiles à faire ressortir ses torts, à les grossir, à lui en découvrir de nouveaux en fouillant dans sa vie passée. Alors, nous examinons à la loupe ces mille petits riens, qu'en temps ordinaire nous n'eussions pas même aperçus, et nous les étalons avec plaisir dans nos récriminations. Aussi, sommes-nous prompts à dérouler la vie coupable de notre ennemi à qui veut nous entendre, à narrer, grossir et noircir les torts qu'il nous a faits, et à le jeter en pâture au mépris et à la haine de l'opinion publique. Oh! qu'il y a loin de cette conduite à celle de Paul! Aussi, comme la sienne nous charme et nous surprend!

Et cependant, n'est-ce pas dans ces petits détails de la vie, n'est-ce pas dans ces vertus obscures, et par cela même empreintes du cachet chrétien, n'est-ce pas dans de tels détails et de telles vertus que nous devrions exercer notre christianisme *parce que la pratique en revient tous les jours? parce qu'ils jetteraient sur les rouages de la famille, de la société, cette huile onctueuse qui les ferait marcher sans effort et sans bruit? parce que c'est à cela, surtout, que Dieu nous appelle, et non à ces œuvres d'éclat qui perdent, hélas! trop souvent, leur valeur et leur parfum en s'évaporant au grand jour? Oui, j'admire plus une servante faussement accusée, qui se tait pour conserver la paix, que son maître, qui disserte éloquemment sur l'insubordination des serviteurs; la conduite de l'indigent qui reçoit, sans se plaindre, l'aumône et la réprimande, me touche plus que celle du riche qui lui fait la réprimande et l'aumône. Plus une vertu est humble, plus elle est chrétienne; plus elle est obscure, plus elle brille aux yeux de Dieu. Sachons donc ne pas les mépriser, et, au lieu d'attendre de grandes occasions pour nous montrer chrétiens, saisissons les petites qui se présentent chaque jour. Soyons, comme Paul, modérés, charitables, même envers ceux qui manquent à notre égard de modération et de charité; et, quand nous aurons fait cela, n'allons pas le crier sur les toits!*

CC^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXIV.)

Pour bien comprendre la scène de Paul, comparaisant devant Félix et Drusille, il faut d'abord connaître ces deux derniers personnages. Félix, d'après le témoignage des historiens, était un tyran dont les exactions et la cruauté avaient tellement exaspéré la province, que les Juifs demandèrent enfin son rappel à Néron. Drusille, déjà coupable pour s'être mariée, elle juive, à un païen, l'était encore pour avoir commis un adultère en abandonnant Azizus, son légitime époux.

Voici donc un puissant gouverneur romain désirant, pour distraire sa femme et satisfaire sa propre curiosité, faire causer un humble prisonnier qui arrive, chargé de fers, dans son palais. Si nous eussions été spectateurs de cette scène, et qu'on nous eût demandé lequel de ces deux sorts était le plus digne d'envie, de celui du prince sur son trône, ou du prisonnier lié de chaînes; en jugeant sur les apparences, n'eussions-nous pas cent fois préféré le siège de Félix aux liens de Paul, le palais de Drusille au cachot de l'Apôtre? Toutefois, avant de choisir, écoutez.

Ce prisonnier, mandé comme un histrion, satisfait aux questions qu'on lui adresse, et continue même à parler au delà de ce qu'on lui demande; peu à peu il relève la tête; ses réponses se changent en interpellations, il oublie ce qu'il est, ou plutôt il se rappelle qu'il est un envoyé de Dieu, et il parle avec le courage que donne une bonne conscience. D'accusé, il se fait accusateur; à cet homme injuste, il parle de justice; à cette femme impure, il parle de tempérance; à tous deux, criminels, il parle de jugement. Voilà ce qui se passe au fond de son cœur; voilà la réalité, ces chaînes ne sont que de vaines apparences.

A l'ouïe de ce discours, aussi vrai qu'i n'attendu, Félix se ré-

veille, Drusille s'étonne ; ils n'ont pas eu le temps de se précautionner contre cet orage, et la foudre de la parole éclate avant qu'ils se soient mis à l'abri. Alors, ramenés malgré eux à la vérité, ils oublient aussi les vaines apparences de la pourpre et rentrent dans la réalité de leur conscience. Paul ne les a pas nommés, il a parlé en général de justice, de tempérance ; mais eux, coupables, se sont nommés eux-mêmes, dans le secret de leur cœur, et maintenant ils tremblent à l'ouïe du seul mot de jugement. Aussi, Félix tout effrayé, nous dit saint Luc, Félix tout effrayé ne peut plus longtemps soutenir cette lutte, et au lieu de répondre, ou de punir, selon la violence de son caractère, Félix, épouvanté, dit à Paul : Assez ! assez ! pour le moment ; va-t'en ; une autre fois je te rappellerai

Etrange spectacle ! l'accusé est libre par sa parole ; le juge est tremblant sur son siège ; Paul, calme, ferme, hardi ; Félix, souffrant, n'osant se plaindre, renvoyant le prisonnier, s'excusant même de ne pas l'écouter plus longtemps et promettant de le rappeler.

Dites, maintenant, de ces deux places, laquelle vous fait envie ? le trône et son remords, ou ces chaînes et leur foi ? Félix, prince coupable, ou Paul, prisonnier innocent ?

Eh bien ! de même, dans vos circonstances actuelles, vous avez ce choix à faire. Vous, comme tous les hommes, avez à choisir, aujourd'hui comme toujours, entre l'apparence des choses extérieures et la réalité de la conscience ; être heureux par la matière ou par le sentiment ; par ce qui ne satisfait que par intervalle, en présence du monde, ou par ce qu'on porte avec soi, toujours et partout : une conscience pure, ou du moins purifiée, une vie sainte ou du moins qui se sanctifie. En vain vous obtiendriez des succès dans toutes vos circonstances terrestres : si vous n'avez pas ces biens spirituels, vous ne serez pas plus heureux que Félix et Drusille, princes et angoissés ; mais, fussiez-vous dans la misère, avec ces richesses chrétiennes vous resterez libres, heureux, satisfaits, comme Paul, enchaîné à des anneaux de fer, mais enchaîné

encore au service de son Dieu. Ces vérités sont si simples qu'elles en sont triviales, et, cependant, elles n'en sont pas moins négligées; il était donc bon de nous en faire ressouvenir, comme il est bon de demander à Dieu de nous enseigner à faire plus que les comprendre, mais encore à les pratiquer.

CCI^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXV.)

Le Seigneur nous fait dans sa Parole, sous mille formes différentes, la promesse formelle de ne jamais nous abandonner; et cependant, dès qu'une difficulté s'élève, dès qu'une affliction tombe sur nous, nous voilà tremblants, inquiets, demandant comment Dieu pourra nous tirer de ce mauvais pas. Oui, c'est sérieusement que nous sommes embarrassés pour le Seigneur; nous manquons de foi, non à sa bonté, mais en quelque sorte à sa puissance; nous croyons le cas trop difficile, et parce que nous ne saurions pas en sortir, il nous semble que Dieu ne sera pas assez habile pour nous en tirer. Cette illusion est ridicule à force d'être absurde; mais, puisqu'elle existe, essayons de la dissiper: pour cela, revenons sur l'histoire que nous venons d'entendre.

Dans l'avant-dernier chapitre, nous avons vu le Seigneur faire à Paul cette promesse: Aie bon courage, il faut que tu me rendes témoignage à Rome. Mais quelle chance y a-t-il que saint Paul arrive jamais en Europe? Quarante hommes veulent l'assassiner lorsqu'il est entre les mains du tribun, d'autres lorsqu'il est remis entre celles du gouverneur; les prêtres veulent le faire remonter à Jérusalem; Festus désire le garder à Césarée; quant à l'Apôtre lui-même, il ne songe qu'à retourner à ses travaux; mais, de toutes ces volontés, aucune ne pousse Paul vers la capitale de l'empire romain. Reportez-vous donc à ce moment, et dites-nous si devant le siège judi-

cial de Césarée, en face de Festus qui désire retenir Paul, des prêtres qui cherchent à l'emmener à Jérusalem, de l'Apôtre lui-même qui ne veut rien, vous n'auriez pas désespéré de voir son voyage à Rome s'accomplir ? Et cependant vous allez voir la nécessité de ce voyage jaillir de ces difficultés elles-mêmes ; et cela, sans rien changer au cours naturel des événements ; cela, en respectant toutes les volontés contraires. Il se trouve que Paul est né d'un père grec, investi du titre de citoyen romain, et cette seule et minime circonstance va tout concilier. Voici comment : Festus, qui, après avoir retenu Paul par prudence, veut l'abandonner aux Juifs par politique, Festus dit à l'Apôtre : Veux-tu monter à Jérusalem pour y être jugé de ces choses devant moi ? Et c'est précisément cette question subite de la part du gouverneur, inattendue pour Paul, réjouissante pour les prêtres, enfin cette question qui pousse Paul à Jérusalem, c'est précisément cette question qui le conduit à Rome ; car elle provoque son appel au jugement de César. « J'en appelle à César, » dit l'Apôtre. Ce mot change tout de face ; le conseil, étranger à tout ce qui vient de se passer, le conseil de Festus, ignorant des plans de la Providence, prononce le renvoi à l'empereur, lève ainsi tous les obstacles et concourt en aveugle à l'accomplissement de la volonté de Dieu ; en sorte que ni l'Apôtre, ni les Juifs, ni le gouverneur aujourd'hui, ni le roi Agrippa demain, ne pourront ensemble changer le décret du conseil, accomplissant le décret du Seigneur.

Qui pouvait prévoir ce dénouement, il y a une heure ? Personne. Eh bien, si nous avons plus de foi, n'en serait-il pas ainsi à l'instant pour nous-mêmes ? Nos difficultés sont-elles plus inextricables que celles que nous venons de voir se débrouiller sous le doigt de Dieu ? Non ; et ce que nous avons vu dans l'histoire de Paul, si nous voulons y réfléchir, nous l'avons vu dans notre propre histoire. Mais notre cœur perd si facilement la mémoire des délivrances passées ! Ah ! confions-nous, croyons ; bien mieux, soyons assurés, et le Seigneur tiendra ses promesses contre toutes les apparences et toutes les forces

humaines ; encore une fois , confions-nous , croyons , soyons certains !

CCII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXVI, 1 à 18.)

Agrippa invite Paul à prendre la parole pour sa propre défense ; Paul, au lieu de se justifier, parle de Jésus et en vue d'Agrippa. Cet oubli de soi-même pour songer à son Dieu et à ses frères paraît si simple de la part de l'Apôtre que nous ne songeons pas même à le remarquer. Oui, cela est vrai, cette abnégation est toute naturelle chez Paul ; mais c'est parce que toute la vie de Paul n'est qu'une longue abnégation.

Et, en effet, étudiez cette vie dans la scène qui est sous nos yeux : un roi et sa sœur témoignent le désir de voir l'Apôtre et de l'entendre ; dès qu'il entre, Agrippa l'invite à parler pour sa défense. Certes, jamais occasion plus favorable ne fut offerte à un prisonnier de recouvrer la liberté, et cependant ce prisonnier n'y songe même pas. Il est vrai que Paul, en ayant appelé à César, doit supposer son voyage à Rome désormais inévitable ; mais il pourrait solliciter du moins les bons offices du roi auprès de l'empereur ; il pourrait exciter sa pitié, lui faire sentir son innocence, enfin lui recommander sa cause, d'autant plus que c'est une voix amie, celle d'un compatriote et d'un ancien coreligionnaire, qui l'engage à parler, afin de transmettre lui-même, s'il est possible, sa justification à son juge en dernier ressort. Eh bien, malgré toutes ces circonstances favorables, Paul ne se défend pas ; il raconte sa conversion, prêche Jésus-Christ et cherche à convertir Agrippa.

Une telle conduite peut paraître insensée à l'homme d'affaires, habitué à tirer parti de tout pour lui-même ; oui, mais cette conduite insensée selon l'homme du monde est pleine de sagesse, mieux que cela, pleine de charité aux yeux du chrétien qui, comme Paul, s'est plus d'une fois senti entraîné à s'oublier lui-

même pour parler de son maître à de pauvres pécheurs qui ne le connaissent pas.

Comment un homme clairvoyant, jeté au milieu d'une troupe d'aveugles qui lui demandent de les entretenir de frivolités dans une maison en flammes, pourrait-il répondre à leur désir et ne pas les instruire du danger? De même, comment un chrétien, mis en face d'hommes qui vont, les yeux fermés, à la mort éternelle, et se sachant lui sur le chemin de la vie, ne les conjurerait-il pas de s'arrêter? La pensée de Dieu et de l'éternité domine tellement toutes les autres qu'à son insu cet homme, invité à parler de la terre, s'élève au ciel; encouragé à se défendre lui-même, il prend en main la cause de ses juges et se trouve avoir offert la liberté de l'âme à ceux qui pensaient avoir à lui donner la liberté du corps.

Or, il est à remarquer que ce caractère ne s'est jamais rencontré que chez les chrétiens. Les hommes généreux selon le monde cessent presque toujours de l'être dès qu'ils se trouvent eux-mêmes dans le besoin. Ils vous feront part de leur superflu; mais leur nécessaire, ils ne le partageront jamais. Ils vous consacreront leur temps, leurs soins en état de santé; mais ils se croieraient fous que de se dépenser dans un état de souffrance. Le chrétien seul peut se donner en toutes choses, se donner tout entier, se donner sans hésitation, parce que pour lui Christ s'est ainsi donné.

Oui, voilà le secret de la charité, c'est que le chrétien, quoi qu'il donne, ne peut s'appauvrir. Le sacrifice qu'il fait de quelques heures de vie sur la terre est plus que compensé par ces mêmes heures passées dans le ciel. Il aura une éternité pour recevoir, mais il n'a que quatre jours pour donner. Il vivra au siècle des siècles avec des anges déjà bienheureux; mais il n'a qu'un instant à vivre avec des hommes qui sont encore à sauver.

Mais hélas! il faut en convenir, c'est là ce qui devrait être, bien plus que ce qui est. Les saints Paul sont rares! rares sont même ceux qui marchent de près sur ses traces; comme si nous n'étions pas sauvés par le même Dieu et dotés de la même éternité!

CCIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXVI, 19 à 32.)

Quelle pressante charité que celle de saint Paul ! Oh ! que ne pouvons-nous le voir des yeux de notre corps, tel qu'il apparut devant ce roi, cette princesse, ce gouverneur, cette cour brillante et nombreuse, lui pauvre prisonnier, sortant de son cachot, les vêtements souillés et les mains fléchissant sous des chaînes ! Agrippa le contemple, d'abord avec étonnement ; puis l'écoute avec émotion ; et, quand la sainte éloquence de l'Apôtre lui arrache cette exclamation : « Tu me persuades presque d'être chrétien, » Paul, levant avec peine ses bras où pendent et bruissent des anneaux de fer, pousse cette aspiration, partie du fond de son âme : « Plût à Dieu qu'il s'en fallût peu, et même qu'il ne s'en fallût de rien du tout, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'écoutent aujourd'hui, ne devinsiez tels que je suis, à la réserve de ces liens ! » Noble, admirable, divine charité ! Quand l'éloquence humaine a-t-elle inventé un tel mouvement oratoire ? Quand l'homme naturel a-t-il éprouvé de tels sentiments ? Et, si l'art ne peut trouver de semblables paroles, si le cœur humain n'a jamais ressenti de pareilles émotions, c'est donc bien par l'Esprit de Dieu que l'Apôtre qui parle ici a été inspiré.

Aussi, dès que Paul eut dit cela, le roi se leva. Troublé dans sa conscience, mais assis à côté de la femme, complice de ses crimes, Agrippa se hâte de secouer ces pensées importunes. Il ne peut nier, comme le lui dit saint Paul, ce qui s'est passé de son temps, sous ses yeux, à Jérusalem : la vie de Jésus, les miracles des Apôtres, les conversions de tant de milliers d'Israélites et de païens. Il ne peut nier non plus les prophètes, étudiés par lui dans l'enfance, lus dans sa famille, et consultés par son aïeul à l'occasion des Mages. Aussi, les paroles de l'Apôtre portent-elles le trouble dans le cœur d'Agrippa. L'évidence le presse de

toutes parts, mais il se débat contre elle. Paul tente un dernier effort ; le roi résiste, se lève, et tout est fini sans retour !

Il y a ainsi, dans la vie de tout homme, de ces heures qui décident d'une destinée ; vient un instant où la lutte entre la conscience et le péché ne peut plus se prolonger, et où l'on sent que, cette fois, le vaincu le sera pour toujours ; le vainqueur, pour l'éternité.

Cette lutte est donc dans vos jours déjà passés, ou dans ceux encore à venir. Si elle est accomplie, pour qui vous êtes-vous prononcés ? Si elle est à venir, sachez bien qu'elle est inévitable. Il faut qu'un jour ou un autre ces angoisses de la conscience vous saisissent et vous serrent ; Dieu vous aime trop pour vous laisser mourir de la mort éternelle, sans vous avertir par l'avant-coureur d'une douleur salutaire ; et, dussiez-vous y échapper jusqu'à votre dernière heure, à cette dernière heure, cette crise viendrait encore vous forcer à choisir.

Songez-y donc dès à présent. Une fois que vous vous serez levés comme Agrippa, il ne sera plus temps d'y revenir ! Le sort en sera jeté ; Paul sera parti, emportant avec lui son Évangile, et vous, perdu comme Agrippa restant à Bérénice ! Songez-y, aujourd'hui où vous êtes encore calme, encore assis, encore devant Paul, et où peut-être vous vous écriez : « Tu me persuades presque d'être chrétien ! »

CCIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXVII, 1 à 26.)

Quelle terrible position que celle de ces navigateurs, ballotés à la surface d'un abîme dont quelques planches mal jointes seules les séparent ; plongés dans des ténèbres de jour et de nuit, et tellement découragés qu'ils se laissent aller, privés de gouvernail et de voiles, partout où le vent les emporte ! Oh ! comme dans ce moment les matelots devaient envier à Paul la foi qui lui faisait dire : « Ne craignez rien, mes amis ; un ange de

« Dieu m'est apparu cette nuit. » Que n'eussent-ils pas donné alors pour posséder cette assurance de l'Apôtre, si paisible au milieu de la tempête!

Eh bien! ce vœu stérile qu'ils formaient dans ce moment, si nous ne sommes pas encore dans la foi, nous le formerons aussi un jour. Oui, un jour, un de nous peut être à la surface des flots, un autre sur le bord d'un précipice, un troisième dans les étreintes de la maladie; nous déplorerons certainement de n'avoir pas alors une foi plus vive. Le danger porte vers Dieu, comme, hélas! la sécurité en éloigne. Les compagnons de Paul, qui l'écoutent quand ils pensent n'avoir aucune autre ressource, l'oublient, l'abandonnent dès qu'ils se croient sûrs de toucher au rivage! Telle est notre misérable nature, qu'il nous faut trembler devant le danger pour nous conduire à nous confier en Dieu.

Mais si maintenant, à l'abri de tout malheur, nous sentons si bien le prix de la foi pour l'heure du péril, comment ne la cherchons-nous pas dès cette heure avec plus d'ardeur? Comment ne mettons-nous pas de l'huile dans nos lampes, tandis qu'il fait jour? Comment ne prenons-nous pas nos précautions contre la tempête, pendant le calme? Sans doute ces réflexions sont très-sages; certainement chacun de nous les approuve, et cependant il est bien probable que la plupart n'en profiteront pas. Ah! remarquez que les regrets des matelots durent être d'autant plus vifs que Paul, avant de partir, les avait avertis; et qu'à nous de même, au jour de l'épreuve, reviendront, avec amertume, les avertissements que nous négligeons à cette heure; nous serons contraints de nous dire: j'ai senti jadis le prix de la foi et je ne l'ai pas cherchée; tel jour on m'y a fait réfléchir, j'ai goûté les réflexions présentées, mais je les ai volontairement laissées fuir; on m'a mis d'avance sous les yeux les regrets que j'éprouve, et je n'ai rien fait pour les éviter! on ne pouvait rien me dire de plus, et moi je ne pouvais rien faire de moins, en sorte que c'est à moi seul à me frapper la poitrine!

Voilà la disposition d'esprit dans laquelle tôt ou tard, pour un motif ou pour un autre, vous devez inévitablement vous trou-

ver, à moins qu'à l'heure même vous ne preniez la résolution d'y échapper. N'attendez rien de plus. — Si Paul, au départ, avait longuement argumenté pour vaincre l'obstination de ses compagnons de voyage, ils eussent dit peut-être que cet homme voulait les contraindre. Aussi l'Apôtre n'insiste-t-il pas le moins du monde, et dès qu'il voit que le centenier ajoute plus de confiance à la parole du pilote qu'à la sienne, il se tait, laissant à l'expérience de le persuader. Eh bien, de même Dieu ne veut pas vous contraindre. Après vous avoir invités à vous confier en lui, il vous laisse le temps d'examiner les fondements de la foi qu'il vous demande. Il a donc placé devant vous la Bible, la réflexion, la prière et les tristes expériences de vos frères; ne vous plaignez pas; Dieu ne violente personne; il ne veut pas une foi aveugle, une obéissance tremblante. Entre son premier et son dernier avertissement, s'écoule assez de temps pour lire, réfléchir et prier, comme, avant de s'abandonner aux flots, le maître du navire avait eu le loisir de rentrer dans le port et d'y jeter l'ancre. Nous ne pouvons donc pas plus reprocher aujourd'hui à Dieu de nous trop presser, que nous ne pourrions plus tard l'accuser de ne nous avoir pas assez bien avertis. Nous sommes appelés, mais libres de nous consulter avant de répondre; nous sommes avertis, mais libres de résister à nos périls et risques. Quoi qu'il arrive, Dieu pourra toujours nous dire, comme Paul aux matelots : « Certes, en me croyant, vous eussiez évité la tempête ! »

CCV^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APÔTRES XXVII, 26 à 44.)

Il est certain que l'équipage ne pouvait périr, puisque Dieu avait déclaré que Paul paraîtrait devant César, et qu'il lui avait donné tous ses compagnons. Toutefois, l'Apôtre, inspiré par ce même Dieu, dit au centenier et aux soldats que, si les matelots quittent le navire, ils ne pourront eux-mêmes se sauver. Ainsi le

même fait est présenté comme arrêté par Dieu, et cependant comme subordonné à la volonté de l'homme. Nous ne chercherons pas à expliquer ici comment se concilient le décret immuable du Créateur et la liberté de la créature ; car nous avons déjà plus d'une fois fait remarquer l'admirable sagesse de Dieu faisant fléchir et contourner le fil des événements sans gêner personne dans ces détours. D'ailleurs, ce que nous dit la Bible, notre expérience nous l'a souvent confirmé : après avoir agi, nous avons reconnu que nous avons été dirigés, bien qu'avant d'agir nous nous fussions sentis libres. Nous aimons donc mieux nous occuper de déduire de ce fait une règle de conduite.

Dieu avait déclaré que l'équipage serait sauvé, l'équipage devait donc garder un cœur paisible. Mais les vents soufflaient avec furie, le navire s'inclinait sur l'abîme ; l'équipage devait donc veiller à son salut, se confier, comme si Dieu était au gouvernail, et manœuvrer cependant, comme si la plus simple négligence devait tout engloutir. Ou, pour parler de nous-mêmes, nous devons nous confier comme si Dieu faisait tout, et agir comme s'il ne faisait rien ; le prier comme prierait un malade impotent dans son lit, et travailler avec l'énergie que se sent un homme robuste, en pleine santé. Si l'on vous dit que cette règle de conduite implique contradiction, répondez que la contradiction n'est qu'apparente, et que, d'ailleurs, l'important pour vous n'est pas d'expliquer comment tant d'astres peuvent se croiser dans l'espace sans jamais se heurter ; mais bien de vous guider sur l'aspect qu'ils présentent à vos yeux.

Quant à nous, nous estimons au contraire cette conduite très-sage ; d'abord, parce qu'elle est conforme aux préceptes de la Bible, nous disant, dans deux mots qui se complètent : « priez et veillez ; » ensuite, parce que la conduite opposée a bien des fois eu sous nos yeux les plus tristes résultats.

Oui, nous avons vu souvent des chrétiens, sous prétexte que rien ne pouvait arriver sans la volonté de Dieu, rester dans une coupable inaction, répétant toujours qu'il n'arriverait rien que ce Dieu n'ait voulu. Cela n'est pas. Arrivent aussi bien des choses que Satan désire, et le nier c'est faire Dieu auteur du

mal. Il peut être commode à notre paresse d'attendre l'événement, agréable de s'épargner la peine de réfléchir; mais certes ce n'est pas là ce que fait Paul, avertissant le centenier de retenir les matelots, engageant tout le monde à prendre de la nourriture, et relevant les courages par ses exhortations.

Mettez à la place de Paul un de ces chrétiens répétant sans cesse qu'il n'arrivera que ce que Dieu voudra, qu'aurait-il fait? Assis à la tête du navire, laissant les matelots s'enfuir dans la chaloupe, les soldats massacrer les prisonniers, les passagers tomber d'inanition, il aurait attendu le calme et le rivage les bras croisés; car, qu'y avait-il à craindre? Dieu n'avait-il pas dit que personne ne devait périr? Agir ainsi, eût-ce été se confier en Dieu? Non, ç'eût été tenter le Seigneur, et, sans changer son décret, attirer ses punitions. Jonas, qui dort sur le navire et qui fuit le devoir, arrive cependant à Ninive; mais vous savez comment!

A l'œuvre donc, à l'œuvre; pensons, méditons, agissons, après avoir prié, car le but unique, déterminé par Dieu d'avance, peut être atteint par deux voies différentes: celle de la prospérité et celle de l'épreuve; et en admettant même que nous soyons des élus qui ne peuvent perdre le salut, nous pouvons toutefois arriver au ciel chargés de l'or et des pierreries de nos œuvres, faites de bon cœur sous l'influence de l'Esprit-Saint; ou n'y parvenir qu'après avoir laissé nous échapper bien des grâces, et en passant comme à travers le feu de la justice divine.

CCVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXVIII, 1 à 15.)

On peut dire de Paul, comme de son maître, qu'il allait de lieu en lieu faisant du bien. Voyez, en effet: à quelque heure que nous le prenions, il est toujours occupé d'une bonne œuvre; ce n'est pas seulement dans la chaire d'une synagogue

qu'il prêche, c'est encore dans un cachot à Philippe, dans les fers devant Félix, du milieu d'un naufrage; et maintenant, c'est au sein des barbares qu'il exerce son active charité.

Telle est, en effet, l'activité chrétienne; c'est une vie, elle ne peut se suspendre; c'est un cœur, il faut qu'il batte et que le sang y circule. Le corps qui le renferme peut être jeune ou vieux, malade ou bien portant, libre ou enchaîné, n'importe: le cœur bat toujours, le sang circule toujours, tant que dure la vie.

Malheureusement, ce n'est pas sous l'image d'une vie qu'on se représente d'ordinaire l'activité chrétienne, c'est bien plutôt sous celle d'une tâche, et cette notion emporte avec elle l'idée de fatigue et de repos. Bien des chrétiens font pour leur âme ce qu'ils font pour leur corps: ils travaillent un certain nombre d'heures pour amasser des gains qui leur donnent ensuite le droit de se reposer. Le moins qu'on peut faire n'est que le mieux; plus la tâche est rendue courte et légère, plus on se réjouit; et si l'on peut même l'accomplir par une main étrangère ou par le secours d'une machine ingénieuse, on s'en estime d'autant plus heureux. Oui, voilà la notion du travail matériel, et malheureusement une trop juste image de l'œuvre chrétienne, comme on l'entend souvent parmi nous.

Mais il n'en est ainsi ni de Jésus, ni de Paul, agissant sans cesse et ne se fatiguant jamais. Si leur corps succombe, cependant leur esprit veille et agit; si leurs membres sont liés, leur cœur prie; leur mort elle-même est encore un exemple vivant de charité.

Cette activité incessante, cette joie dans l'action, ce dévouement heureux, tout cela n'est possible qu'inspiré par l'amour. Le chrétien n'obéit pas; il aime; car l'obéissance suppose dans celui qui l'accorde une volonté propre à laquelle il renonce avec plus ou moins de peine; tandis que l'amour n'a pas de volonté ou plutôt il s'en fait une de la volonté de Dieu; il s'approprie la pensée, le plan, l'œuvre de l'objet aimé, et ainsi transforme la créature à l'image du créateur. Cet être renouvelé ne s'aperçoit pas qu'il a cessé de vivre, car il vit encore, et mieux, il vit de la vie du Seigneur!

Nous ne voudrions pas dire que ce fût là, sans intermittence, la vie qui circule dans le chrétien ; non ; mais aussi qu'on ne s'imagine pas que nos paroles ne peignent qu'une vaine idéalité : si l'on n'a rien éprouvé de semblable soi-même, il faut tout simplement s'avouer qu'on est encore étranger à la vie et à la foi du chrétien ; car c'est certainement là ce que Jésus a réalisé, Paul suivi et bien d'autres renouvelé ; c'est là surtout ce que demande la Parole de Dieu, et nous ne pouvons pas admettre qu'elle demande l'impossible.

Oh ! que la vie chrétienne ainsi comprise est belle et douce ! comme la peine s'y transforme en joie, l'épreuve en bénédiction, et comme cette joie est féconde en bonnes œuvres ! Comparez ce qu'a fait Paul avec ce que nous avons accompli nous-mêmes, et dites-nous si dix, vingt vies, semblables à la nôtre, réunies présenteraient ensemble les travaux de la sienne ? Dites-nous aussi si toutes nos joies, tous nos bonheurs, ont jamais égalé les joies et le bonheur de Paul, s'écriant jusqu'à la veille du martyre : Christ est ma vie et la mort m'est un gain !

CCVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ACTES DES APOTRES XXVIII, 16 à 31.)

Voilà un spectacle véritablement étrange : un homme entravé d'une chaîne, gardé à vue, apparaissant à tous ceux qui le rencontrent comme un malfaiteur, et qui toutefois prêche de maison en maison, tient des assemblées, exhorte, explique et convainc pendant deux ans d'autres hommes dans tous les rangs de la société, et jusque sur les marches du trône ! Mais que pouvait-il donc leur dire, quelles preuves leur donner, quelle perspective terrestre leur offrir ? Rien ; et cependant les disciples nombreux et puissants, sortis même de la maison de César, se rangent autour d'un maître, si peu redoutable aux yeux de l'autorité romaine et de la synagogue juive, que ni l'une ni l'autre ne daignent s'inquiéter de son activité !

Si jamais le bras de Dieu soutenant une œuvre s'est montré à découvert, c'est bien dans cette circonstance; et l'on comprend comment Paul, reportant ses souvenirs sur un ministère si plein de succès, dit : « Dieu a choisi les choses viles du monde, même celles qui ne sont pas, pour confondre celles qui sont, afin que personne ne se glorifie. »

Cette préférence que Dieu donne aux faibles instruments doit nous encourager et faire naître chez les plus petits d'entre nous la douce espérance qu'eux aussi peuvent beaucoup dans la main puissante de Dieu. Ce serait donc à tort qu'un chrétien arguerait de sa faiblesse pour se tenir à l'écart et rester dans le repos. A le bien prendre, sa faiblesse est un motif pour que Dieu se serve de lui. Mais prenons garde que ce motif d'encouragement ne se transforme pas en un piège d'orgueil. Oui, de grandes choses peuvent se faire par nous, mais c'est dans l'humilité; dès que nous prétendrions nous élever nous-mêmes, nous ne serions plus les petits dont Dieu se plaît à se servir.

Cette prédilection de Dieu pour les faibles instruments donne aussi une utile leçon à ceux de nous qui se plaisent à compter, pour réussir, sur les moyens extérieurs, de fortune, d'influence ou de savoir. Ce n'est pas que tous ces biens ne puissent être mis au service du Seigneur; mais ce qu'il faut éviter, c'est de faire reposer sur eux nos espérances de succès; d'y voir, non des outils, mais des ouvriers remplaçant le chrétien, seul, ouvrier avec Dieu. Que le riche se serve de son or, le savant de sa science, le puissant de son autorité pour avancer l'œuvre de Dieu; mais que tous se servent de ces roseaux sans s'appuyer sur eux, et s'en servent surtout avec prière; que tous agissent dans leurs circonstances élevées, comme le pauvre, l'ignorant et le faible, attendant de Dieu seul la victoire, alors même qu'ils mettraient à son service une armée de Goliaths, les trésors d'un Ezéchias, et la sagesse d'un Salomon. Compter sur des ressources terrestres, c'est la voie la plus sûre pour aboutir à la ruine, parce qu'alors Dieu, dans son œuvre même, travaille contre nous et consume ce chaume entre nos mains.

Mais des réflexions qui naissent de ce récit, la plus impor-

tante, puisqu'elle s'applique aux faibles comme aux puissants, c'est que dans toutes les positions, même dans les chaînes et l'humiliation de Paul, il est toujours possible d'agir avec activité, et d'obtenir des succès. Combien de chrétiens qui, mis à la place de l'Apôtre, se seraient dit : Voici une grande ville plongée dans l'idolâtrie ; c'est un beau champ de travail où l'Évangile sera proclamée par ma bouche, dès que cette chaîne sera tombée de mes mains ; mais jusque-là je puis m'occuper de moi-même, de mon procès à terminer, de ma liberté à recouvrer. Non, ce n'est pas ce que fait l'Apôtre : d'abord l'œuvre de Dieu ; la liberté viendra quand elle pourra ; il ne semble pas même y songer, car, trois jours après son arrivée, Paul assemble déjà des principaux Juifs, et au bout de deux ans il enseigne encore Jésus-Christ ; tandis que nous, en renvoyant l'œuvre de Dieu du jour au lendemain, nous arriverons, avant de commencer, au lendemain de notre mort !

CCVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS, 1 à 18.)

« Justice de Dieu. » Cette expression de saint Paul peut servir de clef à toutes les difficultés de son Épître aux Romains ; et, comprise pour la première fois par le moine Luther, cette expression fit de lui le grand Réformateur. A ce double titre, elle mérite donc bien d'être étudiée.

Mais resserré dans un si court espace, nous affirmerons ici plus que nous ne prouverons.

Le mot justice, qui dans son sens propre désigne une disposition de l'âme, signifie plutôt dans l'Ancien-Testament les œuvres qui découlent de cette disposition, et même la récompense due à ces œuvres ; dans ces deux sens, il serait plus clair de dire la justice qui vient de l'homme. En suivant cette analogie, on comprendra que « justice de Dieu » signifie justice qui vient de Dieu, soit qu'on entende par là les œuvres qui méritent la récompense ou la récompense elle-même.

Maintenant l'homme n'ayant pas de justice propre, Dieu y suppléera par le don de la sienne, c'est-à-dire par le don de ses propres œuvres, ou par le don de la récompense méritée par les œuvres ; et, dans les deux cas, c'est toujours la justice qui vient de Dieu, mise à la place de la justice de l'homme, faisant défaut.

Cette courte explication bien comprise, la lecture de l'Épître aux Romains en sera singulièrement facilitée.

Il en est de même de quelques autres expressions qui reviennent constamment dans la Bible ; bien interprétées, elles jettent une vive lumière sur tout le reste et donnent en quelques mots l'intelligence de l'Évangile. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces expressions diverses, ainsi entendues, se confirment les unes les autres, se fondent en une seule idée. Telles sont, par exemple, les mots : grâce, rédemption, foi, salut, régénération. Telles sont la doctrine de la corruption radicale de l'homme, de la divinité éternelle de Christ, de la régénération par le Saint-Esprit. Et, en effet, si l'homme est radicalement corrompu, on comprend qu'il doit être radicalement renouvelé ; et puisque le mal est le plus grand possible, le remède devra l'être aussi ; ce n'est donc pas trop que le Fils de Dieu pour racheter notre passé, ni que l'Esprit-Saint pour sanctifier notre avenir.

Remarquez maintenant l'harmonie qui règne entre ces mots : grâce, salut, rédemption, foi, régénération. A qui fait-on grâce ? A un criminel condamné. Qui sauve-t-on ? Un homme perdu. Qui rachète-t-on ? Un esclave. Qui régénère-t-on ? Un mort, ou du moins celui dont rien, ni le corps, ni l'esprit, ni le cœur, ne peuvent plus par eux-mêmes se conserver. Qui appelle-t-on à croire, à se confier ? L'enfant dans son berceau, le malade dans son lit ; en tout cas, l'être impuissant à rien faire lui-même. Eh bien, ces expressions : criminel condamné, homme perdu, esclave, mort, être impuissant, ne peignent-elles pas les faces diverses d'une même idée, et, par conséquent : grâce, salut, rachat, régénération, foi, n'en sont-ils pas toujours le même verre diversement colorié, qui montre le

même objet? Oui, sans doute, et, pour recevoir un dernier trait de lumière, jetons un regard sur le grand et beau mot d'Évangile. Évangile signifie bonne nouvelle. Or, qui mérite mieux la qualification de bonne nouvelle pour un condamné que sa grâce? Pour un homme perdu que son salut? Pour un esclave que son rachat? Pour un mourant que sa résurrection? Pour un être incapable que l'action d'un Dieu l'appelant à se confier en lui? Telle est la bonne nouvelle, la nouvelle par excellence, la nouvelle qui, une fois bien entendue, réjouit le cœur, l'émeut, l'attendrit et l'enseigne à aimer. Oui, Seigneur, tout vient de toi, la grâce et le pardon, la force et l'amour, la vie et la régénération; donne-nous donc ton Esprit pour le sentir, t'aimer et nous sanctifier.

CCIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS I, 19 à 32.)

Paul, après avoir posé la foi comme base du salut, va montrer que les hommes ne peuvent en effet mériter le ciel par leurs œuvres, puisque ces œuvres sont mauvaises; et d'abord la fin de ce chapitre est consacrée à retracer la conduite des païens à son époque.

Quel hideux portrait que celui mis sous nos yeux par l'Apôtre! Comme on se sent honteux d'appartenir à la race qui en a fourni le modèle! Et même, après avoir réfléchi, comme on trouve de ressemblance entre les païens de cette époque et ceux de tous les siècles! Disons tout: comme après avoir scruté son propre cœur, on trouve d'analogie entre cette figure et celle de tout le genre humain! On se reconnaît pour être de la famille; vainement on cherche des différences de traits, de taille et d'allure, toujours perce cette ressemblance d'une race restée la même depuis Adam jusqu'à nos jours.

Le dernier trait, buriné par l'Apôtre sur ce portrait, trait qui lui donne la ride la plus profonde, est peut-être celui qu'on

remarque le moins, précisément parce qu'on le porte soi-même sur la figure ; ce trait est celui-ci : l'homme fait le mal, tout en approuvant ce qui est bien. Juifs, païens, déistes, athées, tous ont ou se font une conscience ; ceux mêmes qui se vantent de leur incrédulité, ceux qui disent attendre le néant, les fanfarons du vice eux-mêmes ont leur point d'honneur, bien ou mal placé, sans doute, mais enfin un point d'honneur qu'ils regardent comme une honte de trahir et qu'ils trahissent ! Non, il n'est pas de méchant, quelque enduroi qu'il soit, qui ne distingue entre le juste et l'injuste ; il n'est pas de voleur de grand chemin qui ne s'indigne consciencieusement d'avoir été volé par un de ses compagnons !

Eh bien, chose étrange, cette connaissance de ce qui est bien, cette lumière naturelle que tout homme apporte en venant au monde, cette conscience, habile moraliste qui témoigne contre nous pendant notre vie, et qui sera pour nous un accusateur après notre mort, est précisément le témoin dont quelques-uns font leur avocat. Oui, il est des hommes qui, parce qu'ils aiment ce bien qu'ils ne font pas, parce qu'ils détestent ce mal qu'ils accomplissent, parce qu'ils s'indignent de bonne foi devant une injustice, et pleurent d'attendrissement au récit d'une belle action ; il est des hommes qui se savent bon gré de tout cela, s'en félicitent, et disent, en écoutant battre leur cœur ou sentant couler leurs larmes : Je ne suis donc pas si mauvais !

Dites donc que vous n'êtes pas excusable ! Vous approuvez le bien, c'est vrai ; mais le pratiquez-vous ? Voilà la question. Vous aimez la vertu, c'est vrai ; mais êtes-vous vertueux ? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Eh ! c'est précisément parce que vous connaissez le bien, aimez la vertu, que vous êtes coupable, pécheur, criminel, et, plus vous avez de connaissance et d'amour du bien, plus grande est votre culpabilité.

Ah ! sachons donc enfin distinguer entre savoir et faire, entre dire et pratiquer, et comprenons que notre prétention elle-même à une grande sensibilité morale s'élève contre nous comme la plus terrible des accusations. Nous avons connu la

volonté de notre père sans la faire ; nous sommes donc dignes d'être battus de plus de coups.

Acceptons donc cette justice de Dieu donnée à quiconque croit en Jésus-Christ, et que Paul offre ici aux Romains. C'est notre dernière, notre unique ressource ; car toute notre justice propre n'est qu'un linge souillé, et bien heureux sommes-nous que Dieu veuille ne pas nous la compter !

CCX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS II.)

Il était assez facile d'obtenir des païens l'aveu des péchés que leur reprochait déjà leur conscience, mais difficile d'arracher la même confession aux Juifs qui avaient transformé leur loi, conscience écrite et par là inflexible, en un privilège qui leur tenait lieu de justice. C'est cependant ce que Paul fait d'une manière admirable dans ce chapitre en leur montrant que, pour les Juifs comme pour les païens, la connaissance de la loi ne fait qu'ajouter au péché quand cette loi a été violée. Le raisonnement de l'Apôtre se réduit à ceci : Les païens désobéissent à leur conscience, vous désobéissez au Décalogue ; vous êtes donc les uns et les autres transgresseurs de la loi de Dieu, et, par conséquent, tous dignes de punition.

Mais l'homme agit sous l'inspiration d'un cœur si rusé, qu'après avoir apporté sa connaissance théorique du bien comme un mérite, il se retourne au besoin et s'excuse en alléguant son ignorance. Il semble vouloir entrer dans le plan de Dieu et dit : Oui, celui qui connaît l'Évangile est coupable de ne pas le suivre ; mais le païen qui l'ignore reste innocent ; et Paul déclare lui-même que les hommes qui n'auront pas eu la loi seront jugés sans la loi.

Ceux qui font ce raisonnement s'inquiètent trop ici des païens pour que nous puissions croire à la sincérité de leur charité ; et s'ils ignorent encore la pensée secrète qui leur dicte ce lan-

gage, nous allons la leur révéler. Savez-vous quel mobile caché vous pousse à décharger les païens de toute responsabilité par leur ignorance de l'Évangile? C'est le désir de vous en décharger vous-mêmes. « Si des sauvages, ignorant Christ, pensez-vous, peuvent cependant être sauvés, pourquoi nous, avec la même ignorance, ne le serions-nous pas? » et à la faveur de ce sophisme, vous vous consolez de ne pas croire à cet Évangile, afin de n'être pas obligés de le pratiquer; ou du moins vous êtes bien aises de n'en pas trop savoir, afin de n'avoir pas à répondre sur trop d'articles au dernier jour.

Pauvres raisonneurs dont le cœur aveugle l'esprit et qui ne comprenez pas que vous vous condamnez vous-mêmes en excusant les païens ignorants de l'Évangile que vous n'ignorez pas! Eh, ne voyez-vous pas que s'ils sont excusables, même d'après vous, ce n'est pas pour n'avoir pas connu, mais bien pour n'avoir pas pu connaître? Ce n'est pas parce qu'ils sont restés dans l'ignorance, mais bien parce qu'ils n'ont pas eu les moyens d'en sortir? Or, de vous il en est précisément le contraire: vous pouvez savoir; l'Évangile est sous vos yeux, Christ vous est prêché; l'excuse que vous fournissez aux païens, vous ne l'avez pas; ce qui les absout vous condamne; leur ignorance est invincible, la vôtre est volontaire!

Il semble que nous ayons tout dit, et cependant nous n'avons pas encore abordé la vraie réponse à faire.

Ce passage de saint Paul, toujours cité à la décharge de l'ignorance, ne dit pas du tout que les païens seront *jugés* sans la loi, mais bien qu'ils *périront* sans la loi. Juger suppose qu'ils pourront être absous; périr montre qu'ils ne le pourront pas. Ainsi, d'après votre propre autorité, tout païen, ignorant de l'Évangile, périra! non pour avoir ignoré la loi de l'Évangile qui ne leur avait pas été portée, mais pour avoir violé la loi de leur conscience qu'ils portaient en eux-mêmes.

Et d'ailleurs, si vous y aviez réfléchi, vous auriez vu que l'Évangile n'est pas une loi imposée, c'est une grâce offerte; dire qu'il n'est pas applicable aux païens qui l'ignorent, c'est donc prouver le contraire de ce que vous voudriez faire entendre, et

nous estimons raisonner plus juste en disant : puisqu'ils ne connaissent pas cet arbre précieux, qu'on se hâte donc de le transplanter sur leur sol inculte ; quant à vous-mêmes, qui le regardez toujours de loin et qui n'en voyez que l'écorce et le feuillage, approchez-vous donc, cueillez-en le fruit dans le pardon de vos péchés et le don d'une éternité !

CCXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS III, 1 à 20.)

Dans les deux premiers chapitres, Paul avait établi qu'il n'y avait de salut que par la foi, parce que les Juifs et les gentils étaient les uns et les autres tombés dans le péché. Maintenant l'Apôtre va redire la même vérité dans des termes généraux qui puissent se rapporter également aux Israélites et aux païens : « Il n'y a pas un juste, non pas même un seul ; il n'y en a point qui fasse le bien, non pas même un seul ; » et voici sa conclusion : « Personne ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi. »

Certes, si des esprits disputeurs et orgueilleux n'avaient pas tordu ces paroles pour les empêcher de signifier qu'il n'y a jamais eu un seul homme qui ait fait le bien et mérité par ce bien la faveur de Dieu, nous ne songerions pas à éclaircir des déclarations déjà si claires ; nous serions absorbés dans un sentiment de honte devant Dieu, et nous lui crierions en nous frappant la poitrine : « Aie pitié de moi qui suis pécheur. » Mais on a prétendu, pour diminuer la portée des paroles de l'Apôtre, voir ici deux restrictions. On a dit d'abord que les œuvres de la loi impuissantes à mériter le salut étaient les œuvres cérémonielles, telles que la circoncision, les sacrifices et tous les rites mosaïques. Dix réponses pour une se présentent. Non, il n'est pas ici question de la loi cérémonielle, mais bien de la loi morale, à moins qu'on ne prétende que n'être pas juste, être corrompu, ne pas faire le bien, avoir du venin sur la langue, répandre le sang, ce

soit ne manquer qu'à des cérémonies. Non, il n'est pas question de la loi cérémonielle, car il serait absurde de faire aux gentils le reproche de n'avoir pas observé la loi qu'ils n'ont pas connue, tandis que, si vous entendez par œuvre de la loi l'observation de la loi morale dont la conscience tient lieu à ceux qui n'ont jamais ouï le Décalogue, la conclusion générale tirée par Paul contre les gentils et les Juifs est tout à fait logique. Non, enfin il ne s'agit pas des cérémonies judaïques, par la raison bien simple que Paul ne les nomme même pas, et que, quand il veut en parler, il sait bien trouver des mots, et les qualifier, par exemple, dans l'épître aux Hébreux, « de cérémonies charnelles » qui avaient été imposées pour un temps et qui ne pouvaient purifier la conscience. Mais il s'agit bien de la loi morale, car c'est faire mieux que la nommer que citer six articles violés sur les dix qu'elle prescrit : ne pas craindre Dieu, mentir, tuer, tromper, être impur, médire. Il ne manque là du Décalogue que l'oubli du Sabbat, qui ne pouvait être reproché aux gentils ; l'idolâtrie, qui ne pouvait l'être à cette époque aux Juifs ; et enfin la révolte contre les parents, que Paul avait déjà mentionnée. Évidemment, c'est ici la loi morale qui, violée par les Juifs et les gentils, les jette tous condamnés devant le Dieu auteur de la conscience et de la loi de Sinaï.

Mais, vaincu sur ce point, l'orgueil se réfugie sur un autre et prétend que l'effrayant tableau que saint Paul trace ici de la nature humaine ne doit la vivacité de ses couleurs qu'au langage oriental des prophètes ou à la poésie du Psalmiste. C'est, en effet, dans les prophètes et dans le Psalmiste, que Paul a pris les traits épars dont il forme un portrait complet ; mais, il faut le dire, ce sont des prophètes et un psalmiste inspirés cités par un Apôtre inspiré ; en sorte que sur ces paroles Dieu a deux fois posé le sceau de l'Esprit-Saint.

Si, malgré tout cela, on s'obstine à ne voir ici que la peinture d'une corruption qui n'est pas radicale, nous demanderons quelles expressions il aurait fallu employer pour décrire une corruption complète : quoi de plus positif, de moins oriental et de plus fort que ces mots : « Il n'y a pas un seul juste, non pas

même un seul ; il n'y en a pas un qui fasse le bien, non pas même un seul ? » Il faut en convenir, si ces paroles laissent encore quelque place à la justice de l'homme, il ne reste plus de mots dans aucune langue pour l'exclure tout à fait ; et si Paul eût voulu dire qu'il n'y avait en nous absolument rien de bon, il n'aurait pas pu s'exprimer autrement..... Non, mais il aurait pu ajouter d'autres traits et dire après Jérémie : « Le cœur de l'homme est désespérément malin ; » après Moïse : « Son imagination et ses pensées ne sont que mal en tout temps ; » après David : « J'ai été conçu dans le péché. » Et pour faire encore plus que tout cela, il aurait suffi à Paul de repasser sa vie, comme les objectants et nous-mêmes pourrions nous borner à fouiller dans la nôtre !

Oui, je me sens pécheur, coupable, criminel devant Dieu, et je ne sache aucun des articles de sa loi que je n'aie violé dans sa lettre ou dans son esprit, et c'est précisément parce que je sens ainsi ma complète indignité, ma perte certaine, que je m'élançais vers Jésus, mon Sauveur, pour être par lui seul complètement sauvé !

CCXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX ROMAINS III, 21 à 31.)

Christ est une victime propitiatoire par la foi en son sang. Le nœud du christianisme est là ; oui, le nœud, dans les différents sens figurés de ce mot. Là, se rattachent Dieu et l'homme, séparés par le péché ; là, s'allient la miséricorde et la justice divines, et s'unissent la gloire du créateur et l'humilité de la créature ; mais c'est encore le nœud du christianisme, dans ce sens qu'il est difficile, impossible même, de trancher cette difficulté avec le glaive émoussé de notre intelligence.

Comment Dieu peut-il accepter la mort d'un être en satisfaction du crime d'un autre être ? Nous convenons que c'est là la folie de la croix. Mais tout doit-il être expliqué par Dieu pour

être admis par l'homme? Et ne peut-on pas apprécier un phénomène physique et une doctrine religieuse par leurs circonstances extérieures et leurs résultats? Qui de nous a sondé l'astre du jour et peut dire comment il nous réchauffe et nous éclaire? Personne; mais ce que chacun saura dire, c'est que tous les peuples ont estimé le soleil une admirable créature; ce que tous diront, c'est qu'il féconde nos champs, ranime nos cœurs, réjouit nos esprits; et dès lors, sans discuter comment il éclaire et chauffe, nous affirmons que l'astre du jour est bien une œuvre de Dieu.

C'est ainsi que nous pouvons juger la grande doctrine de l'expiation des péchés de l'homme par l'effusion du sang de Jésus-Christ. Cette doctrine est vraie, parce qu'elle a été présentée par des peuples étrangers à la révélation. Presque partout l'homme a deviné et pratiqué le sacrifice et même le sacrifice expiatoire par le sang. Est-ce donc le hasard qui, d'un pôle à l'autre, a donné aux hommes, différents de mœurs et de langages, une même pensée? Non, pas plus que le hasard n'a donné à tous les peuples la notion d'un Dieu et d'un avenir.

Et d'ailleurs, les résultats n'ont-ils pas justifié l'origine divine que supposait cette prédisposition générale en faveur du sacrifice? N'est-il pas étrange, pour la sagesse humaine, que des milliers d'hommes aient pris pour dieu un crucifié? Sans doute, mais ce fait étrange pour le philosophe s'explique pour nous qui voyons dans le sacrifice de Christ l'expiation après laquelle soupirait le genre humain.

Et maintenant, admirez comment cette seule doctrine difficile, une fois admise, fait disparaître une foule d'autres difficultés : l'homme avait péché, Dieu devait le punir et cependant il il ne le voulait pas. Qu'on nous indique un moyen de sortir de là, sans violer la justice ou sans manquer à l'amour? Pardonner à l'homme sans motif, c'était violer la loi, la faire mépriser, et finalement déconseiller la sainteté. Punir l'homme sans pitié eût été pire que de le renvoyer dans le néant; c'était lui donner la vie pour souffrir. Que fallait-il donc faire? Je le demande aux plus habiles; que fallait-il faire pour respecter

la loi et préserver l'amour, pour, à la fois, punir et pardonner? L'Évangile répond : qu'il fallait pardonner l'homme et punir Jésus-Christ. Dieu l'a fait, et l'événement a justifié sa sagesse. Cet homme pardonné, cet homme justifié gratuitement, cet homme s'est senti en même temps ému et humilié, il a pleuré sur lui et levé un regard sur Jésus; et alors, rassuré en même temps que confondu, il s'est trouvé heureux de croire, heureux d'aimer, heureux de se sanctifier pour celui qui s'était donné pour lui.

Enfin, remarquez le dernier et admirable résultat de cette rédemption toute gratuite : l'homme qui par elle voit ses prétendus mérites anéantis, laisse désormais briller plus éclatante la gloire de Dieu, éprouve plus vivement le besoin de se rapprocher de lui pour y puiser sa force comme pour le bénir; et, résultat que nous ne saurions trop admirer! l'homme puise précisément dans cette humilité qui semblait devoir l'écraser, l'élan et la vigueur qui l'élèvent vers les cieux; il prie, il aime, il adore, et surtout il agit toujours plus en s'humiliant toujours davantage; or, ce résultat était si bien prévu que saint Paul nous apprend que la fin du salut gratuit est que personne ne se glorifie.

CCXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX ROMAINS IV.)

Après avoir établi que le salut est par la foi, Paul montre que cette doctrine était déjà celle d'Abraham et de David, celle de Moïse et des prophètes : « Abraham crut, dit-il, et cela lui fut imputé à justice. » C'est du bonheur de l'homme, auquel la foi tient lieu de justice, que parle David, ajoute l'Apôtre, quand le Psalmiste s'écrie : « Bienheureux celui dont les péchés sont pardonnés. » Enfin, c'est à cette justice par la foi, avait dit Paul au chapitre précédent, que rendaient témoignage la loi de Moïse et les écrits des Prophètes.

Cette concordance parfaite de tous les écrivains de la Bible, hommes différents de siècles, d'instructions et d'habitudes, est bien digne de remarque; elle devient la preuve qu'un seul et même Esprit soufflait dans leurs cœurs et dirigeait leurs plumes, et, ainsi, un nouvel indice de la divinité de notre foi. Si ces hommes avaient répété les mêmes pensées dans les mêmes termes, on pourrait supposer qu'ils se sont copiés; mais non, cette parfaite identité de doctrine se trouve enchâssée dans les formes les plus diverses, et ce n'est qu'un lecteur attentif qui parvient à la découvrir. Il faut avoir lu, médité, goûté, qu'on nous permette le mot, il faut avoir digéré la Genèse, les Psaumes, les Evangiles et les Epîtres, pour reconnaître qu'au fond c'est la même nourriture diversement présentée. Donnons un exemple de cette unité dans la diversité, et que ce soit précisément un caractère en rapport avec le salut gratuit que saint Paul nous présente ici.

Quelle est la première disposition que Moïse exige des Hébreux, pour obtenir la protection de l'Eternel? C'est une confiance sans bornes. Pour n'en citer qu'un exemple: Aza suivant l'Arche de l'Eternel et la voyant pencher sur le char qui la porte, ose craindre qu'elle ne tombe, et cette crainte, qui suppose un doute, est punie de mort! Aza tombe raide à côté de l'Arche restée debout! Que voulait donc l'Eternel de la part d'Aza? Une confiance à toute épreuve; en d'autres termes, la foi.

Quelles sont, dans les Psaumes, les expressions qui reviennent le plus souvent? N'est-ce pas celle de confiance en Dieu, de la gratuité de l'Eternel, celle d'iniquités effacées? Et qu'est-ce donc que cette confiance, sinon la foi? Qu'est-ce que cette gratuité sinon la grâce? Qu'est-ce que ces iniquités effacées, sinon le pardon?

Passez aux Evangiles et bornez-vous à suivre Jésus-Christ: il n'a de guérison et de miracles que pour ceux qui ont la foi; il n'offre son salut et sa mort qu'à ceux qui croient; ce qu'il reproche à ses auditeurs, c'est d'être une race incrédule; à ses Apôtres, d'être tardifs à croire; et toujours, toujours la foi.

Enfin, que prêche Paul? L'examen est superflu pour quiconque a lu une seule page de sa première ou de sa dernière Epître. Nous en avons assez vu de celle aux Romains, ouvrons celle aux Hébreux : « C'est par la foi, dit l'Apôtre, qu'Abraham offrit Isaac; c'est par la foi qu'Isaac donna sa bénédiction à Jacob; c'est par la foi que Jacob bénit les deux fils de Joseph; c'est par la foi que Joseph, que Moïse... et toujours la même répétition.

Je le demande : que faut-il de plus pour nous convaincre qu'il n'y a de salut pour nous que par la foi, afin que ce soit par grâce? Ah! ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il faille tant et tant lui répéter que le salut est gratuit pour que l'homme veuille bien ne pas le repousser; ce qui m'étonne, c'est que Dieu offrant le ciel, la terre, le temps, l'éternité, son Fils et le souverain bonheur, ait tant de peine à se faire écouter et croire.... Mais non, cela ne m'étonne pas, car cela confirme encore les deux grandes vérités qui servent de base à la doctrine de la grâce : c'est que l'homme est radicalement mauvais; il n'est donc pas étonnant qu'il repousse le bien pour rester dans le mal, son élément; et d'un autre côté, c'est que l'Esprit de Dieu seul convertit, seul fait croire, seul sauve et sanctifie.

CCXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS V.)

« Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Nous n'avons jamais pu lire ces paroles sans éprouver un bien-être intérieur; c'est qu'elles répondent à une expérience si douce qu'on est heureux de la voir confirmée en la sachant partagée par d'autres. Oui, justifiés par la foi, nous sommes heureux, paisibles de cette paix qui surpasse tout entendement, de cette paix que rien n'altère, qui repose sur Dieu, qui s'élève jusqu'au ciel, et que ni Satan ni le monde ne peuvent nous ravir.

J'ai péché, c'est vrai, souvent péché dans ma vie; et cependant, je le déclare, ma conscience me laisse aujourd'hui tranquille. Je n'éprouve aucune crainte : en vain on voudrait m'effrayer; je sens que toutes les menaces des hommes passeraient comme de vaines ombres devant mon esprit. Je suis pardonné; bien plus : justifié, et justifié par Jésus-Christ. Comment n'aurais-je pas la paix avec Dieu?

Avez-vous éprouvé quelque chose de semblable? Alors, je ne crains pas de le dire : c'est le Saint-Esprit qui vous l'a témoigné. Mais, au contraire, ce sentiment vous paraît-il une exagération? Alors, je le dis avec non moins d'assurance, bien qu'avec tristesse : vous n'avez pas encore compris les vrais privilèges du chrétien.

Oui, mes chers amis, apprenez-le si vous ne le savez pas encore : il y a dans l'intime conviction que nous sommes justifiés devant Dieu par Jésus-Christ, et que rien ne peut nous ravir notre couronne, il y a là une paix, une joie indicibles! Si cette paix, cette joie prenaient leur source en nous, seraient-elles donc si profondes et surtout si durables? L'exaltation ou la simple préoccupation d'une erreur chérie peuvent bien maintenir pour un temps l'esprit dans un état de béatitude; mais cet état est plutôt une fièvre qu'une paix : cet état est surtout passager. Quand on y tombe, on réfléchit le lendemain. On se refroidit l'année suivante; on se détrompe bientôt et l'on finit par dédaigner ce bonheur pour en chercher un autre. Mais non; croyez-le, chers amis, il n'en est pas ainsi de l'état produit chez le chrétien par sa justification : il est paisible et permanent. S'il s'altère par intervalle comme le bleu du ciel s'obscurcit par moment, ce n'est que pour reparaitre bientôt tout aussi profond, tout aussi vaste, éclairé par le soleil de l'Esprit. Il n'y a que Dieu qui puisse faire cela, et plus nous avançons dans la vie chrétienne, plus cette persuasion se fortifie, parce que notre paix et notre joie, depuis plus longtemps expérimentées, deviennent à nos yeux de plus en plus évidemment divines.

Aussi saint Paul ajoute-t-il en des termes que je paraphrase-

rai pour les rendre plus clairs : nous demeurons fermes dans l'espérance, et même nous nous réjouissons jusque dans les afflictions ; car l'affliction produit la patience, et en étant patients nous faisons une épreuve de la réalité et de la divinité de notre foi, base de nos espérances : Or, cette espérance n'est point une vaine imagination de notre esprit ; car Dieu lui-même la confirme par le témoignage de l'Esprit-Saint répandu dans nos cœurs.

Quoi ! un ami, un époux, un enfant estimeront leurs sentiments fondés sur la nature, bien que peut-être ces sentiments aient été affaiblis par le temps ou les épreuves ; et moi, qui trouve dans le fond de mon âme un sentiment de paix plus profond, plus inaltérable que l'affection d'un ami, d'un père, d'un enfant, je ne pourrais pas me fier à ce sentiment ? Plus il sera vif, plus il parlera haut, plus aussi je devrais travailler à l'étouffer et à l'éteindre ? Dieu m'aurait rendu plus évidente l'erreur qu'aux autres la vérité ? Plus chères à moi des illusions que des réalités à eux ? Et, pour tout dire, est-il possible que ce soit dans une erreur que je puise un bonheur que tous les biens terrestres n'ont pu me donner, et que je sois plus heureux sur un échafaudage de mon imagination creuse que dans les réalités de la création ? Non ! mille fois non ! ce que je sens vient de Dieu. Cette paix vient de Dieu ; cette joie vient de Dieu. Je suis heureux et j'ai raison de l'être, parce que celui qui me justifie est bien le Fils de Dieu ! Oh ! mon Sauveur, je ne te demanderai pas de me donner cette paix que j'ai déjà ; mais je te demande de me l'augmenter, et de la donner à d'autres, afin que nous puissions plus nombreux te louer et te bénir !

CCXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS VI)

A la fin du chapitre précédent, saint Paul a dit : « Où le péché a abondé, la grâce a surabondé ; » ce qui le conduit à ré-

futer l'objection faite de son temps, comme du nôtre, que d'après cette doctrine il faut pécher afin que la grâce abonde. A cela Paul ne répond pas par des raisonnements, mais par un fait : c'est que l'expérience dément l'objection.

Et en effet, quand même vous m'apporteriez des milliers d'arguments pour établir que la doctrine du salut gratuit doit conduire à l'immoralité, si je vous montre que, par le fait, il n'en est pas ainsi, tous vos arguments tombent devant l'expérience. Or cette expérience est-elle bien ce que j'affirme? Voilà toute la question. Eh bien, je le demande à ceux qui soulèvent cette difficulté, ont-ils jamais trouvé dans le monde un seul chrétien qui ait tiré du salut gratuit la conséquence qu'il peut rester dans le péché? Je vais plus loin : ont-ils jamais vu un croyant au salut gratuit faire abonder le péché dans sa conduite plus que par le passé, ou seulement y rester comme par le passé? Serait-il téméraire d'affirmer que tous ceux qu'ils ont vus embrasser sincèrement cette doctrine s'efforcent au contraire, bien qu'à différents degrés, de vivre plus saintement, et que quelques-uns y sont parvenus? Remarquez bien qu'il ne s'agit pas de décider si tous sont parfaitement saints, ni même si tel bourgeon de leur mauvaise nature a été mis en évidence par leur confiance absolue en la grâce. Non ; mais il s'agit de savoir si la vie de ces hommes, prise dans son ensemble, s'est montrée, depuis qu'ils croient à cette grâce, pire, la même ou meilleure? Nous ne craignons pas une réponse faite de bonne foi à cette question.

Or, si l'expérience est, en faveur de la doctrine de la grâce, qu'est-ce que cela prouve? Que cette doctrine vient de Dieu. Et si l'on insiste sur la force, sur la logique de l'objection, si même nous concédons que l'objection est très-forte et très-logique, qu'est-ce que cela prouve encore? Que, plus certainement que jamais, la doctrine de la grâce vient de Dieu, puisque malgré la force, malgré la logique de l'objection, l'expérience la renverse. Plus vous me dites que le péché doit abonder, mieux vous prouvez que, la chose n'étant pas, il a fallu que Dieu y mit la main.

Mais il y a mieux à dire : à votre logique d'esprit j'oppose la logique de mon cœur, qui me dit que je serais un monstre, si je pouvais raisonner comme vous supposez que doit le faire celui qui croit à la grâce. Quoi ! ce sont mes péchés qui mettent mon Sauveur en croix ; ce sont eux qui, comme autant de clous, entrent dans ses chairs ; qui, comme une lance, lui transpercent le côté ; ce sont mes péchés qui font couler goutte à goutte le sang de mon ami et de mon Dieu, me pardonnant, me sauvant, me donnant le ciel ; et précisément à cause de cela, je me sentirais encouragé à répéter les mêmes fautes pour le remettre encore en croix ? Mais une telle pensée est satanique, infernale ! disons plus, elle est impossible ! Elle ne vous est montée dans l'esprit que parce que vous n'aviez pas la foi à cette grâce dans le cœur ; moi, je vous dis que le fruit de l'amour, c'est l'amour ; que l'inspiration du bienfait, c'est la reconnaissance, et que, si jamais un bienfait fut capable de féconder le cœur de l'homme, c'est bien le don gratuit d'un pardon absolu et d'une céleste éternité.

Mais pardon, ô mon Dieu, d'avoir dépensé à raisonner les instants que nous aurions dû employer à sentir ton amour, à bénir ton nom. Oui, Seigneur, nous sommes morts au péché, nous vivons avec toi, tu es greffé sur notre plante, et, ensemble, nous ne faisons plus qu'un être. Tu absorbes nos fautes pour les expier ; nous absorbons ta sainteté pour en vivre, et ainsi purifiés par toi, nous devenons un avec toi en vie, en amour, en sainteté. Hâte, hâte, Seigneur, par ton Esprit, la maturité de notre être, et que bientôt nous te soyons parfaitement semblables ; alors le monde oubliera ses objections pour se convertir à ta grâce et à ton amour !

CCXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS VII.)

Dans la lutte spirituelle que décrit saint Paul à la fin de ce

chapitre, est-ce bien de lui, ou de l'homme en général, que parle l'Apôtre? Et s'il parle de lui-même, est-ce de lui avant ou après sa conversion? Enfin, s'il s'agit ici de Paul, et de Paul converti, comment se fait-il que la vie d'un grand apôtre soit aussi pécheresse que semble le décrire ce passage? Essayons de répondre à ces questions.

C'est de lui-même, et de lui-même converti, que parle ici l'Apôtre; et si le tableau qu'il nous fait de sa conduite nous paraît si sombre, c'est qu'il se juge plus sévèrement que nous ne l'eussions jugé nous-mêmes. L'œil spirituel au travers duquel il voit, plus pur, plus transparent, lui laisse voir des taches là même où nous n'aurions rien aperçu. Paul eût été saint à nos yeux, tout en restant souillé aux siens. Voilà ce qui explique en partie son jugement sur lui-même : c'est sa sainte sévérité.

Sentez-vous donc vivement le péché dans vos membres, et pour cela craignez-vous parfois de n'être pas un enfant de Dieu? Rassurez-vous. Si vous pouvez en même temps dire que vous haïssez ce mal dans lequel vous tombez; — si vous pouvez déclarer que vous le combattez, et que, vaincu par lui, vous implorez la force de votre Dieu pour vous relever vainqueur; — si c'est bien en vous un état de lutte violente, et parfois de sainte victoire, rassurez-vous, vous êtes dans la foi, sous la grâce, et parvenu au salut.

Mais en vous rassurant, nous ne voudrions pas vous induire en erreur. Vous pouvez n'être pas converti, et cependant avoir fait des expériences analogues à celle de Paul; par exemple, approuver le bien tout en faisant le mal, et même vous pouvez avoir lutté contre le péché. Mais entre vos expériences et celles de l'Apôtre, se trouvent de profondes différences. La loi morale que l'homme naturel approuve est surtout celle de sa conscience, tandis que celle de l'Évangile n'a pour lui qu'une faible autorité. Au contraire, la loi sainte qu'aime le chrétien est celle de la Parole écrite, et il l'aime dans toute son exigence; plus elle est sévère, plus elle lui paraît belle; en sorte que, l'admirant toujours plus, il se sent toujours plus coupable, à l'inverse de

l'homme naturel, qui devient de plus en plus indulgent pour lui-même, parce qu'il fait de plus en plus fléchir devant ses goûts la loi de sa conscience.

Ensuite, cette approbation du bien n'est chez l'inconverti qu'une légère préférence ; chez le chrétien c'est un sincère amour ; chez le premier ne se trouve qu'une molle répulsion pour le mal, tandis que le second éprouve pour le péché une véritable haine. Aussi, chez l'un la lutte ne dure-t-elle qu'un instant, le mauvais principe est bientôt vainqueur, et le vaincu, séduit, se livre bientôt, mains et pieds liés, à sa passion ; tandis que chez l'autre la lutte se soutient, l'aiguillon du péché s'enfonce toujours plus dans ses chairs ; et jusque dans les bras de sa volupté, il combat, se déteste, et soupire après son Dieu. L'homme irrégénéré tombe naturellement dans le péché, l'homme converti y tombe contre sa nature ; l'un suit sa pente en péchant ; l'autre, au contraire, remonte un courant ; aussi, quand le premier tombe, ne se sent-il que légèrement meurtri : aussi, oublieux de son regret, consentira-t-il bientôt à chuter encore ; tandis que le second pleure, souffre à chaque chute et ne se relève que pour tomber à genoux et prier.

Enfin une dernière différence, c'est que l'homme naturel est aussi souvent vaincu que l'homme régénéré est vainqueur ; aussi l'un se croit-il l'auteur du faible avantage qu'il a remporté, tandis que l'autre a le sentiment bien net que ses victoires sont remportées en lui par les forces du Saint-Esprit. Il lutte, il souffre, il triomphe ; mais c'est en s'écriant avec l'Apôtre : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur. »

CCXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS VIII, 1 à 10.)

« C'est ce même esprit qui rend aussi témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » Aussi, dit Paul, et ce

mot négligé dans quelques versions est assez important ici pour que nous le fassions remarquer.

Ce passage nous déclare de la manière la plus formelle que l'Esprit de Dieu peut être déposé dans son sein; car, si cet Esprit rend un témoignage au nôtre, ce sont donc bien deux esprits différents. Beaucoup d'autres paroles bibliques établissent la même vérité, mais aucune ne le fait plus clairement que celle-ci. Et cependant ces déclarations de Dieu ne sont pas les seules preuves qui garantissent au chrétien la réalité de ce Saint-Esprit agissant en lui. Paul en indique trois autres dans ce même passage.

Et d'abord le Saint-Esprit lui-même se témoigne lui-même dans le cœur du chrétien. Ce témoignage, nul pour qui ne le sent pas, est tout-puissant pour celui qui l'a expérimenté; il ne se prouve pas mieux aux incrédules que la vue ne se démontre aux aveugles; mais il n'en éclaire pas moins celui qui le possède. C'est que l'Esprit-Saint n'est pas donné à un homme pour le montrer à d'autres, mais pour agir sur lui-même; comme les yeux ne nous sont pas donnés pour prouver à personne que nous voyons, mais pour nous éclairer et nous conduire.

Mais ce témoignage intérieur est accompagné d'un témoignage extérieur qui motive le mot *aussi* que nous avons fait remarquer : c'est la sainteté de vie. Ces deux manifestations d'un même esprit sont inséparables; un homme ne peut pas sentir l'Esprit-Saint vivre en lui, sans que ses frères et lui-même ne voient au dehors les mouvements de cette vie; et par contre l'action de l'Esprit-Saint ne peut pas se produire au dehors sans se faire sentir à l'intérieur. Point de bons fruits, sans un bon arbre; point de bon arbre, sans de bons fruits.

Ainsi, autorité de l'Écriture, témoignage intérieur de l'Esprit, fruits de sanctification, ne voilà-t-il pas bien assez de preuves que le Saint-Esprit est une réalité et que cette réalité est en nous? Non; ce privilège est trop grand, trop extraordinaire pour que Dieu ne nous le confirme pas avec surabondance; et il nous donne un dernier témoignage plein de dou-

ceur dans l'expérience de nos frères qui ont senti comme nous, et qui viennent tour à tour mettre sous nos yeux par leur vie comme par leurs paroles la contre-épreuve de notre propre histoire. En effet, Paul ne dit pas que le Saint-Esprit témoigne à son esprit, mais à « notre esprit; » il parle de lui et de ses frères, comme pour échanger avec eux un témoignage mutuel de cette importante vérité. Et en effet, combien il est doux pour notre foi de voir des frères agir comme nous, penser comme nous et venir nous raconter de ces expériences intérieures, fidèles reproductions des nôtres; d'entendre résonner en eux la même fibre du cœur, mue sous le souffle du même Esprit; expériences fugitives, soupirs inexprimables, que Dieu seul peut exhaler en nous. Il n'est pas jusqu'à l'impuissance du monde pour comprendre ces expériences, et jusqu'à son sourire incrédule quand on lui en parle, qui ne concoure à démontrer que ce ne sont pas les pensées naturelles à notre cœur, et que dès lors elles ont dû y être jetées par le Saint-Esprit.

Oui, l'Esprit-Saint est en nous, et voici ce qu'il y dit : Vous êtes enfants de Dieu, cohéritiers de Christ, possesseurs du ciel, et il n'y a plus de condamnation pour vous qui vivez (remarquez ces derniers mots), pour vous qui vivez selon l'Esprit !

CCXVIII^e MÉDITATION.

(ÉPITRE AUX ROMAINS VIII, 19 à 39.)

Combien nous sommes loin de posséder cette pleine assurance du salut qu'exprime ici l'Apôtre. Il semble même que nous ayons peur de l'exprimer, peur de l'accepter. Le monde nous a tant dit que se croire certain de son salut était de la présomption que, pour ne pas paraître présomptueux, nous comprimons nos élans dans la foi. Et peut-être nous-mêmes pensons-nous qu'en effet il y a quelque témérité à se dire assuré du ciel, certain d'être dès à présent et pour toujours sauvé; peut-être, avant de croire à ce salut inévitable, attendons-nous

que notre vie soit plus sanctifiée. Quelle que soit la raison de ce défaut de confiance, il n'en est pas moins contraire à l'Évangile et injurieux pour le Seigneur. En effet, suivons les idées de saint Paul.

Notre salut, du commencement à la fin, vient de Dieu. Si nous y entrons pour quelque chose, nous pourrions craindre de renverser finalement les bonnes intentions du Sauveur à notre égard. Mais non, le salut est sans participation de notre part ; Dieu nous appelle, nous élit, nous pardonne, nous justifie, nous sanctifie ; en un mot, nous sauve. Que pourrions-nous donc craindre d'imparfait dans l'œuvre d'un tel Sauveur ?

Ensuite, ce n'est pas d'hier que notre salut est arrêté. Une décision, prise dans le temps, pourrait paraître à notre esprit de nature à être avec le temps révoquée. Nous pourrions supposer que Dieu, resté des siècles sans penser à nous, pourrait bien dans la suite des âges nous oublier ou se repentir. Non, notre salut est arrêté de toute éternité ; il fait partie des décrets de Dieu ; il n'a pas de date. Antérieur au monde, à l'univers, l'univers et le monde ont été créés pour lui. Si Dieu nous avait élus depuis une certaine époque, on pourrait dire qu'à cette époque il y a eu en lui variation ; mais, au contraire, Dieu, depuis des siècles sans nombre, a poursuivi ses plans à notre égard ; pourquoi donc supposer qu'il cessera de les poursuivre ? Il ne faudrait pas un miracle pour nous sauver, mais un miracle pour nous perdre ; disons mieux : il faudrait une impossibilité !

Mais quels sont les gages que Dieu nous donne, dès ici-bas, de cette vérité ? D'abord, ce Saint-Esprit qui vit dans notre cœur. Or, conçoit-on que l'Esprit-Saint soit venu en nous pour laisser son œuvre imparfaite, et qu'il puisse un jour être réduit à déclarer son impuissance ? Sans doute, s'il dépendait de nous de l'arracher de notre sein, nous pourrions craindre ; mais non, il est scellé dans notre cœur. Sans doute, s'il nous laissait une partie de sa tâche à faire, nous pourrions trembler de la laisser inachevée ; mais non, il produit en nous, non-seulement l'exécution du bien, mais encore le simple bon vouloir. Dire que

notre salut court encore un danger, ce n'est pas nous défier de nous, c'est nous défier de Dieu.

Insistera-t-on encore, et nous dira-t-on que Dieu peut changer ses décrets, nous retirer son Esprit? Mais ce serait dire qu'il nous mesure son amour, qu'il veut bien nous aimer jusque-là, nous pardonner jusque-là, mais qu'il ne peut aller plus loin. Admettez cette limite : soit ; mais quel est le don qui la marque? Le don de Jésus-Christ! le don du Fils unique de Dieu! Dites, après cela, que peut-on donner encore? Ou plutôt, quand un père aime jusqu'à donner son enfant, que ne donnerait-il pas?

Oh! mon Dieu, nous sommes accablés de tes bienfaits; tu nous environnes des témoignages de ton amour; tu nous fais répéter sous mille formes que nous ne pouvons pas te perdre, que tu nous tiens dans ta main, que tu nous aimes de toute éternité, que pour nous ton Fils est mort, et que pour nous il prie; et cependant nous ne voulons pas nous croire encore pleinement assurés de notre salut! Mon Dieu! mon Dieu! pardonne cette dureté de cœur; nous te jugeons d'après nous-mêmes; tes dons sont si magnifiques que notre esprit ne peut les embrasser ni notre cœur les concevoir. Donne-nous donc cette pleine certitude que nous sommes tes enfants, tes héritiers, et déjà tes éternels adorateurs!

CCXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX ROMAINS IX, 1 à 24.)

Il est impossible d'établir plus positivement la doctrine de l'élection. Et toutefois, bon nombre de ceux qui reçoivent la Parole de Dieu repoussent cette doctrine. C'est qu'ils ne la comprennent pas. Efforçons-nous donc de l'éclaircir dans leurs esprits.

On présente cette objection : il est injuste de prendre, sur une masse d'hommes semblables, une partie pour lui donner gratuitement le ciel, une partie pour la plonger en enfer.

Oui sans doute l'objection serait fondée, si Dieu plongeait gratuitement en enfer, comme il porte gratuitement en paradis ; mais ce n'est pas là ce que dit la Bible. Dieu donne un ciel gratuit, mais un enfer mérité ; il ne pousse pas l'homme à la condamnation : il l'y laisse aller de son propre gré. Il y a plus : ce Dieu use d'abord de patience envers le coupable ; il l'attend, l'appelle, l'exhorte ; et si le coupable résiste, refuse, repousse, c'est bien lui-même, ce n'est pas Dieu qui le perd, à moins qu'on ne prétende que ce Dieu ne dût le contraindre, en faire une brute marchant sous le bâton, un esclave cédant à la chaîne de fer.

Voilà donc la différence : si les uns sont préparés à la perdition, c'est qu'ils s'y sont préparés eux-mêmes, et si d'autres sont préparés pour le salut, c'est Dieu lui-même qui l'a fait. Les uns sont perdus, mais par leur faute ; les autres sauvés, mais par la grâce de Dieu. Ce Dieu a prédestiné les élus à la vie, mais personne à la mort ; les uns peuvent donc le remercier, mais personne s'en plaindre.

Cette distinction dans la manière dont les uns sont disposés à la mort et les autres à la vie n'est pas une pure supposition de notre part ; elle est établie par saint Paul lui-même. En parlant des vaisseaux de colère longtemps supportés avec patience, il dit qu'ils sont « préparés pour la perdition ». Préparés par qui ? L'Apôtre ne le dit pas ; mais en tout cas ce ne peut être par Celui qui les attend patiemment ; c'est donc par eux-mêmes résistant à cette longue patience. Mais quand Paul parle des vaisseaux de miséricorde, il ne dit plus qu'ils sont préparés, mais que Dieu « les a préparés ». Ici la grâce intervient ; et qui pourrait s'en plaindre ? En sorte qu'envers les premiers Dieu use de support, envers les seconds, de miséricorde ; est-ce donc la faute de Dieu si sa longue attente est méprisée ? et faudra-t-il qu'il pousse à coups de fouet les impénitents dans les bras de Jésus-Christ ?

Peut-être dira-t-on : Dieu est encore injuste en traitant des coupables avec des degrés différents de faveur, les uns avec patience, les autres avec miséricorde ; pour être juste, il aurait dû tous les sauver.

Poussons jusqu'au bout les conséquences de cette plainte contre Dieu, répandant inégalement ses grâces. Cette plainte revient à dire : dès que Dieu fait une faveur aux uns, il doit, pour rester juste, la faire aux autres ; ce n'est pas tout : les grâces qu'il accorde à tous doivent être parfaitement égales, sans quoi les créatures les moins bien partagées pourraient encore se plaindre. Allons jusqu'au bout : l'homme né de nos jours pourra se plaindre de n'être pas né dès la création du monde et d'avoir été ainsi privé de dix-neuf siècles d'existence ; le mendiant se plaindra de n'être pas riche comme tant d'autres ; le riche, de n'être pas prince ; le prince, de n'être pas roi ; le roi, de n'être pas ange, et l'ange de n'être pas Dieu ! En reprenant de plus bas l'échelle des êtres, toutes les créatures sensibles au-dessous de l'homme pourront aussi se plaindre : celles-ci, de ne vivre qu'un jour ; celles-là, qu'un siècle, tandis que l'homme est appelé à l'immortalité. Faut-il pousser encore plus loin ces justes conséquences, pour montrer l'injustice du principe ?

Ah ! il me semble qu'au jugement dernier, moi, créature coupable, je ne songerai guère à réclamer de mon Dieu la stricte justice ; mais que, l'oreille tendue, le cœur palpitant, j'écouterai si mon nom ne va pas sortir de sa bouche avec le mot de grâce ! grâce ! — Eh bien, de même si nous sentons aujourd'hui notre péché et la justice de notre condamnation, comment pouvons-nous songer à discuter en face de notre Dieu qui nous apporte le livre de vie et qui nous crie : « Je pardonne.... » Ecoutez, écoutez les noms qui vont sortir de sa bouche ; écoutez les noms inscrits sur le livre : « Je pardonne quiconque, quiconque, l'entendez-vous ? quiconque se confie à mon amour ; je pardonne quiconque ne repousse pas mon pardon. » C'est à vous de dire si vous voulez être oui ou non pardonnés !

CCXX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS IX, 25 à 33.)

Reportons-nous au temps où parlait saint Paul, alors que le christianisme n'était guère encore qu'en germe sur la terre, et demandons-nous ce que, nés païens ou juifs, mais en tous cas restés étrangers à la foi chrétienne, nous aurions présagé de l'avenir de cette religion. Juifs, convaincus que Jésus était un imposteur et que le Messie était encore à venir, nous aurions affirmé que cette erreur, comme tant d'autres, tomberait bientôt devant la domination universelle du peuple de Dieu. Païens, tout au plus aurions-nous supposé que, si quelque avenir était réservé à cette foi nouvelle, ce ne pouvait être que parmi le peuple qui l'avait vu naître. Cependant de ces deux prévisions, si probables, aucune ne s'est réalisée : le christianisme n'a pas été anéanti comme le pensait le Juif ; il ne s'est pas développé chez les Juifs comme le supposait le païen ; mais il a triomphé, contre la prévision de l'enfant d'Israël, et c'est chez les gentils qu'il a transporté son empire.

Ce fait historique est en lui-même déjà bien digne d'attention ; mais voici ce qui le marque d'un sceau divin. Ce phénomène a été prédit par saint Paul à l'heure même où personne ne l'attendait, lorsqu'il était improbable et à des siècles de distance du jour où il s'est accompli. Qu'un événement trompe toutes les prévisions humaines, on le conçoit ; mais qu'un fait improbable et lointain soit prédit et se réalise, c'est ce qu'on ne saurait concevoir sans admettre l'intervention de Dieu.

Oui, ce malheureux peuple, aujourd'hui rejeté de Dieu, méprisé des hommes, repoussant l'Évangile avec horreur ; ce peuple est un témoin vivant de la divine inspiration de l'Apôtre qui nous parle, et ainsi un témoin de la divinité du christianisme. On a tout employé pour l'amener, si non toujours à la foi, du moins dans l'Église ; on l'a persécuté, payé, prêché, menacé,

flatté ; et rien auprès de lui n'a réussi ! Tous ses intérêts mondains lui conseillaient de se faire baptiser : les richesses qu'on lui arrachait, les mépris qu'on lui jetait, les hautes alliances de familles qu'on lui refusait, les postes honorables ou productifs qui partout lui étaient fermés ; et rien, rien n'a pu contraindre l'avare à prendre la voie qui conduisait à la fortune ; le timide, à échapper à la persécution ; ni le lâche, à s'épargner les plus viles et les plus rudes des travaux. Le Juif s'est fait esclave ou mendiant plutôt que de se faire chrétien. Il a vu d'un œil indifférent le monde entier venir chercher un Dieu dans sa nation, tandis que lui est resté impassible, livrant, sans orgueil ni honte, son frère Jésus à l'adoration de l'univers et ne voulant pas l'adorer ! C'est là le prodige le plus éclatant qu'on puisse concevoir et qui cependant reçoit encore plus d'éclat de cette circonstance, que Paul l'avait prédit.

Ah ! que son histoire nous serve non-seulement de preuve à l'appui de notre foi, mais surtout d'avertissement pour la direction de notre vie. Le motif pour lequel Dieu a rejeté le peuple Juif, c'est que celui-ci n'a pas voulu, dit Paul, être sauvé par la foi, mais par ses œuvres, et que, fier d'appartenir à la famille d'Abraham par la chair, il ne s'inquiétait pas d'en devenir membre selon l'Esprit.

Cette prétention nous semble bien ridicule chez les Juifs ; mais la jugerons-nous encore ainsi, lorsque nous découvrirons qu'elle est aussi en nous ? Eh bien, oui ; nous aussi, jusque dans l'Évangile de grâce, avons des prétentions à la justice propre ; nous aussi sommes fiers, en songeant aux Juifs et aux païens de nos jours, d'être nés dans l'Église de Jésus-Christ ; mais prenons garde de ne pas confondre l'Église selon la chair et l'Église selon l'Esprit. Tous ceux-là ne sont pas israélites qui sont d'Israël, dit l'Apôtre ; de même tous ceux-là ne sont pas de Christ qui se nomment chrétiens, sont baptisés chrétiens et communient à une table chrétienne.

Ces vérités sont devenues triviales à force d'avoir été répétées ; mais nous pourrions bien, même après avoir évité ce piège dans l'Église où nous sommes nés, y être tombés dans l'Église

où nous sommes entrés. Tel qui ne compte pour son salut ni sur son baptême, ni sur ses communions, ni sur la foi de sa famille, y compte peut-être parce qu'il s'est joint à des croyants, parce qu'il a adopté leurs formules, parce qu'il s'est choisi une Eglise orthodoxe et vivante, tout en restant incrédule de cœur et mort dans sa conduite. Prenons-y garde, nous sommes de notre nature rusés et désespérément malins; changer d'habits ce n'est pas changer de corps. Examinons donc si notre être est véritablement renouvelé par le Saint-Esprit, et non si notre langage est modifié par nos alentours, ou l'entraînement, et peut-être par la vanité ou l'intérêt!

CCXXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS, X.)

De l'appel des gentils, saint Paul tire pour nous l'obligation de leur porter l'Évangile. Oui, l'obligation, ce mot n'est pas trop fort, et c'est précisément parce que nous regardons nos sacrifices pour les missions chrétiennes comme facultatifs, et presque comme des libéralités, que nous faisons si peu pour elles.

Et, en effet, si Dieu veut que les païens soient appelés, de quelle voix se servira-t-il si ce n'est de la nôtre? Attendons-nous que Christ revienne sur la terre dire à nos semblables ce que nous savons déjà? Les anges descendront-ils du ciel pour donner à nos frères un Évangile qui est entre nos mains? Non, nous sommes les seuls agents dont Dieu puisse se servir; nous porterons le salut aux païens, ou les païens périront!

Oui, périront! et c'est là le motif le plus impérieux qui puisse nous être présenté. S'il s'agissait d'envoyer aux peuples barbares les mesquins avantages de notre civilisation, de nos arts, de nos sciences, je comprendrais qu'on pût hésiter à exposer sa vie ou à s'imposer des sacrifices; mais non, il s'agit de jeter à de pauvres êtres, qui passent à la course sur la terre pour aller

s'engloutir dans l'éternelle condamnation, la planche de salut qui peut les conduire à l'éternelle félicité; il s'agit, par un cri d'avertissement, un seul mot d'appel, de sauver des milliers d'âmes! Il s'agit d'ouvrir le ciel et de fermer l'enfer à cinq cents millions de païens qui meurent tous les trente ans et qui tous les trente ans sont remplacés par cinq cents nouveaux millions également engouffrés dans l'abîme de Satan! Voilà ce dont il s'agit. Que deviennent, en face d'une telle œuvre, nos petites affaires, nos petites souffrances, nos petites gênes de quelques francs donnés chaque année pour évangéliser ces païens?

Quand on veut se dispenser d'accomplir un devoir, on parle d'un devoir plus prochain. Ainsi, pour refuser nos secours spirituels aux païens, on a dit que nous avions assez à faire d'annoncer l'Évangile autour de nous, et que, alors même que nous dépenserions toutes nos forces et toutes nos ressources sur notre patrie, nous n'y suffirions pas. Pour sentir la frivolité de ce raisonnement, poussez-le jusqu'au bout; s'il faut convertir sa patrie entière avant de travailler à la conversion du monde, il faudra de même travailler à convertir toute son église particulière avant de songer à sa patrie. Ce n'est pas tout: s'il faut faire tout le bien spirituel que réclame notre église avant d'en faire à notre patrie, à plus forte raison faudra-t-il, avant tout, évangéliser complètement notre famille, et ce n'est que lorsque tous nos parents seront convertis que nous pourrons tendre, en passant, une Bible à nos voisins. La conclusion est absurde, parce que le principe a été posé par l'égoïsme. « Oui, dit Jésus « lui-même, ce sont là les choses qu'il fallait faire sans pour « cela négliger les autres. » Si nous étions absolument contraints de choisir entre le champ du monde païen et celui de la chrétienté pour y répandre l'Évangile, c'est au monde païen que nous devrions la préférence. Cela résulte de la nature de l'Évangile lui-même; c'est un levain qui fait lever toute la pâte; c'est la plus petite des semences qui produit un grand arbre. Il faut donc porter cette semence au loin, la jeter au vent, la disperser sur tous les coins du globe, afin que chaque grain en produise trente, cinquante ou cent, qui, semés à leur tour sur

le vaste champ encore inculte, puissent le faire fleurir. Quelques poignées de blé dispersées peuvent couvrir le monde de moissons en peu d'années, tandis que, gardées à la maison, elles ne nourriront pas une seule famille. De même, quelques chrétiens réunis s'édifieront eux seuls, et rien de plus ; semés sur la terre, ils peuvent convertir le monde !

Eh ! que serions-nous donc aujourd'hui nous-mêmes si Paul fût resté confiné dans la Judée jusqu'à ce qu'il eût converti toute la nation juive ? Descendants des druides sanguinaires de la Gaule, nous brûlerions peut-être dans ce moment, victimes humaines, en l'honneur des faux dieux, ou, ce qui est pire, nous allumerions le bûcher sous les pieds de nos frères !

CCXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XI, 5 à 21.)

La Bible fait deux déclarations qui semblent se contredire : Dieu a choisi le peuple juif pour toujours et l'a ensuite rejeté. Pour que ces deux déclarations s'accordent, il suffit de leur enlever le caractère d'absolu dont notre esprit les revêt à tort. Les Juifs, comme peuple, peuvent être appelés à de grandes faveurs, et cependant quelques individus dans leur nombre ne pas y participer ; comme ils peuvent être rejetés temporairement en tant que nation et toutefois quelques-uns d'entre eux être sauvés : avec cette explication tout se concilie. Israël est appelé en masse sans que pour cela Dieu soit obligé de sauver les incrédules qui s'y trouvent ; comme en masse Israël est rejeté sans que Dieu manque à sa promesse : car il réserve un levain qui plus tard pénétrant la pâte la fera lever dans toute son étendue. Ainsi trois mots suffisent pour faire l'histoire du peuple juif : appel, rejet et rétablissement ; et ces trois faits peuvent se coordonner entre eux dès qu'on les applique à la grande majorité de la nation et non à sa totalité absolue.

Maintenant, admirez comme ces trois phases harmonisent

bien avec les plans miséricordieux du Seigneur envers le genre humain : à l'époque où la terre était complètement idolâtre, il fallait qu'un peuple devînt le canal par lequel coulerait le salut sur toutes les nations. Pour qu'un Sauveur fût désiré, il fallait qu'une loi sévère donnât un vif sentiment du péché ; pour que ce Sauveur fût attendu, il fallait des prophéties ; pour qu'il fût accepté dans sa mission expiatoire, il fallait que son expiation fût préfigurée par des sacrifices ; et, enfin, pour qu'il fût compris, il fallait une nation connaissant déjà le vrai Dieu. Tout cela fut obtenu par le choix d'un peuple mis à part depuis le siècle d'Abraham jusqu'à celui de Jésus-Christ. Voilà le salut préparé par le genre humain.

Jésus arrive et l'heure sonne où les grands projets du Seigneur, couvés par le peuple hébreu, vont éclore et voler sur toutes les nations. Mais ces Juifs, devenus orgueilleux d'une préférence imméritée, s'indignent à la nouvelle d'un salut gratuit, d'un salut pour tous ; en sorte que parmi eux ceux qui repoussent Christ veulent encore empêcher les Apôtres de l'annoncer aux gentils ; et ceux qui l'acceptent prétendent conserver des privilèges jusque sous l'économie évangélique. Que fera donc le Dieu, père de tous les peuples, et qui, en choisissant un peuple, avait tous les peuples en vue ? Il fera voler en éclats la masse de cette nation orgueilleuse, comme on brise un vieux vase dont on s'est longtemps servi, et il fera couler les eaux de sa grâce sur tout le genre humain. Voilà le salut porté à l'univers.

Mais l'infidélité des Juifs ne pouvait pas anéantir la fidélité de Dieu ; les promesses de bénédictions à perpétuité doivent donc encore s'accomplir. C'est à cette dernière phase que nous marchons. Depuis deux mille ans le peuple juif sert l'œuvre de Christ en esclave aveugle qui agit pour les autres et sans voir ce qu'il fait ; il témoigne de la malédiction qui pèse sur un peuple déicide ; il conserve avec respect les prophètes qui proclament notre Messie ; il lit la loi qui le condamne, et ainsi le peuple juif est, malgré lui, le notaire incorruptible qui conserve les titres de Jésus-Christ à la confiance de toutes les na-

tions. Un voile pèse sur ses yeux, sans cela sa conduite serait inexplicable. Mais le voile sera levé, les Juifs reconnaîtront celui qu'ils ont percé; ils pleureront la dureté de leur cœur; la masse de la nation sera enfin rétablie et les promesses de Dieu réalisées.

Ainsi un seul peuple est appelé; mais c'est pour le bien de tous; il est rejeté momentanément, mais c'est pour ouvrir la porte au genre humain; il est enfin rétabli dans la faveur divine, et les promesses seront accomplies.

Oh! admirable sagesse de Dieu dont les bords seuls nous éblouissent! Adorable fidélité du Seigneur dont les voies nous confondent! Comment ne pas nous confier au Dieu qui à travers les siècles conduit les peuples rebelles comme un troupeau docile; et qui fait concourir à la garde de ses brebis jusqu'aux lions rugissants de la forêt? Oui, Seigneur, ta sagesse est insondable, ta puissance sans borne; aussi comptons-nous sur ton immuable fidélité!

CCXXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XI, 26 à 36.)

Ici se termine l'exposition du plan de la rédemption que Paul avait commencé avec l'épître et qu'il résume dans cette admirable parole : « Toutes choses sont de lui, par lui et pour lui. » En d'autres termes, toutes choses ont été créées par Dieu, toutes sont soutenues par sa puissance, et toutes conservées pour servir à sa gloire. Par ces mots : « toutes choses, » Paul n'entend pas seulement l'univers matériel, mais encore et surtout le monde moral, l'homme en particulier. Nous venons de lui, car il nous a créés; nous existons par lui, car c'est lui qui par sa grâce efface nos péchés, sanctifie notre vie; et enfin, nous vivrons pour lui, en manifestant sa puissance et célébrant sa gloire. Le but final de notre création ce n'est pas nous, c'est lui.

Quand on y réfléchit bien et que dans un juste sentiment d'humilité on se tient à sa place, on reconnaît qu'il doit en être ainsi. En effet, quelle comparaison établir entre la créature et le Créateur, entre l'homme et Dieu, entre l'être passager et l'Eternel ? Quelle proportion entre celui qui a fait des milliers de mondes et celui qui végète sur un coin imperceptible d'un seul de ces mondes, incapable de former même un grain de sable ou de comprendre un brin d'herbe ? Aucune, aucune ! Et il faut que l'orgueil de notre cœur soit incommensurable comme la création, pour oser nous croire nous-mêmes le but final de notre existence.

Et cependant cette incroyable prétention nous l'avons tous plus ou moins. Si nous reconnaissons tous que nous venons de Dieu, tous déjà nous ne pensons pas être entièrement par lui ; quelques-uns aiment à se figurer qu'ils aident le Seigneur, qu'ils entrent pour leur part dans l'œuvre qui les conduit du berceau à la tombe, et de la tombe au ciel. Encore bien moins croyons-nous avoir été créés pour lui. Bon nombre d'hommes et même de chrétiens, tout en avouant qu'ils ont été créés et sauvés uniquement par Dieu, restent cependant assez infatués d'eux-mêmes pour s'imaginer que le but final de leur existence est leur propre félicité, et que Dieu les appelle dans son ciel pour travailler à leur propre bonheur. Folie de l'orgueilleux qui déplace l'univers pour s'en faire le centre, et qui ne comprend pas que, simple et pauvre créature perdue dans la multitude des êtres, il n'est qu'un atome qui ne brille que sous un rayon de soleil ! L'atome brille, mais ce n'est pas lui que l'œil intelligent admire ; c'est l'astre du jour ; l'atome brille, non pour être remarqué lui-même, mais pour manifester le roi de la création ; l'atome brille, non pour lui, mais pour le créateur !

Rentrons donc dans le vrai, et sachons que nous ne sommes et ne serons jamais rien de nous-mêmes et pour nous-mêmes. Anéantissons-nous, à la lettre, anéantissons-nous devant Celui de qui, par qui et pour qui sont toutes choses ; et dans cette humiliation, en face de sa gloire, dans cette poussière de ses pieds

nous trouverons plus de joie que dans la recherche la plus subtile de nous-mêmes. Toute joie puisée dans l'orgueil est acre, parce qu'elle est fausse ; toute joie puisée dans l'humilité est suave, parce qu'elle est vraie ; et nous ne serons véritablement heureux que lorsque du cœur nous nous écrierons avec l'Apôtre : « A lui soit la gloire dans tous les siècles ! Amen ! »

CCXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XII.)

Après une telle lecture, nous ne savons plus que dire. Le tableau est si parfait que nous craignons, en y ajoutant nos réflexions, d'en affaiblir l'effet sur ceux qui l'ont contemplé. Un chapitre comme celui-là vaut tout un traité de morale, et mieux ; car on y sent si bien le cœur de l'écrivain, qu'on regretterait en vérité que ce fût autre chose qu'une simple lettre.

Toutefois, telle est la tournure de notre esprit que, après avoir savouré goutte à goutte ces onctueuses exhortations de l'Apôtre, notre attention a été détournée par le conseil qu'il nous donne d'amasser des charbons ardents sur la tête de nos ennemis et d'attirer sur eux la colère divine. Voilà bien ce que nous sommes ! lents à nous émouvoir devant les plus grandes beautés morales ; prompts à nous effrayer devant les plus petites difficultés. Mais enfin attachons-nous à résoudre celle-ci, bien que ce ne soit pas la tendance habituelle de nos Méditations.

Avec plus de confiance à la sainte Parole, nous aurions pu nous dire qu'après avoir poussé les Romains à la patience, à la douceur, au pardon des injures pendant une page entière de sa lettre, il était impossible que Paul leur conseillât de se venger. Au reste, notre étonnement lui-même à la lecture de ce passage prouve déjà que le sens que nous lui avons attribué n'est en accord ni avec la Bible en général, ni avec l'esprit de Paul en particulier. Conduit par cette pensée, qu'il est impossible que l'A-

pôtre recommande la haine et la vengeance, nous aurions relu le passage et peut-être alors y aurions-nous reconnu ce qui suit : « Donner lieu à la colère, » ou ; comme on pourrait le dire sans s'éloigner du texte et dans une locution mieux appropriée au génie de notre langue, *faire place à la colère, laisser passer la colère*, se rapporte à la colère de notre ennemi et non à celle de Dieu. Nous-mêmes, chaque jour, à ceux qui nous demandent conseil sur la conduite à tenir envers un homme irrité, ne disons-nous pas : laissez passer sa colère ? Voilà donc la première difficulté anéantie par la plus simple des explications.

Restent maintenant ces mots : « En faisant cela (c'est-à-dire, en pardonnant), tu lui amasseras des charbons ardents sur la tête. » Pour comprendre cette comparaison, prenons-la strictement à la lettre. Que ferait un homme sur la tête duquel nous amasserions de véritables charbons ardents ? Quelque obstiné qu'il fût, il me semble qu'il changerait de place, car il lui serait impossible de rester immobile. Eh bien, voici un homme haineux qui se raidit contre un chrétien, il l'injurie, s'oppose à ses projets, lui barre le passage. Le chrétien, loin de lutter avec lui, suit le conseil de l'Apôtre : il lui donne à manger s'il a faim, à boire s'il a soif ; en un mot, lui rend le bien pour le mal. N'est-ce pas amasser des remords sur la conscience de cet homme, de la honte dans le cœur, et comme des charbons ardents sur sa tête ? Un ennemi, quelque irrité qu'il soit, résistera-t-il longtemps au feu allumé dans son sein par des bienfaits ? Non, non. Tous nous avons éprouvé quelque chose d'analogue au sentiment qui ne peut manquer de s'élever dans le cœur de cet homme. Quand on a répondu par un sourire à nos bouderies, par une douce parole à nos aigres répliques, nous n'avons pu y tenir, nous avons été vaincus, l'amour avait amassé des charbons ardents sur notre conscience. Voilà ce que l'Apôtre nous conseille à l'égard de nos frères ; qu'on nous dise maintenant s'il n'est pas d'accord avec lui-même et avec toute la Parole de Dieu ! N'est-ce pas exactement ce qu'il avait dit quelques lignes plus haut : « Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les et ne les maudissez point ? »

Qui, Seigneur, ta Parole est toute harmonie ! Notre ignorance seule y jette parfois du désaccord. Donne-nous donc plus d'amour et plus de confiance ; alors nous comprendrons mieux, et peut-être à notre tour aiderons-nous les autres à comprendre (1).

CCXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XIII.)

L'homme penche presque toujours à droite ou à gauche ; mais l'Évangile le redresse toujours. Ainsi, dans l'obéissance due à l'autorité humaine, tantôt l'homme dépasse le but, tantôt il reste en deçà. Voyons donc la règle posée par saint Paul.

Le précepte de l'Apôtre revient à ceci : obéir au magistrat et lui obéir par conscience. Les hommes, au contraire, parlent, les uns, d'obéir, non au magistrat, mais à la loi ; les autres, d'obéir au magistrat, et de lui obéir dans tous les cas. Mais remarquez la supériorité du précepte évangélique sur ces deux interprétations.

Si c'est à la loi seulement que l'homme est tenu d'obéir, il en reste donc l'interprète, et lorsque le magistrat lui paraîtra en fausser l'application, il sera, lui, en droit de désobéir. Dès lors sa révolte est légitime, non-seulement toutes les fois que le magistrat se trompe, mais encore toutes les fois qu'il lui paraîtra se tromper. Ce n'est pas là ce que dit l'Apôtre : il demande qu'on obéisse, non à la loi écrite, mais à la puissance vivante, sans distinguer si cette puissance accomplit ou transgresse la loi humaine. Toute autre obéissance est une dérision, ou plutôt serait nulle. La loi elle-même n'oblige ni n'empêche ; elle ne

(1) En supposant même qu'au verset 19 il fût question de la colère de Dieu, on pourrait également trouver à ce passage un sens chrétien ; il suffirait de traduire ainsi : « Ne vous vengez point, laissez cette affaire à Dieu, à qui seul appartient la vengeance ; quant à vous, surmontez le mal par le bien. »

récompense ni ne punit. C'est donc au magistrat, interprète de la loi, qu'est due l'obéissance, pour que la loi ne soit pas illusoire.

Mais d'autres tombent dans l'excès contraire et veulent qu'on obéisse dans tous les cas, uniquement parce que la puissance ordonne d'obéir. Mais Paul, loin de là, par un seul mot, pose des bornes à l'obéissance, tout en paraissant occupé de la motiver. Il veut que notre soumission ait pour principe la conscience. Ce n'est pas parce que le magistrat le veut que le chrétien doit obéir, mais parce que Dieu veut que le chrétien obéisse au magistrat. Mais puisque la soumission doit avoir pour mobile la conscience, elle doit avoir aussi la conscience pour barrière; toutes les fois que la conscience le commande, obéissez; mais quand la conscience le défend, résistez. Dieu ne peut pas se contredire, et, par exemple, dans sa Bible, nous dire de l'honorer, et, dans la même Bible, d'obéir au magistrat qui nous défendrait d'honorer Dieu. Tous les martyrs de la primitive église ont refusé d'obéir à César ou à ses délégués qui leur demandaient de blasphémer le nom de Jésus-Christ; et tous ces martyrs en sont loués dans l'Apocalypse. Pierre et Jean refusèrent d'obéir au sanhédrin, qui leur défendait d'annoncer l'Évangile, et cependant Pierre et Jean étaient animés de l'esprit de Dieu. Donc, encore une fois, la conscience est la règle; quand elle n'est pas compromise, en son nom même nous devons obéir; si l'on veut au contraire nous obliger à l'enfreindre, en son nom encore nous devons résister.

Il est vrai qu'on peut abuser de cette règle et alléguer la conscience quand la conscience ne parle pas. Mais de quoi n'abuse-t-on pas? Cet abus n'est possible que pour les méchants; et c'est à des chrétiens que nous nous adressons. Si ces chrétiens se trompent dans l'application, l'affaire est entre eux et le Seigneur. Nul n'a le droit d'intervenir pour les blâmer.

Mais non; les chrétiens, s'ils sont chrétiens, ne s'y tromperont pas; le bien et le mal sont faciles à distinguer. Nous ne sommes pas de notre nature tellement dévoués et courageux, qu'il soit bien probable que pour obéir à Dieu nous nous hasarderions sans nécessité à désobéir aux puissances. Le contraire est

bien plus à craindre! Toutefois, prenons-y garde, notre cœur est rusé; Satan est adroit, et nous pourrions bien, pour des motifs subtils de vanité, d'entêtement, faire l'abandon de biens plus grossiers, et résister quand il faudrait obéir, comme obéir quand il faudrait résister. Ici, nous ne pouvons que poser une règle générale; les applications particulières ne sont possibles que pour la conscience de chacun. Nous devons à la fois nous réjouir de la liberté et trembler de la responsabilité que nous donne l'Évangile. Il est dit que les Apôtres « furent tout joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour Jésus-Christ; » mais prenons garde, quant à nous, que ce soit bien pour Jésus-Christ!

CCXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XIV.)

Quels que soient le nombre, la clarté, la précision des préceptes évangéliques, ils ne peuvent être aussi nombreux, aussi variés que les positions incessamment modifiées de notre vie; et ainsi, au delà du terrain précis du commandement, doit nécessairement se trouver un terrain vague, laissé à la conscience de chacun; par exemple, la distinction des jours et des aliments dont parle l'Apôtre. Ici la loi, c'est la liberté pour tous, mais la liberté réglée par la foi de chacun. Que chacun donc fasse ce qu'il voudra, mais qu'il ne le fasse qu'autant qu'il est persuadé que cela est selon la volonté du Seigneur. Cette règle est aussi douce qu'admirable; elle suffit à tous les cas restés en dehors des préceptes posés par la loi. Pour mieux l'apprécier, comparez-la à ce qu'on a mis à sa place dans d'autres religions, hélas! même dans certaines communions chrétiennes.

Qu'a-t-on inventé pour régler la conduite sur les points minutieux et délicats où se tait la Bible? Deux choses: des casuistes et des confessionnaires; c'est-à-dire que des ouvrages

humains ont essayé de résoudre un à un tous les cas de conscience, de telle sorte qu'il faudrait une vie entière pour en étudier la longue liste, et sans trouver finalement dans cette étude une solution qui s'appliquât exactement au cas particulier du lecteur. On a fait ainsi de la vie chrétienne une science immense, impossible, comme le botaniste qui étudierait toutes les fleurs des champs et qui donnerait à chacune un nom particulier pour la distinguer de toutes les autres, au lieu de lui assigner une place dans la classification générale.

A cette étude difficile, impossible, des casuistes écrits, on a substitué, pour les petits, des livres vivants à consulter de vive voix sur les cas qui embarrassent les fidèles. Remarquez que, s'il fallait recourir à ce moyen toutes les fois que les événements nous jettent dans une indécision, il faudrait passer la moitié de sa vie à consulter et l'autre à agir d'après les consultations. Mais ce n'est pas là peut-être le plus grave inconvénient de cette méthode machinale; en suivant l'avis d'un homme différent de vous-même, que faites-vous? Vous substituez non pas la lumière divine à la lumière humaine, mais tout simplement une persuasion d'homme à une autre persuasion d'homme; autant aurait valu suivre votre propre persuasion. Que dis-je, autant? cent fois mieux; car alors vous auriez agi avec foi, avec sincérité, ce qui est tout, et enfin, avec plus d'énergie; tandis qu'en accomplissant même à la lettre tout ce qu'un homme vous prescrit, vous agissez lâchement, sans resorts, sans plaisir, par obligation, avec peine, avec ennui, soupirant après votre affranchissement du devoir.

Oh! combien est plus douce cette règle posée par l'Apôtre: Que chacun agisse selon sa propre persuasion; ce qu'on fait sans foi est un péché; mais ce qu'on fait par principe de foi est agréable à Dieu. Oui, chrétiens, pour diriger notre vie, consultons d'abord la Parole de Dieu; si elle se tait sur notre cas particulier, ce qui sera fort rare, consultons ce même Dieu par la prière, et alors, sous l'influence de son Esprit, suivons, en toute liberté, notre propre inspiration. Nous n'avons de compte à rendre qu'à Dieu, et ce Dieu ne nous demande pas compte de

plus de lumière qu'il ne nous en aura donné. Ainsi nous serons libres et heureux, sans être, pour cela, moins actifs ni moins saints.

Mais, si tel est notre droit, remarquons bien que tel est aussi le droit de tous nos frères. Nous qui avons sans doute lu ou écouté l'exposition de cette liberté chrétienne, nous l'avons acceptée pour nous-mêmes ; mais en accordons-nous aussi toujours le privilège aux autres ? Ne sommes-nous pas, au contraire, tellement jaloux de notre liberté propre, que nous prétendons parfois l'exercer jusque sur le domaine de celle de nos frères et les pousser par notre blâme à agir, non pas selon qu'ils sont, mais selon que nous sommes persuadés ? « Qui es-tu, dit saint Paul, toi qui juges le serviteur d'autrui ? » Puisque nous voulons agir selon notre propre persuasion, laissons donc les autres agir selon leur persuasion propre. Notre censure seule est un empiétement, comme notre exemple serait un scandale. Respectons chez autrui cette liberté dont nous sommes si jaloux ; sachons que Dieu seul est maître et que nous, alors même que nous n'exigerions qu'un seul pas, fait à notre ordre, nous serions déjà des tyrans ! Oui, rien n'indigne, n'exaspère, ne révolte, comme ces prétentions de semblables à conduire leurs semblables. Aussi de tels hommes n'ont-ils d'action que sur des âmes molles, incapables de supporter la liberté évangélique que Dieu leur accorde. Echappons à cette tyrannie, et surtout prenons garde de ne pas l'exercer !

CCXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XV, 1 à 13.)

Accorder à nos frères la liberté que nous en réclamons, c'est peu ; Paul demande plus, il veut que nous ayons pour ceux mêmes qui sont en désaccord de pensée avec nous une affection véritable. Il ne nous dit pas d'avoir en tout avec eux une même opinion, mais un même sentiment ; il faut que, séparés par l'es-

prit, nous restions unis par le cœur; si bien que d'une seule voix nous puissions glorifier Dieu, notre père commun.

Quelle distance entre de telles dispositions et ce que le monde libéral appelle de la tolérance! De la tolérance! mais à le bien prendre, ce mot est une insulte; on tolère ce qui est mauvais et non ce qui est bon; dire qu'on tolère un homme, c'est déjà le blâmer, et s'ériger soi-même en maître. Non, personne n'a le droit de tolérer, parce que ce droit suppose celui de juger les opinions et au besoin de retirer sa tolérance. Loin de nous poser en protecteurs, Paul nous place presque comme protégés, et veut que nous recevions les outrages avec patience. Il ne nous conteste pas nos droits, mais il nous exhorte à nous en relâcher au besoin par un esprit de charité; il ne nous demande pas de tolérer personne, mais il nous impose l'obligation chrétienne d'aimer même ceux qui diffèrent avec nous d'opinion.

Si l'on parle de tolérance dans le monde, on parle de support parmi les chrétiens; et bien que le mot soit changé, la pensée reste la même. La conduite est peut-être pire. En effet, le monde libéral parle de tolérance parce qu'il veut qu'on lui laisse à lui-même une grande liberté, et qu'il est au fond assez indifférent à toutes les opinions. Mais, parmi nous qui faisons profession de christianisme, on parle de support avec cette vivacité qui montre qu'on s'y exhorte bien moins soi-même qu'on ne reproche aux autres d'en manquer. Quand avez-vous entendu dire : Moi et les miens nous n'avons pas de support? Jamais; et où avez-vous ouï dire : Nos voisins sont étroits dans leurs idées? Partout! en sorte que chacun réclamant le support de la part de tous, sans songer à l'accorder lui-même, tous se sentent froissés et refusent ce qu'eux-mêmes demandent. Ainsi, les cœurs se rétrécissent, se replient sur eux-mêmes, ne conservent de chaleur que pour les régions les plus voisines, et ne laissent circuler l'amour, ce sang de la vie chrétienne, que rare, pauvre et lent dans les extrémités du corps de Jésus-Christ. On se supporte; et encore! mais on ne s'aime pas; on ne se rapproche pas pour vivre, prier et glorifier Dieu d'une même bouche et d'un même cœur.

Qu'on nous comprenne bien, ou plutôt qu'on écoute bien l'Apôtre : il ne nous demande pas l'abandon de nos idées particulières; au contraire, il ne veut pas même que nous acceptions un aliment ou que nous observions un jour contre notre persuasion. Ainsi restons entiers, absolus dans notre opinion. Mais que, selon le précepte de Paul, les esprits les plus divers viennent s'unir en un seul cœur; car enfin toutes nos diversités partent d'un principe commun : l'obéissance au même maître. Prenons-y bien garde! la foi qui désunit les cœurs n'est pas une foi qui vienne de Dieu; elle ne peut donc donner la paix et la joie par le Saint-Esprit; elle témoigne contre elle-même et contre nous. Sondons-nous bien à cet égard; ne récriminons pas toujours, et sachons nous accuser nous-mêmes, nous avouer que c'est nous dont le cœur est étroit, et, par conséquent, que c'est à nous qu'il est dit d'avoir un même sentiment avec nos frères, et non pas seulement à nos frères d'avoir un même sentiment avec nous.

CCXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XV, 14 à 33.)

Quelle humilité et quelle douceur dans ce Paul, si zélé, si ardent lorsqu'il s'agit de défendre les droits de son maître! Il vient d'établir avec force la doctrine chrétienne; pour cela, il a dû déclarer pécheurs coupables, corrompus, Juifs et païens, et leur montrer le salut, non dans leurs œuvres mauvaises, mais dans la pure grâce de Dieu; enfin il a terminé par les plus pressantes exhortations à vivre saintement; et maintenant, comme s'il craignait de paraître s'attribuer quelque supériorité morale sur les chrétiens de Rome, comme s'il avait peur de les avoir blessés, il ajoute : Je sais que vous êtes pleins de bonté et de toute sorte de connaissances, et que vous êtes bien en état de vous exhorter vous-mêmes. Ce n'est donc pas pour vous apprendre, mais pour vous remettre en mémoire ces choses que vous sa-

vez, et même ce rappel que je vous fais de votre foi et de votre devoir ne vient pas de moi-même, mais de la grâce qui m'a été donnée par Dieu pour être serviteur de Jésus-Christ.

Voilà le langage humble, timide presque, que tient un apôtre élevé jusqu'à des visions célestes et mis en possession d'une puissance miraculeuse; voilà le langage de celui qui avait tellement rempli l'Asie de ses travaux qu'il songe maintenant à passer en Europe! Oh! oui, l'Esprit de Dieu était bien réellement dans un tel homme pour accomplir les prodiges de son apostolat; car l'Esprit de Dieu seul est capable de maintenir dans un cœur d'homme, après de tels succès, une telle modestie, une telle douceur. Et comment les chrétiens de Rome, lisant les dernières lignes de cette lettre, ne se seraient-ils pas sentis enclins à se soumettre aux enseignements qu'ils avaient peut-être d'abord trouvés un peu durs à écouter? Oui, quand on est persuadé que c'est l'amour qui parle, qu'il parle pour notre bien, qu'il parle sans orgueil; quand les exhortations sont tremblantes d'humilité; oh! alors, l'esprit de celui qui les écoute est vite subjugué; il vole de lui-même au-devant de ce qu'on veut lui faire recevoir; il vous vient en aide; il vous aime, il est gagné!

Puissante influence de la douceur et de l'humilité! Pourquoi faut-il qu'elle soit si rarement exercée, et pourquoi faut-il que ceux qui exhortent prennent si souvent à contre-sens les moyens qu'ils ont de gagner les cœurs? Pourquoi ce ton de supériorité, d'orgueil, d'autorité qui blesse et repousse? Aussi, voyez combien difficilement nos exhortations sont reçues, combien rarement elles sont efficaces, et combien souvent au contraire elles soulèvent des récriminations contre le médecin qu'on renvoie se guérir lui-même!

Au reste, il faut le reconnaître, saint Paul appuyait son droit d'instruire et de reprendre sur son apostolat et sur l'onction qu'il avait reçue de l'Esprit. Il est donc à désirer que la répréhension fraternelle soit exercée par ceux qui possèdent une supériorité de position ou de science. Ce sera toujours mieux la place d'un pasteur, d'un père ou d'un maître, d'exhorter; et mieux la place d'un fidèle, d'un enfant et d'un serviteur,

d'écouter. Mais en même temps il est une espèce de supériorité qui peut devenir celle de tous, de l'enfant, du serviteur et du simple fidèle, et qui leur donnera même le droit de s'adresser à leurs supérieurs selon la chair : c'est la supériorité de la piété. Et celle-là s'exerce même dans le silence, même à l'insu de son possesseur. La vie sainte parle, persuade, entraîne, et quand elle ne suffit pas, elle autorise à joindre la parole à l'exemple. Voulez-vous donc que vos exhortations soient entendues même de vos supérieurs ? Soyez d'abord vous-mêmes ce que vous voulez leur conseiller d'être ; ensuite parlez, et vous serez écoutés.

CCXXIX^e MÉDITATION.

[(LISEZ ÉPÎTRE AUX ROMAINS XVI.)]

Je me représente le premier ministre d'un puissant monarque traçant dans son cabinet une dépêche adressée d'abord dans une ville de la province, lue ensuite dans toute l'étendue du royaume, et destinée à devenir une loi pour les générations présentes et futures. Il se trouve, auprès du gouverneur qui recevra la missive, quelques employés subalternes qui jadis ont connu le ministre d'Etat ; je me demande si ce grand dignitaire en terminant sa lettre songerait à les faire saluer ? Je ne le pense pas ; sa personne est trop haut placée, ses affaires trop importantes pour qu'il s'abaisse à de telles pensées. Eh bien, voici saint Paul, un des premiers ministres du Très-Haut, écrivant une épître à l'église de Rome sur le salut des âmes, destinée à tous les âges de l'Eglise chrétienne ; il a traité de la vie et de la mort, de la condamnation éternelle et de l'éternel salut ; et maintenant il termine en saluant avec la plus touchante simplicité Priscille et Aquilas, faiseurs de tentes ; Andronique et Junia, jadis prisonniers, et une foule d'autres personnages parfaitement inconnus à la postérité. On se lasse presque d'en lire la liste, mais Paul ne se lasse pas de la tracer. Tous viendront l'un après l'autre prendre place sous sa plume au fur et à mesure

que leur souvenir s'élèvera dans son cœur; chacun recevra une louange, une caresse, un témoignage d'affection. Quelle tendre charité! quelle humble condescendance! et quel cachet de vérité!

Cette conduite, par le contraste, met involontairement sous nos yeux celle que nous tenons nous-mêmes dans des circonstances analogues.

Dès qu'une affaire de quelque importance nous est confiée, nous nous élevons à sa hauteur; je dirai volontiers, nous nous gonflons à son volume, et nous nous croyons en droit d'oublier les petits devoirs qui, jusque-là, nous avaient occupés tout entiers. Pour prendre un exemple dans le sujet qui nous occupe, voyez ces chrétiens appelés à une œuvre quelque peu étendue d'activité chrétienne; ils délaissent aussitôt la même tâche dans leur intérieur; et s'ils ont, comme saint Paul, une lettre à écrire aux Romains, il est douteux qu'ils se souviennent de Priscille et d'Aquila. Pauvres créatures, votre œuvre est grandie, c'est vrai; mais vous êtes restés petits! Paul pouvait aimer le genre humain, sans oublier Narcisse et ceux de sa maison. Il était toujours leur égal, ou plutôt toujours leur ami!

Mais ce qui frappe non moins que les salutations personnelles de l'Apôtre, c'est l'épithète qu'il ajoute au nom de chacun. Ce que Paul se rappelle de ses frères, c'est ce qu'ils ont de bon. Il est probable que chacun des personnages par lui nommés avait son défaut de caractère, qui sans doute n'avait pas échappé à Paul; l'Apôtre aurait pu le mentionner ici et y ajouter une exhortation. Mais non, ces défauts ne lui viennent pas à la pensée; c'est la face aimable de leur caractère qui se présente à son souvenir; il aime à redire ce qu'il doit à Priscille et à Aquila, qui lui ont sauvé la vie; à Phœbé, qui l'a assisté dans ses besoins. D'Hérodion, qui n'a rien fait pour lui, il dira du moins qu'il est son parent; de la mère de Rufus, qui ne lui est rien, qu'il la regarde comme la sienne. Un mot pour tous, et pour tous un mot d'éloge ou d'amour.

Par contraste encore, cette conduite de Paul rappelle la nôtre. Ce qui nous revient d'abord en mémoire dès qu'il s'agit

d'un frère, ce sont ses défauts ; c'est le sujet qui s'échappe le plus vite de nos lèvres , qui coule le plus facilement de notre plume. Nous ne nous souvenons de leurs qualités qu'après leur mort , juste châtement de la conscience qui se venge de nos injustices lorsqu'il n'est plus temps de les réparer.

Hélas ! moi-même en traçant ces lignes, comme en écrivant ce *Culte* tout entier, ne suis-je pas tombé dans le tort que je signale ? Ne me suis-je pas trop vivement rappelé les travers des chrétiens ? N'ai-je pas trop oublié ce qu'il y avait de bon en eux ? Quelques paroles caressantes, plus affectueuses, ne les auraient-elles pas mieux gagnés que les efforts, brusques et violents, faits quelquefois pour enlever le bandeau qui couvrait leurs plaies ? Oui, mon Dieu, le tort de nos frères est aussi le nôtre, leur plaie saigne aussi dans notre cœur. Mais maintenant qu'elle est découverte à leurs yeux et aux nôtres, répands-y, Seigneur, le baume tranquillisant de ton Saint-Esprit.

CCXXX^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} EPÎTRE AUX CORINTHIENS I, 1 à 16.)

Paul était le fondateur de l'Eglise de Corinthe. Après son départ, des philosophes païens et des docteurs juifs, les uns et les autres convertis au christianisme, vinrent dans cette église, et, au lieu d'y continuer l'œuvre de pure évangélisation, ils y répandirent chacun sa doctrine particulière. Aussi les Corinthiens se divisèrent-ils bientôt entre eux, et se groupant autour de leurs chefs respectifs ils se disaient les uns aux autres : Moi je suis disciple de Paul ; — moi, disciple d'Apollos, — et moi de Jésus-Christ.

Cette conduite des Corinthiens, condamnée par saint Paul, a si souvent été mise sous les yeux de ceux qui dans l'Eglise chrétienne se groupent en partis, qu'aujourd'hui les chrétiens divisés se garderaient bien d'employer le même langage ; aucun ne voudrait dire : je suis de Paul, je suis d'Apollos ; tous disent

de même : nous sommes de Jésus-Christ. Mais le fait a-t-il changé avec le langage? Non; car on se dit volontiers en s'accusant les uns les autres : moi je suis pour telle doctrine, moi pour telle autre; et là-dessus on se blâme, s'accuse, se dispute, non moins vivement que les Corinthiens. Voilà notre progrès : nous ne nous réclamons plus de tel homme, mais de telle doctrine particulière; nous avons changé le nom de notre maladie et nous n'en sommes pas mieux portants.

Toutefois remarquons-le bien : ce que Paul demande, ce n'est pas que nous renoncions à nos opinions particulières, aussi longtemps qu'elles reposent sur la base commune du salut par Jésus-Christ. Mais ce qu'il demande, c'est qu'en gardant nos persuasions diverses nous n'ayons tous les uns envers les autres qu'un même sentiment : le sentiment qui unit, l'amour et le support.

Cette exhortation est si conforme à l'Évangile que tous la répètent, disciples de Paul, disciples d'Apollos et disciples de Christ; et pourquoi tous la répètent-ils, si ce n'est parce que personne ne l'écoute? Oui, ce fait même que tous se prêchent les uns aux autres prouve que tous, à cet égard, ont besoin d'être prêchés. On demande du support aux autres, et on le demande avec une telle insistance, avec une telle vivacité, qu'il devient évident qu'on en manque soi-même. Vous avez tort d'être de Paul, crient les uns; ce qui signifie, vous devriez être, comme nous, d'Apollos. Si vous voulez croire comme Apollos, répondent les autres, du moins ne nous laissez pas comme des hérétiques; reproche fait sur un ton et dans des termes qui montrent assez qu'on manque soi-même d'amour.

Oh! que Paul était bien plus large dans ses idées et dans ses affections! C'était peu pour lui d'exhorter les Corinthiens à ne pas se dire disciples de tel ou tel docteur; mais il les exhortait encore à ne pas se dire ses propres disciples. Il se réjouissait de n'avoir pas baptisé, dans la crainte qu'on pût se croire baptisé en son nom, et il voulait que lui, comme les autres, fût oublié pour qu'on se rappelât que Christ seul avait été crucifié.

Exhortons donc ainsi nos frères, non-seulement à ne pas

marcher sous la bannière de nos adversaires, mais encore à ne pas s'attacher à la nôtre propre et personnelle; appelons-les tous sous le seul étendard de Jésus-Christ.

CCXXXI. MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS I, 17 à 31.)

A le bien prendre, il n'est pas étonnant que l'Évangile rencontre tant d'opposition parmi les hommes, car l'Évangile anéantit toute prétention humaine devant la souveraine sagesse de Dieu. Paul revient constamment à cette pensée. Après avoir blâmé les Corinthiens pour s'être dits disciples de tel ou tel docteur, il condamne ces docteurs eux-mêmes et déclare que leur sagesse, véritable folie, annule la croix de Christ. Ainsi aucune prétention de notre part, pas même la mesquine prétention de bien dire, ne peut se concilier avec le droit souverain de Dieu. « Où est le sage profond de ce siècle? » dit Paul; ce sage devant Dieu n'est qu'un fou! Fous sont ces Juifs qui désirent voir des miracles; fous ces Grecs qui aiment à se bercer de paroles sonores; il n'y aura de salut pour ces Grecs comme pour ces Juifs que lorsqu'ils adopteront la folie de la croix.

Et cependant cet Évangile, qui paraît d'abord aux hommes une folie et un scandale, devient aux yeux de ceux qui lui donnent ensuite leur cœur une doctrine pure, admirable, divine. Ces hommes, qui jadis passaient leur temps à étudier la sagesse, emploient aujourd'hui leur vie à la pratiquer; autrefois ils spéculaient, maintenant ils agissent; ils trouvent en Christ la force pour devenir justes, saints et heureux. Or, pour atteindre ce résultat, ils n'ont qu'une chose à faire : s'humilier eux-mêmes pour glorifier Dieu.

Mais c'est précisément cette humiliation qui est pénible à l'homme naturel, et aussi longtemps qu'il ne voudra pas courber la tête sous ce joug, il ne verra la gloire ni ne comprendra la sagesse de Dieu.

Il existe dans la nature de vastes grottes dont l'accès est cependant difficile. A l'intérieur on voit un lac immense, des voûtes élevées, des colonnades colossales et mille autres objets à grandes proportions, se détachant à l'approche du flambeau. Mais à l'entrée, des rochers anguleux se rapprochant du sol obligent le voyageur à se coucher par terre et ne le laissent pénétrer qu'après avoir déchiré ses vêtements qu'ils retiennent par lambeaux. Le visiteur se fait petit, s'enfonce dans la poussière, souffre à cet étroit passage, mais il le traverse enfin, et ce n'est qu'alors que le plus magnifique des spectacles se déroule à ses yeux.

Voilà l'image du royaume de Dieu ; personne n'y peut entrer sans s'abaisser, se dépouiller et souffrir ; mais aussi, quand un homme y est parvenu, il le contemple à son aise, le parcourt et l'admire aux clartés du Saint-Esprit. Qu'on lui crie du dehors qu'il est dans une grotte obscure, qu'il ne vaut pas la peine de subir tant d'angoisses pour se plonger dans les ténèbres ; on ne le persuadera jamais ; il est entré, il voit, il touche ce que vous au dehors ne soupçonnez même pas !

Ainsi la vérité de l'Évangile se prouve bien mieux par l'expérience que par des raisonnements. Vous ne serez convaincus que lorsque vous aurez renoncé à vos prétendus mérites ; c'est à vous de voir si votre vie est trop pure pour être soumise à l'humiliation d'un salut gratuit, ou si votre sagesse est trop grande pour avoir besoin d'une révélation ; c'est à vous surtout de juger si ceux qui se sont abaissés à leurs propres yeux n'ont pas été moralement relevés aux yeux de Dieu ; s'ils ne sont pas plus purs, plus saints et plus heureux. Pourquoi ne feriez-vous pas la même expérience ? Pourquoi n'avoueriez-vous pas cette corruption de votre cœur que vous mettez tant d'art à dissimuler ? Ah ! croyez-moi, vous ne gagnerez personne : ni Dieu qui vous a faits, ni les chrétiens qui vous savent mauvais, ni les incrédules qui (vous crussent-ils bons) vous porteraient envie au lieu de vous admirer. Croyez-le donc : vous feriez mieux de rejeter ce masque troué de vertu que tous les regards traversent pour venir se fixer sur vos traits de pé-

cheurs, de vous montrer ce que vous êtes réellement et d'aller au Sauveur qui n'attend que votre aveu pour vous régénérer par sa grâce et vous donner alors l'indicible bonheur de glorifier, non plus votre chétive personne, mais l'insondable sagesse de votre Dieu, son Père.

CCXXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS II.)

Pour faire mesurer aux Corinthiens toute la distance qu'il y a entre lui et les faux docteurs qui les troublent, Paul leur apprend que dans sa grande activité il n'a pas été mû par son esprit naturel, mais dirigé par l'Esprit de Dieu, de telle sorte que l'Apôtre inspiré peut très-bien juger et comprendre ces docteurs humains, tandis que ces docteurs ne peuvent ni le juger ni le comprendre. Tel est le sens de cette parole : « L'homme spirituel juge de toutes choses et il n'est jugé, c'est-à-dire bien jugé de personne. »

Cette double expérience se répète de nos jours parmi nous et nous donne la preuve que l'Esprit qui agissait en saint Paul est bien celui qui agit en nous-mêmes.

« L'homme spirituel juge de toutes choses. » En effet, le chrétien éclairé par le Saint-Esprit voit non-seulement sa vie se sanctifier, mais encore son intelligence s'élargir. D'abord il se désabuse de ses fausses vertus, s'avoue ses passions et soulève le voile brillant qui cache ses motifs honteux ; en un mot, il apprend à se connaître. Ensuite, aidé de cette juste appréciation de lui-même, ce chrétien jette un regard plus pénétrant sur ses semblables ; la clef qu'il a trouvée pour ouvrir son propre cœur ouvre aussi le cœur des autres ; les aveux qu'il s'est faits sur son compte, il les arrache à ses frères, même silencieux ; les ruses qu'il a découvertes en lui, il les découvre en eux ; enfin, il se reconnaît jusque dans leurs allures extérieures, dans leurs paroles insignifiantes, dans leurs faux semblants ; il

les voit face à face dans sa propre image, et ainsi éclairé par l'Esprit-Saint, il connaît mieux ces hommes encore plongés dans leurs ténèbres naturelles que ces hommes ne se connaissent eux-mêmes.

Mais l'Esprit de Dieu ne nous dévoile pas seulement le cœur humain; en nous donnant l'amour des choses spirituelles, il nous amène encore à une juste appréciation des choses d'ici-bas. Telle action, tel projet, tel spectacle qui éblouissent l'homme du monde laissent impassible le chrétien qui juge mieux de leur vanité; il ne sera jamais déçu par eux, car il ne s'en est jamais enthousiasmé. Et que d'illusions, que de mécomptes le chrétien s'épargne ainsi!

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette juste appréciation des hommes et des choses que donne le Saint-Esprit est aussi bien le partage du chrétien illettré que du chrétien savant. Tous deux ont une nouvelle vue, un nouveau sens; vue plus ou moins pénétrante, sens plus ou moins développé, mais sens et vue apportant des impressions analogues à ces deux esprits différents. Quoi d'étonnant puisque ces deux hommes jugent sous l'influence du même Saint-Esprit?

Mais ce n'est pas tout: cet homme spirituel qui juge de toutes choses, ne saurait être bien jugé par personne. En effet, dès qu'un homme embrasse la foi, ses alentours s'en étonnent, ne le comprennent plus, le trouvent bizarre; une fosse se creuse toujours plus large et plus profonde entre lui et eux. Les gens du monde seront les premiers à vous dire en parlant de cet homme qui jadis partageait leurs goûts et leurs plaisirs: « On ne le comprend plus! Ses idées sont changées; on ne sait comment lui parler pour être d'accord avec lui; à chaque pas fait à ses côtés on se heurte avec lui. Aussi ne le voyons-nous plus, car nous ne le comprenons pas. » D'autres fois ce langage est moins bienveillant, on interprète l'homme qu'on ne comprend plus et on lui fait penser ce qu'il ne pense pas; en sorte que sa vie, jugée sur de faux motifs, est faussement jugée. Aussi ce monde a-t-il pour lui d'abord de la froideur, ensuite de l'éloignement, bientôt des jugements téméraires, et, enfin,

des calomnies. Paul l'avait dit : il ne peut être bien jugé par personne.

Êtes-vous ce chrétien? Réjouissez-vous, car l'Esprit de Dieu est bien en vous, et vous pouvez vivre en paix vous qui avez la pensée de Christ. Seulement soyez indulgents envers ceux qui vous jugent mal, puisque vous savez qu'ils ne peuvent pas vous comprendre. Vous avez mieux à faire qu'à les condamner : priez pour eux.

Êtes-vous au contraire un de ceux qui s'effraient à l'approche d'un homme spirituel, qui s'étonnent à l'ouïe de son langage et qui le condamnent par cela seul qu'ils ne comprennent pas sa conduite? Reconnaissez-vous donc dans ce tableau et croyez que si votre portrait y est fidèlement dépeint, celui de l'homme spirituel n'y est pas moins fidèlement tracé; que dès lors il existe bien un Saint-Esprit, déjà reçu par d'autres et à vous encore offert. Pour vous comme pour eux, le moyen est facile : priez et vous recevrez ; si vous ne recevez pas le premier jour, priez encore et vous recevrez plus tard ; si Dieu, pour éprouver votre foi, vous fait attendre de nouveau, priez toujours, priez sans cesse, et infailliblement vous recevrez le Saint-Esprit.

CCXXXIII. MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS III.)

Celui qui plante n'est rien! celui qui arrose n'est rien; « Dieu seul est tout! » Voilà la pensée à laquelle Paul revient toujours, et à laquelle nous-mêmes devons sans cesse revenir.

Quand nous étions encore dans le monde, pleins de notre propre justice, fiers de nos vertus, et presque fiers de nos vices; quand nous avions la prétention de mériter l'approbation des hommes dans le temps et le séjour du ciel pendant l'éternité, alors l'Évangile nous a dit : Vous n'êtes que pécheurs, et ne pouvez vivre, être heureux et sauvés que par la grâce. Cette

vérité, dure à notre cœur, nous l'avons cependant admise, contraints que nous y étions par l'action qu'exerce sur nous le Saint-Esprit.

Aujourd'hui nous reconnaissons en effet que, dans notre vie passée, nous avons fait uniquement le mal, et que, si quelque bien se trouve dans notre conduite actuelle, ce n'est pas à nous, mais à Dieu qu'il est dû. Mais l'Évangile ne craint pas de nous répéter cette vérité jusqu'à satiété, et il nous dit maintenant à nous, qui sommes régénérés, sanctifiés et conduits par l'Esprit-Saint : Toi qui plantes dans la vigne du Seigneur, tu n'es rien ! toi qui arroses le champ de l'évangélisation, tu n'es rien ! et lors même que tu aurais travaillé trente ans, évangélisé l'Asie, parcouru l'Europe, fondé partout des églises, alors encore, comme Paul, qui le dit de lui-même, ne serais-tu absolument rien !

Voilà la base de la doctrine chrétienne. Les vertus que nous avons, même les vertus les plus réelles dans la foi, sont toujours des vertus d'emprunt ; des plus brillantes, nous ne pouvons pas nous glorifier ; et même à le bien prendre, il n'y a pas dans le christianisme des vertus brillantes ; il n'y en a que de vraies ; le mot héroïsme est rayé du dictionnaire évangélique ; le chrétien peut se dévouer pendant un siècle, terminer sa vie par le martyre ; il peut faire tout cela par amour pour ses frères et pour son Dieu ! il ne sera pas encore un héros, il ne le sera jamais ! il y a incompatibilité entre sa gloire et la gloire de Dieu !

Nous le sentons par nous-mêmes : ce sont là des vérités qui matent notre esprit, qui l'écrasent et contre lesquelles se révolte notre homme naturel tout entier. Nous aimerions bien mieux tenter l'impossible si on nous le demandait, mais qu'au moins quelque petite chose nous fût attribuée à nous-mêmes, ne fût-ce qu'un iota ! Aussi, voyez comme notre orgueil, dompté à notre entrée dans la foi, s'est vite relevé de l'autre côté de ce passage étroit ; et comme après être convenus que nos vertus humaines ne valaient rien, nous avons été prompts à nourrir notre propre vanité des vertus chrétiennes, dont l'Esprit-Saint nous avait donné une faible lueur ! Oh ! ruse de Satan ! serpent subtil et

venimeux, qui de ses plis inextricables enlace notre cœur, quand des deux mains pourrons-nous l'arracher et sous nos pieds écraser sa tête!

Nous le savons, cette annihilation du mérite humain semble à quelques-uns contraire même à l'Évangile. On craint de décourager l'homme, on parle de ses nobles instincts non complètement étouffés, et l'on exprime la crainte que cette compression puissante et soutenue au nom de l'humilité ne finisse par aplatisir ou rompre notre ressort vers le bien.

Nous ne savons ce qu'il en est précisément pour ceux qui tiennent ce langage; mais ce que nous savons bien, c'est ce qu'il en est pour nous-mêmes. Dès que, par un côté ou par un autre, nous avons laissé un peu d'air à nos prétentions naturelles, notre orgueil a repris vie et s'est relevé, tandis que, plus bas nous nous sommes humiliés, mieux nous avons senti le besoin de prier. Et qu'on nous le dise : ces prétentions à une force propre, quelque modérées qu'elles soient, n'ont-elles pas quelque chose qui caresse notre cœur, qui le flatte, lui donne confiance en lui-même et le pousse insensiblement à l'indépendance? Ces prétentions n'ont-elles pas beaucoup plus d'analogie avec notre orgueil passé qu'avec notre foi présente? Faites-les aussi petites que vous voudrez, ne seront-elles pas toujours des prétentions à nous grandir nous-mêmes et par conséquent à rapetisser l'œuvre de Dieu en nous? Ah! c'est précisément parce que ces prétentions me plaisent que je les crains! et j'aime mieux m'en fier à la Parole divine qu'aux instincts de ma nature déchue; or, cette Parole me dit : « Celui qui plante n'est rien; celui qui arrose n'est rien! Dieu seul est tout! »

Oui, mon Dieu, donne-moi de ne vouloir être quelque chose que par toi, donne-moi de pratiquer ces vertus humbles, secrètes, ces vertus de chaque jour, et de rapporter encore ces vertus à ta gloire. Alors le monde ne m'admira pas; alors je ne me nourrirai pas de ma satisfaction; mais alors je serai réchauffé et heureux au soleil de ta propre gloire!

CCXXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS IV.)

Paul, depuis longtemps instruit dans les doctrines de l'Évangile et doué des grâces abondantes du Saint-Esprit, avait depuis peu communiqué cette instruction évangélique et ces dons spirituels aux Corinthiens. Ainsi, à l'heure où il écrivait cette épître, l'Apôtre était donc un chrétien vieilli dans l'expérience, s'adressant à des frères nouveau-nés. A ces deux âges dans la foi, voyez quelles sont les deux conduites qui correspondent : les Corinthiens s'estiment déjà si avancés qu'ils se vantent d'être docteurs, mêlent leur philosophie à l'Évangile, et se gonflent d'orgueil spirituel ; ils se sentent rassasiés, ils se croient riches ; il leur semble être dignes de régner sur l'Église ! — Paul, au contraire, assez indifférent à la pensée qu'une église quelconque le juge et l'estime, mais uniquement soucieux du jugement du Seigneur, Paul consent, tout en prêchant l'Évangile, sagesse et puissance de Dieu, à passer pour fou dans le monde, à vivre dans le mépris des hommes. Et, tourmenté par la faim, exténué de fatigue, frappé au visage, déchiré dans ses vêtements, il accepte, en priant pour ses persécuteurs, d'être traité comme les balayures de nos rues, et rejeté comme le rebut du genre humain !

Quel contraste entre ces Corinthiens, convertis d'un jour, et ce Paul, façonné depuis longtemps au joug du Seigneur ! Moins les Corinthiens ont reçu, plus ils se vantent ; plus Paul est avancé, plus il devient humble ; plus il nous paraît digne de gloire, plus volontiers il accepte l'ignominie !

Et remarquez que de ces humiliations elles-mêmes il ne se glorifie pas. « Je ne vous écris pas tout cela, dit-il aux Corinthiens, pour vous faire honte ; mais je vous exhorte comme mes chers enfants ! » Quel amour, et quelle humilité !

La conduite de l'Apôtre et celle des Corinthiens peuvent

nous aider à reconnaître à quel point nous en sommes de la foi et de la vie chrétienne. Sommes-nous encore des enfants en Christ, montrant à tous les membres de la famille les dons que nous avons reçus et nous en glorifiant intérieurement? ou bien sommes-nous déjà assez spirituels pour être surtout frappés de ce qui nous manque, et pour le confesser avec humilité? Avons-nous assez bonne opinion de nous-mêmes pour exiger l'approbation de l'Église, après avoir renoncé à celle du monde? ou bien savons-nous nous passer de toute approbation, pourvu que nous ayons celle du Seigneur? Enfin, reconnaissons-nous que, quel que soit le dédain des hommes pour nous, nous n'avons pas le droit de nous en plaindre, puisque nous valons encore moins que ce que nous nous montrons à ces hommes? Oh! que nous sommes loin d'accepter la position acceptée par saint Paul! Oh! combien nous blesseraient profondément les épithètes de « balayures des rues et de rebut du monde, » si on nous les jetait à la figure, comme saint Paul se les applique à lui-même! Et combien nous serions rancuneux envers l'Église, oublieuse de nos soins, orgueilleuse de sa science et passant sous la conduite d'autres conducteurs, en nous dédaignant, nous leur père spirituel! Comme nous serions amers contre ces Corinthiens, que Paul censure, en les nommant ses chers enfants!

Oui, nous sommes encore faibles en la foi, jeunes dans la vie chrétienne; ou, si nous sommes convertis depuis de longues années, notre tort n'en est que plus grave, pour être restés en Christ de tout petits enfants. Depuis longtemps, la Bible nous parle sur la terre, Christ prie pour nous dans le ciel, l'Esprit frappe à la porte de notre cœur; mais nous résistons à tout; nous refusons d'avancer, malgré les plus tendres invitations. Prenons-y garde! le Seigneur nous dit, comme Paul aux Corinthiens: « Lequel aimez-vous mieux que j'aie à vous avec une verge ou avec un esprit de douceur? » Oh! ne rendons pas ses rigueurs nécessaires; si nous ne voulons pas nous abaisser de notre propre mouvement, Dieu nous humiliera lui-même sous sa main puissante; et alors cette coupe d'humiliation sera d'autant plus amère que nous la boirons par contrainte et avec

répugnance; tandis que l'humilité, volontairement acceptée, doit devenir, contre notre attente, pleine de douceur : méprisés du monde, nous nous sentirons approuvés de Dieu; oubliés des hommes, nous vivrons dans la société du Seigneur. Malheur à nous si nous n'apprécions pas une telle félicité, et si ces paroles ne nous semblent que le vain son d'une cymbale retentissante! Mais bienheureux sommes-nous si leur doux son trouve un écho dans les expériences de notre cœur!

CCXXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS V.)

Au milieu des Corinthiens, si fiers de leurs dons spirituels, vivait un homme, incestueux sans remords, et toléré dans l'Église sans y exciter l'étonnement de personne. Paul, après leur avoir fait sentir cette énormité par cette seule parole : « Et vous êtes enflés d'orgueil! et vous n'êtes pas plutôt dans l'affliction! » leur commande de retrancher du milieu d'eux le méchant, en livrant un tel homme à Satan, par la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus-Christ.

En quoi consistait cet abandon d'un homme à Satan? qu'était-ce que retrancher le méchant du milieu de soi? C'est ce que nous ne saurions dire avec précision, et c'est peut-être ce qu'on a eu tort de vouloir préciser. Les uns ont vu là une excommunication, suivie de châtimens corporels; et de cette interprétation, l'Inquisition est sortie. D'autres ont cru y trouver l'expulsion de la Table sainte; et de ce commentaire, une dissidence orgueilleuse et acerbe s'est élevée. Pour nous qui ne sommes pas des conducteurs d'églises, mais de simples fidèles, nous n'avons à chercher ici qu'une règle de conduite envers nos frères tombés dans un péché scandaleux.

La première circonstance qui me frappe dans la conduite recommandée par saint Paul envers l'incestueux, c'est que son

résultat doit être de ramener le pécheur ; car l'Apôtre dit : « afin de sauver l'esprit. » Ayons donc toujours ce but devant les yeux : il ne s'agit pas de punir, mais de ramener celui qui s'égaré. Les moyens devront donc varier avec les personnes ; il faudra reprendre vivement celui-ci, exhorter doucement celui-là, parler avec charité à tous, faire fléchir et déplacer le glaive de la parole jusqu'à ce qu'il trouve la jointure et pénètre dans le cœur. S'il faut user de tels ménagements dans son langage envers le coupable, combien plus faudra-t-il être doux, précautionneux, prudent dans la conduite à tenir à son égard ! L'Apôtre présente comme la plus grande extrémité à laquelle on puisse en venir, de ne plus se mettre à table avec un tel homme ; en d'autres termes, de n'avoir plus avec lui aucun rapport de société. Ainsi, suspendre toute fréquentation avec le méchant, voilà donc ce que nous pouvons nous permettre de plus rude envers lui ! Comme il y a loin de là à la persécution faite au nom de l'Évangile ! de là à la censure publique ! de là à l'expulsion violente du sein d'une Église !

Aussi voyez de ces interprétations cruelles ce qu'il est résulté : quand un homme a été censuré, excommunié, puni, est-il souvent revenu de lui-même pour que son esprit fût sauvé ? Pour vous en tenir à l'expérience de la vie privée, lorsque vous avez vivement repris un enfant, un serviteur, s'est-il humilié ? a-t-il baisé votre main ? est-il rentré dans le devoir ? Non, il s'est révolté, et votre seule gloire est peut-être aujourd'hui de l'avoir éloigné sans retour. Tel fut aussi le tort dans lequel tombèrent les Corinthiens en recevant la lettre de Paul ; et, dans une seconde épître, l'Apôtre est obligé de leur dire : « C'était assez que cet homme eût été repris par plusieurs. Vous deviez plutôt lui faire grâce et le consoler. »

Prenons donc envers le coupable la voie de la douceur ; je ne dis pas celle de l'indulgence qui tolère le mal au lieu d'y porter remède, mais celle de la douce charité, ingénieuse pour se faire écouter, et dont les accents inimitables sauront tôt ou tard gagner les cœurs.

CCXXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VI.)

Sans adresser aux chrétiens de Corinthe des reproches directs, Paul les exhorte à fuir l'ivrognerie, la gourmandise et l'impureté. Ces trois vices ont un lien commun : ils souillent le cœur; aussi sont-ils graves aux yeux de l'Apôtre, tandis que les Corinthiens semblent vouloir les excuser, et dire qu'à l'égard de notre propre corps tout est permis, pensée qui revient à celle de nos jours qu'on peut se permettre tout ce qui ne fait de tort à personne; par exemple, les jouissances sensuelles. Écoutons donc avec un redoublement d'attention la réponse de saint Paul à une erreur assez vivace pour avoir résisté depuis les Corinthiens jusqu'à nous.

Paul, acceptant pour un moment ce point de départ : « Tout m'est permis, » répond : oui, « mais il n'est pas toujours bon de le faire, et je ne me rendrai esclave de rien. » Voilà son premier motif pour fuir la sensualité, c'est qu'elle nous rend son esclave. Les appétits de notre corps en effet subjuguent notre âme, la dégradent, la rapetissent, la dégoûtent et l'éloignent de la sainteté. Nous ne sommes pas des esprits purs; malgré nous et nos précautions, notre corps réagira toujours sur notre âme et l'entraînera dans la boue, ou la laissera s'élever plus libre vers les cieux. Cela est si vrai qu'aux heures où nous avons abondamment satisfait nos appétits charnels, nous éprouvons de la répugnance à nous occuper de pensées morales, et que, lorsqu'au contraire nous sommes plongés dans une méditation morale, notre esprit se soulève à la seule idée de la sensualité.

De ces deux influences du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps, la première est bien plus facile, rapide, impérieuse; elle se change bien vite en tyrannie, et, selon l'expression de saint Paul, accorder au corps tout ce qui lui est permis, suffirait pour devenir son esclave.

Mais ce corps n'était pas seulement uni à notre âme ; notre être tout entier étant uni au Sauveur par sa rédemption, il s'en suit que notre corps est un membre de Jésus Christ. Sans doute nous ne pouvons pour l'heure définir cette union ; toutefois nous savons qu'elle est réelle. Dès lors, comment ne serions-nous pas retenus par cette pensée, que notre sensualité jette en quelque sorte un manteau de souillure sur le corps de notre Sauveur ? Comment n'éprouverions-nous pas de la honte, du dégoût, de l'horreur à livrer aujourd'hui à l'impureté ces mêmes mains, qui un jour dans le ciel se joindront devant le Seigneur ? ces yeux qui se lèveront vers sa face ; ces lèvres qui chanteront ses louanges ? Comment ne pas respecter un bien qui ne nous appartient plus, en quelque sorte, ou imprimer des taches à des membres que nous porterons pendant une éternité ?

Mais Paul nous donne un motif plus prochain : c'est que dès ce monde notre corps est le temple du Saint-Esprit. Certes, si le monarque qui gouverne notre patrie venait aujourd'hui fixer sa résidence dans notre maison, nous croirions l'insulter en laissant notre demeure en désordre et souillée. Comment donc n'éprouverions-nous pas une honte semblable, à souiller la demeure de l'Esprit du monarque des cieux ? Pour être invisible à nos yeux, cet Esprit est-il moins réel, moins présent ? Ne le sentons-nous pas vivre et s'agiter en nous, quand nous l'écoutons dans le silence des sens, et au milieu des ravissements de la méditation ou de la prière ? Et d'un autre côté, cet Esprit ne semble-t-il pas fuir devant l'épouvantail de nos impuretés ? N'est-il pas contristé quand nos appétits charnels se réveillent ? éteint quand nos sens s'allument ? Non, Dieu et Satan ne peuvent habiter le même temple, vivre à côté l'un de l'autre dans le même corps. Il faut qu'un des deux soit chassé. C'est à nous de choisir !

Mais non ; si nous avons véritablement reçu l'Esprit de Dieu, notre choix est déjà fait, et cette exhortation doit produire en nous une force nouvelle pour vaincre les puissants attraits de la sensualité. Nous nous rappellerons que nous avons été ra-

chetés à grand prix, et nous glorifierons Dieu dans notre corps et dans notre âme, qui tous deux lui appartiennent, en attendant que nous le glorifions dans son ciel, autour de son trône, durant l'éternité.

CCXXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VII, 1 à 24.)

« Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe ! » disait en soupirant le Psalmiste. Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe, répétons-nous après lui, dans notre désir d'échapper à la condition où nous sommes, et je volerais au-devant des ordres de mon Dieu ! Que ne suis-je libre, je vaquerais à tant de travaux que je néglige ! Que ne suis-je uni à un second moi-même ; alors, plus heureux, je travaillerais avec plus de plaisir ! Que ne suis-je plus jeune, j'emploierais mieux mes années passées ! Que ne suis-je plus âgé, j'accomplirais plus vite mes grands projets !

Oui, tous, jeunes et vieux, libres ou mariés, habitants des villes ou des campagnes, hommes du Nord ou du Midi, tous nous avons de ces heures d'illusion où nous pensons que le bien est doux et facile dans la position opposée à celle où nous sommes ; et c'est sérieusement que, à deux pas de distance, deux êtres semblables forment mutuellement le vœu d'être à la place l'un de l'autre ! Qu'ils en changent et restent quelques heures où des souhaits ardents et des efforts soutenus les ont portés, et là encore, se rappelant leur passé, ses douceurs, ses facilités, et comparant le tout aux difficultés de l'heure présente, ils s'écrieront encore en regardant ailleurs : « Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe ! »

Funeste illusion ! ou plutôt ruse coupable de notre cœur, heureux de s'exagérer les difficultés de notre position actuelle pour nous justifier de ne les avoir pas surmontées, et presque glorieux des hauts faits que nous accomplirions dans un poste

où nous ne serons jamais. Alors nous faisons du dévouement à bon marché, et nous nous croyons quelque chose, précisément à l'heure où nous avouons que nous ne faisons rien.

Que vous dirai-je donc pour vous détromper ? que d'autres ambitionnent les ailes que vous avez, tandis que vous désirez celles qu'ils portent ? Non, vous croyant plus sages qu'eux, vous les appelleriez fous, sans voir même que vous pensez comme eux. Mais je vous dirai : contemplez-vous vous-mêmes dans les diverses phases de votre existence, et voyez si vos désirs n'ont pas toujours été pour un âge, un lieu, une condition où vous n'étiez pas. Voyez ensuite si, lorsque vous y êtes parvenus, vous n'avez pas encore déplacé vos désirs pour les porter plus en avant ; ou peut-être, hélas ! à votre confusion, plus en arrière, précisément sur le point que vous avez traversé ? N'avez-vous pas désiré ce que vous n'aviez plus, aussi vivement que ce que vous n'aviez jamais eu ? Et s'il en a toujours été ainsi de vos souhaits passés, n'en doit-il pas être de même de vos désirs présents ? Jugez-vous par vous-mêmes ; comparez-vous à vous-mêmes ; si vous êtes sincères, vous serez les premiers à vous condamner.

C'est donc avec une profonde sagesse que Paul dit à chacun de demeurer dans l'état dans lequel Dieu l'a appelé, parce que l'Apôtre savait que c'est une ruse du démon qui nous fait désirer d'en sortir pour mieux faire. Dieu ne nous demande pas d'accomplir la tâche de l'état dans lequel nous ne sommes pas, mais bien la tâche de l'état dans lequel nous sommes ; s'il nous est impossible de faire telle œuvre, bonne, mais hors de notre portée, eh bien ! ne la faisons pas. Dieu ne l'exige pas ; mais alors faisons celle qui se trouve à nos pieds ; elle est aussi une œuvre du Seigneur. Pourquoi donc ne nous plaît-elle pas ? Peut-être même ne l'avons-nous pas aperçue parce que nos regards portaient trop haut ; c'est donc bien la nôtre, car elle aura de plus l'avantage de nous humilier.

Ce mépris pour les œuvres faciles qui sont sous la main, et qui se présentent chaque jour, est déplorable. Pour attendre mieux, nous gaspillons notre temps et nos forces, et nous pas-

sons notre vie à nous préparer. Ah ! si nous étions poussés par un véritable zèle, nous nous dirions qu'il vaut mieux bien faire l'œuvre à laquelle nous sommes déjà exercés que d'en tenter une nouvelle plus difficile, au risque de la voir échouer entre nos mains.

Si Dieu nous voulait ailleurs, ne saurait-il pas nous y appeler ? Prenons donc garde, dans son silence, de ne pas nous adresser nous-mêmes vocation, et songeons bien que dans une œuvre nouvelle nous aurions moins d'aptitude, par cela même qu'elle serait nouvelle, et plus de responsabilité par cela seul que nous l'aurions recherchée.

CCXXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VII, 25 à 40.)

Au droit de tout chrétien libre de se marier, Paul met cette restriction : « Pourvu que ce soit selon le Seigneur ; » c'est-à-dire pourvu qu'on s'unisse à une femme ou à un mari dont le cœur soit tourné vers Dieu. C'est donc à des personnes elles-mêmes converties que ces paroles s'adressent.

La règle est claire, et n'eût-elle pas été posée par l'Apôtre qu'elle serait sortie de toute conscience chrétienne. En effet, comment choisir pour époux ou pour épouse une personne qu'on croit encore sous la condamnation ? Comment lui donner son affection, unir son sort au sien ici-bas, et consentir d'avance à s'en voir séparé pour l'éternité ? Non, cela est impossible. Aussi accepte-t-on la règle sans contestation...., aussi longtemps qu'on n'a pas intérêt à contester.

Mais survienne une convenance de fortune, de famille, ou toute autre plus frivole encore qui soit en opposition avec cette règle générale, et chacun saura, dans son cas particulier, y trouver une légitime exception. Ici l'on vous dit qu'une différence d'église n'est pas une différence de religion ; là, que la personne est, sinon convertie, du moins bien disposée ; ailleurs, qu'elle

avancera plus tard, et que cette union elle-même sera le moyen de l'amener à la vérité.

Nous croirions beaucoup plus à la sincérité de ces motifs, si on les eût toujours présentés; mais inventés hier pour le besoin d'aujourd'hui, ils ne nous paraissent guère sérieux, surtout en nous rappelant que la personne qui les emploie les eût jadis réprouvés. Toutefois, admettons cette sincérité et voyons ce que valent ces tristes raisons.

Nous ne demandons pas à quelle église appartient celle ou celui qu'on songe à prendre pour compagne ou pour compagnon de sa vie; non, parce qu'il se trouve des personnes converties dans toutes les communions. Mais nous demandons si cette personne appartient à l'église universelle des rachetés de Jésus-Christ? si c'est véritablement un croyant? Or, vous convenez que non. Quelle est donc votre pensée? Serait-ce de vivre pendant trente, quarante ans avec un être qui ne partagera pas vos meilleurs sentiments; qui vous désapprouvera, et que vous désapprouverez; qui aura des goûts différents des vôtres; qui lira des romans, quand vous lirez la Bible; courra les théâtres, quand vous irez à l'église; chantera, quand vous prierez; et qui, fût-il pour vous pendant cette vie tout ce qu'il ne peut pas être, vous sera finalement ravi pendant l'éternité? Quoi! vous pouvez sans frémir rechercher une union dont un jour les deux parties séparées seront données, l'une à Satan, l'autre à Dieu? jetées l'une dans le ciel, l'autre en enfer? Non, vous ne pouvez pas penser cela, et si vous acceptez cette union, c'est que vous ne devez pas être désunis après la mort, car vous consentez à vous unir pendant la vie. Vous ne croyez pas à la condamnation, vous ne croyez pas au salut! C'est impossible!

Mais je comprends : vous espérez la conversion de cet être encore inconverti. Vous l'espérez! Et pourquoi? Ne savez-vous pas que cette conversion dépend, non de vous, mais de Dieu seul? Et pour obtenir de Dieu cette bénédiction, commencez-vous donc par désobéir à sa loi, qui vous dit de choisir selon le Seigneur? Vous l'espérez! Mais savez-vous que le futur

compagne de votre vie espère aussi votre conversion à son incrédulité, ou du moins à son genre de vie, et que son espérance est bien mieux fondée que la vôtre? car, en s'unissant à vous, lui reste conséquent à ses principes d'indifférence, tandis que vous, vous trahissez votre foi et prouvez ainsi que vous êtes bien plus près d'être gagné que de gagner les autres. Vous l'espérez! Mais enfin ce n'est qu'une espérance, et vous-même êtes obligé de reconnaître qu'elle peut être déçue. Ainsi, c'est bien volontairement que vous acceptez la chance d'être lié à un corps mort pendant votre vie entière, et de n'en être séparé que pour le voir reprendre vie pour d'éternels tourments dans un abîme au-dessous d'un ciel où vous comptez trouver, vous, l'éternelle félicité! Voilà la chance que vous acceptez.... Non, je n'hésite pas à le dire : vous ne croyez ni à la condamnation, ni au salut!

Ces réflexions ne s'adressent peut-être à aucune des personnes qui les lisent ou les entendent; mais il est probable que tôt ou tard elles s'appliqueront à plusieurs d'entre nous. Que tous donc les méditent, pour leur présent ou pour leur avenir; et s'il en était quelques-uns pour qui elles fussent trop tardives, que ceux-ci se rappellent cette parole du même Apôtre : « Que sais-tu, femme, si tu ne sauveras point ton mari ? » Ici le devoir est donc tout autre, mais tout aussi bien tracé : c'est de travailler à convertir par ses paroles et surtout par sa vie la seconde moitié de soi-même, si l'on veut vivre tout entier dans l'éternité.

CCXXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VIII.)

On comprend mal d'ordinaire ce que l'Évangile appelle scandaliser son frère : on croit que scandaliser signifie seulement faire en présence d'une personne ce qu'elle désapprouve; mais ce n'est là qu'une partie du scandale; pour en compléter la no-

tion, il faut se dire que c'est encore conduire par l'exemple cette personne à faire contre sa conscience ce que nous faisons avec l'approbation de la nôtre; ainsi c'est pousser au péché, en être le moyen, le provocateur; en un mot, c'est être pour autrui une occasion de chute.

Le sentiment que Paul nous demande ici est donc bien délicat; c'est celui qui nous fera restreindre notre liberté chrétienne uniquement pour ne pas exposer nos frères à nous imiter contre leur conscience; et c'est précisément parce que ce sentiment est si délicat qu'il est si rare. Il semble même qu'on se fasse un plaisir de tourner en ridicule ce qu'on appelle l'étroitesse des autres, et qu'on mette une certaine gloire à les en faire revenir par la discussion, ou, s'il le faut, par l'exemple, sans songer que, aussi longtemps qu'on ne les aura pas persuadés, les pousser à agir, c'est les pousser à pécher. Soyons donc graves, réservés envers les scrupules même exagérés de nos frères; traitons-les comme importants, parce qu'ils le sont en effet dès qu'ils sont dictés par la conscience; et le meilleur moyen de mettre ces frères au large, comme nous, c'est de nous mettre un moment à l'étroit avec eux, de nous placer à leur point de vue, d'en partir pour raisonner et les gagner enfin à la liberté du chrétien.

Mais le scandale occasionné par l'usage des choses permises n'est ni le plus grave, ni le plus fréquemment donné. Le scandale le plus fâcheux, le plus habituel, c'est celui que nous occasionnons en faisant ce que nous-mêmes reconnaissons être mauvais. Il y a dans notre faible nature, alors même qu'elle est restaurée par la grâce, un tel penchant au mal qu'il ne nous faut souvent qu'un prétexte pour y céder. Or, un des prétextes dont elle s'accommode le mieux, c'est celui de l'exemple. L'exemple, surtout l'exemple au mal, a sur le cœur humain une puissance presque irrésistible. Dès lors, mesurons l'étendue du scandale que nous occasionnons par une seule faute connue de tout un public; comptons ensuite les mauvaises pensées, les mauvais projets, les mauvaises actions que nous avons ainsi provoqués à notre insu dans toute notre

vie ! Calcul impossible ! Toutefois , pour nous en faire une idée, rappelons-nous que nous ne sommes presque jamais tombés nous-mêmes dans les pièges du péché sans y avoir été attirés par un exemple funeste ou une parole légère ; et disons-nous que ce qui nous est arrivé arrive également à nos frères ; en sorte que nous sommes tous , les uns pour les autres, des instruments de perte, tous des occasions de chute, tous des pierres d'achoppement ; et cela chaque fois que nous faisons le mal.

Ainsi, ce n'est pas nous seuls que nous blessons dans nos chutes, c'est encore ceux qui en sont les témoins et qui, entraînés par nos exemples, iront à leur tour porter à d'autres et multiplier à l'infini les tristes résultats de notre première faute. La somme des maux ainsi semés par nous est effrayante, et son énormité doit nous épouvanter si nous avons véritablement à cœur le salut des âmes !

Retournons donc contre Satan l'arme puissante de l'exemple : aidons-nous de la pensée qu'une bonne parole, qu'une bonne action peut avoir aussi d'immenses résultats, et qu'un jour nous pouvons retrouver dans le ciel des âmes que nos exemples auront arrachées à l'enfer et mises sur la voie du salut !

CCXL^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS IX.)

Quelle vie de dévouement que la vie de Paul ! Prédicateur de l'Évangile et fondateur de plusieurs églises, entre autres de celle de Corinthe, il pourrait demander à ses enfants en la foi du moins les ressources nécessaires pour manger et pour boire ; c'est son droit, il le sait, il le dit, mais il ne le veut pas ! Il pourrait, après avoir prêché le jour, livrer ses membres au repos pendant la nuit ; mais il aime mieux travailler de ses mains pour fournir à ses besoins et ne rien recevoir de personne. Il

pourrait, comme les autres Apôtres, prendre une compagne, douce à son cœur aimant; mais il préfère rester seul pour vaquer plus complètement dévoué à son ministère; et tout cela, les fatigues qu'il s'impose comme les douceurs dont il se prive, tout cela pour ne pas donner lieu à la supposition qu'un intérêt d'argent inspire son activité. Il aimerait mieux mourir! dit-il, que si quelqu'un lui ôtait ce sujet de gloire.

Nous ne venons pas ici proposer cet exemple de désintéressement aux ministres de Jésus-Christ; ils sont en trop petit nombre parmi nos lecteurs; d'ailleurs, l'organisation actuelle de notre société les oblige presque toujours à accepter un salaire; nous venons plutôt faire sentir aux laïques certains avantages qu'ils ont sur les pasteurs pour annoncer efficacement l'Évangile.

Dès qu'un ministre de Christ se présente pour parler de son Maître, une objection monte aussi dans l'esprit de ses auditeurs mal disposés: cet homme fait son métier, se disent-ils, et dès lors la parole du prédicateur se trouve frappée de stérilité. Mais cet inconvénient n'existe plus pour le simple fidèle annonçant l'Évangile de grâce; aucun soupçon de ce genre ne peut planer sur ses paroles; il est évident, pour les plus stupides, qu'il parle et qu'il pourrait se taire; qu'il parle parce qu'il est convaincu.

Un serviteur de Christ, dont l'extérieur ne rappelait en rien le ministère, avait rencontré en voyage des personnes qui l'écoutaient avec intérêt parler de l'Évangile, mais qui s'efforçaient en même temps de deviner qui il pouvait être. Il le leur dit enfin, et dès lors ce fut une longue exclamation de la part de ses auditeurs, dont l'étonnement venait de cesser: « Vous prêchez donc, lui dit-on; maintenant nous comprenons! »

Eh bien, voilà l'arme qu'on ne peut pas retourner contre vous, simples fidèles; voilà celle dont vous pouvez, sans en parler même, frapper vos adversaires. Sachez donc en profiter; parlez, prêchez, exhortez, on ne pourra pas du moins vous dire que vous faites un métier, et votre conviction, devenue évidente, passera dans l'esprit de vos auditeurs.

Mais alors même que le désintéressement du ministre de Christ serait clairement démontré aux esprits les plus prévenus, resterait encore une seconde objection aussi tirée du ministère : « Cet homme, dit-on, a fait de la religion l'étude de toute sa vie; il n'est pas étonnant que ce sujet remplisse son esprit; chacun est naturellement préoccupé de sa profession. » Et précisément parce que cette objection n'est plus aussi grossière, on se persuade qu'on est mieux en droit de la faire; mais on n'en conclut pas moins contre la foi.

A cet égard encore le laïque est dans une admirable position. Il a une profession de son choix qui remplit sa vie; on peut supposer aussi qu'il l'aime; et s'il résiste à ses attrait pour s'occuper de l'Évangile, il ne peut plus être soupçonné de suivre l'ornière de ses pensées, de caresser son étude favorite; il devient évident que s'il parle de Christ ce n'est pas conduit par l'habitude, mais entraîné par son cœur, et que pour arriver à cette conviction lui-même a dû la chercher.

Oui, votre position de laïque est précieuse pour parler de l'Évangile, et d'autant plus précieuse que les hommes de notre siècle, peu habitués à entendre professer autour d'eux des convictions religieuses, seront, ne fût-ce que par étonnement, bien disposés à vous écouter. A la vérité, ils oublieront peut-être dès demain vos paroles; mais ce n'est pas votre affaire; ici celle de Dieu commence; la vôtre est d'abord de parler.

CCXLI. MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS X, 1 à 23.)

Il m'est permis d'user de toutes choses; voilà la liberté chrétienne que Paul met à la place de la servilité judaïque. Le chrétien regarde surtout à son cœur, il sent qu'il aime, et sans plus s'inquiéter, il avance actif et joyeux. Le juif, au contraire, regardait constamment à ses actes pour s'assurer s'ils étaient dans la légalité, à ses mains pour voir si elles étaient lavées,

à ses vêtements pour les préserver du contact d'un objet souillé ; et ainsi il dépensait dans des minuties les forces que réclamaient les grands devoirs.

Apprécions donc la liberté chrétienne, mais n'apprécions pas moins la limite qu'y met l'Apôtre. « Toutes choses me sont permises, dit-il, mais toutes choses n'édifient pas ; » et l'on peut ajouter que pour nous-mêmes il n'est pas toujours bon d'user de toute notre liberté.

Cette liberté, qui, je le répète, est tout à fait dans l'esprit de l'Évangile, risque cependant, appliquée par nous, d'être détournée de son but et mise au service de nos convoitises. On se dit volontiers qu'il faut savoir être large et qu'il suffit d'aimer pour être bien inspiré. Sans doute, il suffirait d'aimer si nous étions des anges ; mais, bien que devenus chrétiens, nous restons encore hommes et dès lors exposés à abuser même des grâces de Dieu. Aujourd'hui, c'est avec une sainte ferveur que nous nous mettons en marche, sous la bannière de cette liberté chrétienne ; nous sommes bien décidés à ne nous en servir que pour mieux nous garder dans le sentier du devoir ; mais dès demain peut-être nous perdrons de notre sainte ferveur et nous retiendrons cependant entier notre principe de liberté. Plus tard encore notre ferveur sera complètement éteinte, et nous garderons toujours notre esprit d'affranchissement jusqu'à ce que, dans cette marche descendante, nous arrivions à être libres pour accomplir le mal.

Alors, effrayés nous-mêmes de l'abus que nous avons fait de la plus belle de nos prérogatives, celle d'agir sous la seule inspiration de l'amour, nous devenons tremblants ; la sainteté de la loi nous donne des terreurs ; nous reculons, nous ne voulons plus de cette liberté chrétienne, nous nous cramponnons à la loi, à chacun de ses articles, presque à chacun de ses iota. Plus de spontanéité, plus de joie ; mais une obéissance craintive, jusqu'à ce qu'enfin la pesanteur de ce joug devienne intolérable et nous fasse soupirer après notre ancienne liberté.

Telle est notre faiblesse, que nous ne pouvons nous servir

d'un appui, sans peser dessus jusqu'à le rompre. Mais, il faut le dire, c'est peut-être aussi dans cette alternative d'inclinations, tantôt vers la liberté chrétienne, tantôt vers l'obéissance minutieuse, qu'est notre sauvegarde. Nous marchons en boitant des deux côtés, mais enfin nous avançons.

Il est donc bon d'avoir contemplé un instant les deux écueils entre lesquels est tracée notre route pour nous apprendre à voguer à l'avenir, la main plus vigilante au gouvernail et toujours droit devant nous, avec cette liberté que donne l'amour et cette fidélité qui inspire la reconnaissance. La liberté convient mieux à des saints ; l'obéissance mieux à des enfants : c'est à nous à juger si nous sommes déjà des saints ou encore des enfants en Jésus-Christ !

CCXLII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS X, 24 à 33.)

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout à la gloire de Dieu. »

Allez proposer cette règle de conduite à un homme du monde, et il sourira de pitié. Si vous l'obligez à s'expliquer, il vous dira que la vie nous a été donnée pour en jouir, et qu'il ne conçoit pas de plus grande exagération que de prétendre avoir toujours l'esprit fixé sur un seul objet, un objet qui nous est étranger, un objet qui exige un sacrifice douloureux et constant de nous-mêmes, un objet enfin, aussi lointain, aussi abstrait que la gloire de Dieu.

Mais retracez à cet homme l'histoire d'un de ces vieux soldats qui, sur le champ de bataille, ont généreusement exposé leur vie, et qui, de retour dans leurs foyers, ont parlé sans cesse et sans cesse rêvé de la gloire de leur chef, général ou empereur ; et ce même homme du monde admirera ce dévouement presque fanatique du vieux guerrier. Cet appréciateur injuste se condamne donc lui-même, et, sans songer, nous fait

sentir à nous chrétiens que rien ne serait beau comme notre dévouement complet à la gloire de Dieu.

Ensuite, interrogez le vieux soldat lui-même, et il vous dira que ce culte, rendu à un grand homme, fait le bonheur de sa vie; que c'est avec ivresse que tel jour il s'est jeté entre le glaive ennemi et la poitrine de son maître; que c'est avec une joie toujours nouvelle qu'il parle de son magnanime souverain, et que, y penser seulement, revoir son image, la montrer à ses enfants, fait encore battre son cœur. Eh bien, ce vieux soldat se condamne aussi lui-même, car il avoue qu'il devrait, comme créature, trouver une indicible satisfaction à chercher la gloire de son Créateur.

Mais que fais-je ici? n'est-ce pas en quelque sorte profaner le nom du roi des rois, que de le prêter à un tel rapprochement? Et s'il y a des raisons nobles et douces pour sacrifier sa vie au service d'un homme, ces raisons ne seront-elles pas cent fois plus nobles, mille fois plus douces quand il s'agira de consacrer sa vie à la gloire d'un Dieu? N'y aura-t-il pas de l'enivrement à s'élever à une telle hauteur, à oublier la poussière du monde pour se perdre dans la poussière des rayons de la gloire divine? Conçoit-on un but plus digne de captiver un être raisonnable, plus capable de féconder son esprit et son cœur?

Ah! si de telles pensées nous sont étrangères et nous semblent étranges, ce n'est pas qu'elles soient fausses; c'est que notre esprit est faussé; ce n'est pas qu'elles soient exagérées, c'est que notre cœur est trop étroit pour les contenir. Nous n'aurions besoin que de les contempler plus souvent pour les mieux apprécier.

Aussi ne pouvons-nous faire ici qu'une chose : exhorter ceux qui sont peut-être moins éloignés de comprendre cette vérité, à essayer de la mettre en pratique, et ils finiront par être convaincus. Qu'ils se proposent en tout et partout un seul but : la gloire de Dieu, et ils sentiront la vie s'arranger, se coordonner autour d'eux. Ainsi leur règle de conduite se simplifiera, loin de devenir, comme ils le pensent, tendue et compliquée. Ce qui rend la vie pénible, c'est, au contraire, ce partage que nous

voulons en faire entre la gloire de Dieu et la nôtre; c'est ce déchirement constant qui n'a du dévouement que la souffrance, tandis que, complet, ce dévouement serait plein de douceur.

Oui, mon Dieu, pénètre-nous toujours plus de ta grandeur, de ta bonté, afin que toujours plus aussi nous cherchions ta gloire, et que nous finissions par la faire briller jusque dans les plus petits détails de notre vie, jusque dans le manger et dans le boire, persuadés que nous te devons entière la vie de quatre jours qui doit nous introduire dans l'éternelle félicité!

CCXLIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XI, 1 à 16.)

Paul demande ici deux choses : il veut que dans l'église la femme soit couverte, et que l'homme ne le soit pas. Pour faire mieux sentir la convenance de la première recommandation, il fait remarquer que se découvrir, pour la femme, était presque l'équivalent de se raser la tête, signe de honte infligé par les mœurs de cette époque à des femmes impudiques; et pour faire mieux apprécier l'à-propos de la seconde, l'Apôtre en appelle à ce qu'indique la nature. Ainsi donc, les règles de la décence se puisent à deux sources : les coutumes du temps où l'on vit et les indications de la nature elle-même. Aussi peut-on dire à un homme et à une femme, sans autre explication : vous savez fort bien ce qui est et ce qui n'est pas décent.

Mais, ce que chacun des deux ignore, c'est le mal que peut produire sur l'un l'immodestie de l'autre; le poison qu'il jette dans le cœur, la convoitise qu'il allume par les yeux, et finalement les âmes qu'il expose à leur perte. Ah! si la femme chrétienne, si l'homme chrétien pouvaient deviner ce qu'un costume, une parole, un geste, un regard immodestes ont de dangereux, certes ils comprimeraient mieux la petite vanité du vêtement et de la langue. Pour juger du mal qu'il peut faire, que chacun regarde à celui que lui font les autres par ce venin que lance dans son propre cœur une mise ou une parole trop libre.

Il faut le dire : à tous ces égards, bon nombre de chrétiens et de chrétiennes de nos jours ont encore des habitudes coupables. Pour ne pas paraître ridicules ils font comme le monde. Mieux vaudrait paraître ridicule qu'exposer ses frères à la damnation. Sous prétexte de ne pas se faire remarquer, ils se vêtent et parlent comme la foule. Mieux serait d'attirer les regards par l'excessive simplicité de sa mise et la réserve exagérée de son langage, que par le contraste de son luxe et de sa foi. On comprend que le criminel cache la marque du fer chaud imprimé sur ses chairs par l'infamie. Mais on ne comprend pas que le chrétien efface la honte glorieuse de la croix imprimée sur son front. Si l'on nous montre au doigt pour notre rigueur de vêtement et de langage, tant mieux ; ce sera peut-être un lien de plus pour nous attacher à la sainteté, un obstacle de plus pour nous éloigner de la souillure ; et de ces liens, comme de ces obstacles, nous n'en aurons jamais de trop nombreux, ni de trop forts.

Mais les égards mutuels que nous nous devons, la forme du vêtement et le choix du langage, ne sont pas les seuls motifs que saint Paul présente. Pour nous mieux imposer la décence, il ajoute ces paroles un peu obscures : « à cause des anges. » Nous ne voulons pas discuter ici la valeur des diverses interprétations qu'on a données de ces paroles, mais seulement faire remarquer qu'elles supposent que les anges nous voient sur cette terre, et en particulier qu'ils nous regardent dans l'église. Ne pressons pas ces quelques mots, dans la crainte de leur faire dire plus qu'ils ne renferment ; mais puissions du moins des motifs de vigilance à la pureté, dans cette pensée que des êtres spirituels, purs, saints, habitants du ciel et peut-être des airs, nous suivent du regard et peuvent être contristés ou réjouis par notre conduite. Oui, saint Paul nous dit de lui-même : « Qu'il a été donné en spectacle au monde, aux hommes et aux anges ; » nous le sommes donc comme lui. Que cette pensée grandisse à nos yeux l'importance de nos plus petites actions, de notre simple mise, de nos moindres paroles, et que nous nous sentions responsables, en quelque sorte, des influences

que nous exerçons sur tout un monde spirituel qui nous environne. Semblables aux ondulations sonores que notre voix jette dans les airs, et qui courent et retentissent au loin dans l'espace, nos actes, nos paroles, nos mouvements et notre simple mise agitent aussi l'atmosphère spirituelle des anges qui nous enveloppe sans que nous nous en doutions. Veillons donc, et surtout veillons en songeant que le regard de Dieu est constamment sur nous.

CCXLIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XI, 17 à 34.)

Nous voyons ici établie, depuis les temps apostoliques, la sainte pratique de la communion du Seigneur. Les chrétiens se réunissaient autour d'une table où reposaient un pain et une coupe ; et là, ils se distribuait cette nourriture et ce breuvage en souvenir du corps brisé et du sang répandu pour la rémission de leurs péchés. Tel est du moins ce que saint Paul approuve. Mais, dès les temps apostoliques aussi, cette institution avait dégénéré dans l'Eglise au milieu de Corinthe en véritable festin, où la lettre, tuant l'esprit, avait converti une occasion de recevoir une grâce de Dieu en un piège où le communiant venait tomber pour sa condamnation. Et cependant les Corinthiens, arrivés à cet excès, étaient enflés d'orgueil spirituel ! Ils se vantaient de leurs docteurs ! Ils croyaient donc, au milieu de ces repas désordonnés, accomplir un devoir et obtenir la faveur de Dieu. En d'autres termes, ils s'imaginaient que cette communion matérielle, ce manger et ce boire, avaient une valeur intrinsèque dont profitait tout participant, quelles que fussent d'ailleurs ses dispositions morales. C'est là ce que Paul appelle boire et manger sa propre condamnation.

Cette funeste pensée, qu'une œuvre matérielle a une valeur en elle-même, appliquée à la communion en particulier, a été renouvelée sous plus d'une forme dans les églises chrétiennes

depuis le temps des Corinthiens, et, quelles que soient ces formes, nous voyons dans l'esprit de ce passage leur condamnation; condamnation, du reste, qui se trouve écrite dans les conséquences rigoureuses qu'on a si souvent tirées de cette erreur. Ainsi, les uns sont arrivés à croire qu'il suffisait de communier pour devenir saint, ils se sont relâchés de leur vigilance; d'autres, pensant que la communion fait descendre forcément une grâce du ciel, en ont conclu qu'il fallait fréquemment communier. Ceux-ci se sont dit que, puisque la communion était la répétition réelle du sacrifice qui expie les péchés, on pouvait en même temps préméditer une faute et la communion qui devait l'effacer, comme le criminel, avant de rougir ses mains de sang, pense peut-être à la fontaine où il pourra ensuite les laver. Sans doute, on n'a pas partout et toujours tiré toutes ces conséquences du principe; mais le principe ne les porte pas moins toutes en lui; pour être encore à la cime d'une pente, on n'en est pas moins exposé à rouler dans l'abîme.

Paul le dit, et nous voulons nous en tenir strictement à son dire : communier, c'est se rappeler la mort du Seigneur; cette mort qui a effacé nos péchés, ouvert le ciel devant nous, scellé notre réconciliation, accompli notre salut. Communier, c'est confesser qu'on a reçu la grâce divine, et, pleins de reconnaissance, s'exciter à une vie plus sainte et plus dévouée à son Dieu. Communier, c'est, en s'approchant de la sainte table et de ses souvenirs, prier, bénir et adorer le Seigneur, entrer enfin en rapport spirituel avec lui, en reconnaissant que tout vient du ciel, rien de la terre; tout de l'esprit, rien de la matière! Voilà la communion chrétienne; car non-seulement l'Apôtre dit, mais il répète ces paroles prononcées par le Sauveur : « Faites ceci en mémoire de moi. »

CCXLV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XII, 1 à 13.)

D'après ce que nous venons de lire, la foi et la sagesse sont

des dons venant du Saint-Esprit. Cependant bien des hommes s'estiment croyants et sages qui ne le sont pas, et qui, par conséquent, n'ont pas reçu l'Esprit-Saint. Comment donc discerner la foi et la sagesse données par Dieu, d'avec la foi et la sagesse que l'homme se donne à lui-même? En d'autres termes, comment distinguer la foi véritable, de la fausse? la sagesse réelle, de la mensongère? C'est ce que Paul va nous apprendre.

Les dons du Saint-Esprit, d'après Paul, ont pour caractère d'harmoniser parfaitement entre eux. Cela doit être, puisqu'ils viennent d'un seul et même Esprit. Dès lors, comme le dit l'Apôtre, deux hommes, tous deux animés de l'Esprit de Dieu, ne pourront pas dire, l'un que Jésus est anathème, l'autre que Jésus est le Seigneur. L'exemple ici présenté est frappant. Mais on pourrait en citer d'autres, et c'est précisément à cette communauté de sentiments que les chrétiens se rencontrent entre eux, sans être ni compris, ni remarqués du monde.

Voilà donc un des indices auxquels vous reconnaîtrez que votre foi vient de l'Esprit, si elle est semblable à celle de vos frères, non-seulement sur un point capital, mais encore dans ses principales ramifications. Christ, le tronc de l'arbre, doit se trouver avec tous les chrétiens, et si les branches varient de forme et de grosseur, elles restent cependant formées d'un même bois, vivifiées d'une même sève, et couvertes d'une même écorce. Le botaniste peut reconnaître à la première vue, et de loin, que tous ces arbres appartiennent à la même famille; en s'approchant davantage, il devra découvrir des indices plus délicats et plus nombreux. Tels sont les chrétiens: s'il se rencontrent, ils se reconnaissent, peut-être à la première parole; mais en vivant quelque temps ensemble, ils doivent découvrir chaque jour de nouveaux points de contact entre leurs idées, leurs espérances et leurs affections.

Pour savoir donc si votre foi vient bien de Dieu, voyez si vous trouvez cette communauté de sentiments et de pensées entre vous et ceux que leur conduite vous autorise à croire véritablement animés de l'Esprit-Saint.

Paul, après avoir dit que tous les dons viennent d'un même Esprit, montre qu'ils doivent tendre à un même but : l'union, en un seul corps, de tous les membres épars. C'est une source unique d'où s'échappent de nombreuses rivières, qui vont chercher au loin, par les plis sinueux de leurs longs rivages, les peuples dispersés sur la terre pour les animer d'une même vie et les unir par de bienveillantes communications. Si votre foi et votre sagesse procèdent bien de l'Esprit de Dieu, vous devez vous approcher les uns des autres, chercher le bien commun, effacer vos prétentions particulières ; il ne peut plus y avoir parmi vous d'hommes qui songent à se réclamer de leur patrie ou de leur rang ; toutes ces distinctions s'affaiblissent et s'effacent, pour ne plus laisser ressortir qu'une prétention commune, celle d'être enfants de Dieu, d'obéir au même maître, d'aimer le même Sauveur.

Pouvez-vous dire que vous ayez aussi un but commun avec vos frères, alors même que vous êtes éloignés d'eux, ou que vous travaillez à des œuvres différentes ? Pouvez-vous dire que vous ayez renoncé à la poursuite de votre personnalité pour concourir au bien commun, uniquement inspirés par l'amour des âmes et l'amour de Dieu ? Sentez-vous que vous ayez été abreuvés du même Esprit que saint Paul, et que le fleuve de vie qui coule en vous ait sa source prise dans le Ciel et son cours dirigé vers l'éternité ? Examinez, prononcez, et s'il en est ainsi, réjouissez-vous, car l'Esprit de Dieu est bien l'auteur de votre foi et de votre sagesse, vous êtes bien élus, sauvés, sanctifiés et enfants de Dieu pour l'éternité. Si, au contraire, il n'en était pas encore ainsi pour vous, et que vous éprouvassiez seulement à cette heure un premier désir de goûter tous ces biens, sachez que ce désir même vient de Dieu, et que le Dieu qui le donne veut aussi l'exaucer ; une chose vous reste encore à faire : priez.

CCXLVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XII, 14 à 31.)

Cette comparaison de la société chrétienne avec le corps humain est admirable de justesse : union des divers membres , importance égale de chacun, concours de tous vers un but unique, soulagement et sympathie réciproques, tout se correspond exactement dans les deux objets comparés. Aussi personne ne songe-t-il à contester cette vérité, que pour le bien commun il faut une tête et des pieds ; et, toutefois, tous tendent à se faire tête pour commander, et personne ne se soucie de rester pieds pour traîner dans la poussière. Comment réprimer ces folles prétentions ? Sera-ce en faisant observer qu'il faut cependant bien des membres inférieurs ? que ces membres ne sont pas moins utiles, pas moins nécessaires, pas moins honorables que ceux qui dominant le corps ? Oui, présentez toutes ces sages considérations, et cependant, nous le craignons bien, après les avoir entendues et approuvées, chaque approbateur n'en désirera pas moins cesser d'obéir, pour prendre le commandement. Cela est si vrai, qu'on voit tous les jours des hommes refuser un poste parce qu'ils le croient au-dessous d'eux, et bien rarement parce qu'ils le jugent au-dessus de leur portée. Dans les affaires de ce monde et parmi les hommes du siècle, cela se conçoit, car l'homme n'y a de compte à rendre qu'à l'homme ; et pourvu que celui qui donne une charge se déclare satisfait, celui qui la reçoit n'a pas à s'inquiéter s'il la remplit bien ou mal. Mais pour le chrétien, tout n'est-il pas différent ? La responsabilité ne s'accroît-elle pas avec la grandeur de l'office ? et n'est-il pas plus terrible d'avoir à rendre compte à Dieu d'une vaste administration dans son royaume, qu'il n'est humiliant de rester au dernier rang parmi ses serviteurs ? Aspirer à monter, pour un chrétien, n'est-ce pas prétendre à plus de fatigue, à plus de dangers, à une responsabilité plus grande ? Demander qu'on lui

confie dix talents, à lui qui n'en a jamais administré qu'un seul, n'est-ce pas s'engager en même temps à produire dix fois plus qu'on ne lui en aurait sans cela demandé? Sans doute; mais cette pensée ne vient à personne; triste preuve qu'on désire s'élever, non pour la gloire de Dieu, mais pour sa propre gloire. On veut le poste de chef pour parader devant la foule, et non pour marcher le premier au combat.

Ah! ce n'est pas ainsi que l'entendaient les chrétiens de la primitive Église, lorsque, défiants d'eux-mêmes, ils fuyaient au désert pour échapper à la charge d'évêque, dont le peuple voulait les investir. Ce n'est pas ainsi qu'en jugeait Jonas, plus effrayé que touché de l'honneur d'appeler Ninive la grande à se convertir; ce n'est pas ainsi que le voyait un Moïse opposant tour à tour sa faiblesse et son ignorance pour décliner la gloire d'humilier Pharaon. Et si Moïse, Jonas, les premiers chrétiens, étaient coupables devant Dieu pour cet excès d'humilité, que serons-nous donc devant le même Juge pour notre excès de présomption? Je comprends que ces hommes d'élite puissent, au jour du jugement, excuser les imperfections restées dans l'accomplissement de leur tâche, en disant : « Seigneur, c'est toi qui l'as voulu! » Mais nous, quelle sera notre excuse après avoir mal rempli un poste dont nous-mêmes nous serons emparés?

Ah! si nous nous faisons une idée plus juste de la responsabilité du chrétien, nous nous estimerions heureux de rester dans l'ombre, au dernier rang, sans impatience qu'on vienne nous en tirer. Nous bénirions Dieu de n'avoir pas chargé sur nos épaules un fardeau assez lourd pour nous faire fléchir et peut-être tomber. Nous demeurerions joyeux où nous sommes, persuadés que pieds ou tête nous appartenons toujours au corps de Jésus-Christ, et que nous sommes tout aussi complètement sauvés qu'un saint Paul ou qu'un prophète Isaïe. Ce ne sont pas les grands, même les grands de l'Église, qui seront nécessairement les grands du royaume de Dieu, mais bien ceux qui, grands ou petits, prophètes ou fidèles, princes ou esclaves, auront strictement accompli les devoirs de leur position; en sorte que la ser-

vante fidèle sera peut-être la première dans le ciel, où son maître négligent sera le dernier.

CCXLVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XIII.)

Après avoir lu de telles paroles, nous n'osons rien y ajouter ; nous sentons que notre souffle ne peut que les ternir, et nous serions tenté de dire : Laissez là notre pâle commentaire pour lire une seconde fois le texte sacré. Toutefois, poussé par le devoir que nous nous sommes imposé, nous parlerons ; que Dieu vienne en aide à la pauvreté de nos paroles par la richesse de son Esprit.

La main de l'homme qui a découpé la Bible en chapitres a été ici malheureuse, en séparant le dernier verset de notre dernière lecture, du premier de celle d'aujourd'hui. En effet, c'est toujours le même sujet, la charité qui d'abord nous est présentée comme un don de Dieu, et que Paul nous dépeint ensuite pour nous la faire désirer. Si cette fausse division ne nous eût pas empêchés de contempler ces deux idées en même temps, peut-être aurions-nous été plus facilement conduits à demander à Dieu, comme don, une vertu que jusqu'à présent, en lisant ce chapitre seul, nous n'avons guère songé qu'à admirer. Et, en effet, nous l'oublions trop souvent, la charité comme la foi vient de Dieu ; ce ne sera pas en contemplant sa beauté dans la Bible, ce ne sera pas en gémissant sur son absence dans nos cœurs, ce ne sera pas surtout en regrettant qu'elle soit si rare chez les autres que nous l'obtiendrons : ce sera bien plus tôt en la demandant à l'Auteur de toute grâce et de tout don parfait.

Si la main qui a partagé ce beau sujet en deux chapitres n'a pas été heureuse, la plume qui l'a fait passer dans nos versions ne l'a pas été davantage. Le mot *charité* ne traduit que la lettre du texte ; c'est *amour* qu'il faudrait pour en rendre l'esprit. Et

voyez, en effet, comme dès lors le sens est plus beau, plus émouvant, plus digne de la Bible et de Dieu : si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien ! sans l'amour, je ne suis qu'une cymbale retentissante ; l'amour est patient, l'amour n'est point envieux, l'amour ne cherche point son intérêt propre ; il ne s'aigrit point, ne soupçonne point le mal ; l'amour excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout ! L'amour ne périra jamais ! Prophétie, foi, espérance, tout aura pour nous un terme ; l'amour, allumé dans nos cœurs, seul n'aura pas de fin ! Dieu est amour ; par l'amour, nous lui serons rendus semblables ; par l'amour, nous lui serons unis ; par l'amour, nous ne ferons plus qu'un tout ensemble, et plus qu'un avec lui ! Ah ! que l'Apôtre a bien raison de dire que parler les langues des Anges n'est rien à côté de posséder l'amour ! et combien à cette heure je sens avec force et tristesse que tout langage humain est impuissant pour peindre un tel sentiment, impuissant surtout pour en communiquer l'étincelle ! Il me semble que si je pouvais toucher votre main, vous jeter un regard ou tomber avec vous à genoux devant Dieu, je vous en dirais plus sur cet amour dans mon silence qu'avec tous les vains bégaiements de mes lèvres !

Ne cherchez donc pas plus longtemps le plus précieux de tous les dons dans les exhortations de vos frères ni dans vos propres contemplations ; mais remontez à la source, rappelez-vous que l'amour est une grâce du Seigneur, et que lui seul peut la communiquer. Ne priez plus seulement pour obtenir la foi, pour recevoir le pardon de vos péchés, pour acquérir la sagesse du Saint-Esprit ; mais priez surtout Dieu de verser à grands flots l'amour dans votre sein jusqu'à ce qu'il déborde sur toute votre vie. L'amour vous dirigera mieux que la science, vous donnera plus de force que la foi, vous gagnera plus de cœurs que le sacrifice de vos biens et de votre vie ; et surtout l'amour vous donnera plus de joie que tout le reste ensemble. L'amour est la fin de toutes choses. Vous n'emporterez que lui de ce monde, vous ne trouverez que lui dans le Ciel. Apprenez donc à aimer dans votre enfance terrestre le seul pain qui doit vous nourrir durant toute l'éternité !

CCXLVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XIV, 1 à 22.)

En lisant ce chapitre, on est presque étonné de voir le don des langues étrangères répandu dans la primitive Église. Mais l'étonnement disparaît dès qu'on se dit que cette communication miraculeuse d'une langue inconnue, pas plus merveilleuse que la faculté de parler elle-même accordée au genre humain, était nécessaire à cette époque pour faire voler avec rapidité, chez les différents peuples, la connaissance de l'Évangile par la prédication dans la langue de chacun d'eux.

Mais si nous avons tort de nous étonner du don des langues fait par Dieu aux premiers prédicateurs de l'Évangile, nous le pouvons, à bon droit, de l'usage que semblent en avoir fait les Corinthiens. D'après les exhortations que leur adresse l'Apôtre, il paraît que quelques-uns de ces chrétiens, enrichis de ce don miraculeux, restaient cependant pauvres dans la sanctification, et qu'ils n'étaient pas inaccessibles à la vanité de parler une langue étrangère en présence de ceux qui ne la comprenaient pas. Ce n'était pas précisément de leur science propre qu'ils étaient orgueilleux, mais plutôt d'avoir été l'objet d'une grâce du Seigneur. N'êtes-vous pas choqués de cette anomalie : recevoir de Dieu une puissance miraculeuse, et cependant rester courbé sous des faiblesses humaines ? bien plus : transporter ces faiblesses jusque dans l'emploi qu'on fait de cette puissance elle-même !

Oui, cela est étrange ; mais cela est. Non-seulement on a vu chez les Corinthiens, mais on voit chez nous ce mélange des dons de Dieu et des passions de l'homme, et le don lui-même détourné de son légitime emploi ; on voit, par exemple, chaque jour la foi et la science écartées de leur but : la sanctification, et mises au service de nos petites vanités. C'est bien Dieu qui nous a fait ces dons, mais c'est nous qui les avons pervertis.

Encore une fois, il semble que cela soit impossible ; mais encore une fois, cela se réalise chez nous comme à Corinthe ; il ne nous reste donc qu'à convenir du fait pour en tirer les conséquences.

Et d'abord quant à nous-mêmes : de ce que le Seigneur nous a confié certain don spirituel, ne sommes-nous pas trop enclins à conclure qu'il nous approuve en toutes choses ? et sous la sauvegarde de ce privilège ne tendons-nous pas à faire passer notre propre volonté ? Pour être mieux compris, citons un exemple : Dieu nous a donné la foi, c'est vrai. Mais bientôt, enorgueillis de cette foi, nous mettons une différence entre nous et le monde ; nous ne le plaignons pas, nous le méprisons plutôt ; nous lui reprochons son incrédulité avec hauteur ; et nous pensons, sans le dire, que nous ne sommes pas comme le reste des hommes, ni comme le péager..... Tandis qu'appliquée à son véritable usage, cette foi aurait dû nous conduire à exhorter le monde avec une douceur persévérante et une incessante prière. Voilà ce que j'appelle abuser des dons de Dieu, les pervertir, les tourner en dissolution.

L'existence simultanée en nous des dons divins et des faiblesses humaines doit aussi nous rendre réservés dans nos jugements sur nos frères en la foi. Malheureusement, dès que nous découvrons dans un homme quelque défaut saillant, nous sommes bien vite conduits à mettre en doute la réalité de sa conversion. Nous lui appliquons avec rigidité cette parole : tel arbre, tel fruit. Mais, de grâce, nous qui nous connaissons si bien, descendons en nous-mêmes, et voyons s'il ne s'y trouve pas aussi de ces contradictions qui ne nous choquent plus, uniquement parce que nous sommes parvenus à nous les dissimuler. Pour cela, doutons-nous de notre propre conversion ? Non. Mais nous disons que c'est en nous la lutte du vieil homme qui faiblit contre le nouveau qui se fortifie, et nous nous consolons. Pourquoi donc ne sommes-nous plus aussi ingénieux à trouver de semblables explications quand il s'agit de nos frères ? pourquoi toujours soupçonner plus de mal que nous n'en voyons ? pourquoi estimer les autres pires que nous ? pourquoi leur re-

fuser l'indulgence que nous réclamerions bien haut, s'ils pouvaient, eux, mettre à découvert nos torts secrets ?

Ainsi donc, pour n'avoir pas assez compris que du bien et du mal peuvent se trouver ensemble dans le même homme, nous sommes devenus indulgents pour nous jusqu'à nier nos faiblesses, et exigeants envers les autres jusqu'à nier leur foi. En faisant le contraire à l'avenir, nous ferons beaucoup mieux ; puisque nous sommes convertis, soyons exigeants envers nous-mêmes ; et puisque, jusque dans notre conversion, nous traînons encore tant de misères, soyons indulgents envers ceux qui, comme nous, peuvent être à la fois misérables et chrétiens.

CCXLIX^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XIV, 21 à 40.)

« Les esprits des Prophètes sont soumis aux Prophètes. » Cette parole, obscure pour quelques-uns peut-être, renferme un sens profond qu'il nous importe à tous de pénétrer.

A l'époque et dans la contrée où parlait l'Apôtre se trouvaient, dans les temples païens, des pythonisses qui, montées sur un trépied au fond du sanctuaire, prétendaient attendre l'esprit et parler ensuite sous son impulsion. Mais remarquez qu'avant de prophétiser, ces femmes qui s'agitaient avec violence, à les en croire, résistaient au dieu et ne parlaient que contraintes par l'inspiration.

Telle n'est pas l'action de l'Esprit de Dieu sur les chrétiens ; et c'est ce que veut faire comprendre Paul quand il nous dit : « Les esprits des Prophètes sont soumis aux Prophètes ; » en d'autres termes : l'Esprit de Dieu ne contraint pas l'esprit de l'homme ; il l'éclaire, et ainsi le fait prophète ; le réchauffe, et ainsi le porte à aimer ; mais rien de plus, et la volonté de l'homme inspiré se meut encore en toute liberté.

C'est toujours la même vérité que nous avons déjà vue se produire sous vingt formes différentes : toujours la liberté de

l'homme restant intacte sous l'influence de Dieu ; toujours la responsabilité du chrétien sous l'impulsion de la grâce ; toujours l'action de Dieu faisant tout, jointe à l'action de l'homme, stérile par elle-même, et cependant requise. Aussi, voyez comme Paul nous renvoie à la source de toute grâce, et en même temps nous exhorte à la vigilance ; voyez comme il nous dit que nous ne pouvons rien, et cependant nous engage à tout faire.

Expliquer comment l'Esprit divin agit sur notre esprit sans gêner sa liberté, nous l'avons dit aussi, nous est chose impossible. Mais il nous importe peu de dévoiler une explication que Dieu nous a cachée ; ce qui nous importe, c'est bien plutôt d'être attentifs à la double conséquence qui résulte du fait lui-même.

Puisque l'Esprit de Dieu peut nous être communiqué, demandons-le ; mais puisqu'il ne frappe qu'à petits coups à la porte de nos cœurs, bien loin de l'ébranler, prêtons l'oreille à ses légers avertissements ; écoutons ses premiers appels dans la crainte qu'il ne s'enfuie attristé par nos retards. Puisque l'Esprit de Dieu n'agit sur nous que par les douces sollicitations de l'amour et par l'éveil timide de la conscience, cédon à la faible impulsion qu'il nous imprime ; car il n'en viendra jamais à nous contraindre, et peut-être se lassera-t-il de nous pousser si nous résistons encore longtemps. Il serait indigne de lui, divin envoyé, et indigne de nous, êtres moraux, qu'il nous conduisît comme la brute par le fouet, ou comme la machine par la force. En un mot, c'est un flambeau qui brûle en nous, mais un flambeau que peut éteindre le vent de la passion. Veillons donc pour le ranimer sous l'onction de la prière ; mettons-le à l'abri des tentations sans trop compter sur la vigueur de sa flamme dans le monde glacial où nous vivons.

Ah ! comprenons ce qu'il y a de doux et de rassurant à se savoir ouvrier avec Dieu ! Secourus par un tel compagnon d'œuvre, pourrions-nous travailler en vain ? Et cependant, aidés par un tel compagnon d'œuvre, comment, de ce que nous aurons fait avec son concours, pourrions-nous nous enorgueillir ?

Comprenons le noble privilège d'être appelés et non poussés, de céder à l'attrait de l'amour et non à la peur de la verge. Admirens ce qu'il y a de profonde sagesse dans cette union de deux tendances en apparences inconciliables, nous appelant à puiser en Dieu des forces que nous dépenserons ensuite, comme nous étant propres, avec confiance et satisfaction. Oui, Seigneur, nous reconnaissons à cette heure la justesse de cette parole : « Les esprits des Prophètes sont soumis aux Prophètes ; » car nous avons fait l'expérience que nous-mêmes nous restions libres sous l'impulsion de ta grâce. Donne-nous donc de nous rappeler toujours également les deux faces de cette grande vérité, afin que nous ne cessions ni de prier, ni de veiller, et qu'ainsi nous marchions conduits et soutenus par les deux mains.

CCL^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XV, 1 à 32.)

« Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous sommes morts. » Ce raisonnement est si puissant qu'il entraînerait les incrédules les plus tenaces, si le raisonnement, sans le secours de l'Esprit-Saint, était capable de convaincre le cœur, siège de l'incrédulité. Mais plaçons-nous par la prière sous l'influence de cet Esprit, et nous trouverons peut-être un appui pour notre foi, si souvent chancelante, jusque dans l'étude de cette simple déduction : si les morts ne ressuscitent pas, nous devons manger et boire sans inquiétude ni remords ; car bientôt, demain peut-être, nous mourrons.

Aussi faut-il reconnaître que l'incrédule n'est que conséquent avec ses principes, quand il s'affranchit du joug pesant de la morale et qu'il vit comme son cœur le mène. On pourrait même lui faire sentir qu'il n'est pas d'ordinaire conséquent jusqu'au bout, et que s'il l'était il aurait horreur de son incrédulité. En effet, partons un moment de sa propre opinion que les morts ne ressuscitent pas, et voyons quelle devrait être la conduite de

l'homme qui n'a que quatre jours de vie, et que chaque heure pousse vers le néant.

« Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, » dit saint Paul. Oui, mangeons avec abondance; que notre ventre devienne notre Dieu. Buvons jusqu'à la douce ivresse et ne nous arrêtons qu'à la limite qu'impose la santé; car jamais ni avant, ni après la mort, nous n'aurons à rendre compte de notre intempérance.

Si les morts ne ressuscitent pas, il n'y a plus pour nous de responsabilité; la conscience n'est plus qu'une duperie. Prenons notre règle de vie dans notre convenance; avant tout, satisfaisons nos sens. Après avoir joui de la gourmandise, plongeons-nous dans la volupté. Pourquoi non, puisque nous n'en serons jamais punis? Dès qu'aucun Dieu ne nous l'a prescrite, la pureté n'est plus qu'une invention pour les sots; prêchons-la pour faire des dupes, mais gardons-nous d'y croire. Il nous suffira de nous cacher pour éviter le blâme, et nous aurons pour profit la considération des hommes à côté des plaisirs.

Si les morts ne ressuscitent pas, amassons cet or, source de toutes les jouissances de la seule vie que nous aurons jamais; amassons-le vite et par tous les moyens. Qu'avons-nous à craindre? Serait-ce les jugements de Dieu? Mais il n'y pas de jugement pour les âmes qui ne doivent pas revivre. Serait-ce les condamnations des hommes? Mais avec un peu d'adresse on échappe à la justice humaine. Nous pouvons donc être injustes pourvu que nous ayons soin de l'être avec hypocrisie; car la vertu n'est qu'un vain fantôme dès qu'il n'y a plus de résurrection, ni d'avenir.

Si les morts ne ressuscitent pas, demandons à cette vie toute la joie qu'elle peut donner; demandons à cette terre toute la place que nous pouvons y tenir; et si parfois nos semblables nous gênent, écartons-les de notre passage. S'ils résistent, usons de nos forces, et si même il le faut, frappons...

Je m'arrête, car à moi comme à vous ces conséquences font horreur; cependant ne sont-elles pas rigoureusement déduites de l'incrédulité? Que peut-on leur opposer? Rien, sinon que

leur principe est faux et que dès lors les morts doivent un jour ressusciter.

Que l'homme le plus calme examine ce raisonnement, et je le défie de le renverser ; comme je le défie de réprimer son indignation en face des conséquences révoltantes, mais inévitables, que je viens d'en déduire.

Pour nous, chrétiens, sachons voir dans de telles preuves d'une résurrection, non pas des motifs pour vivre saintement, car des motifs efficaces pour cela ne peuvent nous être inspirés que par l'amour de Dieu ; mais sachons voir dans ces bases solides, froides, inébranlables de notre avenir, des barrières puissantes qui nous arrêteront à ces heures terribles où la foi semble nous abandonner, et où la passion est sur le point de nous vaincre. A ces instants de détresse, on a peine à prier ; on craint de s'égarer. Mais en face d'une déduction calme, logique, notre exigeante raison sera contrainte de céder ; et alors peut-être, retenus sur le bord d'un abîme, nous épargnerons-nous une chute et reviendrons-nous enfin à des heures moins périlleuses où il nous sera plus facile de prier.

CCLI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XV, 33 à 58.)

« Ne vous abusez pas : les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » Ces paroles comportent un sens plus étendu que celui qu'on leur attribue ordinairement. Ce qui corrompt les bonnes mœurs, ce n'est pas seulement la société habituelle et intime des personnes de mœurs mauvaises, mais c'est encore la simple vue, la seule ouïe, l'unique contact de ce qui est mal. Il n'est pas nécessaire d'habiter ou seulement d'avoir des fréquentations avec les méchants ; il suffit de jeter l'œil, de tendre l'oreille ou d'avancer la main sur leurs œuvres. Dans ce sens, la corruption nous poursuit dans nos rues, dans nos demeures et jusque dans la solitude ; elle nous sollicite

constamment, nous gagne comme une contagion, nous séduit, nous entraîne avant que nous ayons songé à nous en préserver. Notre nature a pour le mal une telle affinité, qu'elle s'y précipite et s'y mêle dès qu'elle le rencontre; notre cœur est une éponge qui se sature vite dans le milieu où on le plonge, pourvu que ce milieu soit corrompu. En effet, placez un homme pécheur dans une société de saints; pensez-vous qu'il s'imprégnera bien promptement de la sainteté? Non; tout au plus se couvrira-t-il de son vernis, en restant pécheur au fond. Faites l'expérience contraire: placez un homme honnête au centre d'un cercle corrompu, croyez-vous qu'il reste bien longtemps pur de toute mauvaise pensée, de toute mauvaise action? Non; il s'habitue avec le temps à la vue du mal, sourira bientôt à l'invitation de l'imiter et finira par se noyer dans cet océan de corruption. Pour prouver tout cela, il n'est besoin ni de calcul ni de raisonnement; il suffit d'écouter sa conscience et de se rappeler sa propre vie.

S'il en est ainsi, de quelle prudence ne devons-nous donc pas user en marchant à travers un monde corrupteur! Quelles précautions ne devons-nous pas prendre contre les autres et contre nous-mêmes! Non, il n'est pas de faiblesse, de vice, j'allais dire de crime, dont je voulusse me déclarer incapable, une fois engagé dans une société dépravée; et ce qu'il importe de se rappeler, c'est que, entre cette société et la société des enfants de Dieu, il en est mille autres intermédiaires qu'on redoute moins, mais qui sont, toutefois, sur la même pente, et dont chacune sert d'échelon, non pour monter, mais pour descendre. Nous avons donc à nous garder, non-seulement de l'abîme du mal, mais encore de ses abords.

Peut-être quelques-uns, en nous écoutant, se seront-ils dit que ce danger, réel pour l'homme du monde, est nul pour le chrétien. A ces personnes, nous ferons remarquer que saint Paul ne dit pas que les mauvaises compagnies corrompent les mœurs, mais bien les bonnes mœurs; en sorte que c'est à des chrétiens de bonnes mœurs qu'il donne ces avertissements.

Sans doute, un homme converti résistera mieux et plus long-

temps à l'entraînement de l'imitation qui gagne si vite l'homme naturel, quand il s'agit du mal ; mais enfin, après une longue lutte où les forces s'épuisent bien loin de se développer, la tentation reviendra, toujours vivace, jusqu'à ce qu'elle enlace et étouffe l'homme converti lui-même. Je ne connais qu'une classe de chrétiens qui n'aient rien à craindre de la vue du mauvais exemple : ce sont ceux que désigne le même Apôtre, quand il dit que tout est saint pour les saints. Mais qui de nous oserait s'appliquer ces paroles ? Qui de nous est déjà saint ? Ah ! tout convertis, tout chrétiens que nous sommes, défions-nous de nous-mêmes ; nous ne tomberons jamais par un excès de précaution et nous ne savons pas encore jusqu'où les mauvais exemples peuvent nous entraîner. Le plus sage est de les fuir, fussions-nous certains d'en approcher cent fois, sans y tomber.

CCLII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XVI.)

Il y a dans le caractère de saint Paul une délicatesse de sentiment et de procédés qui échappe à une lecture superficielle de ses Epîtres, mais qu'on savoure avec délices lorsqu'on a su la découvrir. Pour en trouver des traces, étudions ce dernier chapitre sous ce point de vue particulier.

Et d'abord étudions la conduite de l'Apôtre, relativement à la collecte qu'il engage les Corinthiens à faire en faveur des pauvres de Jérusalem. Il veut qu'elle soit faite sans lui, — avant qu'il arrive, — qu'elle soit portée par d'autres, — et enfin que, si son voyage à Jérusalem est jugé absolument nécessaire, des personnes choisies par les Corinthiens l'accompagnent et ainsi surveillent l'emploi de ces aumônes. Paul n'exprime pas cette dernière pensée, retenu qu'il est par la même délicatesse qui le pousse à la faire deviner ; il fait tout pour ne laisser aucune place au soupçon sur sa probité. Combien de chrétiens parmi nous qui, tout aussi probes, n'auraient pas été aussi délicats

et qui auraient cru se manquer à eux-mêmes en s'imposant un contrôle, en se donnant des gardiens!

Voici un second exemple : Paul dit aux Corinthiens qu'il a vivement engagé Apollos à se rendre au milieu d'eux ; mais qu'Apollos, pour le moment, ne l'a pas voulu. Paul, apôtre et un des plus grands, s'est-il irrité de cette résistance de la part d'un simple serviteur de Dieu? En a-t-il appelé aux droits que semblaient lui donner ses services, ses souffrances, ses dons spirituels et miraculeux? Laisse-t-il seulement échapper un souffle de blâme contre Apollos? Non, loin de là ; il l'excuse et ajoute aussitôt : « Il ira vous voir dès qu'il en trouvera l'occasion. » Quel religieux respect pour la conscience d'autrui ! quelle modération dans l'emploi de son autorité et quelle charité envers celui même qui lui résiste ! Où est parmi nous l'homme constitué en autorité dans une famille, une église, un état, qui ne se fût pas du moins montré blessé de cette indépendance ?

Enfin je trouve un dernier indice de cette délicatesse, précisément dans une parole qui, au premier abord, semble empreinte de dureté. Entre deux souhaits affectueux, Paul place cette terrible menace : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Mais pour nous, qui avons lu l'Épître entière avec attention, et qui, à chaque page, avons entrevu des allusions à de faux et dangereux docteurs qui égaraient les Corinthiens, cette parole ne nous étonne pas. Nous y voyons au contraire une mesure, une réserve que nous avons déjà remarquées dans chacune de ces allusions. Ces faux et dangereux docteurs, saint Paul aurait pu les désigner personnellement ; au lieu de le faire, il tait leurs noms. Sans les désigner nominativement, il aurait pu les mettre en scène, mais non, il l'évite aussi ; il arme les Corinthiens contre leurs doctrines et non contre leurs personnes ; au mot déjà vague de docteur, il substitue le terme plus vague encore de quelqu'un. Il ne dit pas même : il y a parmi vous quelqu'un ; mais s'il y a quelqu'un (chez vous ou ailleurs) qui n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème !

D'autres hommes aussi ont porté des anathèmes, mais quelle différence entre leurs sentiments et ceux de saint Paul ! L'Apôtre prononce de simples paroles ; ces hommes ont lancé des foudres suivies de la persécution ! Paul anathématise, c'est-à-dire retranche de l'Eglise des hommes qui rejettent Jésus-Christ, fondement même de la religion ; mais eux (nous peut-être faudrait-il dire) nous avons prononcé des anathèmes pour de simples nuances d'opinions, pour des misères qui portaient plus d'atteinte à notre orgueil qu'à la gloire de Dieu ! Non, Paul ne pouvait pas, sans infidélité, se montrer plus indulgent envers les ennemis du Sauveur !

Telle est la perfection de cet homme, de sa nature violent jusqu'au meurtre, mais régénéré par le Saint-Esprit ; telle est donc aussi la perfection que nous devons poursuivre et atteindre, nous, comme Paul, disciples de Jésus-Christ.

CCLIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS I.)

Quel pensez-vous que puisse être le sujet qu'avait saint Paul de se glorifier ? ou, si ce mot vous semble étrange dans la bouche d'un chrétien, de se réjouir ? Est-ce d'avoir accompli de si grands travaux, supporté tant d'épreuves, fondé tant d'églises ? Non : c'est, dit-il lui-même, de s'être conduit avec simplicité et sincérité, c'est-à-dire, comme il l'explique immédiatement, d'avoir écarté tout artifice humain pour n'agir que sous l'impulsion de la grâce de Dieu.

C'est qu'en effet on peut travailler à une œuvre chrétienne de deux manières bien différentes : se préoccuper uniquement du but, ou se montrer scrupuleux sur les moyens. Celui qui suit la première de ces deux marches appelle à son secours tout ce qu'il a d'intelligence en lui, d'influence au dehors ; s'il ne peut marcher droit, il biaise ; à l'intelligence il ajoute l'adresse ; à l'influence l'intrigue, et, s'appuyant sur son intention finale,

il en vient à bâtir la maison de Dieu avec des pierres empruntées à Satan. Le chrétien simple, au contraire, ne s'inquiète ni de la promptitude de sa réussite, ni de l'étendue de son œuvre; il regarde seulement à ses mains pour s'assurer qu'elles sont pures, et à son œuvre du moment pour se convaincre qu'elle est avouable. Ou plutôt, il se borne à mettre en œuvre les instruments que Dieu lui donne, à profiter des occasions qui lui sont fournies; et si, au moment d'atteindre un beau succès, il voit son attente trompée, il s'arrête, se console et recommence ailleurs avec la même simplicité; il a travaillé avec droiture, tandis que s'il eût cherché à franchir les obstacles par des voies détournées, alors même qu'il eût réussi, son œuvre lui eût semblé manquée; bonne par ses résultats, elle eût été mauvaise dans ses moyens; et bien loin de songer à s'en glorifier devant Dieu, ce chrétien n'y aurait vu pour lui qu'un sujet de tristesse et de honte.

De ces deux voies, quelle est celle que nous suivons? je l'ignore et je n'ai pas besoin de le savoir, pourvu que chacun le sache pour lui-même. Mais, ce que je voudrais dire encore, c'est la différence profonde qui sépare l'état d'esprit de ces deux hommes, et montrer qu'en effet la joie n'est possible que dans la simplicité et la sincérité.

Vous qui vous êtes dit qu'avant tout vous vouliez réussir dans une entreprise chrétienne, et qui, pour y parvenir, employez toutes les ressources de l'art humain, voyez quelles difficultés vous amoncellez à vos pieds: non contents d'avoir le monde contre vous, vous y mettez Dieu lui-même qui ne peut pas bénir et qui détruira tôt ou tard votre œuvre. Vous bâtissez en vain; la maison croulera lorsque vous croirez y poser la dernière pierre. Convenez-en avec nous: jusqu'ici votre travail a été pénible; vous vous êtes perdu dans un dédale de combinaisons, vous tremblez en songeant à la mobilité de tous vos points d'appui; vous sentez que, dans un tel travail, vous êtes réduits à vos propres ressources, vous n'osez plus prier; la foi se dissipe, le secours d'en Haut ne vient pas; vous êtes malheureux dans vos mécomptes, et malheureux dans vos succès. Vous ne

sauriez rien entreprendre sans instruments et sans hommes, et comme souvent les premiers vous manquent et que les seconds vous résistent, vous finissez par gémir et vous consumer dans votre propre impuissance.

Ah ! combien le chrétien simple et sincère est plus heureux que vous ! Toujours assuré de réussir, puisque son élément de succès est dans l'absence même de toute combinaison, il n'a besoin que d'une disposition d'âme dont il est toujours maître : sa droiture, sa candeur, son abandon à la volonté de Dieu. Comme son esprit se repose doucement dans cet oubli de toute ruse, de toute crainte ! comme il lui est facile de dire à Dieu : « Que ta volonté soit faite, » lui qui n'a point de volonté propre ! et facile d'attendre le succès, lui qui ne compte sur rien ! Il parle à Dieu et aux hommes à cœur ouvert, il expose ses idées, ses projets, ses travaux à qui veut les entendre, même à ceux qui pourraient ne pas les goûter. Sa maison est de verre : du dehors, le monde peut le suivre des yeux à l'intérieur, car les regards indiscrets n'auront rien à reprendre ou lui n'a rien à cacher.

Enfin, remarquez qu'une telle conduite est à la portée de tous : pauvres et riches, ignorants et savants, enfants et vieillards. Tous les hommes ne possèdent pas intelligence, fortune, autorité pour en user avec art ; mais tous possèdent, dès qu'ils le veulent, simplicité et droiture, et tous ainsi sont également assurés d'être agréables à Dieu, qui ne regarde ni à la hauteur, ni à l'étendue de l'œuvre, mais uniquement à l'intention de l'ouvrier.

CCLIV. MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS II.)

Nous trouvons ici à la fois le précepte et l'exemple de la ré-préhension fraternelle : le précepte dans les recommandations de Paul au sujet de l'incestueux, et l'exemple dans le retard que cet Apôtre met à se rendre à Corinthe.

Paul aurait voulu que les Corinthiens reprissent avec moins de rudesse ce pécheur scandaleux, afin de ne pas l'affliger outre

mesure; ensuite, si lui-même a tardé à se rendre au milieu d'eux, censeurs trop sévères, c'est précisément aussi pour les épargner. Soit donc qu'il prêche, soit qu'il agisse, l'Apôtre nous enseigne toujours que cette répréhension, pour devenir efficace, doit être faite avec charité.

De toutes les vertus évangéliques, il n'en est peut-être pas de plus facile à pratiquer, et cependant il n'en est peut-être pas non plus de plus négligée que cette correction fraternelle de la part des chrétiens. Quoi de plus facile en effet que de voir le mal chez les autres, de le leur signaler? Et toutefois, combien rares sont parmi nous des hommes qui osent ainsi faire?

D'où vient donc notre retenue? — De la crainte que nos réprimandes soient mal reçues, qu'elles restent infructueuses ou qu'elles ne produisent que de l'irritation chez ceux qu'elles sont destinées à corriger. Il faut convenir que ces prévisions ne sont pas sans fondement, et que presque toujours les observations les plus justes sont repoussées avec dédain par ceux qui devraient les recevoir avec reconnaissance. Mais faisons un pas de plus, et demandons-nous quelle est la cause de l'irritation des frères que nous nous hasardons à reprendre. C'est d'abord; sans doute, leur orgueil blessé à la vue d'un de leurs semblables se faisant leur juge; c'est ensuite la honte d'avoir été surpris dans leurs faiblesses; le lien qui retient notre langue est donc bien jusqu'ici dans la main de ceux que nous n'osons conseiller. Mais sont-ce bien là toutes les causes qui provoquent la mauvaise humeur de ces hommes par nous censurés? Leur dépit n'est-il pas aussi excité par une juste pénétration de nos pensées secrètes? Ainsi, ne leur avons-nous pas parlé de telle sorte qu'ils aient pu croire que nous nous estimons meilleurs qu'eux? N'avons-nous pas mis dans nos censures un ton de reproche qui semblait dire que c'était nous plus que Dieu qu'ils avaient offensés, et une insistance qui décelait plus notre désir de prouver que nous avons raison, qu'elle ne manifestait notre espérance de voir ces pécheurs se justifier? Dès lors, n'est-ce pas nous aussi, censeurs plus exacts que chrétiens, qui rendons infructueuses nos critiques les mieux fondées?

Ah ! si nous étions allés vers ces frères coupables avec l'amour dans le cœur, si nous leur avions parlé avec ce saint tremblement que donne l'humilité, si nous avions confondu notre cause avec la leur, si nous nous étions accusés avec eux ; (et qui de nous ne peut le faire avec sincérité ?) en un mot, si ces frères avaient pu reconnaître à l'émotion de notre voix, à l'humidité de nos paupières, que l'amour inspirait nos démarches, certainement nous n'eussions pas été ainsi reçus ; et se fussent-ils d'abord révoltés contre nos paroles, ils n'eussent pas eu le courage de persévérer dans leur irritation, en nous voyant courber la tête, leur prendre la main et insister avec douceur. Oui, l'amour a des accents à lui qui contraignent les plus endurcis à le reconnaître ; et je n'en veux pour preuve que l'impression que font sur nous-mêmes les exhortations de saint Paul. L'Apôtre censure, tonne, condamne ; nous sentons que ce qu'il dit s'adresse, non-seulement aux Corinthiens, mais encore à nous, ses lecteurs de tous les siècles ; et cependant la pensée ne nous vient jamais de nous irriter contre lui, ni jamais de lui dire : « Médecin, guéris-toi toi-même. » C'est qu'aux accents de sa voix nous reconnaissons que les censures de saint Paul contre nous partent d'un cœur plein d'amour ; comme le récit de ses propres succès, d'un cœur plein d'humilité ; en sorte que ce n'est jamais ni notre humiliation, ni sa gloire qu'il cherche, mais bien notre salut et la gloire de Dieu. Ayons donc l'humilité et l'amour de l'Apôtre ; alors nos frères nous prêteront l'oreille ; au lieu de s'irriter, ils profiteront de nos avertissements, et peut-être un jour quelques malades rétablis viendront-ils remercier leurs fidèles et charitables médecins.

CCLV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS III.)

A ne tenir compte que des circonstances humaines, les Juifs

auraient dû être les plus empressés et les plus nombreux à se convertir après la résurrection du Seigneur; car ils avaient déjà entre les mains, et ils recevaient comme divinement inspiré, le livre des prophéties récemment accomplies par Jésus. Toutefois, chose étrange! ce ne sont pas eux, mais les Gentils qui abondent dans l'église chrétienne du premier siècle; et nous voyons saint Paul secouer à chaque pas la poussière de ses pieds contre la synagogue, pour se tourner vers les païens.

Ce phénomène s'est perpétué à travers les dix-huit siècles de christianisme déjà écoulés; le peuple qui porte dans son Ancien-Testament les preuves que Jésus est bien le Messie, s'est constamment obstiné à repousser l'Évangile; et de nos jours, où l'on s'occupe si vivement de le convertir, c'est par unité et non par centaines, comme chez d'autres peuples, que les conversions se comptent dans son sein. Qui nous expliquera ce fait? — Le voile de Moïse, reposant sur les yeux des enfants d'Abraham; c'est ce que leur dit saint Paul, et c'est ce que doit reconnaître l'incrédule.

En effet, même en niant la divinité du christianisme, il restera toujours entre les prophéties et la vie de Christ des rapports, faibles à vos yeux si vous voulez, mais à vos yeux encore incontestables. Dès lors pourquoi ces rapports indistincts ou évidents frappent-ils les païens qui ouvrent l'Ancien-Testament pour la première fois, tandis qu'ils ne sont pas même aperçus par les Juifs, qui lisent et respectent ce livre depuis leur enfance? Encore une fois parce que le voile de Moïse reste sur les yeux des enfants d'Abraham.

La double expérience en a été faite par tous les vrais chrétiens. Ils se rappellent le jour où ils ne comprenaient rien à la Bible, où, en particulier, ces Épîtres de saint Paul que nous étudions dans ce moment, étaient pour eux lettre close. Sans doute ils admiraient bien çà et là quelques beaux préceptes de morale, mais ces passages eux-mêmes ne servaient qu'à faire ressortir plus obscurs à leurs yeux ceux où les doctrines étaient exposées. Eh bien, un jour est venu où ces mêmes

hommes ont été tout étonnés, en ouvrant cette même Bible, de la comprendre et de la goûter. Comme les Apôtres à la Pentecôte, ils avaient appris, sans l'étudier, une langue étrangère, celle des Saintes-Ecritures. Comment expliquer ce changement subit et complet? — Par le voile de Moïse levé pour ces chrétiens. Aujourd'hui, ils lisent à visage découvert dans un livre écrit dans la langue de leur patrie, et offrant des pensées si claires qu'ils s'étonnent de ne les avoir pas toujours comprises.

Cette expérience, comme celle des Juifs, doit frapper l'incrédule; car n'aperçût-il, lui, aucune trace de divinité dans cette Bible, il lui resterait toujours à s'expliquer comment les mêmes hommes doués de la même intelligence voient aujourd'hui, sans nouvelles études, sans laps de temps, ce qu'ils n'avaient pas même soupçonné hier! Et plus l'incrédule insistera sur l'absence de ces preuves internes de divinité, plus inexplicable il rendra la vue qu'en ont acquise les hommes qui naguère niaient, comme lui, cette divinité. Il doit donc reconnaître, lui-même, que pour un chrétien un voile a été enlevé.

Mais quand? est-ce avant de croire? Mais comment? est-ce par l'étude? Cet homme a-t-il fait des efforts pour lire à travers les mailles du voile qui reposait sur le livre? Non; il a commencé par se convertir; et ensuite il a compris. C'est ce que dit ici l'Apôtre : « Quand ils se convertiront au Seigneur, le voile sera ôté. »

Oh! vous donc qui attendez pour croire en Jésus-Christ d'avoir vu dans sa Parole les preuves irrécusables de sa céleste origine, détrompez-vous. Il faut avant tout que vous vous tourniez vers « le Seigneur » qui, comme le dit encore ici l'Apôtre, « est cet Esprit, » l'Esprit qui vous éclairera. Pour pénétrer à salut le sens de la Bible, il faut que vous soyez munis d'un flambeau que Dieu seul peut mettre entre vos mains.

Et pourquoi donc en serait-il autrement? N'est-ce pas de pardon que vous avez surtout besoin? N'est-ce pas votre cœur qui avant tout doit être changé? Et si de tout cela il vous faut

des preuves écrites, vos péchés ne sont-ils pas assez profondément burinés sur votre conscience, pour vous démontrer l'impérieuse nécessité pour vous d'un Sauveur? Dieu pour conduire au salut imposera-t-il donc au genre humain, composé en presque totalité de pauvres et d'ignorants, l'étude approfondie d'une laborieuse apologétique? Non, non; il s'adressera à tous dans une langue que tous puissent entendre; il parlera à leurs cœurs, leur retracera leur misère et leur offrira son pardon. Alors, sur ceux qui auront tourné vers lui leurs regards, il dirigera sa merveilleuse lumière, et de devant leurs yeux appesantis lèvera le voile de Moïse. Heureux celui qui s'humilie et laisse faire le Seigneur!

CCLVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS IV.)

« J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Emu de gratitude envers l'Éternel qui l'avait lavé de toutes ses iniquités, David prononce le premier ces paroles, et il vient en présence de tout un peuple publier la bonté de Dieu et sa propre reconnaissance. — Assuré du même pardon par le témoignage du Saint-Esprit, Paul répète les mêmes paroles et court l'Europe et l'Asie pour raconter aussi les bienfaits de son Sauveur.

Tel est le besoin que crée dans le cœur la foi chrétienne : il faut que celui qui l'a reçue en parle, qu'il la recommande à ses alentours ou qu'il la porte au loin, Aussi, depuis l'Apôtre jusqu'à nos jours, le christianisme a-t-il toujours eu des prédicateurs au dedans, et des missionnaires au dehors. Cela se comprend : il est impossible de croire à l'existence d'une éternité bienheureuse, gratuitement acquise, sans éprouver vivement le besoin de communiquer cette précieuse conviction. Comme ce savant de l'antiquité qui, après avoir longtemps cherché avec peine l'explication d'un phénomène et l'avoir enfin trouvée sans effort, se leva tout à coup et courut la ville en criant : « J'ai

trouvé ! j'ai trouvé ! » de même le chrétien éclairé d'une lumière subite qui lui montre un ciel où il n'avait jusque-là vu que le néant, et un pardon où il n'avait aperçu que la condamnation, le chrétien qui voit sortir une pleine assurance de bonheur du sein même de son désespoir, ce chrétien aussi se lève et s'écrie, en courant le monde : « J'ai trouvé le salut ! j'ai trouvé le salut ! »

Mais cette disposition missionnaire qui résulte du besoin de raconter son propre bonheur naît aussi de l'amour que développe, en nous, pour nos frères, cette assurance du salut ; l'amour de Celui qui nous a sauvés, se répand dans nos cœurs, et à notre tour nous éprouvons le désir de servir du moins d'instruments pour sauver d'autres pécheurs. Aussi, dès qu'il arrive à la foi, le chrétien, quel qu'il soit, pauvre ou riche, ignorant ou instruit, s'industrie-t-il à chercher les moyens de répandre l'Évangile. Tous ne partiront pas sans doute missionnaires ; mais tous se donneront une mission rapprochée ou lointaine dont le but sera toujours le même : évangéliser toute créature.

Ce qui fait bien sentir ici que le christianisme vient du ciel, c'est que lui seul a jamais créé ce besoin missionnaire. Toute autre religion s'est contentée de vivre chez soi ; à moins que, semblable au mahométisme, elle n'ait cherché dans la diffusion de ses dogmes un moyen politique d'établir une domination. Mais voyez si jamais les païens de Rome ou d'Athènes ont songé à faire prêcher à d'autres Jupiter ou Minerve ! Voyez si les Indous ou les Chinois nous ont jamais envoyé des missionnaires du grand Mogol ou du grand Lama ! Jamais, ni eux, ni d'autres ; et cependant ces peuples civilisés se croyaient et se croient encore les premières nations du monde ; ils nous appellent barbares ! D'où vient donc que la foi chrétienne, seule, est communicative, dévouée, aimante, si ce n'est parce que, seule, elle est divine ? Ce fait est bien digne de remarque ; nous manquons d'espace pour le développer, mais nous vous supplions d'y réfléchir.

S'il est vrai que le chrétien doit nécessairement parler parce qu'il croit, nous trouverons donc une mesure de la pro-

fondeur de nos convictions religieuses dans les efforts que nous faisons personnellement pour répandre l'Évangile. Si, pour le chrétien vivant, communiquer sa foi est un besoin, pour le chrétien allangui ce n'est plus qu'un devoir. Il en sent surtout le poids, et si par moments il le soulève, s'il essaie de parler de Christ aux âmes qui périssent, c'est sans abondance et sans joie.

Et que ceux de nous qui se reconnaîtraient à ce portrait n'aillent pas chercher des excuses dans leur manque d'habileté à faire un discours ; car on peut annoncer Christ autrement que par de belles paroles. La foi, comme l'amour, est ingénieuse. Qu'ils n'aillent pas non plus alléguer la difficulté de leurs positions ; car dans toutes les positions imaginables les chrétiens peuvent en ceci quelque chose. Dans les cachots de Philippes, Paul et Silas savaient encore prier. Nous, ne le pouvons-nous pas en liberté ? et le faisons-nous ? Que la conscience de chacun réponde, et que cette réponse lui donne la mesure de son zèle et de sa foi !

CCLVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS V.)

Dans cette seconde Épître aux Corinthiens, comme dans la première, Paul ne perd jamais de vue ces faux docteurs qui, jusque dans le christianisme, doctrine d'humilité et de fraternité, plaçaient les Juifs au-dessus de tous les autres peuples. C'est sans doute aux prétentions de ces hommes, si fiers d'être nés, sans le vouloir, dans la famille d'Abraham, que l'Apôtre fait allusion, en disant : « Nous ne connaissons personne selon la chair, et si nous avons jadis connu Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi ; » en d'autres termes : nos affections pour nos frères et nos espérances en Christ ne sont pas fondées sur les relations et les intérêts de ce monde, mais sur les relations et les intérêts du ciel : nous n'aimons pas les

Juifs parce qu'ils descendent d'Abraham, mais parce qu'ils descendent, comme tous les hommes, de Dieu ; et que, comme tous les hommes, ils peuvent arriver au Sauveur ; en sorte que notre cœur, sans se rétrécir pour nos compatriotes, nos amis, nos parents, s'est élargi pour recevoir dans ses affections tous nos semblables ; et ces êtres, qui nous étaient si chers jadis pour nos liens passagers de famille, d'amitié et de patrie, nous le sont encore plus à cette heure où nous les aimons d'un amour éternel et chrétien.

Telle est en effet l'expérience qu'a faite tout vrai disciple de Jésus-Christ. Il se rappelle le temps où il aimait *sa famille d'une* affection toute différente de celle qu'il ressent aujourd'hui. C'était un amour exclusif qu'il n'éprouvait pour aucune autre personne ; un amour mesquin qui n'avait pas de plus haute ambition que de réunir autour de ses parents les petites douceurs de cette vie, ou de leur en épargner les petits chagrins. Il avait aussi des amis qu'il préférait à tous les hommes ; il ne voulait voir que leurs qualités ; il aurait cru manquer à l'amitié, s'il n'eût pas nié leurs défauts, ou s'il eût témoigné la même affection à tout le monde. Son amour lui semblait d'autant plus grand qu'il se resserrait plus autour de quelques êtres ; d'autant plus touchant qu'il était plus partial, et d'autant plus beau qu'il était plus jaloux.

Mais du moment où ce cœur naturel et ses vertus sauvages se sont trempés dans la grâce de Dieu, tout a changé. Ce n'était plus l'homme de jadis ; c'était, comme le dit l'Apôtre, une nouvelle créature aimant toujours sa famille, mais cette fois d'un amour qui sait faire passer l'éternité avant le temps, d'un amour qui consent à reconnaître les imperfections de l'objet aimé, non pour lui en faire honte, mais pour l'en guérir ; d'un amour qui s'imposera la tâche pénible de déplaire pour être utile ; d'un amour enfin qui ne vit pas pour jouir, mais pour se dépenser au bonheur des autres. Mais en aimant aussi tous les hommes, ce chrétien se ferait aujourd'hui un reproche, un crime même, de son amour idolâtre de jadis pour sa famille et ses amis. Sans oublier les droits que donne la nature ni ceux que justifie la

sympathie, il apprend à connaître ceux que fait naître l'Évangile; il remet tout à sa place: relève Dieu et rabaisse la créature. Jadis il eût tout sacrifié à ceux qu'il aimait, excepté son droit à leur affection; aujourd'hui, il continue à aimer même ceux qui ne le paient plus de retour; il les aimera s'il le faut sans jamais le leur dire, sans en rien attendre, malgré eux, et dussent-ils le haïr!

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cet amour chrétien devenu plus pur pour la famille, plus abondant pour tous les hommes, en coulant à grands flots sur le monde, bien loin de s'épuiser, s'accroît et se purifie toujours. C'est une de ces sources qui n'ont besoin que de couler pour devenir plus pures, un de ces puits où l'eau devient d'autant meilleure qu'on y puise plus souvent. Admirable résultat qui suffirait à prouver la réalité de la grâce et la divinité de l'Évangile!

CCLVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^{me} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VI.)

Dans une société où, sur deux hommes qui labourent un même champ et sur deux femmes qui tournent la même roue, l'un est pris à Christ et l'autre laissé au monde, il est évident que certains rapports existeront toujours entre ces deux hommes ou ces deux femmes. Pour qu'il en fût autrement, dit saint Paul, il faudrait que les chrétiens sortissent du monde.

Du moment que ces rapports sont inévitables, il ne s'agit plus que de savoir ce qu'ils seront. Or, deux êtres différents ne peuvent être longtemps en rapport sans que l'un modifie l'autre jusqu'à ce qu'il s'établisse entre les deux une communauté de sentiments, de langage et d'action. Cette ressemblance s'établira peut-être lentement, peut-être par des concessions plus grandes d'une part que de l'autre; peut-être mêmes ces concessions, nulles d'un côté, seront-elles toutes de l'autre; mais toujours est-il qu'il y aura infailliblement modification des uns

par les autres; car, sans cela, tout rapport entre eux serait difficile, anguleux, déchirant, et devrait bientôt cesser.

Cette nécessité de rapports une fois admise, et l'assimilation des uns aux autres reconnue inévitable, il ne reste plus qu'à savoir lequel modifiera et lequel sera modifié : est-ce le disciple du monde qui s'imposera au disciple de Christ? ou le disciple de Christ qui s'imposera au disciple du monde? Si je jette les yeux sur ce qui se passe autour de nous, si j'étudie les rapports journaliers des disciples de Jésus et des enfants du siècle, il me faudra convenir que ce ne sont pas les gens du monde qui, en nous approchant, changent de langage, se font à nos usages et revêtent nos sentiments. Ce ne sont pas les gens du monde qui, en entrant dans une demeure, déposent leurs pensées habituelles au seuil de la porte, se façonnent pour l'heure sur le modèle qu'ils ont sur les yeux, pour reprendre en sortant leurs propres allures. Non, les gens du monde sont au moins conséquents avec eux-mêmes; incrédules entre eux et incrédules avec nous; libres dans leur langage avec leurs semblables et libres avec nous-mêmes; parlant et agissant comme si nous n'étions pas là, comme n'ayant pas honte de leur Evangile, enfin comme s'ils étaient assurés d'avoir raison. Mais nous, chrétiens, bien au contraire, à l'approche d'un homme qui ne goûte pas notre foi, nous inclinons le cours de nos pensées, nous revêtons une figure de fête, nous trouvons d'autres paroles et mettons notre voix à l'unisson de ceux dont le cri poussé loin de nous eût blessé notre oreille.

Aussi de tout cela que résulte-t-il? Que notre christianisme s'allanguit; notre sel devient insipide; nous ne sommes plus bons à rien. Il y a plus : le monde qui, tout en se rappelant nos principes différents des siens, nous voit agir cependant comme lui-même, se dit que ce n'est pas la peine de changer de foi pour garder la même conduite; que ce christianisme, dont nous faisons si grand bruit, est plus une affaire de théorie qu'une affaire d'action; et que, par conséquent, théorie pour théorie, autant lui vaut garder celle qui est en harmonie avec ses goûts. Ainsi, non-seulement nous faiblissons devant

le monde, mais nous fortifions le monde contre nous-mêmes.

Ah ! ce n'est pas là ce que Jésus demandait pour les Apôtres, en priant son Père « de ne pas les ôter du monde, mais de les préserver du mal ! » Ce n'est pas là ce que recommandait saint Paul aux Corinthiens, en leur disant : « Ne vous unissez pas aux infidèles ; » ou, plus littéralement, ne chargez pas le joug des infidèles, ne vous accouplez pas à la même charrue avec l'incrédule, pour labourer la boue de cette terre. Ce n'est pas non plus ce que faisait ce chrétien qui, disait-il, ne voulait pas entrer dans une maison où il fût obligé de laisser son divin Maître à la porte ! Et voilà cependant ce que, dans notre lâcheté, nous faisons chaque jour. Nous appelons Jésus dans le sanctuaire de nos pensées secrètes, ou dans les conversations intimes avec nos frères. Mais pour entrer dans la demeure de l'incrédule, nous laissons Jésus dehors, et en public nous aurions honte d'être rencontrés dans la compagnie du Sauveur. Comment voulez-vous dès lors que le monde ne nous modifie pas ? Et surtout, comment voulez-vous qu'ainsi nous convertissions le monde ? Ah ! brisons donc ce joug honteux, chargeons celui de notre glorieux Maître ; écrivons sur nos portes, qu'on lise sur nos fronts, qu'on reconnaisse à notre première parole notre profession de chrétien. N'attendons pas d'être dans le ciel pour confesser Jésus pour notre Sauveur ; dans la crainte qu'alors nous n'ayons plus ni ciel ni Sauveur et que devant les anges Christ ne nous dise : Vous avez eu honte de moi devant les hommes, je vous renie devant mon Père, retirez-vous, je ne vous ai jamais connus !

CCLIX^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VII.)

Il y a une tristesse selon Dieu et une tristesse selon le monde : la première conduit à la repentance, dont on ne se repent jamais ; la seconde mène à la mort qu'on pleure pen-

dant l'éternité. Nous chrétiens, nous avons expérimenté ces deux dispositions d'esprit, nous pouvons les comparer; essayons-le pour notre édification propre et pour faire avancer ceux qui sont encore à mi-chemin.

Avant de connaître le Sauveur nous avons été tristes bien des fois, mais souvent sans pouvoir assigner la cause de notre tristesse; dans cette ignorance nous accusions de nos ennuis tout ce qui se présentait à nous : les événements, Dieu lui-même, et nous déclamions contre cette vie et ses misères.

Aujourd'hui, au contraire, quand nous sommes attristés, nous savons parfaitement pourquoi; et, chose digne de remarque, ce n'est ni chez nos frères, ni en Dieu, mais en nous-mêmes que nous trouvons la cause de cette tristesse : nous reconnaissons que son vrai principe est notre péché; nous souffrons à nous sentir si misérables; aussi, bien loin d'accuser Dieu de cette souffrance, en cherchons-nous en lui le soulagement et la guérison.

Notre tristesse de jadis, venue nous ne savons d'où, ne nous conduisait nulle part; nous étions tristes et voilà tout; notre tristesse était presque une nourriture; légère, nous l'appelions douce mélancolie; profonde, nous la nommions dégoût de la vie; des deux nous nous faisons presque un mérite.

Mais notre tristesse d'aujourd'hui, dont l'origine nous est bien connue, nous conduit à la repentance, et par la repentance nous amène vers Dieu. Ici, nous ne pouvons plus nous complaire dans cette faiblesse, car nous reconnaissons que la source en est impure et nous avons hâte d'en sortir. Ici nous ne pouvons plus tomber dans le désespoir, car nous savons à qui demander notre guérison; et tandis que la tristesse mondaine consume l'être qui s'en nourrit, la tristesse chrétienne par la prière se transforme d'abord en paix et finalement en joie dans le sein du Seigneur.

Enfin, l'homme triste selon le monde ne connaît qu'un remède : la distraction; c'est un aveugle qui s'enfoncé toujours plus dans la boue pour en sortir. Comme le plaisir appelé au secours du malade est nouveau, il le relève pour un moment et

lui fait croire à sa guérison ; mais dès que cette joie nouvelle est usée, lorsque, comme les premières, après avoir laissé voir au fond son impuissance, elle l'a peut-être conduit au péché, alors cette joyeuse distraction qui devait dissiper l'ennui, se transforme à son tour en élément de tristesse. Le malheureux reconnaît qu'il a soufflé sur une nouvelle illusion, et qu'encore quelques souffles semblables sur les espérances qui lui restent, suffiront pour en éteindre le languissant flambeau. Alors viennent à la suite le désespoir, le suicide, la mort !

Ah ! combien les fruits de la tristesse chrétienne sont différents ! Le chrétien aujourd'hui, attristé par une faute, n'en connaîtra que mieux son ennemi demain. Il se précautionnera contre ce péché d'habitude, et, s'il y retombe, du moins ne sera-ce qu'à de plus longs intervalles ; ses triomphes sur le mal diminueront sa tristesse causée par le mal ; il se rappellera que, tombé jadis aussi bas, il a été cependant relevé, et cette pensée seule lui donnera courage. C'est ainsi que, même dans ses chutes successives, il puise des forces et finit par vaincre la tristesse et sa cause première, le péché.

Oui, Seigneur Jésus, il en est ainsi parce que tu nous as ouvert un libre accès auprès du Père, parce que nous savons que par toi il y a pardon à tout et toujours ! Tu es allé au devant de l'enfant prodigue en haillons ; tu as consolé le brigand en prière, tu as pardonné Madeleine baignée de larmes, tu nous as acceptés nous-mêmes, alors que nous étions encore pires que nous ne sommes aujourd'hui ; comment cesserions-nous d'espérer en toi ? Et comment nos tristesses ne s'évanouiraient-elles pas devant le soleil de ta grâce ? Oui, Seigneur, en toi tout est paix, tout est bonheur, et il y a à ta droite des rassasiements de joie pour toujours !

CCLX^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS VIII.)

Paul exhorte les Corinthiens à préparer, abondante, l'of-

frande qu'ils doivent envoyer à leurs frères indigents de Jérusalem. Toutefois, en même temps, l'Apôtre a bien soin de leur dire que ce n'est pas une obligation qu'il leur impose, mais un moyen qu'il leur fournit de reconnaître si leur charité est sincère.

En effet, l'or et l'argent appartiennent au Seigneur. S'il voulait en enrichir le pauvre, il saurait bien les retirer des entrailles de la terre où lui-même les a déposés ; ou si ce Dieu voulait que nous ne fussions que les instruments de sa charité, il saurait bien se servir même de nos mains rebelles pour accomplir ses œuvres. Mais non, son premier but n'est pas de nous arracher des aumônes. C'est avant tout de mettre en action notre charité ; c'est d'anoblir notre être par l'exercice de l'amour ; et même toute son exigence se réduit à ce que cette disposition à donner soit sincère. Rien de plus ; aussi la pite de la veuve vaut-elle plus à ses yeux que l'or des pharisiens.

Mais prenons bien garde que si Dieu peut se contenter de cette disposition morale de notre part, nous ne le pouvons pas nous-mêmes, parce que notre cœur est si rusé qu'il nous tromperait et nous persuaderait facilement que la charité est en nous, alors même que nous n'en donnons aucune preuve extérieure.

En effet, rien n'est plus commun dans le monde que d'entendre dire : « Oh ! si j'étais riche comme tant d'autres, ce serait pour moi un bonheur que de rendre service. » Non, ce n'est pas vrai. Précisément parce que vous songez à dire cela, vous prouvez que vous ne le feriez pas. Il serait plus exact de dire que vous rêvez un état de fortune qui, vous faisant nager dans l'abondance, vous permettrait de donner largement sans vous imposer des privations. Le surplus, que vous regrettez de ne pas avoir, est bien plus pour vous que pour vos frères, et vous ne protestez si vivement que vous feriez tant dans l'aisance que pour vous excuser du peu que vous faites dans la gêne. Si votre charité est si profonde, pourquoi ne la montrez-vous pas plus souvent ? Dieu vous demande-t-il ce que vous n'avez pas ? Non ; mais ce que vous avez, et aussi longtemps que

vous ne l'aurez pas distribué, il y aura doute, non pour Dieu, mais pour vous-mêmes, si votre charité est bien sincère.

Ainsi donc Dieu ne nous fixe rien ; il se contente de peu, c'est vrai ; mais que ce mot ne nous fasse pas illusion : s'il se contente de peu, c'est de la part de ceux qui possèdent encore moins, et le don de la veuve doit, pour mériter l'approbation de Jésus, être pris sur son nécessaire. La règle pour nous doit donc être de donner beaucoup, non relativement à ce que nous n'avons pas, mais beaucoup comparativement à ce que nous avons. Quand nous ferons ainsi, nous le saurons bien : notre conscience nous le dira. Quand nous ferons ainsi, nous ne chercherons pas de prétextes pour donner moins, mais des expédients pour donner plus. Quand nous ferons ainsi, nous ne nous comparerons à aucun de nos frères, mais à Jésus-Christ, qui, étant riche et heureux dans le ciel, s'est fait pauvre et souffrant sur la terre afin de nous jeter la magnifique aumône de l'éternité ! Toutes nos offrandes ne nous ruineront jamais, loin de là : plus nous nous appauvrirons par elles ici-bas, plus nous nous enrichirons dans les lieux où les voleurs ne percent ni ne dérobent ; car nos dons abondants seront la preuve que la charité, mesure de notre gloire à venir, abonde dans nos cœurs.

CCLXI^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS IX.)

Paul fait remarquer aux Corinthiens que leurs offrandes non-seulement subviendront aux besoins des pauvres de Jérusalem, mais qu'elles contribueront de plus à l'affermissement de leur foi en les poussant à rendre à Dieu des actions de grâce.

Et en effet nos aumônes peuvent avoir, en bien comme en mal, des conséquences beaucoup plus importantes que nous ne le pensons. Ce sont surtout les hommes tombés dans la misère qui regardent aux promesses faites à la piété par l'Évangile pour cette vie ; ce sont eux surtout qui acceptent cette déclaration

que la foi chrétienne élargit les cœurs. Aussi s'attendent-ils volontiers à recevoir les bienfaits des croyants mieux partagés qu'eux sous le rapport de la fortune. Je ne prétends pas les justifier ; mais je constate un fait : c'est que les pauvres jugent surtout de la foi des riches par leurs aumônes, et qu'ainsi il dépend des chrétiens dans une position aisée d'édifier ou de scandaliser ces petits en ouvrant ou refermant la main.

Si le pauvre délaissé n'élevait ses doutes que jusqu'à celui qui l'abandonne, le mal ne serait pas grand ; mais, remontant du chrétien au christianisme, ce pauvre, en voyant des hommes qui se disent frères rester insensibles à des souffrances de famille, met bientôt en question l'efficacité de la foi chrétienne elle-même ; il se demande si tout cela est plus qu'une théorie ; si cette Providence, au nom de laquelle on le console, est autre chose qu'un vain mot ; si le Dieu dont on lui parle tant n'est pas un maître partial ; et, enveloppant ainsi les hommes et les choses, les évangéliques et l'Évangile, dans une même condamnation, il passe de l'irritation à l'incrédulité, de l'incrédulité au blasphème !

Oh ! vous qui, bien vêtus, bien clos, bien nourris, n'avez jamais approché peut-être le réduit de l'indigence, ni jamais entendu les entretiens de ce cercle de misérables, vous ne soupçonnez guère tout ce qu'on y dit de vous, et tout le mal qu'y fait votre manque de charité. Parce qu'on vous salue dans nos rues, qu'on vous sourit dans vos demeures, vous croyez être aimés. Mais non ; sachez bien que ces salutations et ces sourires sont arrachés par le besoin, et qu'en réalité on vous regarde comme des avarés qu'il faut ménager dans la crainte de les rendre encore plus avarés.

Mais, d'un autre côté, représentez-vous une famille indigente jusqu'ici plongée dans un milieu d'égoïsme et d'incrédulité, voyant tout à coup un de ces chrétiens de fait, aussi bien que de parole, entrer dans sa demeure, s'informer de ses besoins, y répandre des consolations religieuses et des bienfaits temporels. Voyez comme la joie est prompte à revenir dans les cœurs, comme les âmes s'ouvrent volontiers aux bonnes im-

pressions, et comme apparaissent vite à ces infortunés un nouveau ciel, une nouvelle terre. Alors leur remonte à l'esprit cette Providence dont on leur a parlé jadis ; à cette heure, il leur semble la voir personnifiée en vous ; ils reprennent confiance, commencent à croire, prient, et enfin rendent grâce à ce Dieu que vous leur avez révélé. Vous n'avez pas seulement soulagé leurs corps, vous avez encore éclairé leurs âmes, et peut-être les avez-vous mises sur la voie du salut.

Nous ne voudrions pas exagérer les résultats spirituels d'une aumône ou d'un service rendu ; mais si de tels effets ne sont pas toujours produits, ils le sont cependant quelquefois, et il suffit qu'ils soient possibles pour que nous devions en tenir compte. Mais si le bien spirituel ne sort pas toujours d'un bienfait matériel, du moins pouvons-nous dire que le mal moral résulte souvent de son absence. L'homme qui souffre ne peut rester sans penser, sans conclure ; si ce n'est dans un sens, ce sera dans l'autre. S'il n'a pas à bénir quelqu'un qui lui donne, il maudira ceux qui lui refusent ; s'il ne rend pas grâce à Dieu, il blasphèmera son nom. Donc nos refus comme nos bienfaits peuvent avoir, en bien ou en mal, les conséquences les plus graves.

Une parole de l'Apôtre doit être encore remarquée : il appelle « saints » ceux pour qui sont les offrandes. Nous n'en voulons certes pas conclure qu'il ne faille secourir que nos frères en la foi ; mais nous pensons du moins pouvoir dire que l'aumône devant surtout avoir pour ceux qui la reçoivent un résultat spirituel, il importe de l'accompagner toujours d'une parole adressée à leur âme ; qu'ils sachent que c'est inspirés par notre reconnaissance envers notre Sauveur que nous sommes devenus libéraux envers eux, et qu'ils apprennent ainsi à reporter leur gratitude vers la source de nos bienfaits. Si le monde a peine à nous croire quand nous lui parlons de notre foi, du moins le pauvre nous croira-t-il quand il verra nos paroles confirmées par nos œuvres.

CCLXII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^{me} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS X.)

Il paraît, d'après le chapitre que nous venons de lire, qu'il y avait dans l'église de Corinthe des hommes qui racontaient avec complaisance les travaux par eux accomplis dans le champ du Seigneur, et qui ne craignaient pas de s'en glorifier. Paul, au contraire, voulait que, tout en supposant que leurs travaux fussent réels et vastes, ces hommes en rapportassent la gloire uniquement à Dieu.

Si l'Apôtre pouvait revenir de nos jours et prêter l'oreille aux récits de la plupart de ceux qui s'occupent d'œuvres chrétiennes, certes il ne pourrait pas leur adresser le même reproche, car on entend la plupart d'entre eux dire et répéter à satiété que, s'ils ont obtenu tel ou tel résultat, ce n'est pas par eux-mêmes, mais par la grâce de Dieu.

Mais supposez que l'Apôtre, présent au milieu de nous, humble et craintif comme il l'était chez les Corinthiens, élevât quelque doute sur l'importance de ces œuvres; ou je me trompe fort, ou ceux qui les ont accomplies se montreraient aussitôt blessés; ils reprendraient la parole pour rétablir longuement leur dire, et surtout emporteraient dans leurs cœurs une profonde irritation contre l'homme chétif qui aurait osé les contredire.

Pourquoi cela? Vous, dont les succès sont mis en doute, êtes-vous donc si jaloux de prouver la grandeur de l'œuvre de Dieu, que, pour l'établir, vous alliez jusqu'à haïr un frère? Non, et votre insistance dévoile votre pensée secrète. C'est vous qu'on a offensé; c'est votre gloire qu'on a ternie, et c'est elle que vous voulez venger; vos paroles d'humilité ne sont qu'un voile transparent à la faveur duquel vous voulez vous faire regarder et rendre grâce. Si vous rapportiez vraiment à Dieu la gloire de vos œuvres, vous n'auriez pas besoin de le dire en les racon-

tant ; vous commenceriez par ne rien raconter du tout. Ces paroles sont un masque qui cachent mal votre figure ; et, en vérité, mieux vaut l'orgueil avoué du mondain qui répète sans cesse : « moi je fais, moi je dis ; » car ce mondain, en se vantant, n'est que vaniteux, tandis que vous, chrétiens, en vous mettant à l'ombre de Dieu pour recevoir quelques-uns des regards dirigés sur Lui, vous êtes en même temps vaniteux et hypocrites. On croira que vous rapportez véritablement la gloire de vos hauts-faits au Seigneur quand vous ne songerez plus à le dire ; quand vous ne parlerez plus de ce que vous avez accompli et que vous laisserez vos œuvres elles-mêmes parler ou se taire.

Au reste, la dernière réflexion de l'Apôtre est bien simple : ce n'est pas celui qui se recommande soi-même qui est approuvé, mais c'est celui que recommande le Seigneur. Ainsi, vainement parviendrez-vous à tromper les hommes sur vos mérites ; vous ne tromperez jamais Dieu, qui, précisément parce que vous en tirez gloire, ruinera son œuvre entre vos mains, ou qui, par une de ces voies de lui seul connues, l'édifiera par vous, tout en la faisant tourner à votre confusion. Ah ! si vous étiez un peu plus perspicaces, vous verriez bien vite que cette gloire que vous mendiez aux hommes, les hommes eux-mêmes vous la refusent : les mondains, parce qu'ils sont jaloux de tous ceux qui s'élèvent ; les chrétiens, parce qu'ils savent que toute gloire appartient à leur Maître. Ainsi, dans tous les cas, tandis que vous croyez être élevés, vous êtes abaissés et peut-être moqués ; et l'on peut dire de vous orgueilleux ce que la Bible dit du méchant : vous faites une œuvre qui vous trompe ; et l'on pourrait ajouter : une œuvre qui ne trompe personne !

Oh ! Seigneur, ta grâce seule est capable de nous humilier. Nous pouvons bien sentir nos misères, mais nous ne saurions les guérir. Viens donc, viens, et, s'il le faut, abaisse-nous dans le temps devant nos frères jusqu'à la confusion, pour nous relever ensuite par notre humilité même, devant tes anges pendant l'éternité.

CCLXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XI, 1 à 15.)

Paul, au milieu des Corinthiens, n'avait pas voulu savoir autre chose que Christ, et Christ crucifié. Aujourd'hui il leur recommande de s'attacher à la simplicité qui est en Christ.

Et en effet la grande affaire de notre salut éternel est bien simple : nous sommes perdus par nos péchés ; Jésus nous offre le salut par sa mort ; et ainsi par la seule foi nous sommes assurés du bonheur pour l'éternité. Dès lors, pleins d'amour pour Dieu, nous lui témoignons notre reconnaissance en nous sanctifiant sous l'influence de son Esprit. Voilà tout le christianisme, tout ce qu'il suffit de savoir et de pratiquer.

Mais une telle simplicité ne plaisait ni aux Corinthiens, ni aux faux docteurs qui leur présentaient la philosophie grecque et les cérémonies juives comme complément de l'Évangile, et dès lors cette pauvre église fut troublée par des disputes orgueilleuses et sans fin.

Il nous semble entendre l'histoire de bien des églises de nos jours. Il y a chez des chrétiens sincères un besoin d'apprendre et de dire des choses nouvelles, savantes, compliquées. Ces hommes se lassent de n'en savoir pas plus que les autres, de croire comme les autres ; il faut à tout prix qu'ils se tiennent à part ; si la masse des chrétiens admettait aujourd'hui leurs subtiles doctrines, eux, par besoin de se distinguer, enseigneraient les doctrines simples de la masse des chrétiens. Et remarquez bien qu'il n'y a là, de leur part, ni cette hypocrisie par laquelle on se flatte d'abuser les autres, ni cet orgueil qu'on déplore soi-même. Non, ces hommes sont eux-mêmes leurs premières dupes. Leur orgueil est naïf, l'idée ne leur est jamais venue qu'ils puissent, comme les autres, s'égarer ; ou, s'ils le disent, c'est comme article de leur foi et non comme expérience de leur cœur. Ils ne se sentent pas faibles et ignorants, ils se savent

faibles et ignorants ; ce qui ne les empêche pas d'agir comme s'ils étaient de grands docteurs. Mais cet amour du nouveau, cette soif de se faire écouter, disons-le, cette démangeaison d'attirer les regards, pour être naïve, n'en a pas moins de tristes résultats. Comme cette nourriture spirituelle n'est ni simple, ni saine, ceux qui la prennent s'en fatiguent bien vite ; ils s'en dégoûtent avec le temps et tombent enfin dans la langueur jusqu'à ce qu'une autre excentricité surgisse dans le monde chrétien. Alors ils se réveillent encore, courent au devant de ces nouvelles doctrines, les croient, les prêchent avec la même ardeur que les premières, et démontrent ainsi aux hommes sages que, quant à eux, ils feront bien de se tenir attachés au cœur de l'Évangile : à Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Chacun de nous pourrait ainsi trouver dans sa mémoire le nom de quelques-uns de ces hommes qui, dans le cours de ces dernières années, se sont levés successivement à l'apparition de chaque nouvelle doctrine et les ont avidement aspirées, semblables en cela à ces corps faibles, maladifs, qui s'imprègnent toujours les premiers des miasmes pestilentiels qui traversent les airs.

Ne nous laissons donc pas séduire par cette prétendue profondeur, ni illusionner par cette orgueilleuse assurance. Allons demander à la Bible et non pas à l'homme ce que nous devons croire. Sans doute ces chrétiens aussi prétendent s'appuyer sur la Parole de Dieu ; mais pourquoi donc nous, lecteurs attentifs des Saintes-Ecritures, n'y avons-nous rien vu de toutes ces doctrines, jusqu'à ce que ces novateurs soient venus eux-mêmes nous les y montrer ? Parce qu'elles n'y étaient pas, pas plus que n'y seront les nouveautés qu'ils y découvriront encore demain.

Oui, encore une fois, la Parole de Dieu est simple et doit l'être, puisqu'elle est aussi destinée aux pauvres en esprit et aux petits enfants. Depuis des siècles, elle sauve des âmes par la connaissance vulgaire de Jésus-Christ crucifié ; et nous aurions beau la fouiller encore, nous n'y trouverions jamais ni un nouveau Christ, ni un nouvel Esprit, ni un nouvel Évangile.

Eh ! de grâce, que voulez-vous donc de plus ? Christ ne vous a-t-il pas pardonnés ? Le Saint-Esprit ne vous a-t-il pas régénérés ? Le ciel, sa félicité, son Dieu, son éternité, ne sont-ils pas à vous ? Le salut doit-il donc devenir matière à dispute, piédestal d'orgueil, arme de Satan ? Maintenant que vous le connaissez et le possédez, n'avez-vous pas mieux à faire qu'à déchiqueter les mots dans lesquels il vous a été annoncé ? N'avez-vous pas plutôt à vivre, à agir selon lui ? Au lieu de discourir sur ce qu'il faut faire, ne vaudrait-il pas mieux l'accomplir ? Au lieu de répéter toujours des sentences, ne serait-il pas bientôt temps de les pratiquer ? Réalisons donc enfin, réalisons ce qui n'est encore chez nous qu'à l'état de théorie ; usons de ce que nous possédons, et ne soyons pas de ces avarés spirituels qui amassent toujours de nouveaux trésors de science, sans jamais les dépenser.

CCLXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XI, 16 à 33.)

Quel récit palpitant de vie et de vérité ! Ne croirait-on pas entendre l'Apôtre lui-même ? N'éprouve-t-on pas la conviction intime que tout cela a vécu et s'est ainsi passé ? On lit dans le cœur de Paul, on y voit son embarras pour dire, sans orgueil, ce qu'il a fait dans l'œuvre de Christ. On sent qu'il craint véritablement de donner une haute idée de lui-même et que, dans tout ce débat, son seul désir est de prémunir les Corinthiens contre les faux docteurs venus pour les séduire.

Les efforts de Paul, pour ne pas se vanter, nous frappent d'autant plus qu'ils contrastent singulièrement avec les efforts qu'on fait chaque jour dans notre société pour donner de soi une bonne opinion. On ne lutte pas d'ordinaire parmi nous à qui se taira le plus complètement sur ses œuvres, mais à qui en parlera le plus et le mieux. Il est vrai que nos chrétiens

n'ont pas cette vanité naïve du monde, qui s'étale et s'avoue ; non, mais ils ont quelque chose de pire : l'hypocrisie de l'humilité. Il y a combat dans leur conscience, c'est vrai, mais combat entre leur désir de se faire valoir et l'obligation qu'imposent les convenances de paraître humbles. C'est un homme qui veut être vu sans se montrer ; qui frappe du pied en marchant pour se faire remarquer au passage, mais en baissant la tête pour laisser croire qu'il ne vous sait pas là ; c'est l'orgueil drapé de modestie ; c'est la quintessence de la vanité.

Pour nous convaincre de notre désir effréné de vanterie, faisons une recherche : demandons-nous combien il se trouve dans notre vie de bonnes actions dont nous n'ayons absolument parlé à personne. Nous n'en trouverons pas ! La plus secrète est connue au moins d'un confident, et si nous ne les avons pas toutes publiées à son de trompe, ce n'est pas que nous fussions fâchés de les faire connaître, mais plutôt embarrassés pour les dire ! Ensuite faisons un second examen : demandons-nous combien il y a dans notre vie de ces secrets honteux, que nous n'avons jamais révélés à âme qui vive. Et nous en trouverons par centaines ! Ce n'est pas à dire que nous devions dévoiler notre propre honte ; mais cela prouve que, quand il nous convient, nous savons fort bien trouver des expédients pour cacher nos actions ; pourquoi donc ne parvenons-nous pas à dissimuler le bien comme le mal ? Parce que nous sommes tels que nous ne savons rien faire de bon, rien dire de bien, pas même avoir une heureuse pensée, sans éprouver aussitôt le désir de nous en vanter !

O Jésus ! ô saint Paul ! que nous sommes loin de vous ! Comme la honte nous saisit lorsque nous rentrons en nous-mêmes, nous qui ambitionnons tant la gloire au dehors ! Si le monde pouvait, seulement pour une heure, lire dans notre cœur et dans notre vie secrète, comme y lit notre Dieu, quelle rougeur couvrirait notre front ! comme nous nous hâterions de nous réfugier dans l'ombre ! comme nous nous efforcerions alors de nous faire oublier ! Quand donc consentirions-nous à être, non pas modestes, non, nous n'en avons pas le droit,

mais quand consentirons-nous à nous laisser voir tels que nous sommes? Jamais! non, je le sens, jamais! car notre être est une pâte d'orgueil pétrie dans un limon de vanité!

Mais, Seigneur, ce que nous ne pouvons, toi, tu le peux. Agis donc en nous, change-nous, humilie-nous une bonne fois; s'il le faut, dévoile si largement nos turpitudes aux yeux du monde que nous n'osions plus relever la tête, et qu'enfin, courbés sous le joug salutaire de la honte, nous apprenions à ne plus nous glorifier, si ce n'est en toi, du bien que tu nous auras fait.

CCLXV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XII.)

Le ministère de Paul, au milieu des Corinthiens, avait été si brillant qu'il ne craint pas de leur rappeler que son apostolat a été marqué parmi eux par des signes, des prodiges et des miracles. Et cependant dans cette même épître, à quelques lignes de distance, nous voyons que ces Corinthiens, témoins de la gloire chrétienne de l'Apôtre, n'en ont pas moins conçu des soupçons injurieux contre lui. S'il leur écrit et ne vient pas, c'est, disent-ils, qu'il n'a de hardiesse que de loin. S'il s'est abstenu d'être à charge à leur église, c'est par finesse et pour les exploiter plus tard par d'autres.

Tel est aussi le sort qui nous attend. Que nous leur ayons fait peu ou beaucoup de bien, en vue de nous, ou en vue de Dieu, nous pouvons y compter, les hommes seront ingrats à notre égard, et cette ingratitude, bien que coupable de leur part, semble entrer dans les plans de Celui qui du mal tire le bien.

Oui, l'ingratitude de l'homme envers l'homme est un châ-timent mérité pour l'ambitieux qui, après une longue et pénible carrière, ne trouve que déceptions; ou plutôt c'est une verge sanglante mais bienheureuse qui le ramène vers Dieu

en l'éloignant du monde. Il faut avoir expérimenté tout ce qu'il y a de vanité, d'égoïsme, d'ingratitude chez nos semblables, pour apprendre à mépriser la gloire humaine ; il est bon d'avoir le cœur meurtri sur la terre, pour nous décider à demander aux cieux un baume consolateur. Aussi voyons-nous que c'est souvent par désenchantement de l'homme que l'homme se tourne vers le Seigneur ; il est triste qu'il en soit ainsi ; mais pouvons-nous nous en étonner sur une terre de péché ?

Cette ingratitude des hommes est utile au chrétien lui-même. Il en a besoin pour apprendre à ne pas s'élever à ses propres yeux. Les œuvres que Dieu fait par ses mains sont de leur nature si excellentes, qu'en les contemplant le chrétien pourrait bien s'enorgueillir et finir par s'en attribuer le mérite à lui-même. Mais lorsqu'il voit ses enfants spirituels le perdre de vue pour marcher seuls, ses obligés le méconnaître pour s'attribuer leurs succès à eux-mêmes, ses amis l'abandonner et le calomnier, et ceux mêmes qui restent dans la bonne voie l'oublier pour songer uniquement à Dieu : oh ! il faut bien qu'alors il s'avoue que par lui-même il n'est rien et ne peut rien ; que, si quelque bien s'est accompli jadis par son canal, c'est qu'une autre main l'opérait, et qu'aujourd'hui lui-même est mis à l'écart comme un instrument usé. Cette humiliation, qui froisse son cœur, fait du bien à son âme ; elle le détache de la terre et le rattache à Dieu, elle achève de le désillusionner. Oui, pour le disciple de Jésus, comme pour l'homme du monde, l'ingratitude de leurs semblables est utile, on pourrait presque la leur souhaiter.

Voyez avec quel sentiment saint Paul accepte l'ingratitude des Corinthiens. Il ne leur en fait pas mention par irritation contre eux ; au contraire : à l'instant même où il en parle, il les nomme « ses très-chers ; » et s'il leur en fait un reproche, c'est uniquement pour leur propre bien. Loin de se réjouir de ce qu'il a fait pour mériter leur reconnaissance, il se réjouit de ses infirmités, parce que c'est quand il sent le plus vivement sa faiblesse qu'il est le plus puissamment aidé. Je prends plaisir, dit-

il, dans les injures, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour Christ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort.

Ne fuyons donc pas les mépris du monde, ne détournons pas notre face de ses injures, de ses crachats, de ses sourires ironiques; toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu. Personne n'a été méconnu, méprisé, insulté comme Christ; et jamais Christ n'a paru plus grand qu'aux heures où il supportait les insultes gratuites de ses ennemis et l'ingrat abandon de ses Apôtres. Nous sommes ses disciples : nous ne pouvons donc nous attendre à un sort différent du sien. Qu'importe que nous soyons regardés comme les balayures du monde si nous avons en partage Christ, son pardon, sa sainteté, son ciel, son éternité? Oui, Seigneur, béni sois-tu pour les approbateurs que tu nous donnes et pour les adversaires que tu nous laisses; les uns nous soutiennent, les autres nous exercent; ainsi, les uns et les autres nous détachent du péché et nous poussent également vers toi.

CCLXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS XIII.)

Aux afflictions ordinaires de cette vie s'ajoutent pour le chrétien ce qu'on pourrait appeler les afflictions de la foi : tels sont les mépris des indifférents, les persécutions des incrédules, les luttes à soutenir contre nos propres passions. Et cependant, tout en nous annonçant cette masse d'épreuves, l'Évangile nous dit, par la bouche de saint Paul, qui lui-même vient affliger les Corinthiens par ses censures et ses menaces : « Au reste, vivez en paix et réjouissez-vous ! » Comment cette paix, cette joie sont-elles possibles au milieu des douleurs? Essayons de nous en rendre compte.

Sans doute pour le chrétien comme pour l'homme du monde la douleur reste cuisante, le mépris froissant, la persécution

bien lourde. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que ces afflictions se changent toujours en sujet de réjouissance ; mais du moins toutes ces douleurs, en tombant sur l'âme du croyant, n'y trouvent plus la même prise que sur celle de l'incrédule : ce sont des flèches qui frappent sans blesser ; c'est la dent du reptile qui serre encore, mais qui a perdu son venin. L'âme chrétienne laisse glisser à sa surface des maux qu'elle sait être passagers et suivis d'une éternelle consolation, et le baume qui découle du ciel endort ses souffrances sur la terre. Que sont les mépris d'un monde pécheur pour l'être qui se sent assuré de la faveur de Dieu ? Rien ; la légère affliction va finir et faire place à une gloire infiniment excellente : voilà ce qui émousse, brise, arrête, détourne le dard envenimé des plus cruelles épreuves.

Mais il y a mieux : quand ces afflictions sont apportées au chrétien par sa foi elle-même, quand c'est à cause du Maître que le disciple est haï ou persécuté, oh ! alors l'affliction devient elle-même une véritable source de joie ; car, comme le déclare Jésus, bienheureux est celui qui voit ainsi la récompense signalée d'avance dans le ciel ! Les plaies ensanglantées dans les mains, les pieds et le côté du Sauveur suffirent pour faire reconnaître à Thomas son Seigneur et son Dieu ; de même la haine et les persécutions certifient au chrétien qu'il est sorti du tombeau de ce monde incrédule et pervers pour passer à la vie de la foi et de la sainteté. Aussi longtemps que le méchant le laissait tranquille, le disciple de Jésus pouvait douter de sa fidélité chrétienne, toujours importune au pécheur ; mais à cette heure la rage du lion lui montre que c'est bien du fouet de son Maître qu'il a sanglé cette conscience irritée.

Mais il est un sens plus vaste et plus noble dans lequel les souffrances deviennent autant de joies, sens que le cœur seul peut comprendre. Le voici : je sais que Jésus m'a pardonné tous mes péchés ; je sais qu'il m'a fait le don d'une éternité de bonheur et que bientôt je serai mis en possession du ciel, de Dieu, de Christ, des anges, de l'univers ! Je sais que rien au monde ne peut me ravir cette immense et prochaine félicité ; comment dès ors ne serais-je pas heureux d'avoir quelque chose à faire pour

celui qui m'assure tous ces biens? Comment ne serais-je pas joyeux d'être trouvé digne de souffrir pour sa gloire? Comment ne serais-je pas fier de contribuer pour ma part à l'accomplissement de ses vastes desseins? Ah! ce que je devrais craindre bien plus que ces légères épreuves, ce serait de manquer d'occasion de lui témoigner mon amour. Oui, je l'avoue, je tiens encore à cette vie, mais c'est surtout pour avoir le temps de faire et, s'il le faut, de souffrir quelque chose pour avancer le règne de mon Dieu. Des siècles ne me manqueront pas pour jouir dans le ciel, et les heures me manqueront peut-être pour me dévouer dans cette terre. Adviennent donc travaux, épreuves, souffrances, persécutions, je les attends en paix et avec joie; ce n'est pas souffrir que souffrir pour Celui qui me donne l'éternité!

CCLXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX GALATES, CHAPITRE I.)

En commençant son Épître, Paul s'attache à démontrer aux Galates que ce n'est pas de la part des hommes qu'il a reçu l'Évangile, mais de la part de Dieu.

Le plus simple disciple de Jésus, bien que dans un sens plus restreint, peut répéter ce que dit saint Paul; car il a puisé sa foi dans la Parole, inspirée elle-même sous la direction du Saint-Esprit. Aussi le chrétien, une fois qu'il a cru, a-t-il cru pour toujours; jamais il n'aura la pensée de chercher un autre Évangile.

Ce privilège d'être instruit directement de Dieu et d'avoir à consulter un Livre impassible, et non des hommes passionnés, est un des plus grands que le Seigneur nous ait accordés. Nous pouvons ainsi, toutes les fois que nous le désirons, interroger notre Dieu, converser avec lui, lui faire redire ses promesses, renouveler ses consolations; et, chose remarquable! chaque fois nous retrouvons à l'entendre un nouveau plaisir.

Pour mieux apprécier ce privilège, supposez que le récit des

faits évangéliques ait été simplement confié à une suite d'envoyés chargés de le transmettre de vive voix successivement à toutes les générations. Quelle n'eût pas été notre crainte en prêtant l'oreille au bruit lointain de cette longue chaîne d'hommes résonnant à travers les siècles, de ne recevoir que des sons affaiblis ou altérés de la révélation première? Ces hommes eussent-ils été infaillibles, quelle n'eût pas été notre angoisse en pensant que peut-être ils ne nous avaient pas encore tout dit? Quelles difficultés pour les consulter toutes les fois que nous en aurions eu besoin! Et, d'un autre côté, comment avoir d'assez nombreux prophètes pour instruire de vive voix un milliard d'hommes? Ces prophètes nous fussent-ils envoyés, comment ce milliard d'hommes auraient-ils toujours trouvé l'opportunité de les entendre?

Cependant cette supposition, toute déraisonnable qu'elle est, se trouve réalisée dans une communion chrétienne où l'on prétend remplacer la parole écrite par la parole articulée, où Dieu doit se taire pour laisser parler le prêtre.

Combien n'est pas plus douce la position d'un homme qui, pour s'instruire, peut se borner à feuilleter un livre placé sous sa main, toujours dans sa demeure, et qu'à lui seul il possède tout entier? Quelle ne doit pas être sa joie de porter dans son cœur, pour lui expliquer ce Livre, l'Esprit-Saint, interprète indépendant des événements et des hommes? Ce chrétien peut être isolé du monde, jeté dans un désert, une prison, un lit de souffrance, mais partout il lui sera facile de se faire accompagner par la Parole, qui l'instruit, le console et le sauve.

Et, toutefois, quelque grand que soit ce privilège, voyez combien peu nous en faisons de cas : cette Parole de Dieu qui devrait être attachée à nos mains, portée à notre chevet et nous suivre en voyage, cette parole que notre oreille devrait constamment écouter, nous l'étouffons dans les feuillets de notre Bible, presque toujours fermée. Nous l'interrogeons bien quelquefois, mais presque toujours sous l'aiguillon du devoir, rarement par l'attrait du plaisir. Encore si nous la consultations pour suivre ses avis? Mais, hélas! c'est pour contester avec

elle, pour lui marchander notre obéissance. Aussi, après l'avoir lue, par acquit de conscience, recommençons-nous à lui désobéir.

Ah ! prenons-y garde ! la grandeur du privilège entraîne la grandeur de la responsabilité. Nous ne pourrons pas, comme d'autres, dire au dernier jour que notre instruction a été abandonnée au caprice des hommes ; c'est Dieu lui-même qui en a placé l'instrument entre nos mains ; c'est ici le cas d'appliquer cette parole : qu'il nous a été beaucoup donné et qu'il nous sera beaucoup redemandé ! Reprenons donc cette Bible avec un redoublement de zèle, de joie et de bonheur, et que notre main ne s'en dessaisisse que pour saisir les biens éternels promis à notre foi.

CCLXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX GALATES II.)



Si dans les doctrines humaines celle qui tient le milieu entre deux extrêmes est souvent la plus sage, il n'en est pas ainsi dans les doctrines de Dieu. L'homme borné dans son intelligence ne peut suivre une pensée jusqu'au bout ; d'ailleurs il trouve presque toujours à côté d'elle une pensée contraire tout aussi rationnelle que la première ; en sorte qu'il juge plus prudent de les limiter l'une par l'autre. Mais Dieu, qui connaît la vérité tout entière et la voit complète du premier regard, doit nous l'avoir transmise telle dans les points essentiels au salut. Ainsi, en considérant nos intentions presque toujours bonnes, et nos œuvres presque toujours mauvaises, Dieu ne nous a pas dit que notre salut dût s'accomplir en partie par nos forces et en partie par son secours ; non, mais uniquement par sa grâce, rien que par sa grâce, toujours par sa grâce, partout et en toutes choses par la grâce. Nous ne trouvons pas d'expressions assez tranchantes pour dire que dans notre salut nos œuvres n'entrent pour rien et la grâce pour tout !

Telle est aussi la pensée qui domine dans la plupart des Épîtres de saint Paul, et en particulier dans celle que nous lisons. L'Apôtre vient de raconter qu'il n'a pas permis de circoncire Tite ; qu'il a résisté aux chrétiens judaïsants, et qu'enfin il a censuré Pierre lui-même ; et tout cela dans le but unique de combattre la prétention, naturelle au cœur humain, de compter pour quelque chose les œuvres dans le salut. Et remarquez que l'Apôtre met une telle importance à détruire cette prétention qu'il refuse pour Tite cette même circoncision qu'il avait permise à Timothée. Pourquoi cette différence ? Parce que, dans le premier cas, Paul n'avait attaché aucune valeur à cet acte, mais que, dans le second, d'autres prétendaient lui donner du poids dans l'affaire du salut. De même, s'il reprend Pierre pour s'être retiré de la table des Gentils à l'arrivée des Juifs, lui, Paul, qui dans une autre circonstance avait consenti, par égard pour ces mêmes Juifs, à remplir un vœu dans le temple de Jérusalem, c'est qu'en se rasant la tête il avait simplement voulu montrer qu'il ne rejetait pas Moïse, tandis que Pierre, s'écartant de la table des païens convertis, avait donné à croire qu'il regardait la pureté légale comme un mérite dans un racheté de Jésus-Christ. Enfin, si ce Paul, qui résiste ici aux judaïsants, avait pourtant dit ailleurs qu'il se faisait « tout à tous, » c'est que, disposé à céder lorsque sa concession ne compromettrait pas le glorieux salut de Christ par un mélange impur d'œuvres humaines, il résistait avec fermeté dès qu'on voulait entamer l'intégrité de l'Évangile de grâce.

Sur ce point, point central, point unique du salut, l'Évangile est donc absolu, radical, inconciliable avec toute autre prétention. Mais pourquoi Paul ne se contente-t-il pas de le dire une fois pour toutes ? pourquoi donc y revient-il si souvent ? C'est qu'il n'y a rien à quoi l'homme tienne autant qu'à sa prétention de mériter. Nous avons vu des chrétiens de Rome, de Galacie, de Jérusalem, céder tous jadis à ce triste penchant, comme nous voyons encore aujourd'hui des hommes, tout en acceptant Christ pour Sauveur, mendier cependant la permission d'ajouter quelque chose de leur fonds à ce salut complet. Voyez dans

cette vaste église, dont Christ, crucifié, fait cependant la base en théorie, comme on ramène sous toutes les formes la nécessité des œuvres pour parachever, dit-on, les souffrances du Sauveur. Voyez, dans la partie morte de nos propres églises, comme l'incrédule qui, serré de près, serait obligé de convenir qu'il ne croit ni en Jésus-Christ ni peut-être en Dieu, affiche cependant la prétention d'être honnête homme et de mériter un ciel qui, selon lui, n'existe pas! Voyez parmi nos orthodoxes de tête combien il en est qui vous disent que le salut est bien par la grâce, mais que cette grâce doit être méritée! Combien qui reçoivent Jésus comme un demi-Sauveur, accepté pour compléter la somme de bonnes œuvres qu'eux paient à Dieu pour acheter le ciel. Enfin, voyez jusque chez les chrétiens cet aveu humiliant, qu'ils ont été reçus en grâce, prendre des formes orgueilleuses. N'est-ce pas assez d'indices de la profondeur de la gangrène qui nous ronge le cœur, de notre vice originel, et faut-il encore s'étonner que saint Paul porte le fer rouge dans le fond de notre plaie? Non, non, on ne saurait trop le redire à notre orgueil, polype haché en mille morceaux et toujours renaissant : le salut est gratuit, complètement gratuit, rien que gratuit, comme le déclarent surabondamment ces paroles empruntées à la Bible elle-même : « Vous êtes justifiés gratuitement par sa grâce, par le rachat qui est en Christ Sauveur. » S'il est possible de dire plus, qu'on nous apprene comment!

CCLXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX GALATES III.)

Si nous sommes sauvés par la grâce, pourquoi donc la loi nous a-t-elle été donnée? Voilà l'objection qu'examine saint Paul dans ce chapitre, et en voici la solution : La loi nous a été donnée comme on donne au criminel le code qui le condamne, afin que, comparant sa vie à chaque article, il puisse se convaincre qu'il mérite d'être condamné. Si ce criminel n'avait ja-

mais en pour guide que ses propres notions de justice, il aurait pu, méconnaissant l'énormité de ses crimes et la gravité de la peine qu'il encourt, transgresser telle loi spéciale du royaume; mais dès qu'il a eu sous les yeux la loi écrite, il ne peut plus arguer de son ignorance ni mettre en doute la justice de sa condamnation. De même, si l'homme n'avait eu pour conducteur que sa conscience, il aurait pu ne pas savoir, par exemple, que la convoitise lui était interdite, ou que se faire une idole était un crime devant Dieu. Mais, en face du Décalogue, cet homme ne peut plus s'excuser par son ignorance; en rapprochant sa vie de la loi de Dieu, il se sent plus vivement pécheur, et ce sentiment plus vif l'amène enfin à accepter la grâce qui lui est offerte en Jésus-Christ. Voilà ce que signifient ces paroles de l'Apôtre : « La loi a été un conducteur pour nous amener à Christ, conducteur qui nous tire en sens contraire, il est vrai, mais qui nous fait arriver cependant au but, précisément parce que ses exigences nous donnent la pensée d'échapper à ses menaces en nous réfugiant dans les bras d'un Sauveur. »

Cette solution, donnée par saint Paul pour expliquer l'intervention de la loi dans un salut qui devait s'accomplir par la grâce, nous met sur la voie de la solution d'une seconde difficulté soulevée de nos jours : Pourquoi, dit-on, Jésus-Christ est-il venu si tard sauver le genre humain? La raison en est bien simple : c'est qu'il fallait au genre humain le temps d'expérimenter sa faiblesse avant de pouvoir apprécier le pardon que sans cela peut-être son orgueil eût repoussé. Il fallait du temps pour que se déroulât, aux yeux de chacun, la longue suite des crimes de sa race en confirmation de sa propre impuissance à satisfaire aux lois de la conscience et de Sinaï. Et l'expérience l'a démontré, l'histoire criminelle de leurs nations a été pour les Juifs, les Grecs et les Romains, un puissant ressort pour amener ces êtres dégradés au Sauveur. D'ailleurs de longs siècles, placés entre les prophéties et leurs accomplissements, ne rendaient-ils pas plus éclatante l'intervention de Dieu? Qui songerait aujourd'hui à se plaindre que cinq cents ans se soient écoulés entre la rédaction du cinquante-troisième chapitre d'E-

saïe annonçant la vie entière du Messie, et la réalisation de cette vie en Jésus-Christ? On le voit, ce n'est donc pas sans raison que le Sauveur s'est fait attendre quatre mille ans.

La solution si simple de ces observations devrait bien nous rendre plus timides à soulever de nouvelles difficultés contre la Bible, ou, du moins, plus patients dans l'attente d'une explication satisfaisante de celles que nous avons déjà rencontrées. Le doute est une poussière qui cache le soleil de la vérité chrétienne à l'homme la soulevant sur son chemin. Le voyageur plus calme marche sans hâte, attend des secours, et finalement arrive plus vite et moins fatigué. Or, le secours que vous pouvez attendre est assuré, prompt et puissant : c'est celui du Saint-Esprit. Demandez-le donc, et vous verrez bientôt pénétrer par degrés, dans cet abîme de ténèbres que vous aviez cru insondable, la lumière qui, une fois répandue, ne saurait plus ni se retirer, ni pâlir.

CCLXX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX GALATES IV.)

Après avoir rappelé l'histoire d'Abraham, de Sara et de leur servante, Paul dit, selon le texte d'une de nos versions : « Or ces choses doivent être entendues par allégorie; car ce sont les deux alliances : l'une, le mont Sina qui ne produit que des esclaves, et c'est Agar; car le nom d'Agar veut dire Sina, qui est une montagne en Arabie. »

Ces paroles semblent faire entendre que toute l'histoire d'Agar n'est qu'une allégorie préfigurant dans l'Ancien-Testament les événements qui devaient s'accomplir sous la nouvelle Économie. Cependant, soit parce que cette traduction est imparfaite, soit parce que le génie de la langue que parlait saint Paul permet des tournures de phrases dont il faut s'éloigner dans une traduction française pour rester fidèle au sens, nous sommes persuadés que telle n'est pas la pensée de l'Apôtre. Saint

Paul a simplement voulu dire que cette histoire d'Agar fournissait une image ou, pour nous servir d'un terme emprunté à une langue moderne, une *illustration* bien propre à faire comprendre l'état de servitude spirituelle dans lequel restaient les juifs convertis qui prétendaient se sauver par l'accomplissement de la loi de Sinaï. Ainsi, ce qui semble ici un argument n'est qu'une comparaison.

Ce passage ainsi compris ne choque plus notre intelligence par un manque de logique, mais il étonne encore notre imagination par les rapports merveilleux qu'il présente entre les deux termes de la comparaison, Agar et Sinaï. Cela est vrai; mais remarquez que ces rapports ne nous étonnent que parce que nous oublions que nous sommes en face du Livre de Dieu. Si nous nous l'étions rappelé, nous n'aurions vu dans cette justesse de l'allégorie qu'une preuve de plus que ce n'est pas au hasard que le nom de la servante d'Abraham a été choisi, pas plus que ce n'est au hasard qu'une montagne a été désignée pour la promulgation de la loi. Quand Dieu imposait ce nom à cette femme et donnait cette femme pour servante à Abraham, quand il indiquait une montagne pour y publier le Décalogue, quand enfin il dirigeait l'histoire d'Agar et les événements de Sinaï, ce Dieu savait fort bien déjà que Paul devait naître et écrire une lettre, d'abord adressée aux Galates et ensuite destinée au genre humain; et dans sa prescience ce Dieu préparait à l'Apôtre, par le choix de ces lieux et de ces noms, la belle allégorie qui devait rendre sa pensée intelligible et frappante. Nous ne pouvons au contraire qu'admirer l'insondable sagesse dirigeant à travers les siècles les plus petits événements pour les faire entrer dans les plus vastes plans. Il n'en coûte pas plus à ce Dieu, puissant en conseils et en moyens, de conduire à la fois la course de milliers d'insectes sous l'herbe de nos champs que de diriger des myriades de soleils dans l'espace. Prétendre qu'il ne s'occupe pas de circonstances si mesquines, c'est en définitive restreindre sa puissance; c'est supposer qu'il se fatigue comme l'homme, ou que pour lui, comme pour nous, quelque chose est grand ou petit dans l'univers!

Non, rien n'arrive que Dieu ne l'ait prévu ; le méchant lui-même ne fait le mal que parce que Dieu le laisse faire, et il le fait encore exactement selon la prévision du Maître ; en sorte que nous pouvons être assurés que, quelque événement heureux ou malheureux qu'il nous arrive, Dieu le connaissait d'avance, et que dès lors pour toutes les circonstances possibles il nous a préparé les moyens d'accomplir sa volonté. Rien ne doit nous surprendre, rien nous effrayer ; une montagne croulât-elle sur sa base et vinssent ses débris encombrer notre voie chrétienne, nous pourrions encore être assurés que Dieu nous a préparé, à travers ces ruines, un passage que nous devons chercher par la foi et dans la paix. Ainsi Sinaï a croulé ; les deux tables de la loi brisées par nos péchés nous barrent le passage vers les cieux ; mais Christ arrive, écarte ces décombres et nous trace le sentier du salut par la confiance en Lui.

Étudions donc les événements au lieu de nous en plaindre. Un chrétien, en prenant chaque matin la feuille du jour pour y lire les luttes et les crimes des hommes, avait coutume de dire : « Voyons comment Dieu gouverne le monde ; » de même sachons voir la main de Dieu partout ; car elle y est, et plaçons-nous sous sa direction au lieu de prétendre la détourner.

CCLXXI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX GALATES V.)

Rien n'est plus doux à la bouche de l'homme que la méditation. Si vous en doutez encore, écoutez les conversations qu'on tient autour de vous, et je vous garantis que neuf fois sur dix vous entendrez dire du mal de quelqu'un.

Mais étudiez en vous-mêmes ce que vous venez de remarquer chez les autres et vous reconnaîtrez qu'au milieu d'une conversation la pensée mauvaise qui vous monte à l'esprit, après avoir tourné et retourné dans votre tête, finit presque toujours par s'échapper de votre bouche. Il semble qu'un démon vous tour-

mente ! En vain vous refoulez la médisance ; le serpent cherche une autre issue et se glisse enfin sous vos lèvres. Vous ne vous trouvez soulagé qu'après avoir parlé ; mais alors aussi vous vous étonnez d'avoir pu céder à une tentation qui maintenant vous paraît si facile à surmonter.

Mais il y a mille manières, autres que la médisance, de déchirer et de mordre ses frères. Ainsi, tel dont la pensée marche dans un sens se croit en droit d'incriminer quiconque se permet de suivre une opinion allant dans une direction contraire. Il ne dira pas que cet homme se trompe, mais qu'il ment, ou du moins que c'est un opiniâtre ; tandis que lui, en agissant de même, se qualifiera de persévérant. Si, au contraire, son frère abandonne une première idée pour en adopter une seconde, toujours opposée à celle du censeur, celui-ci appellera ce changement de la mobilité ; chez lui-même il l'eût nommé conversion. C'est une tyrannie qui revient à dire : Tu penseras comme moi, ou je te maudirai ! C'est la torture appliquée à la pensée, dans une époque où les mœurs ne permettent plus de l'infliger au corps.

Qu'on ne se méprenne pas sur notre intention : nous ne voulons pas parler ici de ces jugements portés sur la foi religieuse d'un homme. Nous savons qu'il est permis de dire avec la Bible que quiconque ne croit pas au Seigneur Jésus-Christ ne sera pas sauvé. Nous savons même qu'il est souvent possible de reconnaître et de nommer ceux qui n'ont pas cette foi. Bien qu'il soit mal de le faire sans nécessité, ce n'est cependant pas de ces jugements que nous voulons parler, mais de ces blâmes jetés à propos d'une manière d'envisager un sujet étranger à la religion ; par exemple, de sentiment, de politique, de littérature, de goût, de mode peut-être ! Oui, il est des gens qui s'irritent presque que vous puissiez vous vêtir, vous loger, vous nourrir, marcher ou agir autrement qu'ils ne font eux-mêmes. Ils ne vous contraindront pas de vive force à vous réformer d'après eux, car ils n'en ont pas le moyen ; mais ils vous pousseront impitoyablement par leur censure, tombant et retombant sur vos actes aussi longtemps que vous ne les façon-

nerez pas sur le modèle des leurs. Ils ne vous laissent que le choix entre deux maux : accepter leur opinion, ou laisser déchirer la vôtre sous leurs morsures.

Et n'allez pas non plus vous dire, en pensant à tel ou tel de vos frères : « Cela est vrai, » car cela est vrai de vous et de moi les premiers. Oui, nous sommes tranchants en jugeant nos semblables; nos paroles frappent sur leur vie comme autant de coups d'épée et laissent gisante sous les yeux de l'opinion publique. Paul, qui ne saurait trop dire, dit : « Vous vous mordez, vous vous mangez les uns les autres. »

Quel compte effrayant, mon Dieu, n'aurons-nous pas à te rendre, à toi qui juges et condamnes les paroles ! Si des paroles vaines sont un sujet de condamnation, que sera-ce donc des paroles méchantes, venimeuses ? Et si nos paroles méritent des jugements si sévères, que mériteront nos actes ? Ah ! Seigneur, Seigneur, n'entre pas en compte avec nous ! Pardonne-nous d'abord ; change-nous ensuite, et que les paroles ne sortent plus de nos lèvres à l'avenir qu'inspirées par cette pensée que ton Fils, si plein d'amour, se nommait lui-même la Parole.

CCLXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX GALATES VI.)

Dans ce dernier combat contre les docteurs qui voudraient ramener les Galates de la grâce à la loi, Paul dit : « Ceux qui cherchent à se rendre agréables dans ce qui regarde la chair, sont ceux qui vous contraignent d'être circoncis. »

Cette assertion ne vous semble-t-elle pas fort étrange ! Comment serait-ce se rendre agréable à l'homme que d'exiger de lui une œuvre quelconque pour arriver au salut ? L'exempter de toute tâche ne devrait-il pas être le plus sûr moyen de lui plaire ? Sans doute ; mais lui demander de bonnes œuvres, c'est lui supposer des forces, des vertus, des mérites, et voilà ce qui chatouille agréablement son cœur orgueilleux.

Aussi, remarquez qu'au verset suivant Paul ajoute : « Ceux qui sont circoncis (en d'autres termes, ceux qui prétendent se sauver par leurs propres œuvres), ce sont ceux-là qui n'observent point la loi. » Pourquoi donc réclamer une tâche qu'on ne remplira pas ensuite? Je le répète, c'est afin d'être estimé digne de l'accomplir. Combien de princes ont pris des titres guerriers et n'ont jamais voulu marcher au combat!

Mais, chose étrange! tandis que les prôneurs du salut par les œuvres se dispensent si volontiers de les accomplir, les partisans du salut par la grâce sont ceux qui s'appliquent le plus vivement à se sanctifier. Je n'en veux qu'une preuve : Interrogez la masse des mondains, des incrédules, des malfaiteurs, descendez jusque dans nos prisons, et demandez à ces hommes comment ils pensent qu'on puisse être sauvé; c'est là surtout qu'on vous répondra que c'est en faisant de bonnes œuvres. Et cependant ces hommes accomplissent-ils ce qu'ils préconisent? — Non. — Etudiez ensuite la vie de ceux qui célèbrent le plus haut le pouvoir de la grâce, ceux qui déplorent le plus vivement leur propre faiblesse, et vous trouverez que c'est précisément cette classe de chrétiens qui fondent des entreprises missionnaires, des institutions de charité, qui répandent l'instruction et la foi; ceux qui sont les plus scrupuleux dans leur conduite privée, ceux qui sanctifient le dimanche, condamnent le jeu, s'abstiennent de fêtes mondaines. Dites que ces hommes ont leurs défauts, j'en conviens, et je les en blâme peut-être plus fortement que vous; mais enfin, reconnaissez qu'en plus d'un point ils font les œuvres que les partisans des œuvres ne font pas; tandis que ceux-ci n'accomplissent rien de bon qui ne se retrouve dans la vie des premiers.

Eh bien, s'il en est ainsi, sachons donc l'avouer; prétendre nous sauver par les bonnes œuvres, ce n'est pas les faire, c'est seulement nier notre impuissance; c'est nous déguiser notre mal, c'est cacher notre plaie sous la main pour la croire guérie. Ah! combien je préfère m'avouer la maladie qui me dévore et me confier à un habile médecin! Alors j'aurai la honte, il est

vrai, d'être tombé malade par ma faute, mais du moins j'acquerrai l'assurance de ma guérison.

A la fin du verset que nous étudions, Paul dit que ces mêmes hommes, qui se placent sous la loi, le font afin de n'avoir pas à souffrir pour la croix de Christ, c'est-à-dire pour le salut par la grâce. Mais comment la foi au salut par la croix de Christ peut-elle attirer des persécutions? L'homme ne devrait-il pas, au contraire, se réjouir de trouver une voie de salut exempte de tant de dangers, et sur laquelle Dieu le portât au but que par lui-même il ne saurait atteindre? Un spéculateur, dans les affaires de ce monde, ne recevrait-il pas avec plaisir, en don, la fortune qu'il poursuit avec tant de fatigue et au milieu de tant d'incertitudes? Non, il n'en voudrait peut-être pas, car il se sentirait péniblement humilié d'accepter un trésor qu'il est fier de gagner à la sueur de son front. De même, et à plus forte raison, l'homme qui veut arriver au ciel se trouve humilié de n'y parvenir que porté sur la croix du Christ; il préfère l'escalader monté sur l'échafaudage de ses propres œuvres. La reconnaissance pèse à son cœur ingrat, et il se donnera volontiers quelque peine pour n'être redevable à personne, pas même à Dieu! Et encore trouverait-on bien plus d'hommes disposés à recevoir en don une fortune qu'un paradis; car il est certainement plus facile de reconnaître son dénuement matériel, que de s'avouer sa pauvreté morale. L'homme est un indigent spirituel qui se plaît dans les haillons de ses vices et qui dore des couleurs de son imagination son infecte demeure pour n'avoir pas à en sortir. A force de se répéter qu'il est riche en bonnes œuvres, il finit par le croire et arrive à la prétention d'acheter le ciel, Dieu, l'éternité! Comble de folie! aveuglement du cœur! Non, rien, si ce n'est le Saint-Esprit, ne rendra la sagesse à ce fou, n'ouvrira les yeux de cet aveugle. Aussi, est-ce toujours et toujours à Lui qu'il en faut revenir!

CCLXXIII. MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS I.)

La Bible, et en particulier le commencement de ce chapitre, proclame hautement la prédestination ; et cependant c'est une de ces doctrines contre lesquelles l'esprit de l'homme se soulève le plus vivement. Ce qu'on allègue pour la combattre revient à ceci : Si tel homme est élu, il n'a pas besoin de chercher le salut, qui viendra nécessairement le trouver ; s'il ne l'est pas, ce serait bien en vain qu'il travaillerait à l'atteindre.

La réponse est facile : Dieu n'a pas seulement décrété le but, mais encore les moyens ; et de même qu'en créant le soleil il s'est dit que cet astre éclairerait le monde en suivant telle orbite, de même, en arrêtant le salut des Ninivites, Dieu a décrété la naissance et la mission de Jonas ; bien plus, quand Jonas a voulu fuir, ce Dieu a fait fléchir sa fuite vers le rivage de ceux qu'il voulait convertir.

Ainsi, non-seulement Dieu décrète le but, mais il arrête aussi les moyens. Je sais que dès lors on pourra changer la difficulté de place et dire : Comment accorder cette prédestination venant de Dieu avec la liberté qui rend l'homme responsable ? Je réponds d'abord que je n'en sais rien, et j'ajoute ensuite cette question : Et vous, comment savez-vous que cette prédestination divine et cette liberté humaine ne peuvent pas se concilier ensemble ? Vous n'en savez rien, non plus que moi ; il serait donc plus sage et plus humble à tous deux de baisser la tête et de dire : Voyons, qu'est-il écrit ? Or, le voici : « Il nous a élus, » dit Paul, avant la fondation du monde, nous ayant prédestinés selon le bon plaisir de sa volonté qu'il avait premièrement « arrêtée en lui-même. »

Eh ! quelle joie ne doit-ce pas être pour nous d'apprendre que non-seulement Dieu veut aujourd'hui notre salut, mais qu'il l'a déjà voulu hier, l'an passé, à notre naissance, à la fon-

dation du monde; que dis-je? avant la création de l'univers! Ne l'aura-t-il maintenu tant de siècles que pour l'abolir demain? Si, pour l'exécuter, il a tiré la création du néant, ne renverra-t-il pas dans le néant cette création plutôt que d'annuler sa décision première? Ce n'est pas nous qui sommes un accident dans l'univers, c'est l'univers qui n'est qu'un accident dans notre salut. Dieu ne nous a pas sauvés parce que nous nous sommes trouvés dans ce monde, mais c'est parce qu'il avait résolu d'avance de nous sauver que ce monde a été créé!

Oh! combien ces pensées grandissent notre être! Comme elles font briller la miséricorde de Dieu! comme elles nous disposent à répondre à un si grand amour par une égale obéissance! Oui, l'assurance que nous sommes élus nous pousse à nous sanctifier; car Paul ne dit pas seulement que nous soyons prédestinés à être sauvés, mais encore prédestinés à être « saints et irrépréhensibles. » Voudrions-nous sur ce point entraver le plan de notre Dieu? ne serons-nous pas, au contraire, heureux et fiers d'y entrer? et si nous n'avons pu mettre la main à la rédaction du décret ne serons-nous pas bien aises de la mettre à son exécution? Sans doute, et ce qui achève de nous encourager, c'est la pensée que Dieu travaille avec nous et qu'il ne peut pas laisser inachevée l'œuvre qu'il a décrétée selon son bon plaisir. Nous ne pouvons pas dès lors travailler en vain; courage donc, courage; le Créateur des cieux et de la terre est ouvrier avec nous. Une telle pensée pourrait relâcher l'activité d'un esclave, mais elle ne peut qu'accroître celle d'un fils. Si vous y trouvez un prétexte de paresse, prenez garde! vous donnez à penser que vous êtes encore dans la voie des réprouvés.....

Mais non, non; j'aime à croire que parmi ceux qui lisent ou entendent ces paroles, fussent-ils encore plongés dans l'incrédulité, il se trouve des élus, et c'est à eux que je m'adresse pour dire : Oh! enfants de Dieu, sachez donc qui vous êtes! sortez d'un monde qui n'est pas votre patrie; venez au ciel qui vous appartient; sachez, sachez que Dieu vous a élus, et si jusqu'à cette heure vous l'avez ignoré, sachez encore que ce jour avait été fixé pour vous le révéler. Sortez de la boue de cette terre;

vous êtes aujourd'hui des élus, demain des bienheureux ! Elevez vos regards jusqu'à la hauteur de vos destinées, et venez rendre grâce à Dieu de vous avoir fait connaître aujourd'hui que vous êtes destinés pour le ciel, de toute éternité !

CCLXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS, II.)

Une première lecture, même superficielle, de la Bible découvre déjà certains indices de la divinité de ce livre ; mais il est des preuves délicates qui ne se laissent apercevoir qu'au lecteur attentif et persévérant ; de même, les merveilles de la création proclament l'existence du Créateur pour quiconque ouvre les yeux ; mais elles ne racontent sa puissance et sa bonté qu'à celui qui les observe de près et longtemps.

C'est une de ces preuves qui échappent au premier regard que nous voudrions faire remarquer en passant.

Au livre des *Actes des Apôtres*, nous avons vu Paul, se rendant à Rome, prédire en l'an 58, aux anciens d'Éphèse, qu'après son départ de faux docteurs s'élèveraient parmi eux, et que, loups ravissants au milieu des troupeaux, ils annonceraient un évangile corrompu pour se faire des disciples.

Aujourd'hui dans cette Epître, c'est-à-dire six ans plus tard, Paul ; emprisonné à Rome, écrit à ces mêmes Éphésiens comme si ces faux docteurs étaient déjà dans leur église. Il ne les nomme pas, il ne les désigne pas même personnellement ; mais on ne peut mettre en doute leur présence ou leur passage à Ephèse, après des allusions telles que celles-ci : « Afin que
« nous ne soyons plus des enfants flottants à tout vent de doc-
« trine, par la tromperie des hommes et par leur ruse à séduire
« artificieusement. » De même, dans le chapitre de ce jour, Paul répète cette parole déjà écrite aux Corinthiens, contre les faux docteurs qui prêchaient le salut par l'observation de la loi :
« Vous êtes sauvés par grâce et non point par les œuvres, afin

« que personne ne se glorifie. » On reconnaît ici déjà cette lutte contre les judaïsants, qui devient plus évidente par la lecture du chapitre entier, où l'on voit Paul établir la parfaite égalité des Juifs et des Gentils parvenus à la foi.

Maintenant ouvrons, non plus les Épîtres de Paul, mais les écrits de Jean, et lisons, dans l'Apocalypse écrit en l'an 96, ces paroles adressées à l'église d'Éphèse : « Je sais que tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point, et que tu les as trouvés menteurs. »

Ainsi nous pouvons suivre la marche des événements ; Luc, dans les *Actes*, prédit les faux docteurs d'Éphèse ; Paul, dans son Épître, signale leur présence ; et Jean, dans son Apocalypse, rappelle leur passage : en l'an 58, la prophétie ; en 64, sa réalisation ; en 96, son souvenir. Tout n'est-il pas raconté à sa place ? L'événement ne vérifie-t-il pas la prédiction ? Et les allusions des historiens ne viennent-elles pas ensuite prouver la réalité de l'événement ? Peut-on supposer que tout cela ait été préparé d'avance ? N'est-il pas évident que de telles coïncidences résultent tout simplement de la vérité des faits ? Si quelques convictions résistaient à ce premier exemple, peut-être seront-elles entraînées par le second, que nous fournissent les mêmes passages de saint Paul et de saint Jean.

En effet, tandis que Paul dans ses Épîtres censure les Corinthiens avec force ; tandis qu'il appelle les Galates, insensés ; il n'a pour les Ephésiens que de douces exhortations ; il leur accorde même cet éloge, que le bruit de leur foi et de leur charité envers tous les saints est parvenu jusqu'à lui, au fond de sa prison. Nous ne voulons tirer de là qu'une conclusion : c'est que la charité des Ephésiens était digne de louanges et surpassait celle des autres églises. Eh bien ! c'est précisément ce que Jean nous apprend un demi-siècle plus tard, en écrivant à cette même église : « Je connais, lui dit-il, tes œuvres, ton travail, ta patience ; mais tu as abandonné ta charité première. » D'après Jean, la charité des Ephésiens avait donc été jadis remarquable ? C'est exactement ce qu'avait dit Paul, écrivant à l'époque rappelée par l'ami du Sauveur.

C'est ainsi que les Actes des Apôtres, l'Épître aux Ephésiens et l'Apocalypse se confirment et s'appuient mutuellement, non-seulement dans une prophétie prononcée, réalisée et rappelée, mais encore dans le caractère moral de cette église, mentionné par Paul quand il existe, et rappelé par Jean lorsqu'il n'existe plus. Je le répète, tout cela peut-il être le résultat de l'artifice? Se peut-il qu'un ou plusieurs imposteurs aient songé à préparer une harmonie si lointaine, si indirecte, et qui est aperçue, peut-être pour la première fois, après dix-huit siècles? Non, non, la réalité des faits seule peut rendre compte de telles coïncidences. — Si un miroir de forme circulaire, lancé contre terre, y gisait brisé en mille éclats, et que ses mille pièces, ensuite rapprochées, formassent un tout parfait, ne serait-il pas évident que le miroir avait jadis existé, et que ces fragments n'ont pas été façonnés l'un après l'autre pour faire croire à l'existence du miroir dans le passé? Sans doute, tel est le miroir de la vérité, telle est la Bible : ses feuillets rapprochés forment un ensemble si parfait, ses prophéties sont si bien vérifiées par son histoire, ses récits cadrent si juste les uns avec les autres ; ses personnages mettent avec tant d'à-propos les doctrines du livre en action dans leur vie, qu'on ne peut plus douter que le tout n'ait vécu, agi, parlé, en un mot, ne soit vrai.

Aussi, ce qui en définitive est le plus capable d'ébranler notre foi, c'est le désaccord que nous remarquons si souvent entre les principes et la conduite de certains chrétiens ; comme (il est bon de nous le dire) ce qui ébranle la foi de nos frères, c'est la désharmonie qu'ils voient entre notre conduite et nos principes. Quand nous avons été assez sincères pour rentrer en nous-mêmes, quand nous avons été choqués de nos propres conséquences, n'est-il pas vrai que nous nous sommes pris à douter de la vérité d'une religion qui agissait avec si peu d'efficacité sur nous? Rappelons-nous donc à l'avenir que l'harmonie est dans le christianisme lui-même, dans ses faits, ses doctrines, ses héros, et que si cette harmonie n'existe pas en nous-mêmes, ce n'est pas la faute de la religion, mais la nôtre propre ; et alors, loin de mettre en doute la vérité, sachons nous

humilier plus bas, prier davantage et croire avec plus de fermeté. N'accusons pas le soleil de la faiblesse de notre vue ; il ne nous manque pour l'admirer que de pouvoir le regarder en face. De même la vérité chrétienne brillera pour nous d'un éclat d'autant plus vif que notre esprit sera plus croyant pour la comprendre et notre cœur plus pur pour la sentir.

CCLXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS III.)

« La largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur de l'amour de Christ. » En écoutant ces paroles de saint Paul, on voit que les idées lui manquent pour donner une idée assez magnifique de l'amour de Jésus envers les pécheurs. C'est qu'en effet non-seulement nous, pauvres habitants de ce bas monde, mais les anges eux-mêmes, avant le sacrifice de Christ, ne pouvaient mesurer l'immensité de cette miséricorde. Il a fallu qu'elle fût déroulée devant eux par les faits de l'Évangile, pour que ces créatures célestes pussent voir seulement les bords de cet abîme de charité. Ce ne sera donc pas trop de toute notre intelligence, et surtout de tout notre cœur, pour comprendre un peu à notre tour l'amour dont nous avons été aimés.

Cet amour est large, dit l'Apôtre ; et en effet le salut de Christ s'adresse aux hommes de tous les âges, de toutes les intelligences, de tous les degrés de moralité, ou d'immoralité, devrais-je dire ; il n'existe pas une créature humaine qui ne puisse y atteindre ; l'enfant peut déjà croire, le vieillard encore prier, l'ignorant comprendre le dévouement, le pécheur pleurer ses fautes, et tous ainsi être sauvés par Jésus-Christ. Si le salut s'obtenait par l'accomplissement d'une œuvre, aussi facile qu'on voudra la supposer, il pourrait encore arriver qu'un homme fût dans l'impossibilité de l'accomplir. Ne fallût-il que faire un pas, l'enfant au berceau serait perdu, et le pécheur, repentant à son lit de mort, serait damné ! N'y eût-il qu'un

mot à prononcer, un regard à jeter, l'aveugle et le muet resteraient en dehors de ce salut. Mais non, il n'y a qu'à croire, qu'à se confier ; pour cela un cœur suffit, et un homme fût-il à la fois perclus, aveugle, criminel et ignorant, qu'il posséderait encore un cœur pour se repentir et croire à son pardon. Oui, l'amour de Christ est large, il embrasse dans son ampleur tout homme qui ne se débat pas pour échapper à ses étreintes.

La longueur de l'amour de Christ, ajoute Paul. En effet, l'amour de Christ, manifesté dans son sacrifice, va chercher pour les sauver les hommes dans la nuit du passé et plonge ensuite dans les temps à venir. Ce ne sont pas seulement les Zachées, les Madeleines, témoins vivants à la venue de Christ sur la terre, qui profiteront de sa mort expiatoire ; c'est encore Abraham qui a vu le jour de Christ et s'en est réjoui, et les croyants à naître pour lesquels Jésus a prié. Ainsi donc les siècles passés, les siècles à venir, tous les âges du monde peuvent regarder par la foi à Christ encore à naître et à Christ déjà mort ; les rayons de la foi, comme ceux de la lumière, traversent les espaces, et, de tous les points de la circonférence, se réfléchissent pour retourner également bien au centre qui les avait lancés. Ce ne sont donc pas les hommes d'une seule génération, mais ceux de tous les siècles, qui peuvent jouir des bienfaits de l'amour de Jésus-Christ.

Cet amour est profond ; oui, profond en sagesse ; car il résout l'immense difficulté de pardonner le pécheur sans tolérer le péché ; de sauver et de sanctifier. Supposez que Christ, sans quitter son séjour de gloire et de béatitude, eût laissé tomber son pardon sur notre terre ; supposez qu'il ne fût venu ni souffrir ni mourir parmi nous, quel motif aurions-nous de haïr le péché dont le pardon n'aurait rien coûté à notre Sauveur ? Et comment pourrions-nous compter sur la promesse d'un Dieu promettant le pardon, lorsqu'il aurait manqué à sa menace contre nos transgressions ? Dieu ne pouvait être qu'indulgent ou sévère : indulgent, il nous encourageait au mal ; sévère, il nous laissait tous tomber sous la condamnation. Mais sa sagesse

a évité ce double écueil en transportant la peine du pécheur confiant sur le Sauveur dévoué; et par un mystère que notre cœur féconde sans que notre intelligence le conçoive, il nous a sauvés par la foi et sanctifiés par la reconnaissance. Quiconque croira que son péché a fait couler le sang de Christ, haïra nécessairement le péché; et s'il y vit encore, c'est tout simplement qu'il ne croit pas.

Enfin cet amour du Sauveur est haut élevé, dit l'Apôtre; si haut, qu'aucun homme n'avait jusque-là pu seulement en concevoir l'idée. Ce sont « des pensées qui n'étaient jamais montées naturellement à notre cœur. » Etudiez toutes les religions humaines, tous les philosophes anciens et les sages modernes; écoutez ensuite ce qu'on appelle la sagesse des nations, ce bon sens partout à peu près le même, mais qui n'étant que le bon sens d'un pécheur est un sens perverti; tous vous diront, d'une manière ou d'une autre, que l'homme doit faire quelque chose pour gagner le ciel; ici l'on vous demandera des vertus, là des souffrances, ici des aumônes, ailleurs des macérations, mais partout on vous demandera d'escalader les hauteurs du ciel dont on vous aura plus ou moins adouci les marches. Ainsi toutes ces intelligences humaines allant en sens contraire de l'intelligence divine, comment l'auraient-elles donc jamais atteinte? L'homme creusant la terre, Dieu s'élevant au ciel, à quelle distance se seraient-ils rencontrés?

Mais il est un sens dans lequel cet immense amour me touche bien davantage, c'est dans celui qui se rapporte à ma propre âme. Oui, il est doux et sanctifiant de penser que cet amour est large, haut et profond pour moi-même; me pardonne tout, absolument tout: le passé, le présent, l'avenir, et me donne ainsi l'assurance parfaite de mon salut complet. Oui, il m'est doux de savoir que, quelle que soit ma faiblesse, la grâce de Dieu ne me fera jamais défaut et me suffira toujours. Oui, il est joyeux pour moi de me dire que Christ m'aime avant les siècles, m'aimera après les siècles, et que, d'une éternité à l'autre, il songe à moi, s'en occupe et m'attend dans son sein. Il n'est

rien de trop grand pour que je ne puisse pas l'espérer ; rien de ce que je puis imaginer que Jésus ne veuille m'accorder ; et mes vœux les plus vastes, mes désirs démesurés, sont devancés et dépassés par son amour, en sorte que je ne forme plus qu'un souhait, c'est que sa volonté soit faite ; pour moi c'est assez !

CCLXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS IV, 1 à 16.)

« Suivant la vérité avec charité. » Ce passage est souvent cité à contre-sens. On met une opposition entre ces deux mots, comme s'ils devaient se servir mutuellement de limite. Annoncez la vérité, disent les uns ; mais que ce soit avec charité. Recherchez la vérité, disent les autres ; mais surtout la charité. Ce qui signifie chez les premiers : prenez garde de ne pas attacher trop d'importance à la vérité ; et chez les autres : la vérité ne vaut pas la charité.

Certes ce n'était pas là l'opinion de Paul, et les paroles qu'il écrit ici aux Ephésiens signifient tout autre chose. Selon l'Apôtre, la vérité et la charité ne sont en aucune manière opposées, et l'une ne mérite aucune préférence sur l'autre ; elles s'unissent, ne font qu'une, comme Jésus qui est la vérité et Dieu qui est la charité ne font qu'un. La vraie charité consiste précisément à dire la vérité, car la vérité chrétienne sauve ; plus l'on sera fidèle dans l'exposition de l'Évangile, plus aussi l'on sera charitable, dans le beau sens du mot.

Voici donc ce que saint Paul a voulu dire : Suivez la vérité, qui est charité ; suivez cet Évangile qui froisse les hommes en proclamant leur corruption, mais qui ne les froisse que pour les sauver. Plus vous serez fidèles dans l'exposition de ces doctrines, mieux vous prouverez votre amour pour les âmes ; et plus cet Évangile sera reçu chez les hommes, mieux la charité se développera dans leurs cœurs.

Toutefois, il faut le reconnaître, il est des personnes qui ne

sauraient parler de la foi sans lancer l'écume de leur colère contre quiconque les contredit ; des hommes qui commencent toujours par injurier ceux qu'ils veulent convertir. Il faut encore avouer que d'autres prennent occasion de leurs croyances religieuses pour étaler leur orgueil et humilier ceux qui les écontent. Mais est-ce donc là la vérité ? Non, c'est erreur et mensonge ; et à de tels hommes il ne faut pas dire : Annoncez la vérité avec plus de charité, mais simplement : Annoncez la vérité. Une évangélisation haineuse ou orgueilleuse n'est pas plus vraie qu'elle n'est charitable ; ce n'est donc pas la forme seule, mais le fond aussi qu'il faut en changer. Quand elle sera vraie, elle sera charitable.

Ces réflexions ont plus d'importance qu'on ne le croit peut-être. La tendance que nous combattons a pour résultat d'affaiblir le zèle et d'exouser l'indifférence ; or, le danger est d'autant plus grand ici que c'est au nom de la Parole de Dieu qu'on vient au secours de notre lâcheté naturelle. C'est l'œuvre adroite de Satan citant à Jésus les mots de la Bible pour l'amener à en violer l'esprit.

Mais les exemples pris dans la vie de l'Apôtre expliqueront mieux sa pensée que le commentaire de ses paroles.

Lorsque les chrétiens judaïsants veulent transporter dans l'Évangile leur loi mosaïque, de quelles épithètes apostrophe Paul ? Il leur crie : « Faux frères, loups dévorants, fous et détours des ignorants ! » Est-ce là dire la vérité avec charité, comme on l'entend de nos jours ? Non, c'est dire la vérité qui elle-même est charité, car elle sauve les âmes de ces juifs, que de puérils ménagements auraient trompés et perdues.

Quand, pour ne pas heurter les préjugés de ces juifs devenus chrétiens qui refusaient de manger avec des païens convertis, Pierre se retire de la table de ceux-ci, que fait Paul ? Il lui résiste en face et déclare à ce grand Apôtre qu'il mérite d'être censuré ! Est-ce là suivre la vérité avec charité, comme on l'explique au milieu de nous ? Non, c'est dire la vérité qui elle-même est charité, car elle coupe court à l'erreur qui eût perdu les âmes, en tolérant d'orgueilleuses prétentions.

Enfin, accusera-t-on Paul de manquer de charité, quand il se glorifie lui-même de prêcher avec hardiesse ? Qu'on écoute son langage courageux et sévère ; aux Romains, il dit que par leur dureté et leur cœur sans repentance ils s'amassent la colère pour le jour du jugement ; — aux Corinthiens, qu'il y a parmi eux de l'envie, des dissensions, et qu'ils sont charnels ; — aux Galates, qu'ils sont des insensés ; — aux Ephésiens, qu'ils se mordent et se déchirent les uns les autres ; et à tous, sous différentes formes, qu'ils ne sont que de misérables pécheurs, remplis d'injustices, de souillures, d'avarice, d'envie, de meurtre, de fraude et de mauvaises mœurs ; et pour que ses correspondants ne prennent pas ces accusations pour des accusations banales contre la masse du genre humain, Paul les apostrophe ainsi : « Toi donc, homme qui que tu sois, qui condamnes les autres, tu es inexcusable, puisque toi qui les condamnes, tu fais les mêmes choses. »

Et Jésus, la charité même, que disait-il à ces Pharisiens qu'il voulait cependant sauver ? « Race de vipères, conducteurs aveugles d'autres aveugles, hypocrites, sépulcres blanchis au dehors et pleins de pourriture au dedans ; malheur, malheur à vous ! »

Ah ! ne veuillons pas être plus charitables que Dieu lui-même, ou plutôt n'abritons plus notre lâcheté sous le manteau d'une fausse indulgence ; avec plus de charité nous serions plus sincères et plus hardis. Quand nous nous taisons, ou quand nous délayons de rigides doctrines dans de flasques paroles, ce ne sont pas tant nos auditeurs, que nous-mêmes, que nous ménageons ; nous sommes faibles, non pour leur épargner le poids de nos censures, mais pour nous soustraire nous-mêmes au fardeau de leurs reproches ou de leurs mépris.

Oh ! Seigneur, rends-nous plus courageux, plus sincères, plus dévoués ; apprends-nous à ne rien cacher de ton conseil, à dire tout entière la vérité qui sauve, et qui seule est la véritable charité.

CCLXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS IV, 17 à 32.)

« Mettez-vous en colère et ne péchez point. » Il serait superflu de faire remarquer que ces paroles ne recommandent pas de se mettre en colère, mais qu'elles précautionnent celui qui a le tort d'y entrer contre le danger qu'il court dans un tel moment de tomber dans de graves péchés.

En effet, il en est de la colère comme de la vengeance; elle enivre si agréablement le cœur naturel que bien des hommes s'en font gloire, et il n'est pas rare d'entendre dire avec emphase : J'étais dans une telle fureur que je ne me possédais plus. — En effet vous étiez possédé du démon.

D'autres ne vont pas aussi loin et se contentent de se justifier en rejetant le tort sur leur tempérament. C'est mon sang, disent-ils; cela ne dépend pas de moi. Oui, cela dépend de vous, car personne n'est tenté si ce n'est par sa propre convoitise. Sans doute Satan rôde autour de votre cœur; mais c'est toujours vous qui lui en ouvrez la porte, et votre sang ne s'allume que parce que votre volonté y a mis le feu.

Mais c'est aux chrétiens surtout que nous nous adressons ici, et des chrétiens ne cherchent pas à justifier leur colère; ils désirent plutôt se précautionner contre ses pièges; essayons donc de venir à leur secours.

La colère est le penchant le plus humiliant de notre nature; car elle nous dépouille, momentanément du moins, de ce qui fait notre apanage, la raison. Je ne dis pas qu'elle chasse l'Esprit de Dieu de notre sein; je ne dis pas qu'elle est inconciliable avec les dispositions qu'exige l'Évangile de paix; non, tout cela se comprend sans le dire, mais je dis qu'elle nous ravale au niveau de la brute et que cette seule pensée devrait nous prémunir contre ses emportements. Pour un homme calme rien de plus hideux qu'un homme irrité; on se sent honteux pour lui;

on voudrait le soustraire à tous les regards, l'arracher à lui-même et le lier comme un fou pour l'instant de sa furie. Rien ne rappelle mieux la bête féroce, ébranlant de ses griffes impuissantes les barreaux de sa cage, que l'homme, l'œil en feu, le point fermé et la bouche écumante; le fou n'inspire que de la pitié, l'homme en colère inspire à la fois la pitié et le mépris; et tandis qu'il croit exciter l'étonnement, la terreur, peut-être l'admiration, il ne fait que jeter dans l'esprit de ses frères une juste défiance qui l'accompagnera le reste de ses jours.

Un fait digne de remarque, c'est qu'on se repent toujours de ce qu'on a fait dans un moment d'irritation; tandis que tel autre péché laisse des souvenirs séduisants, celui-ci ne laisse que des regrets; on se sent humilié devant ceux qui en ont été témoins, et humilié encore devant soi-même quand on s'y abandonne dans la solitude. C'est qu'alors nos méchancetés sont doublement coupables; nous les accomplissons sans profit, pour le stupide plaisir de faire le mal; comme pour braver le Dieu qui nous le défend; comme pour tendre une main d'association à l'ennemi de nos âmes.

Ah! que serait-ce de nous si notre Dieu avait cédé, je ne dis pas à la colère mais à sa juste indignation, lorsque nous n'étions que pécheurs? Nous aujourd'hui héritiers du Ciel, serions à cette heure une proie assurée de l'enfer! Quel homme nous a outragés comme nous avons outragé notre Créateur? et si notre Père céleste s'est réconcilié avec nous, comment ne nous réconcilions-nous pas avec l'homme qui allume chez nous la colère la plus légitime? Ne devrions-nous pas nous estimer heureux d'avoir un frère à pardonner, une injure à oublier, notre patience à exercer, pour témoigner à ce Dieu d'amour et de pardon que nous nous sommes formés à son école, et que nous, comme Lui, nous savons être miséricordieux, doux et calmes aux heures même où des cœurs inconvertis s'enorgueillissent d'être irrités? Sans doute notre longanimité ne nous obtiendra guère les applaudissements d'un monde dont la vengeance fait la gloire et les délices; mais ce qui vaut mieux, elle nous vaudra l'approbation de Dieu et de notre conscience dans cette vie, en atten-

dant qu'elle nous conduise à la paix joyeuse qui règne dans les Cieux.

CCLXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS V, 1 à 17.)

« Rachetez le temps, » nous dit l'Apôtre; en d'autres termes : accomplissez à l'instant même non-seulement la tâche du jour, mais, s'il est possible, encore celle que vous avez négligée la veille, et arrivez ainsi à retrouver vos heures, vos jours et vos années perdues dans l'inaction ou dans le péché.

Rien de plus précieux que le temps; c'est le premier élément de la vie, l'étoffe indispensable de tout ouvrage humain; rien ne le remplace, tandis qu'avec lui on remplace bien des choses. Les richesses spirituelles elles-mêmes, bien qu'elles puissent nous être données instantanément de Dieu, exigent, d'après la marche ordinaire que suit le Seigneur, du temps pour être reçues; bien que le Saint-Esprit descende du ciel sur les ailes de la colombe et avec la rapidité de la lumière, encore faut-il du temps pour en sentir la nécessité, pour étudier la Parole divine qui nous l'offre et pour le demander enfin. Aussi nous le répétons, rien n'est plus précieux que le temps.

Et cependant, ce bien, le plus précieux de tous, est celui que nous prodiguons avec le moins de regret. Nous l'employons sans peine à mille petites œuvres inutiles; nous le gaspillons dans tous les coins de nos demeures, nous le laissons tomber et se perdre sur toutes les frivolités qui passent sous nos yeux ou frappent notre oreille; nous donnons notre temps à qui veut le prendre; il suffit qu'un homme s'approche, nous parle du beau temps et de la pluie, pour que, si bon lui semble, nous perdions une heure à lui parler de la pluie et du beau temps. Nous faisons si peu de cas du temps, que nous lui préférons toutes les misères de ce monde; qu'on nous demande une obole, nous la refuserons peut-être; mais qu'on nous demande une heure, nous l'accor-

derons sans beaucoup de peine, je ne dis pas pour un œuvre utile, mais pour la dernière futilité. Ecoutez plutôt les conversations oiseuses qui bourdonnent autour de vous, suivez les pas qui s'égarer au hasard à votre entour et que le plus léger incident attarde ou pousse dans une autre direction. Comptez les minutes passées à tourner sur soi-même, à changer les objets de place, et vous serez effrayés de la part immense que vous aurez retranchée de votre vie. Si vous voulez mieux sentir que c'est bien là du temps perdu, supposez que ces conversations, ces incidents, ces allées et venues, ces arrangements ou dérangements successifs n'aient pas eu lieu, et vous reconnaîtrez que votre vie eût coulé tout aussi bien, que vos affaires sérieuses n'en eussent pas plus mal marché; que dis-je? tout s'en fût mieux trouvé, car vous auriez eu le double d'heures pour accomplir la même tâche! Si tant de frivolités peuvent être retranchées de votre vie sans en déranger l'économie, elles y étaient donc de trop, et le temps que vous leur avez donné était donc un temps perdu.

Le plus sûr moyen de perdre beaucoup de temps, c'est de renvoyer au lendemain l'œuvre exécutable à l'instant même. Aussi ce moyen est-il celui que nous employons le plus habituellement. C'est un dialogue entre la conscience et Satan. La conscience nous dit : « Voilà une bonne œuvre à faire; » et Satan nous répond : « Oui, prends-en note, et tu la feras demain. » Le jour suivant, l'œuvre échappe ou revient à la pensée. Dans le premier cas, non-seulement nous avons perdu à la renvoyer le temps que nous aurions pu employer à la faire, mais encore nous avons commis un péché de plus en approuvant le bien et ne l'accomplissant pas. Dans le second, celui où le souvenir de l'œuvre projetée nous revient, la conversation intérieure recommence : « C'est à ce jour que tu as renvoyé l'exécution de cette œuvre, nous crie la conscience. » — « Mais puisque tu l'as renvoyée hier à aujourd'hui, reprend Satan, pourquoi ne la renverrais-tu pas d'aujourd'hui à demain? » Et ainsi de suite. Chacun de nous pourrait citer des affaires qu'il renvoie de jour en jour depuis des années, et, de plus, trouver dans ces

mêmes années de retard dix fois plus de temps perdu qu'il n'en aurait fallu pour accomplir les œuvres négligées.

Ce n'est pas précisément que nous, chrétiens, dissipions nos heures dans l'oisiveté ou dans des distractions mondaines. Non. Mais nous administrons mal notre temps en faisant le bien. Nous le faisons sans ordre; nous choisissons l'œuvre la plus facile et la plus agréable, au lieu de mettre la main sur la plus prochaine ou la plus importante. Nous nous payons volontiers de cette excuse, que ce que nous faisons est bien, sans nous demander si ce que nous laissons ne serait pas mieux.

Remarquez bien qu'il n'est pas question d'agir avec hâte ou de mener deux œuvres à la fois; non, à chaque jour suffit sa peine. Mais c'est précisément parce qu'à chaque jour suffit sa peine qu'il ne faut pas renvoyer à demain la peine d'aujourd'hui. Ce dont il s'agit, c'est de travailler avec suite, avec ordre, sans relâche, ou du moins de ne prendre le repos qu'après la fatigue et de mettre chaque chose à sa place. Ce dont il s'agit surtout, c'est de supprimer de nos occupations journalières ces mille petits riens qui dévorent nos heures, comme ces mauvaises herbes qui occupent la place des bonnes et diminuent d'autant la moisson. « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » nous dit Christ. « Rachetez le temps, » ajoute l'Apôtre. Oui, rachetons-le, car l'heure vient où l'Ange, posant un pied sur la terre et l'autre sur l'Océan, criera en levant la main au Ciel : « Il n'y a plus de temps! il n'y a plus de temps! »

CCLXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS v, 18 à 23.)

Paul nous exhorte ici à « nous entretenir par des cantiques et des chants spirituels, psalmodiant dans notre cœur. » Le Psalmiste, s'adressant à l'assemblée du peuple de Dieu, avait déjà dit : « Chantez et psalmodiez au Seigneur; » et enfin Jean, dans l'Apocalypse, nous représente les habitants des Cieux comme entonnant les louanges de Dieu.

Sans entrer dans un examen minutieux de ces passages, on peut en tirer sans effort cette conséquence que la religion chrétienne, comme la venue du Sauveur, doit être regardée selon l'expression des Anges, comme un sujet de joie. Est-ce bien ainsi qu'on l'envisage en général ! N'est-ce pas plutôt comme un objet de tristesse et d'ennui ? Hélas ! les uns s'en détournent comme d'un lit de mort et les autres la suivent comme un cortège funèbre. Ceux-ci, pour embrasser la foi, pensent devoir changer de figure, de ton, de contenance ; ceux-là ne se croiraient pas chrétiens s'ils ne se disaient malheureux. Aussi, voyez, dans les tableaux d'église et les livres de pèté d'une autre communion, comme on leur représente les saints amaigris par le jeûne, dévorés par la tentation, couverts de cilices, entourés de disciplines et de têtes de morts. Qui voudrait se convertir avec une telle perspective pour fruit de la conversion ? Ce n'est pas nous.

D'où vient donc ce contraste entre la joie que l'Évangile veut porter dans le cœur et la tristesse qu'on trouve chez tant de chrétiens ? C'est que les uns ne comprennent pas cet Évangile et pensent que le Ciel ne peut s'obtenir qu'à force de difficultés vaincues ; en sorte que toujours, en crainte de n'être pas au bout de leur tâche, ils tremblent et pleurent jusqu'à la porte de l'éternité. Ah ! s'ils avaient compris que Dieu ne vend pas le Ciel, mais le donne ; qu'il ne fait pas racheter les péchés, mais les efface ; s'ils avaient compris que ce ne sont pas les œuvres de l'homme, mais la grâce de Dieu qui sauve, ils sentiraient bien vite leur tristesse se changer en joie et leurs craintes en espérances, ou plutôt en douce certitude que ce Ciel leur appartient.

D'autres ont accepté la grâce : aussi marchent-ils déjà dans la voie de la sanctification. Mais leur vieil homme les tire encore en sens contraire. Ils voudraient accorder à Dieu le moins et au monde le plus possible. Ainsi déchirés par deux efforts contraires, ils souffrent au point de séparation. Tout ce qu'ils cèdent au Seigneur leur coûte un regret ; tout ce qu'ils accordent au monde leur coûte un remords. Aussi ne prient-ils Dieu •

qu'avec effort, ne lisent-ils sa Parole qu'avec langueur et ne se rendent-ils dans sa maison qu'à pas lents. Si ces chrétiens avaient deux dimanches par semaine à sanctifier, ils mourraient d'ennui ! Que feront-ils donc au Ciel où la vie se passe dans un éternel dimanche à chanter et louer le Seigneur ?

Ah ! quand donc comprendront-ils que l'union avec Christ n'admet aucun partage adultère, et qu'il n'y aura de joie pour eux que le jour où ils se donneront sans réserve à celui qui sans réserve s'est donné pour eux ! Oui, il est aussi pénible au voyageur de marcher avec une seule épine dans sa chaussure que les pieds nus sur les pierres du chemin ; il est aussi cuisant de nourrir une seule passion dans l'Évangile que de s'abandonner à toutes dans le monde. Si vous l'avez espéré autrement, la faute en est bien à vous ; car Christ vous a toujours dit qu'on ne peut pas servir deux maîtres ; qu'il faut au besoin se couper un membre pour sauver le corps, et vivre saints comme notre Père céleste est saint. Oui, c'est là qu'est la joie, et, bien que cela nous paraisse un paradoxe dans notre état de langueur, il n'y a de bonheur véritable que dans la sainteté.

On comprend sans doute que nous ne prétendons pas autoriser la joie mondaine et dire qu'on peut traiter légèrement les objets éternels et saints de la vie à venir. Nous savons même qu'il est une tristesse selon Dieu ; mais observez que cette tristesse est surtout dans l'enfance du chrétien, lorsque celui-ci souffre encore de son état de corruption, le déplore et y attend un remède ; remarquez que cette tristesse vient du péché et non du salut, de nous-mêmes et non de Dieu, et que, nous détachant toujours plus du mal pour nous approcher du bien, contemplant toujours de plus près la grâce et l'amour du Seigneur, nous devons aussi toujours plus sécher nos larmes et marcher par le sentier de la paix vers la couronne de joie. La vie du chrétien a trois périodes : la tristesse du péché où il tombe à l'époque de son enfantement spirituel ; la paix où il entre en apprenant qu'il est sauvé par la simple foi ; et enfin la joie, dernier fruit de cette foi portée jusqu'à l'assurance du salut. Le péché viendra peut-être encore troubler cette heureuse séré-

nité; mais ce sera comme le nuage d'été qui, léger et rapide, traverse un ciel radieux et n'attriste l'œil qu'un instant. Bientôt le soleil de la grâce reparait, sèche ses larmes, met la joie dans son cœur et soutient sa marche dans la voie de la sainteté, même à travers les pièges de la tentation.

CCLXXX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS VI.)

Saint Paul, en exhortant les enfants à honorer leurs parents, les parents à instruire leurs enfants, les serviteurs à obéir à leurs maîtres, et les maîtres à ménager leurs serviteurs, saint Paul pose toujours cette restriction, « selon le Seigneur, » en sorte que ce n'est pas aux hommes que les uns se soumettent, mais à Dieu; comme ce ne sont pas les ordres de leurs semblables que les autres exécutent, mais les ordres d'un Être à tous supérieur.

En envisageant ainsi les diverses relations sociales, on voit disparaître tout ce que leurs inégalités ont de blessant; il n'est pas plus honorable d'être père que fils, pas plus méritant d'être maître que serviteur; pas plus honteux d'obéir que de commander. Parents et maîtres, en commandant, obéissent; qu'ils restent donc humbles; comme enfants et serviteurs, en se soumettant aux hommes, ne relèvent que de Dieu; qu'ils sentent donc la dignité d'un tel service. Dans un sens il n'y a parmi nous ni maîtres, ni esclaves; ni fils, ni pères; il n'y a que des enfants de Dieu.

Cette pensée est bien propre à modérer les ordres de ceux que Dieu a haut placés dans la société. Qu'êtes-vous, parents, magistrats et monarques? de simples domestiques de votre Créateur. Votre autorité ne vous est pas propre; vous ne faites que servir. Malheur à vous si vous substituez aux ordres saints que vous êtes chargés de transmettre les ordres capricieux de votre propre volonté. La verge que vous levez sur les autres tom-

bera sur vous ; votre autorité n'est pas un privilège, mais un fardeau.

D'un autre côté cette même pensée est bien propre à relever la dignité de ceux qui obéissent, en leur montrant que les ordres qu'ils exécutent sont ceux d'un Dieu. Il est vrai que les dépositaires de cette autorité n'en usent pas toujours comme l'aurait voulu Celui dont ils sont les représentants ; mais alors même qu'ils seraient durs et tyranniques, c'est être agréable au Seigneur lui-même que de se soumettre à ces maîtres fâcheux.

Cette pensée ennoblit aussi les fonctions les plus humbles, en les considérant comme mises au service du Créateur des cieux et de la terre. Ce n'est plus seulement pour vivre que l'obscur agriculteur laboure ses champs : c'est avant tout pour accomplir la volonté de Dieu ; et l'humble servante qui noue et dénoue la courroie des souliers de son maître, dans un esprit d'obéissance au Seigneur, n'est rien moins qu'une servante de Dieu.

Depuis des siècles, de grands politiques rêvent l'égalité des hommes sur la terre. La voilà l'égalité ! c'est la seule possible ; bien mieux, c'est la seule réelle, la seule qui relève les humbles et humilie les orgueilleux. L'égalité que vous chercheriez dans la fortune et les droits politiques, fût-elle possible, laisserait encore subsister l'aiguillon qui nous blesse dans la main d'autrui : l'orgueil ; et cet orgueil nous irriterait tout aussi bien alors chez notre égal qu'aujourd'hui chez notre supérieur. Ce n'est donc pas la condition sociale de l'homme, mais son cœur qu'il faut changer pour réaliser cette égalité qui ferait de la race humaine une famille de frères.

En écoutant ce qui précède, peut-être chacun de nous a-t-il dit amen dans son cœur. Les maîtres ont pensé que les serviteurs devraient en effet leur obéir comme à Christ ; et les serviteurs, que les maîtres feraient bien de se rappeler qu'ils ont un Seigneur dans les Cieux. Les uns et les autres ont parfaitement raison ; mais les uns et les autres devraient tourner le feuillet, lire la seconde moitié du passage qu'ils citent, et se dire, s'ils

commandent, qu'ils doivent modérer leurs menaces ; s'ils obéissent, qu'ils doivent le faire de bon cœur. Je dirai même que la partie du précepte que chacun rappelle est précisément celle qu'il pourrait oublier sans danger ; et celle qu'il oublie, celle qu'il lui importait le plus de se rappeler. Il en est toujours ainsi : nous ne voulons voir dans nos obligations mutuelles que nos droits et les devoirs des autres, triste preuve que nous ne commandons ni n'obéissons en vue de Dieu, mais en vue de nous-mêmes.

Ah ! grandissons nos pensées, nos sentiments ; plaçons-nous à la hauteur d'où nous parle l'Évangile ; mettons-nous en rapport avec Dieu ; sachons voir le ciel du bas de cette terre et contempler Notre Seigneur à travers les obscures occupations que nous imposent les hommes. Obéissons même à des pères exigeants, à des maîtres fâcheux ; supportons patiemment des serviteurs faibles, des enfants difficiles, et nous aurons en même temps avancé nous-mêmes et poussé les autres dans les sentiers du Seigneur.

CCLXXXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS I.)

Entre le jeune homme, riche d'illusions, qui tient fortement à la vie, et le vieillard désabusé qui désire la mort, le monde place le philosophe, vivant sans désirs, mourant sans regrets, mettant sa sagesse dans son indifférence pour la vie et la mort. Le chrétien qui n'est ici ni ce jeune homme, ni ce vieillard, n'est pas plus ce philosophe. C'est ici que la foi évangélique montre sa supériorité sur toute doctrine humaine, comme c'est ici qu'elle est souvent mal comprise. On s'imagine volontiers qu'être chrétien, c'est être triste, ne jouir de rien, avoir le monde en haine et soupirer après le Ciel par dégoût de la terre. Non, et un mot de saint Paul caractérise bien le sentiment habituel qu'inspire la foi chrétienne. L'Apôtre ne dit pas qu'il

craine également de vivre et de mourir, mais qu'il désire également les deux ; mourir, non pour quitter ce monde, mais pour être avec Christ ; vivre, non pour fuir la mort, mais pour faire ici-bas du bien à ses frères. Ce ne sont donc pas deux appréhensions, mais deux désirs ; leur ensemble ne constitue pas l'indifférence, mais le bonheur. Et, s'il en est ainsi, où donc est cette tristesse que vous redoutez dans la foi ? Ah ! c'est que vous ne la comprenez pas. Oui, il y a de la joie et une joie bien vive à voir devant soi des jours à dépenser pour ses frères, pour son Dieu ! à se jeter dans la vie active comme dans un océan sans bords, où sur chaque point on trouve l'occasion d'une main à tendre, d'un cri à jeter pour sauver une âme du naufrage ! Comment ne pas être heureux de se savoir le compagnon d'œuvre d'un Dieu ! de se dire : Ma parole, ma prière, pèsent peut-être une éternité ! Oui, quand le Seigneur a béni dans le passé quelques-uns de ces travaux, on éprouve des tressaillements d'allégresse à se sentir encore quelques jours de vie à dépenser au service de ses frères et de son Sauveur : l'existence la plus pénible paraît douce, couronnée de tels succès.

Et cependant, au milieu de ces travaux, à la veille de ces succès, on se sent prêt à partir sans attendre le lendemain. Que dis-je, prêt ! On désire ce départ, on ne voit pas la mort, mais la vie, qui est derrière ; on ne regrette pas ce qu'on laisse, mais on soupire après Christ qu'on va rejoindre. C'était pour son service qu'on restait ici-bas, c'est encore pour son service qu'on monte là-haut. C'est toujours Lui, et partout Lui ; tandis que l'incrédule repousse la pensée du sépulcre, le chrétien la recherche ; tandis que le premier frissonne d'avance à l'idée de la terre froide, le second se réchauffe en songeant à un Ciel radieux ; l'un voit involontairement ces vers, futurs compagnons de sa poussière ; l'autre contemple ces multitudes d'anges au milieu desquels bientôt il ira se mêler. Comment redouterait-il de partir ?

Soit donc qu'il reste, soit qu'il parte, le chrétien est toujours satisfait, non par un principe d'insensibilité, au contraire, par un principe d'amour ; non parce qu'en restant ou en partant il

échappe à un malheur, mais parce que, dans les deux cas, il touche à la félicité.

Avec de tels sentiments, saint Paul est heureux dans toutes les positions. Aussi n'écrivit-il peut-être jamais une lettre qui respirât mieux la paix, la joie, que celle aux Philippiens; et cependant cette lettre est datée du fond d'un cachot, tracée d'une main chargée de fers! L'Apôtre dit même qu'il ne voit dans ses liens, rendus célèbres dans tout le prétoire, qu'une chaîne de plus pour attacher les cœurs à Jésus-Christ.

Ainsi, non-seulement le chrétien se réjouit de rester ici-bas, mais il se réjouit d'y rester même dans les souffrances qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu ou à sa propre sanctification. Tout lui est bon, tout profitable; tout concourt à son bien spirituel; l'abondance et la santé le servent en le rendant capable de soulager les malheureux; comme la misère et la maladie le secondent en le poussant vers le Ciel, où l'attend son Sauveur! Cherchez une position de fortune qui puisse affliger le racheté de Jésus-Christ, vous ne la trouverez pas tant qu'il se tiendra collé à son Maître et qu'il évitera le péché. La sainteté est son remède souverain; il dépend de lui d'en user et d'être heureux, comme il n'est au pouvoir d'aucun homme de l'attrister.

Oui, Seigneur, ton joug est doux et ton fardeau léger; car maintenant nous ne marchons plus, mais nous courons dans tes commandements. Laisse-nous ici-bas, ou bien rappelle-nous vers toi; maintiens-nous dans les douceurs du bien-être, ou fais-nous goûter l'amertume de la privation; ton nom sera toujours béni! Mais en tous cas, Seigneur, augmente notre foi, afin que, comme l'Apôtre, nous puissions nous sentir également pressés de partir pour être avec toi, ou de rester pour faire quelque bien à tes enfants.

CCLXXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS II.)

Nous voudrions consacrer toutes ces méditations à l'édification directe de ceux qui les parcourent; et cependant de temps à autre nous nous voyons contraint en quelque sorte à changer de terrain pour entrer, comme aujourd'hui, sous celui de l'explication d'un passage difficile. Mais nous supplions ceux qui nous écoutent de se rappeler que la science acquise pour elle-même enfle le cœur, et qu'il n'est utile de savoir qu'afin de pratiquer.

Les uns soutiennent que le salut vient de la grâce de Dieu, et ils citent ces paroles : « C'est Dieu qui produit en vous le vouloir et l'exécution. » D'autres affirment que le salut vient des œuvres de l'homme, et amènent en preuve ces mots : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement. »

Il faut le reconnaître de part et d'autre, ces deux citations semblent venir chacune parfaitement à l'appui de l'une des deux doctrines contraires, et nous comprenons que de part et d'autre on les présente de bonne foi. Cependant la Bible ne peut se contredire : si l'une de ces deux paroles est bien comprise, l'autre l'est mal ; mais laquelle ? C'est ce que nous allons bientôt découvrir.

Remarquez d'abord une circonstance qui doit encore augmenter votre étonnement : ces deux passages se touchent dans l'Épître, ou plutôt ils n'en font qu'un seul, que voici : « Travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement, CAR (re-marquez ce mot) CAR c'est Dieu qui produit en vous avec efficacité le vouloir et l'exécution selon son bon plaisir. » Le lien entre ces deux idées ne vous semble-t-il pas étrange ? Pourquoi travailler avec crainte et tremblement, puisque Dieu est là pour faire fructifier le travail de nos mains ? Cette objection est fondée, ce raisonnement est juste, oui, juste dans le cœur de celui

qui pourrait dire aussi : « Restons dans le péché, afin que la grâce abonde. » Mais ce n'est pas à cet homme que s'adresse saint Paul : c'est à ses chers Philippéens, c'est à Lydie, dont l'Esprit-Saint avait ouvert le cœur pour la rendre attentive à sa parole ; c'est au geôlier, qui, tout tremblant, avait dit : que faut-il que je fasse pour être sauvé ; c'est à ces chrétiens touchés de l'amour de Christ et pleins du Saint-Esprit que s'adresse l'Apôtre. Ainsi tâchez de vous mettre à leur place, efforcez-vous de revêtir ces saintes dispositions qui font dire au commencement du chapitre : « S'il y a quelques consolations en Christ, « s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque « affection cordiale et quelque compassion, rendez ma joie par « faite, étant en bonne intelligence, ayant une même charité, « étant bien unis ensemble, ayant les mêmes sentiments ; » écoutez avec un cœur ému de reconnaissance et plein de foi, et vous comprendrez les rapports de sentiments que saint Paul établit entre deux pensées en apparence discordantes. Voici :

Si vous aviez un roi pour hôte dans votre demeure, ne croiriez-vous pas devoir être encore plus actifs que d'ordinaire pour tout tenir en bon ordre ? Si ce monarque, descendu dans votre maison, se plaçait à vos côtés pour accomplir votre tâche, ne vous sentiriez-vous pas aiguillonnés par sa présence ? S'il plaçait entre vos mains un royal et puissant instrument pour rendre vos propres efforts efficaces, ne vous croiriez-vous pas chargés d'une plus grande responsabilité par cela seul que vous agissez avec le secours de votre roi ? Eh bien, de même Paul vous rappelle que Dieu est près de vous ; qu'il vous a donné pour agir les forces de son Saint-Esprit, et, afin que vous sentiez mieux la grandeur de ces privilèges, il vous dit : Pourriez-vous négliger de tels secours ? Seriez-vous lâches quand Dieu est là ? Bien au contraire ! Puisque votre œuvre est soutenue de Dieu, elle ne risque plus d'être vaine. Celui qui sème, incertain s'il recueillera, peut travailler languissamment ; mais vous, vous êtes assurés de la récolte : Dieu laboure et sème avec vous. Courage donc, courage, et prenez garde de mépriser le concours d'un tel ouvrier ; ce serait l'insulter que de négliger les ressources

qu'il vous donne ; une crainte filiale convient en présence de Dieu, et un saint tremblement sied bien à celui qui ne voudrait pas laisser perdre la plus légère faveur d'un tel compagnon d'œuvre.

Ainsi compris, ce passage n'est-il pas simple, naturel, beau, sublime ? Oui, sans doute ; car il vient du cœur et ne peut être apprécié que par le cœur. Bien malheureux celui qui ne le sentirait pas ainsi ; car il lui manquerait encore l'élément d'amour que le Saint-Esprit dépose dans l'homme pour en faire un chrétien.

En agissant de la sorte, nous ne serons pas des enfants de Dieu, comme le dit ensuite l'Apôtre, uniquement par la raison que nous ferons des œuvres selon la volonté de Dieu ; mais nous serons encore ses enfants dans ce sens que nos œuvres viendront de lui, seront accomplies par ses forces mises en nous ; nos œuvres seront les siennes, ou plutôt nous serons son œuvre, ses créatures, ses enfants.

CCLXXXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS III.)

La chaîne du raisonnement dans ce chapitre se compose de trois anneaux : si l'homme naturel, appuyé sur sa propre justice, compte obtenir le Ciel, combien plus le chrétien peut-il y compter, lui qui s'appuie sur la justice parfaite de Dieu ; voilà le premier. Cette confiance produit une véritable résurrection spirituelle : voilà le second. Enfin, plus cette confiance s'accroît, plus le chrétien se sanctifie, jusqu'à ce que la confiance touche à la certitude, et que la sainteté soit ainsi portée jusqu'à la perfection.

Et maintenant admirez la sagesse de Dieu en plaçant ainsi le don du salut avant celui de la sainteté : l'homme qui compte gagner le ciel par ses mérites non-seulement songera à sa conduite pour le lendemain, mais encore se rappellera sa conduite

de la veille ; car si les bonnes œuvres à accomplir peuvent contribuer à son salut, les mauvaises déjà accomplies peuvent le mettre en péril. Il peut se réjouir du bien qu'il désire faire, mais il doit craindre pour le mal déjà fait. Ce sera donc un regard porté tantôt en avant, tantôt en arrière ; un moment brillant d'espérance, un moment scintillant de larmes, et finalement bien des heures perdues dans l'appréhension et bien des souffrances imposées sans résultat pour sa sanctification.

Aussi n'est-ce pas là ce que fait l'Apôtre. Lui ne regarde jamais en arrière pour s'attrister sur ses fautes. Pourquoi ? Parce qu'ils les sait toutes et complètement effacées. Au contraire il porte constamment ses regards en avant et avec plaisir. Pourquoi ? Parce que rien ne l'inquiète dans le passé. Dès qu'un jour est écoulé, l'Apôtre le laisse tomber dans l'oubli, car ce jour est déjà purifié ; ainsi il n'en trouve que plus de force, que plus (qu'on me permette le mot) d'élasticité pour marcher en avant. Oui, en avant, en avant ! Voilà le cri dont il s'anime sans cesse ; il marche, il gravit, il monte à l'assaut de la sainteté, sans s'inquiéter des faux pas laissés derrière lui ; la victoire lui est assurée, pourquoi donc craindre ? et précisément parce que sa victoire est certaine, Paul avance avec courage pour saisir la palme du vainqueur.

Ainsi disparaît cette apparente contradiction que quelques-uns peut-être ont cru voir dans ce passage où Paul déclare qu'il ne se persuade pas avoir atteint le but, et où cependant il dit : « Nous qui sommes parfaits. » Oui, nous sommes parfaits dans ce sens que nous sommes parfaitement sauvés ; dans ce sens encore (conséquence du premier) que, complètement sauvés, nous ne pouvons manquer de parvenir à la sainteté complète ici-bas ou dans le ciel. Toutefois avec une telle conviction nous pouvons reconnaître qu'aujourd'hui nous sommes encore loin de ce but élevé, il n'y a pas opposition entre ces deux termes ; on peut bien être assuré de parvenir et n'être pas encore arrivé. Loin de se repousser, ces deux pensées se complètent et s'appuient.

Dieu n'a donc pas mis de contradiction entre les diverses dé-

clarations de sa Parole; c'est nous qui les y portons en examinant à froid chaque page de l'Évangile, en voulant disséquer chaque idée, chaque phrase, chaque mot. Dieu jette les paroles dans notre cœur, et nous les recevons dans notre tête. Il s'adresse à nous comme à ses enfants, et nous l'écoutons comme ses juges. Faut-il donc s'étonner que nos yeux curieux finissent par découvrir la paille imaginaire qu'ils cherchent et qu'ensuite fatigués de cet examen microscopique, ils ne puissent plus voir la poutre réelle qui les offusque?

Oui, la Bible est toute harmonie pour quiconque la lit avec foi et candeur; mais elle est pleine de questions épineuses pour quiconque avec le scalpel de la critique veut déchiqner ses doctrines. L'Évangile est une fleur brillante et suave pour qui le contemple et le respire dans son parfait ensemble; il n'est plus que tige, pétales, étamines, qui tombent et se dessèchent pour le botaniste froid et incrédule. Dieu ne se laisse pas juger par ses ennemis, mais il se laisse voir face à face par ses enfants. Prenons donc ces paroles de saint Paul dans leur ensemble; croyons l'Apôtre quand il nous dit que nous sommes parfaitement sauvés, et cependant, ou plutôt précisément à cause de cela, ne nous persuadons pas avoir atteint le dernier terme de la sainteté; laissons les choses qui sont derrière, vie pécheresse que Jésus a pardonné, et courons vers celles qui sont en avant, vie chrétienne que l'Esprit sanctifiera. Ainsi, le regard toujours fixé vers le but, nous ne verrons ici-bas que des hommes à instruire, des frères à aimer, et là-haut qu'un Dieu à connaître et une éternité à vivre.

CCLXXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS IV.)

Nous avons vu ailleurs Paul, occupé le jour à prêcher l'Évangile, travailler la nuit de ses mains, plutôt que d'accepter de la part des églises l'eau et le pain, soutien de sa chétive

existence. Ici nous le voyons, au contraire, rappeler qu'il a reçu et recevoir encore des secours des Philippiens, et même leur adresser pour cela des encouragements. Comment expliquer une telle différence dans la conduite de l'Apôtre ? Par le même principe : Paul songe au bien des ses frères et s'oublie lui-même ; prenez cette clef et vous pénétrerez toujours facilement dans son cœur et dans sa vie.

En effet, pourquoi a-t-il refusé d'accepter aucun secours temporel des Corinthiens, bien que, d'après lui-même, tout ouvrier fût digne de son salaire ? Parce qu'il voulait leur prouver, par son désintéressement, la sincérité de sa foi, et les amener ainsi eux-mêmes au salut qui est en Jésus-Christ. Et pourquoi le même Apôtre se réjouit-il d'être secouru par les Philippiens, lui qui sait, dit-il, vivre dans les privations, comme dans l'abondance ? Parce qu'il voit dans leur offrande non pas tant un adoucissement à ses propres souffrances, qu'une preuve de la foi de ses frères, et par conséquent de leur salut. Il ne se réjouit pas parce qu'il a reçu, mais parce que les Philippiens ont donné. Il lui importe peu d'être secouru, mais beaucoup que les autres soient secourables ; écoutez plutôt ses paroles : « Ce n'est pas que je cherche les présents ; mais je cherche à faire abonder les fruits qui vous en doivent revenir. »

Quelle charité ingénieuse ! quel oubli de soi-même ! Aussi Paul peut-il écrire, sans étonner personne, ces paroles qui, dans la bouche du plus saint d'entre nous, étonneraient tout le monde : « Soyez mes imitateurs. » Mais hélas ! nous n'imitons guère mieux Paul, que nous ne suivons Jésus-Christ ; et si l'on voulait chercher aussi la clef qui ouvre le plus facilement notre cœur, qui explique le plus grand nombre d'actions dans notre vie, ce n'est pas de l'intérêt des autres, mais de notre propre intérêt, qu'elle serait forgée. Que l'homme du monde n'agisse que par égoïsme, cela ce conçoit ; que nous-mêmes, chrétiens, nous nous ressentions encore souvent de notre vieille nature, ce n'est pas non plus ce qui étonne ; mais ce que nous voulons signaler, ce sont ces mobiles bâtards qui nous dirigent jusque dans nos bonnes actions. Oui, nous faisons quelquefois

le bien ; oui , nous le faisons même par moment , dans un esprit de foi et de charité ; mais je ne sais comment s'y prend Satan , à côté de nos motifs avouables , il jette presque toujours quelques motifs honteux . C'est un mélange que nous-mêmes serions incapables d'analyser . Dans une décision à prendre , le plateau de la conscience semble vouloir l'emporter ; toutefois , le poids de la charité n'y suffit pas ; nous découvrons alors dans un coin de notre cœur un motif intéressé , nous l'y joignons , la balance penche , et nous faisons le bien . Non , nous ne savons pas nous dévouer sans faire un retour sur nous-mêmes ; nous nous demandons encore ce que la charité nous rapportera ; nous lui prêtons plutôt que de lui donner ; heureux encore quand nous ne comptons pas sur de gros intérêts !

Et que les plus aveugles d'entre nous n'aillent pas se dire qu'ils n'ont jamais fait le compte de ce que leur rapporterait leur vertu , en or et en argent ; car ce n'est pas ce dont il s'agit . Notre égoïsme est plus raffiné , plus subtil , plus adroit ; si adroit que par moment il nous trompe nous-mêmes . Ainsi , ce n'est pas un intérêt matériel que nous cherchons dans notre dévouement , c'est la gloire ; peut-être pas la gloire qui vient du monde , mais celle que donne l'Église ; ou bien encore , si ce n'est ni intérêt ni vanité , c'est dévouement dans le véritable sens de ce mot , mais un dévouement si bien calculé , que nous ne nous jetons dans le torrent qu'après en avoir mesuré la profondeur , et tenant d'une main prudente la corde qui , au besoin nous ramènera sur le rivage ; encore , avançons-nous avec assez de calme , pour nous dire : « Nous irons jusque-là et pas plus loin . »

Je crains à cette heure qu'on ne me réponde qu'une charité plus pure , possible à Dieu , est impossible à l'homme . Hélas ! mes frères , c'est la charité de saint Paul , homme comme nous . Ne cherchons donc plus d'excuse ; confessons plutôt le peu que nous sommes , ne mesurons pas sur nous-mêmes la stature à laquelle l'homme peut atteindre . La vérité est que nous manquons de charité ; si nous en avons aux yeux des hommes , c'est qu'ils nous jugent sur nos dehors menteurs ; au fond nous sommes

égoïstes ; nous pérerons sur le dévouement, mais nous ne savons pas nous dévouer.

Mon Dieu, mon Dieu, toi qui es charité, oh ! apprends-nous donc à aimer ! Qu'une fois nous fassions enfin l'expérience de la douceur qu'il y a à se donner tout entier, sans réserve ; à vivre d'amour comme d'autres vivent de calcul ; à être heureux dans nos frères, comme d'autres sont heureux en eux-mêmes. Seigneur, fais-nous comprendre et pratiquer la charité.

CCLXXXV° MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS I.)

Si je posais cette question à un enfant : Par qui toutes choses ont-elles été faites ? il me répondrait sans doute : Par Dieu. Si j'ajoutais : Par qui sont-elles conservées ? Par Dieu, dirait-il encore ; et enfin si je demandais : Pour la gloire de qui ? De Dieu, dirait-il toujours. En répondant ainsi, ce petit être aurait reconnu que Christ est Dieu, car il est dit ici de notre Sauveur : Par lui toutes choses ont été créées ; par lui toutes choses sont conservées, et c'est pour lui que toutes choses ont été faites. Si Christ n'est pas Dieu, qu'on nous dise ce qui reste au véritable Dieu quand Christ a tout fait, tout conservé et tout en vue de lui ; quand il a été le principe, le milieu et la fin, l'alpha et l'oméga ? Il faut que la démangeaison de dire des choses nouvelles et étranges soit bien forte chez l'homme, pour qu'après de telles paroles on ait encore pu mettre en question l'éternelle divinité du Sauveur !

Et remarquez que toutes ces choses créées par Jésus et conservées pour lui ne sont pas, comme quelques-uns l'ont supposé, seulement les choses qui concernent le salut ; mais toutes choses sans exception, car l'Apôtre dit : Toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles. Encore une fois, si une créature a fait cela, qu'est-il donc resté à faire au Créateur ?

C'est ici un triste exemple de ce que peut produire l'esprit de dispute ; ou plutôt c'est ici une preuve de ce qu'affirme ailleurs le même Apôtre, que ce n'est que par le Saint-Esprit que Jésus peut être véritablement reconnu pour le Seigneur. Il y a dans l'homme naturel, qui cependant ne veut pas rejeter la Bible, un désir secret de rabaisser Christ ; il semble qu'il ait peur de trop lui devoir ou qu'il ait honte de l'accepter pour son Dieu. Oui, celui qui trace ces lignes en parle par expérience, et se rappelle le temps où c'était pour lui une joie que de découvrir dans sa Bible une parole qui déprimât Christ ; il lui semblait grandir lui-même de tout ce qu'il enlevait à Jésus ; et, il se le rappelle aussi, ce sentiment était partagé par plus d'un de ses compagnons d'études, comme lui, futurs serviteurs de Jésus-Christ !

Tel est l'homme naturel, il se trouve humilié de la grandeur de son Maître ; il lutte avec son Créateur, et, comme le dit l'Apôtre dans ce même chapitre, cet homme est ennemi de Dieu. Il n'est donc pas étonnant qu'il se plaise à le nier en Jésus-Christ.

Une inconséquence nous a toujours vivement frappé chez ceux qui repoussent la divinité de Christ, tout en conservant le nom de chrétien : c'est qu'ils consentent à donner le nom de frères à des hommes qu'ils devraient regarder comme des idolâtres. En effet, quant à nous, nous adorons Christ ; si Christ est une créature, nous sommes coupables d'idolâtrie. Comment donc n'en êtes-vous pas épouvantés pour nous ? comment consentez-vous à dire que nous sommes de la même religion ? comment ne nous repoussez-vous pas avec horreur ? Ah ! c'est que la vérité exerce son influence même sur ceux qui la nient ; elle se défend elle-même, et si elle n'entre pas malgré l'homme dans son cœur, du moins reste-t-elle debout et altière devant lui ; c'est que ceux qui disent ne pas la croire, ne sont pas même certains de leur incrédulité ; ils n'oseraient jurer dans leur âme et devant Dieu ce qu'ils affirment des lèvres et devant les hommes.

Aussi la plupart de ceux qui repoussent l'éternelle divinité

de Christ ont-ils peine à l'avouer. On ne sait pourquoi, mais ils ne parlent pas volontiers de ce sujet. Ensuite ceux qui la nient, s'efforcent, comme pour apaiser ceux que leur doctrine révolte, de remplacer l'idée par des paroles. Ils prodigueront à Christ tous les titres que vous voudrez ; il sera le fils de Dieu , l'être divin , le Seigneur même ; mais ne les obligez pas à définir ces mots, car au fond il faudrait avouer qu'après tout , pour eux , Christ est une créature, créature divinisée, mais enfin une créature.

Puisqu'il n'y a pas de terme moyen et que Christ doit être créature ou créateur, homme ou Dieu, puisqu'il doit fléchir le genou devant un autre ou le voir fléchir devant lui, comprenez donc que la distance est immense, que la doctrine est fondamentale, et que l'admettre ou la repousser c'est être ou n'être pas chrétien.

Ici une réflexion se présente, c'est que vous qui niez la divinité de Christ vous ne sauriez dire que votre opinion soit bien arrêtée. Vous n'oseriez affirmer que vous n'en changerez jamais. Eh bien ! ceux pour qui Christ est Dieu peuvent au contraire vous dire qu'ils sont profondément convaincus ; que leur croyance est inébranlable et qu'ils sont assurés d'y vivre et d'y mourir ! Cela ne vous prouve-t-il rien ? n'y a-t-il pas là du moins un motif pour vous défier de vous-mêmes, et pour accorder quelque confiance à vos frères ? Dieu bénisse cette pensée pour votre âme et qu'il en fasse la première lueur pour vous conduire à la grande doctrine de la divinité de Jésus-Christ !

CCLXXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS II.)

On rencontre çà et là dans la Bible une condamnation si claire des erreurs modernes d'une communion chrétienne, qu'on ne peut s'empêcher de croire que l'Esprit-Saint, dirigeant la plume de Paul, n'ait eu en vue l'époque où nous vi-

vons aussi bien que celle où vivait l'Apôtre. Par exemple, qui ne reconnaîtrait pas le romanisme dans ces doctrines ici censurées : rendre un culte aux anges, observer des jours de fête, condamner quelqu'un pour le manger et pour le boire, enfin pratiquer toutes ces choses qui ont une apparence de sagesse en dévotion volontaire, en ce qu'elles n'épargnent pas le corps et n'ont pas d'égard au rassasiement de la chair? En lisant ces mots ne vous vient-il pas à l'esprit le culte des saints, l'observation des jours fériés, la distinction du gras et du maigre, les pénitences, les macérations, les cilices, toutes dévotions volontaires qui en effet n'épargnent pas le corps et n'ont pas d'égards au rassasiement de la chair?

Grâces à Dieu, nous n'avons pas à combattre chez les membres de nos églises de telles énormités; mais comme ces superstitions prennent leur racine dans le cœur naturel, examinons si, sous une forme différente, elles ne reparaissent pas en nous-mêmes.

Le principe de toutes les observances que Paul combat ici est dans la prétention de l'homme de faire quelque chose de méritoire. Ici ce ne sont plus les bonnes œuvres, mais les œuvres volontaires; offrandes que Dieu ne demande pas, et qu'on tient d'autant plus à lui présenter, car on se persuade qu'alors il en sera redevable envers celui qui les prend à sa charge. Une fois sur ce terrain, on sort bien vite de l'esprit du christianisme : dans l'Évangile tout est privilège pour l'homme : le salut, la prière, la sainteté; mais l'homme dénature tout cela et en fait autant de devoirs : il prie par obéissance; il se sanctifie par ordre, et il se laisse sauver! Ainsi nous qui acceptons un salut gratuit n'avons plus la ressource de croire à la valeur des macérations et des pèlerinages; nous parvenons cependant à mettre nos mérites dans des prières récitées matin et soir, dans un culte domestique plus ou moins régulier, dans une fréquentation assidue de nos temples, dans un repos absolu du dimanche, dans notre soin à éviter ou à prendre telle ou telle formule de langage. Toutes ces choses sont bonnes sans doute, mais c'est l'esprit dans lequel nous les accomplissons qui est

mauvais. Nous en sommes presque fiers; il semble qu'en les faisant nous rendions service à Dieu ou que du moins Dieu doive être content de notre obéissance.

Non, non; ce n'est pas là l'esprit du christianisme; c'est encore de la propre justice, c'est encore orgueil et vanité; et pour mesurer tout le danger de cette tendance, écoutons l'Apôtre.

En faisant cela, dit-il, « on ne retient pas le Chef. » C'est-à-dire : on éloigne Christ, on l'oublie, on l'amoindrit. Toute la place qu'on donne aux anges et aux saints est prise dans notre cœur sur celle qui appartient au Sauveur. Dès lors ce n'est plus la vie de Dieu qui se développe en nous, car ce n'est plus en lui que nous allons chercher nos forces, puiser notre sève. Nous isolons nos pratiques du grand but, la sanctification; nous les accomplissons sur la terre sans élever notre pensée au ciel. Aussi nous laissent-elles comme elles nous ont pris : froids, indifférents et de plus fatigués pour les avoir accomplies; en les commençant nous nous sommes mis en rapport avec la lettre de la Bible, avec la personnalité du prédicateur, avec le bruit de nos lèvres; rien de tout cela ne nous a enlevés à ce monde, nous sommes restés plongés dans la matière, même en nous occupant de choses spirituelles. Nous avons retenu la forme et oublié le fond; ou, comme le dit Paul, gardé l'apparence de sagesse et négligé Jésus-Christ.

Ce n'est pas tout : l'Apôtre ajoute que ces pratiques non-seulement éloignent du Chef de l'Eglise, mais encore qu'elles n'ont qu'une apparente humilité; ce qui revient à dire une humilité fausse ou feinte, et finalement l'orgueil de l'humilité. Oui, c'est le propre des pratiques volontaires, que de conduire à la satisfaction de soi-même. On retourne sur soi l'encensoir qu'on avait allumé en l'honneur de Dieu; on se fait gré des moindres œuvres; on compte, amoncelle et montre ses sacrifices, comme Ezéchias ses trésors; on se crée des mérites imaginaires, on finit par refuser gloire à Dieu comme Hérode applaudi par les hommes et frappé par le Seigneur!

Mais à la place de cette piété éparpillée sur les anges et les saints, à la place de ces observances méritoires et de ces dévo-

tions volontaires, mettons cette adoration spirituelle, concentrant toutes les forces de notre âme sur un objet unique, Jésus-Christ; loin de voir dans la prière, la sanctification et l'amour chrétien, des devoirs à remplir, sachons y reconnaître autant de privilèges qui nous unissent au ciel et nous rendent semblables à Dieu; et alors, comme le dit encore l'Apôtre, tout le corps de nos pensées et de notre vie, étant fourni et ajusté ensemble par les jointures de l'esprit et les liaisons de l'amour, grandira d'un accroissement de Dieu. Tout en nous élevant à Dieu et en traversant le milieu de la matière sans s'y arrêter, tout ira vivre en Dieu; ou plutôt ce ne sera plus nous qui vivrons, mais Dieu qui vivra en nous; et nous porterons alors dans notre propre cœur la source intarissable de toute sainteté comme de tout bonheur.

CCLXXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS III.)

Il n'y a, dans la nouvelle créature que l'Évangile forme en nous, ni grec, ni juif, ni esclave, ni maître. Mais remarquez bien que c'est dans la nouvelle créature, c'est-à-dire dans l'être spirituel que s'effacent ces distinctions, et que ce n'est pas dire qu'elles doivent pour cela disparaître de la société. La fin du chapitre, au contraire, suppose que chacun reste à la place prise avant sa conversion, car l'Apôtre y prescrit des devoirs spéciaux à chaque classe; en particulier, aux serviteurs et aux maîtres. Il s'agit donc bien de dispositions toutes morales qui fassent oublier aux chrétiens le lustre de leur patrie, la hauteur de leur rang, pour ne se rappeler qu'une chose, la fraternité établie par Jésus entre de pauvres pécheurs, rois ou sujets sur cette terre, mais appelés à vivre confondus les uns avec les autres dans le ciel, pendant une éternité.

Ce n'est pas toujours dans un sens aussi spirituel qu'on entend ces paroles; et pour preuve, remarquez que c'est presque toujours au bas de l'échelle sociale qu'on les adresse au sommet;

comme sur tous les points intermédiaires on paraît croire que ceux qui sont au-dessus devraient oublier leur rang pour descendre dans ceux de leurs censeurs ; qui sait ? et peut-être élever leurs censeurs à leur place !

D'un autre côté, quand ces mêmes hommes ne regardent plus au-dessus, mais au dessous d'eux, et qu'ainsi, par comparaison, ils se trouvent être les supérieurs, ils veulent non-seulement maintenir leur supériorité dans les rapports sociaux où elle est inévitable, mais encore la transporter dans les relations spirituelles où elle n'a plus de sens. Le riche désire qu'on marque sa place dans l'église comme dans le monde ; que son influence l'emporte parmi des frères comme au milieu des incrédules. Malheur à qui l'oublierait et aurait la bonhomie de prendre trop au sérieux la fraternité chrétienne ! On consentira bien à vous tendre la main dans une enceinte religieuse, mais on vous la retirera sur la place publique ; on vous sourira devant des frères, mais on vous gardera un visage froid devant des étrangers. Tel qui vous aborde en particulier vous tient à distance en public. Qui sait encore ? Peut-être cet homme n'est-il venu chercher dans l'église qu'un piédestal, et si vous l'eussiez mis trop près de la porte, il eût mieux aimé sortir !

Pauvre créature, qui croit se grandir et ne réussit qu'à se faire mépriser ! Eh ! ne comprenez-vous pas qu'en vous disant chrétien, vous avez fait profession de sentir votre misère, et que dès lors vous avez donné le droit de vous blâmer à ceux dont vous réclamez l'encens ? Il fallait rester ce que vous étiez, incrédule, et où vous étiez, dans le monde ; alors vos anciens frères vous auraient accordé ce que les nouveaux doivent vous refuser. Là du moins vos ridicules fussent passés inaperçus, car il n'y aurait plus eu de contradiction entre votre profession de foi chrétienne et vos prétentions à la grandeur mondaine. Vous n'êtes venu chercher ici que des juges plus clairvoyants et plus impitoyables.

C'est vrai, pensez-vous sans doute, en reportant vos pensées sur tel de vos supérieurs qui vous a peut-être humilié. Mais c'est vrai, pense aussi votre voisin en songeant à vous-même qui

avez voulu lui faire sentir votre prétendue supériorité. Comme saint Paul aux Corinthiens, nous pouvons dire : « Il n'y a parmi nous ni beaucoup de nobles ni beaucoup de puissants. » Cependant tous se croient quelque chose, et l'indigent sait encore en trouver un plus pauvre pour en exiger une certaine considération. Combien de serviteurs qui voudraient rappeler à leur maître qu'en Christ il n'y a plus ni esclave ni libre, et qui l'oublie eux-mêmes devant d'autres serviteurs de plus bas étage ! Combien qui font racheter à de plus faibles les humiliations qu'ils reçoivent de plus forts ! Combien qui se créent une grandeur mesquine, se contentent d'en parler et se passeraient même de la réalité pourvu qu'on pût les voir entourés de son ombre ! Oh ! vanité des vanités, absurdité de l'orgueil, deux fois folle et coupable chez des chrétiens !

Eh ! Jésus n'avait pas un lieu où reposer sa tête ! Eh ! Jésus dit : Je suis humble de cœur, je suis parmi vous comme celui qui sert ! Eh ! Jésus en un même jour lave les pieds à ses Apôtres, souffre les crachats jetés à sa figure et meurt sur la croix des esclaves ! Eh ! de ce Jésus humble de cœur, errant, méprisé, anéanti, nous, orgueilleux disciples, nous nous disons les imitateurs ! Eh ! nous ne rougissons pas de telles contradictions ! eh ! nous prêchons aux autres ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ouvre nos yeux, humilie nos cœurs, et retourne contre nous-mêmes le fer de ces paroles que nous dirigeons sur nos frères.

CCLXXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPITRE AUX COLOSSIENS IV.)

Quand Paul nous demande que notre parole soit toujours assaisonnée de sel avec grâce, il ne veut pas dire sans doute qu'elle doive être piquante et gracieuse, comme le goût de nos jours pourrait porter quelques-uns à le comprendre ; mais que notre parole doit être accompagnée du sel de la sagesse et de la grâce de la charité ; sagesse et charité qui ne peuvent nous ve-

nir que de Dieu. C'est nous dire indirectement qu'avant de parler nous devons prier, et qu'en parlant nous devons donner à ce que nous disons tous les soins dont nous sommes capables. Ainsi, pour parler avec sagesse, il nous faudra non-seulement prier, mais encore réfléchir. La première pensée n'est pas toujours la meilleure; du moins n'est-elle pas toujours claire et précise. En la retournant dans notre esprit, nous la polirons en en émoussant les angles tranchants, et la présenterons sous sa face la plus saillante. Ainsi encore le premier mouvement est souvent inspiré par la passion; les paroles qu'il lance blessent au lieu de gagner les cœurs. Il faudra donc les tempérer, les retenir, les changer peut-être, jusqu'à ce qu'un meilleur sentiment vienne leur donner un parfum chrétien de grâce et d'amour.

Mais s'il est difficile de parler, il faudra bien souvent se taire, diront peut-être quelques-uns. C'est vrai, et ce sera le premier fruit du conseil de l'Apôtre. Se taire n'est ni le plus aisé ni le moins convenable. Nous prononçons chaque jour tant de paroles inutiles, tant de vaines répétitions, qu'en les retranchant, du moins nous obtiendrons une oreille plus attentive pour ce qui nous restera d'important à dire.

Il est des personnes qui parlent tant, qu'on ne les écoute plus. Elles ne paraissent pas même s'en apercevoir, et il semble que leur voix soit une musique qu'elles se plaisent à écouter. D'autres répètent si volontiers ce qu'ils vous ont déjà dit cent fois, qu'on sait d'avance par cœur le récit qu'ils vont faire. D'autres laissent couler de leurs lèvres un flot intarissable qui ne leur accorde pas la moindre intermittence pour la réflexion. Ceux-ci réfléchissent tout en parlant; ils avancent une idée et la retirent; énoncent un plan à haute voix, et à haute voix le modifient; si bien qu'ils se contredisent eux-mêmes et perdent toute confiance. Ceux-là sont si impatients d'ouvrir la bouche, qu'ils vous coupent à chaque instant la parole; et, lorsqu'ils ont commencé, ils ne vous laissent plus la possibilité de répondre. Tous ces parleurs sans sagesse et sans grâce croient persuader; ils ne font que fatiguer; ils pensent vous convaincre, et ils

vous irritent ; ils réussissent parfaitement à vous mettre dans l'esprit le contraire de ce qu'ils disent. On le leur a peut-être déjà fait remarquer plus d'une fois, mais ils sont si peu faits à écouter, et ils éprouvent un si grand besoin de répondre, qu'ils préféreront se justifier en parlant encore, que d'avouer leur ridicule en gardant le silence.

A ces traits, qui voudra se reconnaître ? Personne, peut-être ; mais tous y reconnaîtront leurs frères, premier indice que ce sont eux-mêmes que nous avons dépeints ; car, comme nos parleurs, ils songent avant tout à se justifier. Celui dont, au contraire, la parole est habituellement ornée de grâce et de sagesse, sent toujours mieux le prix du silence et de la réflexion. On regrette bien rarement de s'être tu, et bien souvent d'avoir parlé, car ce qu'on a dit de moins on peut encore l'ajouter ; mais ce qu'on a dit de trop on ne peut plus le retirer.

Après avoir énoncé le précepte, Paul en donne le motif : « Il faut que votre parole soit assaisonnée de sel et de grâce, afin, dit-il, que vous sachiez comment répondre à chacun. » Ainsi les mêmes choses doivent être dites à chacun d'une manière différente, selon son âge, son intelligence, son caractère ; ou, pour résumer cette pensée, c'est en vue des autres et non de nous-mêmes que nous devons répondre ; c'est pour les persuader, et non pour nous donner raison ; pour les éclairer, et non pour les éblouir ; pour leur faire du bien, et non pour satisfaire notre vanité.

Nous croyons qu'en effet, pour avoir oublié cette sage réflexion, on parle bien souvent en pure perte ; on désire pérorer, et l'on n'est pas compris. On s'exprime avec des gens simples dans des termes et avec des idées qui, sans être meilleurs, sont plus recherchés, et font briller le parleur sans éclairer ceux qui l'écoutent. Un chrétien distingué par sa foi et par sa science se posait à cet égard une règle bien facile à suivre : c'était de parler toujours avec la plus grande simplicité, sachant bien que si les paroles simples sont comprises par les savants, les discours savants ne sont pas compris par les simples, et que le moyen d'être entendu de tous c'est de parler aux plus petits.

La simplicité dans le langage aura un autre avantage, ce sera de nous obliger à dire des choses qui en valent la peine, et d'avoir le bon sens pour nous. Une niaiserie habillée de grands mots impose parfois à certaines personnes et au parleur lui-même. Mais dépouillez-la de ses ornements pour l'exprimer en mots vulgaires, et vous saurez au juste ce qu'elle vaut.

Enfin, en jetant les yeux sur les versets qui précèdent, nous verrons qu'il s'agit ici surtout de nos paroles religieuses, et plus particulièrement de ce que nous aurons à répondre à ceux qui s'enquièreent de notre foi. Ici nos paroles ont une portée immense. Bien choisies, elles peuvent ouvrir la porte du salut. Réduites à un parlage d'habitude, elles peuvent la fermer. Pensons donc nos discours en face d'une telle responsabilité; puissons-les dans la Parole, seule infallible; accompagnons-les de prières, et surtout prononçons-les avec une humilité telle, que nous nous fassions oublier nous-mêmes de ceux qui nous écoutent, pour fixer leur attention uniquement sur ce que nous avons à leur dire de leur salut, de leur Dieu, du ciel et de l'éternité.

CCLXXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS I.)

Un homme sans fortune, sans influence, traverse en artisan les villes d'Asie et de Grèce. Tous les sept jours il se rend au milieu d'une nombreuse assemblée pour annoncer une doctrine nouvelle et prêcher une sévère morale; ici cet homme est repoussé, là frappé, ailleurs jeté dans un cachot; à Éphèse sa présence excite une émeute, à Philippes il est mis en prison; de Thessalonique il est obligé de fuir en secret; et cependant, dans cette course rapide, il sème dans toutes ces cités des églises qui embrassent sa doctrine et pratiquent sa morale!

Supposez qu'aujourd'hui un mahométan vienne parcourir nos villes de France en prêchant le Coran. Supposez que nos populations le poursuivent de leurs moqueries, et nos magis-

trats de leurs condamnations , mais que ce prédicateur musulman échappe enfin à toutes ces poursuites. Pensez-vous qu'en rentrant à Constantinople il ait à écrire à de nombreuses mosquées par lui fondées dans notre patrie ?

Voilà cependant ce qu'a fait saint Paul ! Et qu'on ne dise pas que la comparaison n'est pas équitable ; qu'autant l'état de l'Asie était favorable au christianisme , autant celui de la France le serait peu à l'adoption de la foi mahométane ; car nous croyons précisément le contraire. Non, avant de tenir compte des dispositions accidentelles des temps et des lieux, il faut tenir compte des dispositions fondamentales du cœur humain. Or, à cet égard la religion de Mahomet a bien plus de chance de nous plaire et de se faire accepter que celle de Jésus-Christ. L'une flatte nos goûts, l'autre les combat ; et si le succès de l'entreprise musulmane que nous avons supposée est peu probable, celui de l'œuvre chrétienne, soutenue par des forces humaines, était impossible.

A vrai dire, d'autres religions que la religion chrétienne se sont établies dans le monde ; mais on n'a pas assez remarqué la différence immense qui sépare leurs établissements de celui du christianisme. Une croyance quelconque tombe au milieu d'un peuple et y prend racine, je le conçois sans peine. Supposez même la plus absurde superstition, et je ne m'étonnerai pas encore de son succès, par la raison que cette foi nouvelle n'a pas de prétention exclusive : c'est un nouveau Dieu ajouté à tant d'autres, un culte et des autels de plus. Croit qui veut, et même, en admettant la foi nouvelle, rien n'empêche de conserver l'ancienne dans le même cœur. Mais du christianisme, il en était tout autrement : le Dieu de la Bible est un Dieu jaloux qui ne tolère point d'autre Dieu. Le Sauveur de saint Paul était, selon lui, le seul qui sauvât ; pour croire en Jéhova, il fallait détrôner Jupiter, Neptune, Cérès et toutes les divinités. Ce n'est pas tout : dans cet Évangile, on ne choisit pas selon son caprice ; il faut tout admettre. Devant cette morale, on ne reste pas ce qu'on était jadis ; il faut renaître. En sorte que, pour édifier la foi chrétienne chez un homme, comme au milieu d'un peuple, il

faut tout démolir à ses côtés. Point de partage, point d'accommodement : l'exclusisme le plus absolu. Aussi, partout où il se présente, le vrai christianisme effraie toutes les erreurs, toutes les superstitions, toutes les impostures qui reconnaissent que si leur antagoniste prend racine, elles seront elles-mêmes extirpées.

Dès lors, quelles tempêtes de passions ne devait pas soulever la doctrine qu'apportait Paul au milieu de mille autres croyances se supportant toutes mutuellement comme bonnes et vraies ! Que d'intérêts elles froissaient ! Prêtres qui vivaient de l'autel, — scribes qui vendaient leur science religieuse, — Démétrius qui reproduisait les idoles, — princes et magistrats qui étayaient leur puissance des superstitions reçues, tout était obstacle à la parole de l'Apôtre, et cependant l'Apôtre a vaincu ! ou plutôt Dieu a vaincu pour lui ; et nous pouvons le croire quand il rappelle ici aux Thessaloniciens que sa prédication au milieu d'eux n'a pas été seulement en paroles, mais aussi en vertu, en Saint-Esprit, en preuves convaincantes, et, comme il le dit ailleurs, en prodiges et en miracles.

Telle est la seule explication possible à l'établissement de tant d'églises au milieu d'un tel peuple, en si peu d'années et par de si faibles instruments. Toutefois, nous le sentons, ces preuves elles-mêmes ne peuvent être rendues efficaces que par le Saint-Esprit ; comprises par toutes les intelligences, elles ne descendent pas dans tous les cœurs, et, après les avoir indiquées, nous éprouvons le besoin de prier le Seigneur d'en bénir l'exposition pour ceux qui les ont entendues. C'est toujours la prédication de saint Paul : elle ne peut être crue sur la parole de l'homme ; il lui faut l'action de l'Esprit-Saint. Si elle ne vous a pas encore convaincus, n'en soyez donc pas surpris ; mais demandez à Dieu ce que l'homme ne saurait vous donner.

CCXC^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS II.)

« Les Juifs nous empêchent de parler aux Gentils, » dit Saint Paul. Ce n'est pas ici un accident de la prédication de l'Apôtre qui n'ait eu lieu qu'à Thessalonique ; ce fait caractéristique se reproduisait au contraire dans toutes les villes païennes où les Juifs avaient une synagogue, et où, par conséquent, en descendant de la chaire de Moïse, Paul pouvait encore parler dans la rue aux Gentils du Messie promis et venu. Ce fait si général mérite donc d'être étudié.

Pourquoi les Juifs pouvaient-ils être irrités d'entendre leur foi prêchée aux païens ? Nous n'en concevons que deux causes possibles : la jalousie ou l'incrédulité. Les uns étaient jaloux de leur privilège de nation choisie de Dieu, et s'irritaient à la pensée d'un Messie qui mettait sur la même ligne le peuple élu et la tourbe des peuples. Tels, les Juifs d'Antioche, qui, voyant la foule des Gentils attentive à la parole de l'Apôtre, blasphément, dit Saint Luc, et sont remplis d'envie. Les autres, sans croire à Moïse, s'irritaient qu'on ne le leur prêchât pas à eux exclusivement, parce qu'ils craignaient d'attirer sur leur peuple les persécutions des princes et des prêtres païens intéressés à défendre les croyances, bases de l'autel et du trône. C'est dans ce sens que les principaux sacrificateurs, en parlant de Jésus-Christ, disent : « Si nous le laissons faire, chacun croira en lui, et les Romains viendront, qui extermineront nous, le lieu et la nation. » Ainsi les enfants d'Abraham s'opposaient à la prédication de Saint Paul annonçant leur Messie aux nations, les uns par jalousie, les autres par incrédulité.

Que devons-nous donc penser de ceux qui, de nos jours, voient avec peine les doctrines de leur église annoncées aux étrangers ? Exactement ce que la Bible vient de nous apprendre à penser des hommes qui les ont précédés dans cette voie : c'est qu'eux aussi sont jaloux ou incrédules ; eux aussi voudraient

garder une supériorité sur leurs alentours ; ou bien (et c'est le plus grand nombre) eux aussi, niant dans leur cœur le Christ qu'ils confessent des lèvres, s'irritent à la pensée que, pour faire changer quelques hommes de superstitions, on les expose, eux, à l'animadversion des prêtres et des princes de nos jours intéressés au maintien de toute foi établie. Ce n'est pas nous, c'est la Parole de Dieu qui les juge ainsi. Nouveaux Pharisiens de Jérusalem, ils ont peur des Romains par incrédulité ; nouveaux Juifs d'Antioche, ils blasphèment et sont remplis d'envie.

Jaloux, jaloux d'être seuls dans la vérité ! Jaloux d'être seuls sauvés ! Mais l'énoncé seul de cette jalousie en montre l'absurdité. Nous comprendrions, sans l'approuver, un motif de jalousie qui en élevant les uns abaisserait les autres, qui en enrichissant ceux-ci ruinerait ceux-là ; mais avez-vous donc peur que la place vous manque dans le ciel ? Craignez-vous que Dieu épuise son trésor de grâces sur tant de têtes, et qu'il n'en reste pas pour vous ? Ne croyez-vous donc le bonheur possible que réservé à un petit nombre ? Ah ! vos sentiments même prouvent que vous méconnaissiez complètement la nature de la religion. En vous sauvant, Dieu n'a prétendu vous élever au-dessus de personne ; d'ailleurs ses grâces sont inépuisables ; son ciel est sans limites, comme les richesses de sa puissance et de son amour. Mais non ; la manière dont vous comprenez le salut prouve que vous en êtes exclus. Vous appartenez bien à l'Eglise qui prêche la vérité, mais vous n'avez pas compris cette vérité, et en prétendant en fermer la porte à ceux du dehors, vous prouvez que vous-mêmes n'y êtes pas entrés.

Il est vrai que parmi ceux qui condamnent les efforts faits pour annoncer l'Evangile en dehors de notre Eglise, se trouvent bien moins d'envieux que d'incrédules ; mais la conduite de ceux-ci n'est ni moins inconséquente ni moins coupable.

Eh quoi ! vous ne croyez pas à la divinité de notre foi, et vous en supposez les succès possibles ! Vous ne voyez là que superstitions, et vous pensez que ces superstitions auront la force d'en détrôner d'autres enracinées dans un sol de longues habitudes et de puissants intérêts ? Mais c'est vous contredire ; laissez-

sez donc abandonné à soi-même ce que vous appelez une erreur. Si cette œuvre vient des hommes, vous savez bien par l'expérience qu'elle ne peut subsister ; mais, si malgré vos efforts elle doit réussir, prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu. Comment, au nom de la tolérance, nous exhortez-vous avec tant d'aigreur à garder notre foi, au lieu de la porter aux autres ? Votre devoir d'hommes tolérants ne serait-il pas de nous tolérer les premiers, nous, vos frères, et de laisser sans blâme et sans entraves nos efforts s'accomplir ? Puisque, selon vous, toutes les croyances sont bonnes, ce qui veut dire que toutes sont fausses et mauvaises, supportez donc aussi la nôtre qui nous fait un devoir de travailler à la répandre. Tolérants pour tous, soyez-le aussi pour nous ; tolérants pour des étrangers, soyez-le aussi pour votre famille.... Mais non, vous ne le serez pas malgré toutes ces observations qui sont sans portée pour vous, et qu'à la vérité nous faisons ici pour d'autres ; non, vous ne tolérerez jamais une foi qui veut se communiquer, parce que sa vie condamne votre mort spirituelle, parce que sa diffusion par votre église risque de faire croire au monde que vous y contribuez, et ainsi de soulever ce monde contre vos mesquins intérêts. A la bonne heure ! avouez vos motifs ; nous apprendrons à les mépriser et à ne tenir aucun compte de vos exhortations à la lâcheté par vous appelée tolérance.

Courage donc, vous chrétiens, qu'on veut entraver dans votre saint prosélytisme à la vérité. Dieu est pour vous ; que pouvez-vous craindre du monde entier coalisé contre vous ? Jésus n'a pas craint d'annoncer l'Évangile que lui seul connaissait, ni les Apôtres hésité à prêcher un Christ qu'eux seuls, douze dans un milliard d'hommes, croyaient. Et Jésus a vaincu ! et les Apôtres ont vaincu ! Vous vaincrez donc aussi, car leur cause est la vôtre ; c'est la cause de Dieu. Vous serez bien heureux quand on vous aura injuriés et persécutés à cause de votre Maître. Réjouissez-vous alors d'avoir été dignes de souffrir pour lui, et sachez que votre récompense est grande dans le ciel où vous serez bientôt, et où vous serez délivrés de tout persécuteur.

CCXCI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS III.)

Comment se fait-il que pour des hommes qu'il connaît depuis si peu de temps, Paul ait une affection si vive que, malgré les persécutions qui l'attendent à Thessalonique, il puisse former plusieurs fois le projet d'aller voir ces nouveaux frères, prier Dieu jour et nuit de lui en fournir l'occasion, et se priver enfin du précieux concours de Timothée en l'envoyant prendre des nouvelles de ces êtres bien-aimés ? Dans notre état de société, pour se faire un ami il faut des années, et encore si des circonstances imprévues séparent les personnes : bien souvent avec les rapports cessent les amitiés. Je le répète : comment donc Paul a-t-il pour des connaissances de si fraîche date une si vive affection ? C'est ce que des chrétiens seuls comprendront.

Lorsque deux disciples de Christ se rencontrent, quelques instants leur suffisent pour se reconnaître. Ils ne choisissent pas leur sujet de conversation, et cependant, dans tous les sujets qu'ils traitent, le premier mot les manifeste l'un à l'autre, et dès qu'ils ont reconnu qu'ils possèdent la même foi, le rapprochement est subit et complet ; leurs cœurs s'ouvrent, leurs bouches sourient ; déjà ils s'aiment. Ils parleront de tout et s'entendront sur tout. Ils auront en même temps la même pensée ; ils accepteront ou repousseront ensemble l'idée émise par un tiers. Passant du discours à l'action, ils chercheront une œuvre commune, et comme il s'agit de servir un maître commun, ils s'entendront bientôt ; comme ils marchent dans le même sens, ils ne se heurtent pas ; c'est la main de l'un dans la main de l'autre qu'ils avancent et qu'ils atteignent le but.

Cette communauté de pensée et d'action ; cette unité de vues, d'avenir et d'espérance ; ce Maître unique, cette patrie céleste dont on est concitoyen, ce père dont on se sait tous les deux enfants, ce Sauveur dont tous deux on est frère ; cette vie, ce bonheur

qu'on goûtera ensemble : tout cet avenir d'union et d'amour développe chez ceux qui savent devoir y entrer une affection sans analogue parmi celles de cette terre, sans égale dans celles qu'un même sang fait naître. Deux chrétiens sentent qu'ils sont amis pour l'éternité, qu'ils sont parents en Dieu et qu'ils s'aiment, comme Christ les a aimés, d'une affection vraiment désintéressée.

Cette affection entre chrétiens étonne, disons plus, scandalise ceux du dehors. Ne la comprenant pas, ils la nomment esprit de parti ; ils nous reprochent presque de nous aimer, et se plaignent que nous ne les portions pas eux-mêmes aussi haut dans notre cœur, sans songer que ces sentiments n'ont été rendus possibles que par une foi commune, et qu'il ne saurait y avoir un amour bien vif sans une réciprocité que l'incrédule ne peut nous donner. Cet amour si vrai irrite même d'anciens amis, qui se croient délaissés parcequ'ils voient se développer en vous un attachement nouveau plus fort que celui que le temps a cimenté avec eux, bien qu'eux-mêmes ne voulussent pas être aimés du même amour et entretenus des mêmes sujets.

Oui, cet amour est doux, pur, profond... Comment donc se fait-il que nous en recherchions si peu les jouissances ? Les chrétiens sont parfaitement assurés de sa réalité ; car tous nous l'avons plus ou moins vivement senti, nous sommes donc d'autant plus coupables de ne pas en avoir plus souvent nourri notre cœur. Nous pourrions être à la fois saints et heureux ; nous pourrions jouir ici-bas d'une société innombrable d'amis ; nous pourrions former une grande famille dont les membres, répandus partout, se retrouveraient partout pour s'aider, s'édifier et jouir ensemble. Mais hélas ! tout en connaissant cet amour chrétien par expérience, tout en sachant quelle douceur il y a dans la communion des saints, nous nous laissons entraîner, absorber par le monde, et nous vivons comme lui, altérés de bonheur à côté d'une source jaillissante ; avec cette différence que le monde ignore cette onde pure et que nous la connaissons.

Oh ! chers frères, que ne secouons-nous la boue de cette

terre attachée à nos pieds! et que ne vivons-nous plus complètement dans cette intimité de la foi et de l'amour! Rompons les glaces qui nous environnent; que les cœurs s'ouvrent, qu'on se tende la main et qu'on vide son âme dans une autre âme. Il y a presque toujours plus de chaleur en nous que hors de nous. Mais une fausse pudeur nous empêche de l'avouer; tout en nous aimant peut-être, nous n'osons pas nous le dire et nous restons à nous regarder. Faisons donc le premier pas; nos frères feront le second; ce que nous attendons d'eux, ils l'attendent de nous; déjà leur main tressaille; allons la saisir.

Étrange retenue que je ne puis définir : je me sens heureux à côté d'un frère; je voudrais le lui dire et je ne l'ose pas! je voudrais saisir sa main et je ne l'ose pas! je voudrais le presser sur mon cœur et une fausse honte me retient! Ah! combien d'amitiés chrétiennes nous avons peut-être perdues de la sorte; et combien nous serions coupables d'en laisser échapper d'autres désormais! Puisque nous savons à cette heure que des frères sentent ce que nous sentons et nous attendent comme nous les attendons, allons donc à leur rencontre; commençons dès ce monde une vie d'amour que la mort du tombeau ne saurait rompre et qui dans le ciel doit durer d'éternité en éternité!

CCXCII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS IV.)

C'est dans la sentence portée contre la première faute de nos premiers parents que se trouvent ces paroles : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » On peut donc regarder le travail imposé à l'homme comme une punition. Et cependant dans cette punition même Dieu a placé de véritables jouissances. C'est toujours le même Dieu qui tire le bien du mal, et qui du crime d'Adam fait sortir pour lui et pour sa race un salut plus magnifique que le bonheur perdu. Étudions ce trait admirable de sagesse dans la pénible condition du travail qui nous est imposé.

Le travail est une véritable bénédiction sur cette terre et pour des êtres tels que nous. Il y a longtemps qu'on a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Tout le monde sait que l'ennui suit le désœuvrement, et l'on pourrait dire que rien n'est plus fatigant que de ne rien faire. Mais étudiez directement les effets du travail sur notre nature, vous serez frappés de ses nombreux et heureux résultats.

Le travail développe une de nos plus précieuses facultés, l'intelligence. Si nous n'avions aucun besoin physique pour féconder en nous le génie inventif, notre esprit tomberait bientôt dans une assoupissante langueur qui finalement tuerait notre être moral. Aussi les peuples les plus favorisés pour le climat, ceux que la terre nourrit presque sans travail, sont-ils les moins industriels et les moins intelligents. Heureux de respirer un air suave, satisfaits des fruits qui pendent sous leurs mains, toujours assez abrités sous un ciel serein, ils dorment, languissent et meurent sans avoir vécu par la pensée, sans avoir même soupçonné le germe de science que recèle leur âme. Cherchez au contraire les lieux où la nature plus avare n'accorde ses fruits qu'à des travaux pénibles et prolongés, et vous verrez que les efforts mêmes nécessités par le froid et la faim tournent finalement au développement des arts et des sciences, comme les arts et les sciences contribuent à étendre le cercle de nos jouissances intellectuelles.

Le travail, bien que notre affirmation puisse paraître d'abord étrange, le travail est lié à la conscience. Sans qu'il puisse se rendre compte du pourquoi, le travailleur se trouve heureux d'avoir bien rempli sa journée, tandis qu'il se sent rongé de regret pour l'avoir perdue; ce n'est qu'en se promettant de mieux employer le lendemain qu'il apaise ses remords.

Le travail actif et mesuré réjouit le cœur; il y a de la satisfaction à user de ses forces, à voir naître sous sa main une œuvre, et à la contempler achevée. Si tant d'hommes souffrent de leurs travaux, c'est à eux-mêmes ou à l'organisation de notre société, mais non au travail tel que Dieu le leur a préparé, qu'ils doivent s'en prendre. La nourriture la plus saine,

prise en trop grande abondance, ruine la santé; il en est de même de notre activité : n'ajoutez pas un jour de fatigue aux six de travail que Dieu vous demande, n'allongez pas la journée que le soleil vous mesure; ne la déplacez pas en passant les premières heures du jour dans le sommeil et les premières heures de la nuit dans le travail; suivez à cet égard les indications de la nature et les règles de la loi révélée; alors ce travail modéré et suffisant réjouira votre esprit sans briser votre corps.

Enfin le travail est un habile instituteur qui se fait comprendre des plus ignorants; il leur persuade l'économie, l'ordre, la prévoyance. On ne gaspille guère le bien qu'on a soi-même amassé; on s'attache et souvent beaucoup trop au produit de ses mains; et bien que cet excès soit blâmable, Dieu en tire encore un heureux résultat, en contraignant l'avare à laisser à d'autres ce qu'il a si péniblement recueilli. Une œuvre perdue pour son artisan ne l'est pas pour tout le monde; les fruits nourrissent encore, quand l'arbre est déjà tombé.

Il est digne de remarque que ce soit parmi les hommes les plus péniblement occupés, et occupés des travaux qui se rapprochent le plus de la nature, que Dieu a pris son peuple, et dans ce peuple, ses envoyés; les rois mêmes qu'il a créés avaient cultivé la terre, comme les Apôtres de Jésus avaient jeté le filet du pêcheur ou gardé les portes d'une ville. Mais l'exemple qui mérite le plus d'être signalé, c'est peut-être celui que nous fournit lui-même saint Paul dont nous parcourons les nombreuses et longues lettres. Nous ne voulons pas parler de ses travaux apostoliques, mais de ses occupations manuelles dont lui-même était fier. Quand je vois le plus grand des Apôtres travailler la nuit afin de prêcher le jour, et Dieu le laisser faire lorsqu'il aurait si facilement pu dispenser son serviteur de tant de fatigues, je ne puis m'empêcher de croire le travail honorable et le repos honteux. Oui, honteux, car en fin de compte, celui qui ne fait rien dérobe à la société son contingent de peine, et bien que sa fortune le puisse soustraire à l'obligation générale, ce n'est certes pas pour cela que Dieu la lui avait confiée;

les hommes le laissent libre, mais Dieu lui demandera compte de ce qu'il a dévoré, comme de ce qu'il n'a pas produit.

Il ne nous est pas dit que Jésus ait jamais travaillé; toutefois nous savons qu'il a voulu être élevé dans la boutique d'un charpentier, lui qui aurait pu choisir le trône d'un monarque glorieusement désoccupé.

Qu'on vienne maintenant nous dire qu'il est honorable de vivre de ses revenus, et glorieux de n'avoir rien à faire; qu'on nous montre comme titres de noblesse des mains inactives, et qu'on essaie de nous faire rougir des nôtres devenues calleuses à la peine; nous saurons que penser d'une grandeur que Dieu flétrit de ses censures; d'une honte qu'il honore de ses éloges, et répondre que mieux vaut la gloire d'un artisan apôtre que celle d'un roi fainéant.

CCXCH^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS V.)

« Exhortez-vous l'un l'autre, » nous dit l'Apôtre. Cette exhortation mutuelle est bien peu connue parmi nous, si peu que le mot en paraîtra peut-être étrange. En effet, une exhortation mutuelle nous semble un contre-sens. L'exhortation descend ordinairement du pasteur au fidèle, du père à l'enfant, du maître au serviteur; c'est en quelque sorte la réprimande d'un supérieur à un inférieur qui n'oserait la rendre; si bien que l'exhortation comme nous l'entendons est presque toujours ennuyeuse, tandis que, telle que la recommande l'Apôtre, elle serait un plaisir pour celui qui l'adresse et un soulagement pour celui qui la reçoit. Tâchons de la comprendre ainsi.

Nous avons tous des moments de relâchement, où l'Esprit-Saint semble nous avoir abandonnés. Ces heures de sécheresse qui ont traversé ma journée d'hier, traverseront votre journée de demain; en sorte que les mêmes exhortations que vous m'avez adressées, je puis vous les faire entendre. Le bien qu'elles

m'ont fait, vous pouvez à votre tour l'éprouver ; ce sera toujours l'Esprit de Dieu veillant chez l'un, ranimant le même Esprit assoupi chez l'autre, et cet Esprit s'entretenant avec lui-même pour notre commune édification. Après votre exhortation, un nouveau feu m'a pénétré, et j'ai partagé vos sentiments ; après les miennes, la force vous reviendra et vous vous sentirez renaître. La même pensée peut venir aujourd'hui à moi le premier, demain à vous, et nous pouvons être tour à tour incapables de la donner et très-bien disposés à la recevoir.

Mais, hélas ! quand un chrétien parmi nous tombe dans la langueur, les autres contristés s'éloignent comme pour respecter sa liberté, ou peut-être parce qu'ils n'osent pas l'aborder. On devient froid, réservé l'un vis-à-vis de l'autre ; on renvoie à un jour plus favorable, et ce jour ne vient pas. En l'attendant, la foi faiblit, la charité s'en va, le zèle se perd, et l'on s'étonne ensuite de n'avoir plus une pensée commune !

Ah ! pourquoi cette pusillanime retenue envers un frère que nous savons capable de nous comprendre, lui qui jadis a sympathisé avec nous ? Pourquoi ne pas lui ouvrir notre cœur, lui faire part de nos appréhensions sur son compte, sonder doucement ses plaies et y verser un baume consolateur ? Il souffre, vous serez donc le bien-venu ; il déchargera ses peines dans votre sein, et il se sentira déjà soulagé ; votre démarche même vous gagnera son affection. Il est si rare de trouver des êtres qui viennent à la rencontre de nos peines que votre parole la plus simple lui fera du bien ; et quand vous aurez sa confiance, peut-être trouverez-vous des exhortations appropriées à ses besoins.

Mais on a peur l'un de l'autre ; plus l'un est triste, plus l'autre est réservé, c'est-à-dire que plus le malade souffre, plus les visites du médecin sont rares, jusqu'à ce qu'enfin le malade meurt et laisse au survivant des larmes et des remords. Oui, il faut le dire, nous avons pour les malades spirituels la répugnance que nous avons pour les malades ordinaires : nous refusons de les approcher ; sous prétexte de les laisser tranquilles, nous les fuyons, sans songer qu'un impotent ne peut pas se

servir lui-même ; et que, le pût-il, moins que tout autre il connaîtrait ce qu'il lui faut.

Cet échange d'exhortations fraternelles rappelle cette autre parole : « Confessez-vous les uns les autres ; » c'est-à-dire épanchez le récit de vos faiblesses dans le cœur d'un frère qui à son tour vous retracera ses propres misères, afin que vous puissiez ensuite prier l'un pour l'autre. Ici ce n'est plus le fort qui vient soutenir le faible : c'est le faible cherchant l'appui du fort ; ce n'est plus l'exhortation offerte : c'est l'exhortation demandée. Ces deux devoirs vont au même but : le relèvement du pécheur, et Dieu veut que, lorsque nos frères ne viennent pas d'eux-mêmes nous apporter leurs secours, nous allions, nous, les provoquer en leur ouvrant notre cœur et nos plaies. Oui, lorsque nous nous sentons misérables, allons auprès d'un ami chrétien, exposons-lui nos souffrances, et nous lui faciliterons ainsi la tâche de l'exhortation à notre égard. Ne craignons pas d'avouer nos faiblesses ; nos frères ne savent-ils pas que nous, comme eux, sommes de pauvres pécheurs ? Leur profession de foi et leur propre expérience ne les ont-elles pas disposés à l'indulgence ? Disons-leur donc ce que du reste ils savent déjà, et ils nous rendront en conseils, en prières ce que nous leur aurons donné en témoignages de confiance. Peut-être provoquerons-nous aussi des aveux de leur part qui nous consolent en nous apprenant que notre infirmité a été aussi la leur, et comment ils en ont été guéris. En tous cas, nous prierons ensemble, et certainement nous ne prierons pas Dieu en vain.

Voilà ce qui manque surtout à notre vie chrétienne, c'est cet échange de services spirituels qui ne peut prendre sa source que dans ce qui n'est pas moins rare parmi nous : l'ouverture de cœur, l'épanchement naïf des pensées douces ou pénibles dans le sein de nos frères. Ici, comme pour l'expression de l'amour dont nous parlions hier, il ne faut qu'une voix qui appelle ; l'écho d'une autre voix est prêt à répondre. Soyez-en sûrs, d'autres pensent comme vous et vous écoutent ; parlez, et vous serez entendus, puisque je suis votre frère et animé du même Esprit. Croyez-moi, nous laissons ainsi se perdre des tré-

sors de consolations, de joies, de bonheur ; nous laissons se dessécher une vie que nous pourrions rendre onctueuse et douce. Encore une fois, parlez, donnez-moi vos pensées, recevez les miennes, et que cet échange devienne lui-même sans apprêt, sans efforts, la plus efficace des exhortations.

CCXCIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS I.)

Paul adresse son épître à l'église des Thessaloniens, et non pas de Thessalonique. La différence est grande, car elle indique que l'Église est un ensemble d'individus, et non une propriété des lieux. Ainsi une église quelconque, excepté l'Église spirituelle composée de toutes les générations chrétiennes passées, présentes et futures, une église spéciale quelconque naît et meurt avec les chrétiens qui la composent, et non avec les édifices, les livres, les symboles où se prêchent ses doctrines. Il est vrai qu'ailleurs il est parlé de l'église d'Éphèse et non des Éphésiens ; mais le sens de cette expression est fixé par ce troisième passage où il est dit : « l'Église qui est à Corinthe. » Ainsi les expressions s'éclairent l'une l'autre, et nous montrent toujours l'Église dans les hommes et non dans les choses.

De cette distinction bien simple découle une conséquence très-importante : c'est que les bénédictions de Dieu reposent sur les hommes et non sur les institutions, sur les individus et non sur les corps. Ses doctrines fussent-elles pures, cela ne préjuge rien pour le salut de celui qui naît au milieu d'elles ; un million de membres d'une association fussent-ils sauvés, il n'en faudrait rien conclure pour le salut du seul qui resterait.

Cette réflexion montre aussi ce qu'il faut penser d'une église qui attache la durée de son existence à la durée d'une ville ! Il se peut qu'il existât jadis une église des Romains ; mais en tout cas il ne peut exister aujourd'hui une église de Rome. Quand il y aura des chrétiens à Rome, il y aura là une église chré-

tienne; quand ils sortiront de cette ville, il n'y aura là plus d'église; l'Église chrétienne y entrera et en sortira avec les chrétiens. Les édifices, le culte, les livres, les doctrines elles-mêmes sont des corps sans âme aussi longtemps que la foi des êtres vivants ne vient pas les animer.

Que cette réflexion nous serve aussi d'avertissement à nous-mêmes; car la vérité, reçue comme base de notre église, ne nous sauve pas plus que l'erreur ne sauve dans l'église d'un autre, aussi longtemps que cette vérité n'est pas appliquée à notre propre cœur. Et cependant nous tombons souvent dans cette illusion; nous sommes fiers des avantages de la communion dans laquelle nous sommes nés; nous prenons en pitié les doctrines erronées de telle autre; et au milieu de cet orgueil et de cette pitié, nous oublions d'examiner ce qui se passe en nous, rassurés que nous sommes par la pensée que nous appartenons à la famille d'Abraham selon la chair! Nous ne disons pas comme d'autres: « Je suis membre de l'église la plus nombreuse et la plus ancienne; » mais peut-être disons-nous: « J'appartiens à l'Église des martyrs, à l'Église qui a gardé les sacrements, à l'Église qui a conservé la succession apostolique; » sans remarquer que pour tout cela nous n'en sommes pas plus martyrs, pas plus dignes des sacrements, pas plus apostoliques; ce sont là des titres de noblesse valables aux yeux des hommes, mais nuls devant le Seigneur, qui ne tient aucun compte des aïeux, et qui punit chacun pour ses péchés, comme il ne sauve personne par la foi d'un autre.

Nous ne voulons pas méconnaître les avantages qu'il y a à naître dans cette église plutôt que dans telle autre; mais nous voudrions qu'on se rappelât mieux que ces avantages ne sont rien pour l'ensemble; qu'ils n'acquièrent de valeur pour les individus qu'au fur et à mesure que ceux-ci en font usage pour arriver à la foi. Cette réserve faite, nous ferons encore remarquer que nous pouvons nous attacher à une église sans y rien gagner, comme aussi l'abandonner sans y rien perdre. Ne nous éprenons donc pas trop vivement de l'institution qui a nos sympathies, et ne condamnons pas avec trop d'ardeur celle que

nous ne goûtons pas. Les forces que nous dépenserions sur ces questions d'Église seraient puisées dans une énergie que nous ferons mieux de mettre tout entière au service des grandes vérités de la foi. Nous sommes déjà si bornés dans le temps et dans l'espace, si étroits dans nos affections et dans notre intelligence, que ce n'est pas trop de tout donner à la chose essentielle. Soyons plus humbles, et laissons à de plus forts que nous le double fardeau de débattre en même temps les questions d'Église et de salut. Tirons le meilleur parti de la place où nous sommes, au lieu de nous laisser séduire par cette pensée que nous ferions mieux quelque autre part. Comme aussi ne nous effrayons pas trop des changements de forme qui surviennent autour de nous ; car après tout Dieu règne, et nous y pouvons peu de chose ; tandis qu'à nous en trop préoccuper nous risquons beaucoup.

Si l'on avait mieux suivi cette ligne de conduite, nous ne verrions pas aujourd'hui les chrétiens divisés en deux camps, comme s'ils étaient las de vaincre les incrédules, et trouvaient plus de saveur dans des victoires remportées sur leurs frères.

Fixons donc nos regards sur notre cœur pour l'étudier, sur Dieu pour le prier, sur le Sauveur pour lui rendre grâce, sur nos frères pour les aimer, sur le monde pour lui annoncer l'Évangile, comme si nous étions seuls dans l'Église, seuls devant Dieu ; car le Seigneur nous jugera sur notre foi et sur notre vie, et non sur les doctrines et l'histoire de l'Église où nous sommes nés.

CCXCV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPITRE AUX THESSALONICIENS II.)

Ce chapitre contient une prophétie remarquable qui, pour être comprise, n'a besoin que d'être précisée.

D'abord remarquez que le grand événement prédit par saint Paul est une révolte, ou, pour me servir du terme même du

texte, une apostasie ; c'est donc dans le sein de la chrétienté que cet événement doit s'accomplir.

En second lieu, observez que cette apostasie commençait, et commençait en secret, du temps de saint Paul, puisqu'il est dit : « Le mystère d'iniquité se forme déjà. »

Notez ensuite que ce mystère d'iniquité, commençant du temps de Paul, devait se développer durant des siècles ; car il ne prendra fin, dit l'Apôtre, qu'à l'avènement du Seigneur. Or il s'agit bien ici de l'avènement de Christ à la fin du monde, car le verset premier le désigne ainsi : « L'avènement de notre Seigneur et notre réunion avec lui. » C'est donc depuis les jours de la primitive Eglise jusqu'aux derniers temps que doit durer ce mystère d'iniquité.

Ce mystère d'iniquité nous est présenté comme ourdi par l'homme de péché, le Fils de perdition. Or, un homme vivant déjà du temps de Paul, vivant encore à la fin du monde, ne peut être qu'une série d'hommes continuant la même œuvre. Quand Jésus dit à ses disciples qu'il est avec eux jusqu'à la fin du monde, il veut évidemment dire avec eux ou avec les disciples qui leur succéderont sur la terre. De même, quand Paul parle d'un homme de péché qui doit accomplir un mystère d'iniquité pendant plusieurs siècles, il parle forcément d'un homme en particulier, mais aussi de ceux qui continueront son œuvre.

Qui retenait encore pour un temps ce fils de perdition, au temps où parlait saint Paul ? ou, si vous voulez, qui comprimait encore l'explosion de ce mystère d'iniquité ? L'Apôtre ne le dit pas. Toutefois on peut déjà conclure que cette opposition ne vient ni de Dieu ni des chrétiens ; car celui qui l'exerce doit être détruit, et rien ne saurait détruire ni Dieu ni son Eglise. C'était donc une puissance profane qui devait entraver les projets ambitieux de l'homme de péché ; par exemple, la puissance des prêtres païens ou des empereurs romains.

Maintenant, à quel signe pourra-t-on reconnaître ce mystère d'iniquité ? Extrayons notre réponse textuellement de la Bible.

Dieu leur enverra (à ceux qui pratiqueront ce mystère) un esprit qui donnera efficace à l'erreur ; — ils croiront au men-

songe ; ils ne croient pas la vérité ; — et ils se plaisent à l'injustice.

A quels traits reconnaîtra-t-on l'auteur de cette œuvre, homme de péché et fils de perdition ? Que saint Paul réponde encore lui-même : il s'assied comme un Dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour Dieu ; — il vient avec toute sorte de puissance, des signes, de faux miracles, et avec toutes les séductions ; — il sera d'abord détruit par ce qui sort de la bouche de Dieu, son souffle, ou, si vous voulez, sa Parole, et enfin il sera aboli par l'avènement du Seigneur.

Voilà textuellement ce que dit la Bible, et si pour vous la Bible est la parole de Dieu, il ne vous reste plus qu'à voir qui, depuis dix-huit siècles, a déjà commencé l'accomplissement de cette prophétie. Qui s'est assis comme un Dieu dans le temple de Dieu ? Qui a déployé tant de puissance ? Qui a prétendu montrer dans l'Eglise des signes et faire des miracles ? Qui se sent fléchir sous le souffle de la Parole divine, et, comme par instinct, cherche à étouffer ce souffle, à comprimer cette Parole ?

Ce mystère d'iniquité existe, puisqu'il a commencé du temps de Paul et ne doit finir qu'avec le monde. Quel est-il donc ? où donc est son siège ? En tout cas, remarquez que, dès que c'est une apostasie, il est ou du moins se prétend dans l'Eglise. Son auteur, être individuel ou collectif, existe, puisqu'il agissait déjà sous saint Paul et ne doit expirer qu'à l'avènement du Seigneur. Qui donc est-il cet homme qui se pose comme Dieu ? et où s'assied-il dans le temple de Dieu ?

Que ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre voient et entendent, et bénissons le Seigneur d'avoir mis dans sa Parole des prophéties assez claires pour, à la fois, servir de sceau à sa divinité et nous prémunir contre les pièges de l'erreur.

CCXCVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE AUX THESSALONICIENS III.)

En commençant comme en terminant ses épîtres, Paul souhaite toujours à ses frères la paix de Dieu, et en cela ne fait que suivre l'exemple du Sauveur qui, en abordant ses disciples comme en les quittant, leur disait : « Je vous donne ma paix ; que la paix soit avec vous. »

Voilà l'état normal du chrétien ; un état de paix au dehors et au dedans, avec les hommes et avec lui-même. S'il en sort, c'est toujours par la lutte que le péché soulève dans son cœur, et c'est précisément à faire cesser cette lutte qu'il doit incessamment travailler.

Ailleurs Paul dit : « Soyez toujours joyeux. » Il semble qu'il y ait dans la joie une excitation incompatible avec la paix. Cela se peut quand il s'agit de la joie du monde ; mais la joie chrétienne est paisible, douce, calme ; elle coule comme un fleuve large et profond, toujours abondant, jamais impétueux. Les flots semblent avoir le temps et l'espace pour couler à leur aise ; ils montent sur les rives, élargissent le courant et avancent toujours sans tumulte. De même la joie chrétienne s'étend autour d'elle et au loin sans être pressée, sans faire bruit de son bonheur, sans éclat de rire ; elle coule paisible parce qu'elle ne rencontre aucun obstacle et plonge dans l'éternité.

Toutes les dispositions de l'âme que l'Évangile nous demande tendent à cette paix. La foi en Jésus n'a pas d'autre but ici-bas ; elle calme la conscience en nous assurant le pardon des péchés. Aussi le Sauveur est-il nommé le Prince de la paix. La confiance en Dieu dans nos nécessités terrestres tend au même résultat ; en nous débarrassant de ces inquiétudes du lendemain, elle contribue à nous donner la paix de l'âme. L'assurance du salut, puisée dans sa complète gratuité, enlève nos dernières appréhensions, dissipe les terreurs de la mort, et,

comme le dit le même Apôtre, nous procure la paix avec Dieu. Aussi, plus on avance dans la voie chrétienne, mieux l'on se convainc qu'il n'y a de joie vraie et durable que dans la douce paix, fruit de l'assurance du salut.

L'homme du monde ne saurait comprendre un tel bonheur. Pour être heureux, il lui faut sortir de lui-même, parler, chanter, crier, se jeter dans le tourbillon de la foule; le mouvement et le bruit sont les éléments de son bonheur. Aussi ses joies sont-elles fatigantes et de courte durée; il faut qu'il se reprenne pour jouir; il faut que le désir lui revienne par la privation, et encore ces joies savourées ne lui laissent-elles que la satiété et le dégoût. Aussi, quand vous lui parlez de bonheur dans la paix, il ne vous comprend pas; la paix pour lui est l'interruption des plaisirs bruyants. Il n'en veut pas; c'est à ses yeux cesser de vivre.

Pauvre aveugle qui n'a des yeux que pour la matière! d'oreilles que pour le bruit, et qui ne sait écouter ni voir ce qui se passe dans son âme!

Sans doute, en plaçant le bonheur chrétien dans la paix, nous ne prétendons pas condamner ni exclure de notre vie l'activité, même une incessante activité; mais nous pensons que cette activité peut et doit être calme, et que c'est même de son calme qu'elle tirera sa force et son prix. Le chrétien est calme parce qu'il compte sur Dieu, et c'est précisément parce qu'il sait Dieu avec lui qu'il agit avec confiance. Le succès lui est assuré; comment donc resterait-il dans l'inaction? Non, la source de sa paix est aussi pour lui la source de sa vie; la paix et le travail ne s'excluent pas; ils se complètent. Si la paix du chrétien est un fleuve, son activité est un navire qui vogue d'autant plus rapide que les eaux qui le portent sont plus profondes.

Mais hélas! nous avons beau décrire cette paix, nous sentons que nous ne pouvons la donner; nous ne saurions même faire comprendre un sentiment qui, dit saint Paul, surpasse tout entendement. Si du moins ces quelques mots pouvaient conduire à la mieux apprécier ceux qui l'ont déjà sentie! s'ils pouvaient amener à la désirer ceux qui ne l'ont jamais goûtée!

Mon Dieu, c'est à toi qu'il faut la demander ; et, comme ton Fils et ton Apôtre, nous terminons en souhaitant ta paix à celui qui parle et à ceux qui écoutent. Oui, Seigneur, donne-nous ta paix ; ta paix, et c'est assez !

CCXCVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE I.)

Ce n'est pas pour les justes, mais pour les injustes, dit Paul, que la loi a été donnée. On pourrait naturellement penser que c'est afin de les engager à la suivre ; mais non, car l'Apôtre désigne ces injustes en ces termes : « Ceux qui ne peuvent se soumettre. » Si donc Dieu a donné la loi à des hommes qui ne peuvent s'y soumettre, certes ce ne peut être dans l'espoir qu'ils feront l'impossible.

Dans quel but Dieu a-t-il donc voulu que la loi fût donnée aux méchants ? C'est afin de leur rendre plus sensible leur méchanceté, mise ainsi en présence de commandements si purs et si saints. La loi détermine le point culminant de la stature parfaite que l'homme devrait atteindre, et Dieu l'a envoyée à la terre pour que le méchant, passant sous son niveau, reconnût qu'il n'y atteignait pas. La loi, dit ailleurs le même Apôtre, présentant la même idée sous une image différente, la loi est un pédagogue qui nous conduit à Christ ; c'est-à-dire un Maître si exigeant qu'il nous effraie et nous oblige à recourir à la grâce en nous faisant sentir que nous manquons de justice. La loi, dit encore saint Paul, a été donnée « pour faire abonder le péché ; » en d'autres termes, pour rendre par sa sévérité plus manifeste que le péché abonde dans notre vie. La loi, pourrait-on dire enfin, est un miroir pur et fidèle devant lequel nous présentons l'image de notre vie, et où nous la voyons si souillée qu'un sentiment de honte nous saisit et nous pousse à aller laver nos taches morales dans le sang de Jésus-Christ.

Ces idées sont simples, chacun de nous les connaît. Com-

ment se fait-il donc que dans la pratique nous chrétiens en tenions si peu de compte, et que nous agissions toujours d'après nos anciens principes? Comment chaque jour, par exemple, exhortons-nous à suivre la loi des hommes que nous savons impuissants pour s'y soumettre, n'étant pas convertis? Comment nous irritons-nous contre le monde quand il ne fait que des œuvres selon sa nature mauvaise? Comment chaque jour à nos enfants, à nos élèves, à nos serviteurs, enfin à ceux mêmes qui dépendent passagèrement de nous, offrons-nous la récompense comme un stimulant au devoir? Comment se fait-il même que nous les encourageons quelquefois par des motifs de vanité? Ne savons-nous pas, par la Parole de Dieu et l'expérience de notre vie, que le bien leur est impossible, et que ce bien accompli dans des vues mondaines n'est plus le bien? Ah! si nous y prenions garde, nous reconnâtrions que c'est là la plus criante conséquence; et en étudiant notre conduite de plus près, peut-être découvririons-nous que le bien, que dans ces cas nous cherchons à produire, ne nous est précieux que par le côté où il touche à nos propres intérêts. Nous désirons que les autres soient obéissants, probes, serviables, parce que c'est à notre profit que s'exerceront leur obéissance, leur probité et leurs bons services. Nous aussi chrétiens, quand cela nous convient, nous savons être utilitaires.

Soyons donc conséquents avec nous-mêmes; ne proposons pas à d'autres des motifs que nous déclarons indignes d'agir sur nous-mêmes. Bien que nous n'offrions ces mobiles à nos frères que lorsqu'il s'agit des affaires de ce monde, c'est cependant les éloigner de la voie du salut, puisque ainsi nous leur donnons en eux-mêmes une fausse confiance. Toutes les idées se tiennent; l'une soulève l'autre, et l'enfant que vous excitez à s'instruire dans les sciences humaines, par l'attrait de la gloire, sera par cela même plus tard éloigné de l'Évangile par la présomption que vous aurez développée en lui. Le serviteur, l'artisan que vous aurez excités à mieux remplir leurs devoirs envers vous, par l'appât du salaire, n'en auront que plus de peine à comprendre quand on leur présentera le salut qui s'ob-

tient par grâce; et (réflexion sérieuse) ce sera vous, chrétien, qui aurez rendu son intelligence plus obtuse. Votre faute est d'autant plus grave que peut-être vous jouissez auprès de tous ces inconvertis d'une réputation d'homme religieux, et qu'à ce titre vos exhortations ont plus de poids sur leur esprit.

Encore une fois, soyons conséquents jusqu'au bout : appliquons nos principes religieux jusque dans les plus petits détails de la vie. Il n'y a pas pour le chrétien une vie matérielle et une vie spirituelle; des rapports d'une nature avec le monde, et des rapports d'une nature *différente avec ses frères*; mais l'atmosphère évangélique doit tout pénétrer : l'Église, la maison, la rue, nos frères et le monde; et l'on doit nous retrouver les mêmes, que nous soyons en communication avec Dieu par la prière, ou en rapport avec un enfant dans ses jeux.

CCXCVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE II.)

Ce chapitre contient deux passages difficiles qui probablement ont plus d'une fois fixé l'attention de nos lecteurs.

Voici le premier : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » Si Dieu veut le salut de tous les hommes, a-t-on dit, et que ce Dieu soit tout-puissant, tous les hommes seront donc sauvés; mais alors que deviennent tant de déclarations sur la perte éternelle des impénitents? Nous répondrons par cette parole d'un prophète, que Dieu ne veut pas la mort du méchant, mais sa conversion et sa vie. Ici personne ne peut plus se méprendre; la volonté de Dieu dont il s'agit est évidemment un désir qui ne va pas jusqu'à contraindre l'homme. Il doit donc en être de même dans le passage que nous examinons; et saint Paul entend sans doute que Dieu désire, souhaite le salut pour tous les hommes, sans que cela signifie qu'il contraigne à le recevoir les incrédules qui le repoussent.

Le second passage difficile est à la fin du chapitre ; il y est dit que la femme qui reste dans la foi et la charité sera sauvée *en mettant au monde des enfants*. Evidemment l'analogie de la foi ne permet pas de voir ici une condition ; le mariage ne facilite point à la femme son entrée dans le royaume de Dieu ; le même Paul, dans l'épître aux Corinthiens, engage les jeunes filles qui vivaient dans ces temps difficiles, à ne pas se marier. Qu'a donc voulu dire l'Apôtre par ces paroles, que la femme chrétienne sera sauvée en mettant des enfants au monde ? Pour le comprendre, remontons de quelques lignes.

Et d'abord ce que Paul nous dit d'Adam et d'Ève est une parenthèse qui peut être supprimée. Le verset précédent, ainsi rapproché de celui que nous étudions, jette alors plus de lumière sur cette difficulté. En effet, Paul y dit que la femme ne doit pas se mêler d'enseigner dans l'église, ni de commander à son mari ; et continuant à développer sa pensée, il ajoute que la femme sera sauvée en s'occupant, non de l'église, mais de son intérieur ; en remplissant ses devoirs d'épouse et de mère ; et pour désigner cette vie active par un seul mot, il choisit le fait qui en est la source. C'est donc comme s'il renvoyait chacun à sa tâche spéciale : le mari à l'enseignant dans l'église, la femme aux soins de la maison, le tout en faisant remarquer que ces deux fonctions sont également propres à conduire au salut. Une femme peut être sauvée en donnant le jour à des enfants et les élevant dans l'humilité, tout aussi bien que Paul en discourant en face des philosophes athéniens ou des seigneurs de la maison de César. Or cette pensée est en parfaite harmonie avec tous les enseignements de l'Évangile, et cette interprétation se lie non-seulement à ce qui précède, mais encore à ce qui suit.

En effet, le troisième chapitre commence par ces mots : « Il est certain que celui qui désire être évêque, désire une œuvre excellente. » On voit que Paul est toujours dans le même sujet, le saint ministère, l'enseignement dans l'église dont il vient d'exclure la femme, et qu'il continue en disant ce que doit être le ministre de l'Évangile. Il semble que dans l'église d'Ephèse,

où se trouvait Timothée lorsqu'il reçut cette lettre, il se soit trouvé des femmes qui, frappées de l'excellence du ministère évangélique, aient voulu l'exercer ; et qu'en conséquence saint Paul, tout en reconnaissant que c'était une œuvre excellente, ait voulu leur faire comprendre toutefois que ce n'était pas celle de la femme retenue dans sa maison par le soin de son mari et l'éducation de ses enfants.

Quoi qu'il en soit, le reste du chapitre est parfaitement clair sur le même sujet ; la modestie, la pudeur, la simplicité dans les vêtements, sont désignées comme la plus belle parure de la femme. Et ce ne sont pas là des ornements aux yeux de Dieu seul, mais encore aux yeux des hommes. Une femme qui les rejette et les remplace par le luxe, la hardiesse et les prétentions à la science, ne sait pas qu'elle s'attire, même dans le monde, plus de blâme que d'éloges, plus de ridicule que d'admiration ; celle qui ne voudrait pas céder à des motifs chrétiens devrait encore se laisser convaincre par la sagesse humaine. Chez la femme, rien ne choque, même ceux qui par moment les goûtent, comme l'immôdestie ou la simple imitation d'un sexe qui n'est pas le sien ; une parole hardie, un geste déplacé, une démarche libre font tache sur sa vie. Malheureusement on manque de franchise pour le lui dire ailleurs ; c'est pourquoi, à l'exemple de Paul, nous le lui disons ici, et nous demandons à Dieu de ne l'avoir pas fait en vain.

CCXCIX^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE III.)

Le génie de l'homme s'est appliqué avec succès à développer toutes les sciences et tous les arts, un seul excepté, la pratique de la morale. Astronomie, médecine, physique, ont fait des pas immenses depuis six mille ans. Mais l'art de moraliser n'est pas mieux connu de nos jours qu'au temps de nos premiers pères ; chaque conquête dans les sciences sert de base à de nouveaux

progrès ; mais en morale, à chaque génération tout est à recommencer. L'homme n'a encore découvert aucune méthode pour transmettre les vertus des pères aux enfants, pas plus que pour développer une seule vertu ni chez les enfants, ni chez les pères. Ce qu'on appelle éducation en dehors du christianisme n'est que l'art de déplacer le siège du mal ; on engage l'enfant à obéir aujourd'hui par la perspective d'être lui-même obéi plus tard ; on lui conseille d'être pur, pour ne pas ruiner sa santé ; de respecter la propriété d'autrui pour éviter le châtement ; c'est-à-dire qu'on refoule sa passion sur un point apparent pour lui donner passage par une issue secrète. L'homme ainsi moralisé fera tel acte, évitera tel autre ; mais ce sera toujours poussé par le même mobile, son propre intérêt. Le mal a été placé dans sa vie, il s'accomplit sous une forme différente, à d'autres heures, dans d'autres lieux ; mais c'est toujours le mal, et son auteur n'en vaut pas mieux après une telle moralisation.

Les religions humaines ont entrepris ce que l'éducation ne pouvait faire, elles ont placé la récompense un peu plus haut pour la faire mieux briller, et le châtement un peu plus loin pour le rendre plus terrible ; mais, en ayant toujours recours à l'attrait de la récompense et à la crainte de la punition, ces religions n'ont encore rien changé dans le cœur de l'homme ; elles y ont développé son vice radical, l'égoïsme.

Aussi, regardez autour de vous comme au loin (toujours en dehors de la foi chrétienne), vous trouverez peut-être des macérations, des sacrifices, même des œuvres utiles par leurs résultats ; mais nulle part vous ne découvrirez une intention pure, un cœur aimant, un sentiment désintéressé. Je n'estime guère plus le bramane qui se transperce les chairs pour plaire à son idole, le mahométan qui va en pèlerinage à la Mecque pour mériter le ciel, le romain qui mortifie son corps pour effacer ses péchés, que l'incrédule franchement égoïste qui amasse de l'or dans sa jeunesse pour en jouir dans ses vieux jours : c'est toujours du calcul, ce n'est pas de la moralité.

Eh bien ! ce qu'aucun homme n'a pu faire, le christianisme

l'a fait ; il a changé des cœurs et déraciné l'égoïsme, il y a substitué le dévouement et créé des vertus d'autant plus belles qu'elles sont plus obscures : telles que la patience, la douceur, l'humilité ; il a purifié l'homme dans le secret de sa vie : en un mot, seule la foi chrétienne a produit la piété.

Mais lequel de ces deux progrès est le plus précieux : celui des sciences ou celui de la moralité ? ou plutôt, qui voudrait comparer une seule vertu avec tout le savoir, le dévouement avec l'astronomie, la moralité avec la peinture ? La conscience répond trop haut pour que nous ayons besoin d'insister.

Mais si le christianisme a fait seul ce que soixante générations n'ont pu produire, si son œuvre, la moralisation, est tellement supérieure à toutes les œuvres humaines, n'en faudrait-il pas conclure que l'auteur d'une œuvre surhumaine est divin ? Oui.

Le christianisme est de Dieu, et, pour m'en convaincre, il me suffit de voir que ce mystère produit et produit seul la véritable piété.

La piété, voilà le fruit par excellence que doit porter le mystère chrétien. Tout mystère qui ne tend pas à ce résultat est un abîme sans fond où je crains de descendre ; l'homme peut prendre quelque plaisir à y plonger son intelligence ; mais c'est presque toujours au risque d'y dessécher son cœur. S'enfoncer dans ces spéculations purement curieuses et vides de sentiment, c'est transformer une œuvre divine en une œuvre humaine, échanger de l'or contre de la paille, et, finalement, anéantir le grand mystère de piété.

Etudions donc ce mystère sous ce point de vue : Dieu a été manifesté en chair afin de mieux nous manifester son amour ; il a été justifié par l'Esprit qui, habitant en lui, l'a rendu capable d'accomplir tous les miracles et de revêtir toutes les vertus, et qui, descendant ensuite en nous, nous a fait croire à ces miracles et pratiquer ces vertus ; il a été vu des anges ; le grand spectacle d'un Dieu mourant pour nous, pauvres créatures, a frappé ces êtres célestes d'admiration ; comment ne nous émouvrait-il pas de reconnaissance ! Il a été prêché aux Gentils, cru dans le

monde, et cette prédication si pleine de succès au milieu de tant d'obstacles, cette créance accordée par ces peuples « qui n'avaient pas vu, » mais qu'éclairait le Saint-Esprit, cette foi si promptement répandue, doit fortifier la nôtre et nous pousser à bénir Dieu pour nous y avoir appelés. Enfin ce Jésus, ce Fils de Dieu, a été élevé dans la gloire, mais il ne nous a laissés ici-bas que pour nous attirer après lui ; en nous attendant, il intercède pour nous auprès du Père, et son œuvre d'amour continue.

Aimons donc, aimons donc celui qui nous a tant aimés, obéissons à celui qui n'est rien moins que notre Dieu ; contemplons, comme les anges, son saint office, et, en attendant le ciel où nous régnerons avec lui, comme lui d'abord vivons sur la terre dans une douce et sincère piété.

CCC^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE IV.)

Quelle sont ces promesses de la vie présente faites à la piété et dont nous parle saint Paul ? Elles ne sauraient être relatives à des biens matériels, car rien dans le Nouveau-Testament ne justifierait cette interprétation ; nous pourrions ajouter : rien non plus dans l'expérience, car nous ne voyons pas que dans le monde les hommes pieux soient mieux partagés du côté de la fortune ou de la santé que les méchants ; et si parfois la piété préserve des maladies ou de la ruine qu'une vie désordonnée amène à sa suite, il n'est pas moins vrai que l'injustice enrichit, et la richesse procure de véritables jouissances, quelquefois même la santé. Nous ne connaissons qu'un seul passage de l'Evangile qui promette quelque chose dans ce monde à la foi, et ce qu'il promet c'est la simple nourriture, comme à l'oiseau des airs ; le simple vêtement, comme au lys des champs ; c'est-à-dire le strict nécessaire ; et ce qui confirme notre interprétation, c'est la prière que Jésus lui-même enseigne à ses Apôtres : « Donne-nous notre pain quotidien. »

Si ce n'est pas la prospérité matérielle que Dieu promet sur cette terre à la piété chrétienne, qu'est-ce donc ? Une parole de Jésus peut servir de réponse : « Quiconque aura abandonné « pour moi son père ou sa mère, en recevra dans cette vie cent « fois autant avec des persécutions. » Ici Jésus non-seulement nous montre que les biens promis dans ce monde à ses disciples ne sont pas matériels, puisqu'il les mêle à des persécutions ; mais encore il nous en indique positivement la nature : ce sont des frères et des sœurs, des mères et des enfants, c'est-à-dire des affections.

Les promesses faites à la piété pour cette terre sont donc encore spirituelles ; on devait s'y attendre, car dans la religion de Christ tout est amour et esprit ; et si vous y faites attention pour ce siècle comme pour le siècle à venir, ces biens spirituels sont les plus précieux. Quelles richesses comparerez-vous aux frères nombreux que la foi donne à l'homme entrant dans la grande famille chrétienne et qui lui ouvre un cœur partout où se trouve un croyant ? Quelles espérances terrestres valent les espérances d'une vie dans les cieux ? Quel festin vaut la paix de l'âme ? Quelle fête mondaine vaut la joie chrétienne qui découle de l'assurance du salut ? Quelle approbation des hommes satisfera le cœur comme l'approbation de Dieu ? Et où trouverez-vous une force humaine qui, comme la foi chrétienne, puisse braver la mort, traverser la tombe et survivre à des séparations qui plongent l'incrédulité dans le désespoir ? Non, un peu de foi et de piété fera plus pour le bonheur de l'homme, même dans ce monde, que tous les trésors au milieu de la plus florissante santé.

L'homme réfléchi, fût-il incrédule, serait encore obligé de reconnaître la vérité de ce qui précède ; mais qu'il y a loin de son simple acquiescement à l'expérience du chrétien ! Aussi celui qui a goûté les biens présents de la piété voudrait-il, pour les faire apprécier à ceux qui en ignorent, non pas leur en parler, mais verser dans leur âme ces influences du Saint-Esprit, qui remplissent le cœur sans pouvoir en sortir en paroles. Ce regard pénétrant de la foi, qui démêle jusque dans les revers

la providence de Dieu travaillant à notre bien ; ce calme inaltérable dans la tourmente, qui se puise dans la pensée que la main de Dieu tient le gouvernail du monde ; cette joie intarissable qui se répand sur toute la vie et dore de son soleil les plus petits brins d'herbe de notre existence ; cette noble satisfaction à la vue du règne de Dieu progressant dans le monde, même sous l'impulsion aveugle de Satan, dont les triomphes passagers ne font qu'accomplir les prophéties et donner ainsi une preuve de plus de la divinité de notre foi ; cette paix profonde dans les contrariétés journalières, au milieu des injustices du monde, en face de ses mépris et de sa haine ; cette contemplation intérieure des biens à venir, de cette famille céleste, de ces amis divins, de cette vie sans vieillesse et sans mort ; tous ces bonheurs n'accomplissent-ils pas largement les promesses faites à la piété dans ce monde ? Ah ! sans doute, notre foi est bien faible, notre piété bien languissante ; mais telles qu'elles sont encore nous ne voudrions pas les échanger, Dieu nous en est témoin, contre mille ans d'existence passés sur le trône de l'univers ! Que serait-ce donc si notre foi était plus vive, notre piété plus grande ? Ainsi ne formerons-nous pas de vœu plus ardent que de voir croître en nous cette foi et cette piété.

O Seigneur ! c'est de toi que tout procède, et c'est à toi que tout nous ramène. Nous revenons donc te demander encore en plus grande abondance ce que tu nous as déjà donné ; augmente notre foi, fortifie notre piété et fais abonder en nous tes promesses pour la vie présente, qui seront pour nous les gages de celles de la vie à venir !

CCCI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE V.)

Dans le courant de ce chapitre, Paul revient plusieurs fois sur l'obligation du chrétien de s'occuper surtout de sa famille ; et ce qu'il dit ici des soins à donner à leurs corps, il l'avait dit

dans un précédent chapitre de sa sollicitude à veiller sur le salut de leurs âmes. Cette recommandation est en si parfait accord avec ce que nous indique la nature, qu'il est inutile d'y insister ici. Qui secourra un parent, si ce n'est un parent ? et comment un homme gouvernera-t-il l'Église, s'il néglige ses enfants ?

Et cependant, ces préceptes si simples sont tous les jours violés au milieu de nous ; et, qu'on me comprenne bien, je dis nous, chrétiens. C'est une chose tout ordinaire que de voir un homme, obligeant pour des étrangers, manquer d'obligeance pour sa famille ; généreux dans le monde, injuste dans sa maison. Tantôt par faiblesse, tantôt par vanité, il accorde au dehors précisément ce que son caractère, bien connu au dedans, lui permet d'y refuser. C'est probablement de tels hommes qui, pour se justifier, ont inventé le proverbe : qu'il ne faut jamais prêter à un ami ou obliger un parent, si l'on ne veut pas faire des ingrats. Ne serait-ce pas plutôt parce que vous ne trouvez pas la même saveur, la même gloire à faire du bien aux vôtres qui le recevraient comme leur étant dû, qu'à des étrangers obligés de vous en rendre grâce ? Sondez votre cœur, et répondez !

Si tout cela ne doit guère surprendre de la part des gens du monde, du moins a-t-on le droit de s'en étonner en le rencontrant chez des chrétiens. Mais peut-être ces accusations portent-elles ici à faux ? Ecoutez : Vous êtes dans la foi, j'en conviens ; vous vous êtes souvent occupés de répandre l'Évangile autour de vous, je le crois ; vous avez même accordé vos dons à des sociétés chrétiennes, peut-être avez-vous joint vos travaux aux leurs, je le reconnais encore. Mais dites-nous, cet Évangile, que peut-être vous avez annoncé vous-mêmes dans votre ville et fait prêcher à l'étranger par vos missionnaires, l'avez-vous annoncé dans votre intérieur ? en avez-vous entretenu vos enfants, votre épouse, vos serviteurs, vos voisins, ceux enfin que vous heurtiez chaque jour, à chaque pas, et qui vous barraient en quelque sorte le passage quand vous alliez évangéliser plus loin ? Pré-cisons encore plus nos questions : Avez-vous un culte domes-

tique ? priez-vous avec vos enfants ? donnez-vous des conseils chrétiens à vos serviteurs ? lisez-vous la Bible à votre voisin ignorant ? Étrange conduite ! nous évangélisons le monde, et nous oublions notre famille ! nos regards portent si haut, que nous ne voyons plus à nos pieds ; l'âme d'un sauvage nous est plus précieuse que celle de nos enfants... Non, non, la conséquence est trop absurde pour que le principe soit vrai ; et cependant, si le fait que nous signalons est certain, il faudra bien l'expliquer d'une autre manière ; or il est une explication qui met tout d'accord : nous négligeons le salut de notre famille parce que nous manquons de foi, et nous évangélisons au dehors par vanité ou par respect humain. Si vous prétendez que cela n'est pas vrai de vous, répondez donc quand on vous demande pourquoi vous aidez à faire annoncer l'Évangile à des Hottentots, tandis que vous ne songez pas à en parler vous-même à vos parents ?

Mais peut-être en est-il à qui ces reproches ne sauraient s'appliquer, qui exhortent leur famille, placent la Parole de Dieu entre les mains de leurs serviteurs et la répandent dans leurs alentours. Toutefois, à ceux-ci mêmes nous ferons une question : Votre conduite est-elle aussi profondément empreinte de christianisme dans votre intérieur que dans le monde ? Y avez-vous la même douceur, la même humilité ? S'il n'en est pas ainsi, qu'est-ce donc que votre évangélisation de paroles dans votre maison, sinon une forme imposée par les convenances et peut-être une allure de l'orgueil ? Et qu'est-ce que vos vertus dans le monde, sinon de faux semblants inspirés par la vanité ?

Ce qui fait illusion, c'est que ces sentiments chrétiens dépensés au dehors ont une certaine chaleur, une espèce de sincérité. Mais, tout en accordant cela, nous maintenons que l'expression en est presque toujours exagérée par le désir de les montrer ; en sorte qu'on s'abuse soi-même, et l'on est satisfait d'un effort factice qui, au lieu d'enrichir l'âme, l'appauvrit pour les heures passées ensuite dans la solitude ou au foyer domestique.

Oh ! quel abîme de mystères que notre cœur ! combien nous sommes obligés d'y descendre souvent et de le sonder long-

temps avant d'en connaître la profondeur et les détours ! Commençons donc par être plus simples, nous nous comprendrons mieux ; montrons-nous partout tels que nous sommes, et notre conduite dans notre famille ne contrastera plus autant avec notre conduite dans le monde. Peut-être alors reconnaitrons-nous que nous faisons aussi mal ici que là, mais du moins nous en deviendrons plus humbles, et nous ne dépenserons plus en boursoufflure au dehors le peu d'énergie dont nous avons besoin au dedans ; et lorsque nous aurons ainsi commencé par faire du bien aux nôtres, nous en ferons avec plus de sincérité et même avec plus d'abondance à ceux qui nous sont étrangers.

CCCI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE A TIMOTHÉE VI.)

« Que ceux qui ont des fidèles pour maîtres ne les méprisent point, sous prétexte qu'ils sont leurs frères. »

Si nous ne savions pas d'où cette phrase a été tirée, ne pourrions-nous pas la croire extraite d'une exhortation pastorale écrite de nos jours ? Ces serviteurs qui méprisent leurs maîtres, ou qui du moins veulent les traiter comme leurs égaux, ne sont-ils pas parmi nous ? Oui, et la foi chrétienne, dont le plus beau résultat est d'abaisser les prétentions même des plus grands et des plus dignes, semble avoir produit chez les plus petits l'effet précisément contraire ; on croirait qu'ils ne l'aient embrassée qu'afin d'être quelque chose aux yeux de quelqu'un, et que, désespérés d'être jamais remarqués dans le monde, ils aient voulu du moins se mettre en vue dans l'Église ; ne pouvant se grandir, ils s'efforcent d'abaisser les sommités qui les offusquent ; rang, fortune, science ne sont plus rien selon eux ; il n'y a de grand à leurs yeux que les hommes qui méprisent tout cela, c'est-à-dire qu'eux-mêmes.

Cette prétention de niveler à notre hauteur tout ce qui nous dépasse n'est pas particulière aux serviteurs ; elle se retrouve

chez tous les chrétiens ; car chaque classe rencontre dans l'Église une classe qui lui est supérieure et se plaît à lui rappeler ce qu'une plus basse lui crie à elle-même : Que Dieu ne tient aucun compte des apparences sociales et que dans la république chrétienne tous les citoyens sont frères.

Mais enfin, dira-t-on, n'est-il pas vrai que tous les chrétiens sont frères ; que, d'après l'Évangile, les premiers seront les derniers, et que les grands doivent même devenir les serviteurs des autres, à l'exemple de Jésus-Christ ?

Oui, tous les chrétiens sont frères et doivent s'aimer comme tels, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient tous égaux entre eux ; dans une famille même, il y a un frère aîné qui souvent remplace le père, et si vous abusez du mot frère, je coupe court à cet abus en vous rappelant que Jésus se dit aussi le frère de ses disciples ; pour cela vous direz-vous l'égal de Jésus-Christ ? Nous pouvons être tous égaux devant Dieu sans effacer la distinction des rangs établis parmi les hommes. Cette inégalité de condition sur la terre ne déterminera sans doute pas notre place dans le ciel ; mais elle est elle-même consacrée par Dieu, qui a dicté des devoirs différents pour les serviteurs et pour les maîtres, les fidèles et les pasteurs, les citoyens et les monarques ; et dire que nous sommes tous pécheurs par nature, tous sauvés par la grâce, ne signifie pas que les uns pris sur les degrés élevés de la société doivent en descendre pour marcher à côté et de la même allure que ceux qui sont placés sur les dernières marches. — Oui, la foi doit humilier le chrétien, mais aussi bien le serviteur que le maître, non moins le sujet que le monarque ; si bien que chacun, occupé de sa propre affaire, n'a pas à s'inquiéter si les autres sont orgueilleux, mais s'il l'est lui-même. Quand Jésus parle d'abaisser les grands et d'élever les petits, ce n'est pas aux petits qu'il s'adresse pour les engager à se grandir, mais aux grands pour les exhorter à se diminuer ; en sorte que, lorsque vous vous plaignez des prétentions des autres et cherchez à vous élever jusqu'à eux, vous faites précisément le contraire de ce que Jésus vous demande. Ce n'est pas vous humilier, c'est vous enorgueillir.

Étrange aveuglement qui au nom même d'un devoir le transgresse ! Incroyable orgueil d'un petit être qui prend la place de Dieu pour condamner ses semblables et qui crie : « Je ne suis inférieur à personne, » pour prouver son humilité ! Ah ! regardez plus à vous-même et moins à vos supérieurs ; voyez si vous êtes à leur égard ce que vous devez être, et non s'ils sont au vôtre ce que vous les voudriez. Le seul changement que l'Évangile doit apporter dans vos relations, c'est, dit saint Paul, que vous serviez d'autant mieux ce supérieur, puisque vous êtes chrétiens et que sa propre foi est une preuve que lui-même est le bien-aimé de Dieu.

Cependant, que le supérieur écoute lui-même ce que saint Paul ajoute en parlant des maîtres chrétiens : « Ils ont soin de faire du bien à leurs serviteurs. » Ici comme partout les devoirs sont réciproques et peut-être les torts le sont-ils aussi. Les serviteurs mépriseraient moins les maîtres, si les maîtres méprisaient moins les serviteurs. Que les uns et les autres cherchent donc en eux-mêmes la cause première du manque d'égards dont ils se plaignent, et que tous s'abaissent sous la puissante main de Dieu.

CCCIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE A TIMOTHÉE I.)

Un homme, se disant ambassadeur d'un grand roi, est jeté comme imposteur au fond d'une prison. Il apprend que son procès s'informe et que ses juges sont à la veille de prononcer sa sentence de mort. Dans ce moment, il adresse une lettre à un ami, dépositaire de tous ses secrets. Cette lettre est interceptée par la justice. Je le demande : ne deviendra-t-elle pas la pièce la plus importante du procès ? Ne va-t-on pas, en la lisant, surprendre la vérité dans l'épanchement d'un ami, innocent ou coupable, dans le cœur de son ami, innocent ou complice ? Sans doute. Eh bien ! cette lettre est ouverte et lue ; elle parle de

l'ambassade du prisonnier comme d'une réalité; l'accusé y exhorte son correspondant à prendre sa place, à se présenter à la même cour avec les mêmes titres. Je le demande : n'est-ce pas la preuve la plus claire que cet homme est l'ambassadeur qu'il dit être? S'il eût été un imposteur, n'eût-il pas, écrivant en secret à un intime, laissé paraître quelque trace de son imposture, quelque regret d'avoir joué le rôle qui l'a conduit en prison, quelques paroles de dépit contre ses juges, quelque prière à cet ami de venir à son secours, quelque indice d'un nouveau stratagème à tenter pour le délivrer? Enfin, s'il était imposteur, serait-il possible que rien, absolument rien dans cette correspondance avec son complice ne vint trahir son secret? Non, et si dans un épanchement de son cœur il se dit encore et avec simplicité l'envoyé d'un roi, c'est qu'un roi l'a bien réellement envoyé.

Ce que nous venons de dire n'est que l'histoire de saint Paul. L'Apôtre se donne pour l'ambassadeur de Christ; l'empereur Néron ne veut pas croire à cette ambassade et jette Paul en prison pour y attendre le supplice. Paul le sait; il écrit à Timothée son meilleur ami, lui annonce sa mort prochaine, déclare qu'elle est causée par ses prétentions à l'apostolat; et cependant il parle encore comme si ces prétentions étaient fondées, et il exhorte son disciple à lui succéder. Il n'exprime aucun regret sur sa vie passée; il dit, au contraire, avoir combattu le bon combat; il parle d'une couronne qui l'attend au delà de la tombe; enfin il écrit en secret, comme il l'aurait fait en public; il parle à son ami, comme s'il était réellement ambassadeur. Ce fait ne prouve-t-il rien? ou plutôt n'est-ce pas là la plus forte preuve de la sincérité de l'Apôtre, de la réalité de sa mission, et, pour tout dire, une preuve aussi admirable qu'inattendue de la vérité du christianisme? Nous le pensons.

Mais écoutons l'Apôtre lui-même : « Pour moi, je vais être
 « immolé, et le temps de mon départ approche; j'ai combattu
 « le bon combat, la couronne de justice m'est réservée. Cette
 « parole est certaine, que si nous mourons avec Jésus, nous vi-
 « vrons avec lui. Souviens-toi qu'il est ressuscité des morts

« selon mon Evangile, pour lequel je souffre jusqu'à être lié
« comme un malfaiteur. »

Est-ce là le langage d'un intrigant écrivant à son complice, ou celui d'un martyr de la vérité s'adressant à son compagnon d'œuvre?

En lisant les Epîtres, nous n'avons pas assez présent à l'esprit leur caractère de lettres particulières. Sans doute Dieu a voulu que ces écrits nous fussent utiles, mais encore est-il certain que ceux qui les ont tracés ne pensaient guère à nous. Cela est surtout vrai des Epîtres adressés à des individus, à Tite, à Timothée, à Philémon. Si nous y songions quand nous en parcourons les pages, nous remarquerions bien souvent telles traces de vérité qui nous échappent; et puisque nous sommes sur ce sujet, signalons-en un second exemple.

Supposez un instant que cette même lettre ne soit pas d'un envoyé de Dieu, mais d'un imposteur qui ait voulu établir telle doctrine en vue d'une église existante ou à venir. N'est-il pas probable que quelques mots y trahiront son désir secret? que, par exemple, l'écrivain cessera de parler à son correspondant supposé, pour s'adresser directement à ceux qu'il a réellement en vue? Eh bien! qu'on lise encore cette épître avec cette pensée arrêtée d'avance et qu'on y cherche quelque chose de ce genre; nous en sommes convaincu (car nous en avons fait l'expérience nous-même), on n'y trouvera rien de semblable; tout au contraire y concorde avec la supposition que les faits sont vrais. Paul y parle beaucoup de souffrances; cela doit être, il est dans les fers, et va mourir; il recommande à son correspondant de fuir les désirs de la jeunesse; et nous savons d'ailleurs que Timothée est un jeune homme; il lui donne les directions nécessaires à un prédicateur de l'Evangile; et nous savons que Timothée était entré dans le saint ministère; il l'engage à se hâter pour venir le voir comme s'il avait peur qu'il n'arrivât trop tard; il le prie de lui apporter son manteau et ses livres, comme l'écrirait un de nous à un ami qui devrait lire seul et déchirer ensuite notre feuille de papier. Rien ne trahit dans cette épître la pensée qu'elle pourra tomber en d'autres mains. Loïn

de là, tout y décèle une lettre détachée d'une correspondance intime entre deux amis.

Mais nous le sentons : ce sont là de ces découvertes qu'il faut faire soi-même pour en apprécier toute la valeur. Aussi chacun de nous fera-t-il bien de relire cette épître avec attention, surtout avec prière, et nous ne pensons pas qu'il le fasse sans fruit pour son édification.

CCCIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE A TIMOTHÉE II.)

Paul exhorte Timothée à réprimer les disputes de mots, les discours inutiles et les questions folles, toutes choses inspirées par l'amour de la contestation. Le genre humain n'est pas encore guéri de cette maladie, et les chrétiens eux-mêmes en sont atteints au XIX^e siècle comme au I^{er}. Si l'on ne voulait que s'entendre, on s'épargnerait tant de peines ! Mais non, on veut disputer par amour de la dispute, et peut-être le moyen le plus efficace pour gagner un homme à une opinion serait-il de soutenir l'opinion contraire. C'est ordinairement quand une église est déjà réveillée, lorsque tout le monde est d'accord sur les points principaux, que s'élèvent ces disputes de mots, ces assauts de paroles, cette guerre à coups de langue non moins meurtrière que celle à coups de fer ; car, dit saint Paul, il y a du venin d'aspic sous leurs lèvres.

Avant d'aller plus loin, faisons une distinction essentielle : Paul ne condamne pas tous ceux qui discutent, car il se condamnerait lui-même ; mais il désapprouve ceux qui discutent par amour pour la contestation ; ceux qui discutent non pour convaincre, mais pour vaincre ; ceux qui s'attachent aux mots, non aux pensées ; qui cherchent le côté faible de votre défense pour y enfoncer le glaive de leur langue ; qui vous attribueraient volontiers la pensée que vous n'avez pas, pour vous écraser avec celle que vous avez ; enfin qui, au besoin, change-

raient d'opinion pour se procurer le plaisir de vous contredire. Paul a tout exprimé par un mot; il s'agit de ceux qui aiment, qui se plaisent à disputer.

A de tels hommes, nous voudrions pouvoir dire : Vous détruisez votre propre œuvre; vous marchez à contre-sens de votre but. Car enfin, que voulez-vous? vous convaincre ou vous faire admirer? Dans les deux cas, l'expérience vous démontre que vous perdez votre temps. Convenez-en : vous n'avez jamais vaincu personne. Non, personne ne vous a dit après vous avoir écouté : « Vous avez raison et moi tort. » Vous n'avez jamais appris que plus tard tel opposant se soit rendu à votre avis. Peut-être avez-vous su au contraire qu'il était un peu plus enraciné dans sa propre opinion; ainsi vous n'avez réussi qu'à l'éloigner davantage de ce que vous croyez être la vérité. Si vous en doutiez encore, je vous renverrais à ces chants de victoire entonnés de part et d'autre après la bataille, à ces antipathies devenues d'autant plus vives qu'on s'est plus longtemps expliqué, et enfin à ces luttes d'action arrivant après les luttes de paroles. Pour contre-épreuve de cette vérité, je vous ferai remarquer qu'on n'a commencé de s'entendre que du moment qu'on a cessé de discuter; lorsque les esprits les plus calmes ont découvert, chacun de son côté, ce qu'ils n'avaient pas voulu voir quand on le leur montrait. Nous avons une présomption telle (et peut-être est-ce une loi de notre nature), que nous n'adoptons guère que les idées par nous-mêmes découvertes, ou du moins que celles qu'on nous suggère sans nous les imposer.

C'est là l'histoire de nos églises depuis vingt ans. Nous avons entendu souffler la bourrasque des disputes renversant tout sur son passage, tout excepté les convictions mêmes contre lesquelles elle était déchaînée : livres, journaux, brochures, réunions, on s'est tout jeté mutuellement à la tête; mais il n'en est pas des esprits comme des corps. Plus vivement on les heurte, plus ils se redressent; et ce n'a été que plus tard, en temps de paix, lorsque personne ne s'y attendait plus, qu'on a vu revenir à soi en amis ses anciens adversaires. C'est qu'il n'y a guère

qu'un argument qui convainc, c'est la vie chrétienne; celui-là frappe sans bruit, frappe sans blesser et gagne l'esprit en passant par le cœur. Cette preuve est de bonne dispute, ou plutôt c'est la démonstration des chrétiens qui n'aiment pas à disputer.

S'il est en notre pouvoir de nous garder de cet esprit de dispute, nous ne pouvons pas toujours échapper aux attaques de ceux qui en sont animés. Mais dans ce cas même il est encore en notre puissance d'en amoindrir les tristes effets en restant calmes, cédant autant que le permet la vérité, et respectant la liberté des autres même jusque dans leurs erreurs. Le disputeur ne prend son point que dans la résistance : ne lui résistez pas, il sera bien contraint de tomber à vos pieds. Il est vrai que cette conduite est difficile. Le guerrier sauvage aime mieux lancer la flèche que d'en parer le coup; mais le chrétien n'est pas un soldat envoyé à la guerre pour tuer, c'est un ambassadeur chargé de proposer la paix, un héraut porteur de bonnes nouvelles, un médecin appelé pour panser les blessés. — Revêtons l'amour de Christ, et il nous sera facile de ne plus disputer.

CCCV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE A TIMOTHÉE III.)

Certes aucun de nous n'oserait dire à ses frères : imitez-moi; soyez comme moi, doux, charitables, patients; ou si par impossible ces paroles nous échappaient, nous craindrions vivement qu'elles ne nous aient fait passer pour orgueilleux.

Et cependant Paul disant aux Corinthiens : soyez mes imitateurs, et à Timothée : tu connais ma foi, ma douceur, ma charité, ma patience; Paul reste parfaitement humble à nos yeux. Pourquoi deux jugements si opposés sur la même conduite tenue par nous ou par l'Apôtre? C'est que nous avons la conscience que cette parole toute simple dans la bouche de Paul serait une vanterie sur nos lèvres. En nous taisant même, nous

sommes plus prétentieux que l'Apôtre en se proposant pour modèle.

C'est donc tout autre chose de singer l'humilité ou de la posséder. Quand on en manque, vainement on se pare de ses couleurs ; on reste nu à ses propres yeux et aux yeux des autres ; et quand on l'a réellement, on ne songe plus à déguiser des prétentions qu'on n'a pas.

Les précautions de l'homme qui veut à la fois professer le christianisme et donner une bonne opinion de lui-même, ses précautions pour paraître humbles sont vraiment chose curieuse à étudier. Il ne parle pas de ce qu'il a fait, mais de ce qu'il lui a été donné de faire ; il écoute patiemment la narration des œuvres d'un autre, mais c'est pour y coudre celle de ses propres œuvres ; non pas, dit-il, à sa gloire, mais à la gloire du Seigneur. Un jour, il s'accuse d'avoir eu un défaut, pour arriver à dire qu'il l'a vaincu. Une autre fois, il raconte un fait à la louange d'un frère, afin de placer son propre nom dans un coin du récit. Pour mieux cacher son but, il commencera, s'il le faut, par s'abaisser un moment jusqu'à ce qu'il se relève et se hausse sur la pointe des pieds. Jamais il ne vous dira : Je suis doux, humble, charitable ; mais il racontera ses œuvres de douceur, d'humilité et d'amour, en exprimant son regret qu'elles ne soient pas plus grandes. Vous comprenez maintenant pourquoi un tel homme n'oserait pas dire comme saint Paul : « Tu connais ma conduite ; » c'est qu'il aurait trop peur de mettre son orgueil à découvert. Or, comme personne de nous n'oserait tenir en toute simplicité le langage de l'Apôtre, j'en conclus que personne de nous n'est comme lui exempt de cette vanité qui craint d'être mise à nu et raillée.

Cette orgueilleuse humilité, si commune au milieu de nous, frappe de stérilité toute notre vie morale ; elle nous enseigne à produire l'œuvre sans regarder à l'intention, à plâtrer notre conduite de vertus qui ne sont pas dans notre cœur. Bien que nos frères soient intéressés à ne pas s'y tromper, ils s'y trompent parfois, et nous, heureux de nos succès, nous parvenons à nous estimer nous-mêmes !

Faudrait-il donc, pour avoir réellement les vertus chrétiennes, qu'à l'exemple de saint Paul nous parlussions ouvertement de notre foi, de notre douceur, de notre charité? Non; mais il faudrait que nous puissions le faire sans songer à mal, sans étonner ceux qui nous connaîtraient. En fixant l'attention sur ces paroles de l'Apôtre, nous n'avons pas eu l'intention de les proposer en exemple, mais de faire sentir qu'aucun de nous n'oserait les prononcer; et cela, non parce qu'il serait fâché de s'offrir comme modèle, mais parce qu'il craindrait d'en laisser percer la prétention.

Si nous voulons être sincères avec nous-mêmes, si nous voulons être sages au jugement de Dieu, et non à celui des hommes, nous reconnaitrons que notre vie chrétienne est toute à recommencer; nous avons à donner une autre base à toutes nos vertus, à nous mettre en face du Dieu qui sonde les cœurs et qui n'a point égard aux apparences. Alors nous nous sentons plus petits, plus arriérés; mais dans notre anéantissement nous trouverons une paix que nous n'avons pas dans la persuasion de nos prétendus progrès. Ce n'est pas l'humilité qui abaisse dans le royaume de Dieu, c'est l'exaltation, bien au contraire. Celui qui recommence son œuvre pour la mieux faire est ici plus certainement chrétien que celui qui la continue, satisfait de son passé. Non-seulement ceux qui se croient déjà quelque chose ne sont rien, mais ceux qui se méprisent le plus sont les plus grands. Humilions-nous donc dans notre esprit; nous ne nous estimerons jamais aussi petits que nous le sommes; surtout ne nous payons pas nous-mêmes de faux semblants, d'actes extérieurs, de belles paroles; mais creusons au fond de notre âme, et voyons s'il y a quelque réalité. — Si l'amour s'y trouve, ne nous inquiétons pas, il portera ses fruits; mais s'il y manque, disons-nous bien que nos actes les plus brillants ne sont qu'un vain feuillage qui cache notre stérilité.

CCCVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE A TIMOTHÉE IV.)

Lorsqu'on rapproche dans la Bible les passages où les Apôtres guérissent des malades et ressuscitent des morts, de ceux où on les voit eux-mêmes pauvres, souffrants et chargés de fer, on se surprend à se demander pourquoi des hommes dotés d'une puissance miraculeuse n'en usaient pas pour rétablir leur santé, recouvrer la liberté et se mettre au-dessus des besoins de cette vie? Mais en y réfléchissant, on découvre que Dieu réservait ses prodiges pour procurer aux hommes des biens meilleurs et plus durables. Aussi les préceptes de Jésus-Christ sont-ils en parfaite harmonie avec la conduite de ses Apôtres; ils n'autorisent pas la poursuite des biens temporels, même légitimes, mais de ceux qui se rapportent au salut. Si Jésus parle des nécessités de cette terre, c'est presque avec mépris, c'est du moins comme d'un accessoire indigne de nous préoccuper. « Recherchez avant tout le royaume des cieux et sa justice, nous dit-il, et tout le reste vous sera donné par-dessus. » Ailleurs, dans l'Oraison dominicale, au milieu de nombreuses demandes relatives au ciel, il en place une seule relative à la terre, et encore la renferme-t-il dans les étroites limites d'un jour : « Donne-nous notre pain quotidien. »

Si l'on y réfléchit, on verra que cette conduite des Apôtres, et ces préceptes du Maître, sont tout à fait rationnels en mettant chaque chose à sa place : en première ligne, l'âme, le ciel, l'éternité; et bien loin derrière, le corps, le monde et cette vie éphémère. On pourrait dire que c'est là un critère de la vraie religion : s'occuper avant tout (pour ne pas dire uniquement) de ce qui sanctifie, et ainsi se préparer pour la vie sans terme à goûter dans le sein de Dieu.

Un exemple nous a surtout frappé : Un paralytique se fait descendre par le haut d'une maison devant Jésus pour en obte-

nir sa guérison. Satisfait de la foi du malade, que fait le Sauveur ? Rend-il la vie aux membres morts de cet homme ? Non, mais allant droit à la seule chose nécessaire, il lui pardonne ses péchés ; et si plus tard Jésus guérit son corps, ce n'est pas tant pour soulager le malade que pour confondre les Pharisiens, murmurant contre son prétendu blasphème. Ainsi cette guérison corporelle même avait pour premier motif la conversion spirituelle de ceux qui en furent témoins.

Si la recherche des biens spirituels est un critère de la vérité d'une religion, ne peut-on pas en déduire par contre que la recherche des biens temporels est un signe d'une religion fausse ? Nous le pensons ; et voilà ce qui nous aide à juger celles où l'on envoie chercher auprès d'une idole morte ou dans une vaine cérémonie, la guérison d'une maladie, la réussite d'une entreprise, l'abondance d'une moisson et tout ce qui se rapporte à ce bas monde. Nous n'aurions pas d'autres signes de la fausseté de ces religions, que celui-là nous suffirait ; c'est le ciel abaissé au niveau de la terre ; l'esprit mis au service du corps ; l'éternité sacrifiée au temps ; en un mot, c'est ravalier Dieu à la mesure de la misérable humanité.

Et cependant, nous, élevés dans une doctrine plus saine, ne tombons-nous pas aussi parfois dans des erreurs semblables ? Ne prions-nous pas surtout dans un danger, dans une maladie, plus pour la santé de notre corps que pour celle de notre âme ? Enfin, nos prières les plus ferventes ne se rapportent-elles pas à cette terre ? Cela est si vrai, que nous ne prions jamais moins que dans la prospérité et jamais plus que dans l'infortune. Il est vrai que notre cœur, alors réellement ému, trouve les accents véritables de la prière ; il est vrai qu'alors notre foi est vive et que nous pouvons d'après ces signes nous faire aisément illusion ; mais réfléchissez-y bien, et vous verrez là une preuve de plus que nous ne songeons à Dieu qu'en proportion de nos besoins terrestres ; mis à la place de saint Paul, nous n'aurions pas laissé Trophime malade à Milet ; Timothée affaibli faute d'un peu de vin ; notre propre corps exposé au froid et notre esprit à l'ignorance pour attendre l'arrivée de

notre manteau et de nos livres ; mais nous aurions imploré du Seigneur le soulagement de tous ces besoins, et jugé tout simple qu'il nous l'eût miraculeusement accordé. Je ne puis assurer que Paul ne l'ait pas demandé, mais je sais, du moins que Dieu ne l'a pas donné ; qu'il a trouvé bon, au contraire, de laisser Trophime malade, pour lui enseigner la résignation ; Timothée faible, pour lui apprendre à pressentir la mort, et Paul privé de son vêtement et de ses livres, pour le mieux exercer à la souffrance et à l'étude dans le service du Seigneur.

Oui, les souffrances du corps que Dieu nous impose sont elles-mêmes les voies par lesquelles il nous conduit à la santé de l'âme ; personne n'a été plus saint que Paul et aucun homme n'a plus souffert. Ne soupirons donc pas aussi vivement après les biens légitimes de cette vie, et faisons servir leur privation à nous enrichir de ceux de l'éternité. Demandons notre pain quotidien, rien de plus ; Dieu mieux que personne sait que nous en avons besoin. S'il nous laisse malades, c'est que la douleur nous est bonne ; s'il nous laisse pauvres, c'est que l'indigence nous est nécessaire. Sachons même bénir Dieu de nos afflictions, car c'est à travers elles qu'on entre et avance dans le royaume des cieux. Si le Seigneur nous soulage, que son nom soit béni ! S'il nous éprouve, que sa volonté soit faite ! Demandons, heurtons, cherchons, prions sans cesse, mais surtout pour notre âme et en vue des cieux.

CCCVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE A TITE I.)

Si, comme le dit Paul, toutes choses sont pures aux purs, impures aux impurs, il s'ensuit que toutes choses sont à la fois pures et impures, ou plutôt qu'elles ne sont en elles-mêmes ni l'un ni l'autre, et que la pureté et la souillure sont dans ceux qui viennent en contact avec elles ; cela revient à dire que toutes

les choses du dehors sont indifférentes par elles-mêmes, et que nos actes ne tirent leur valeur que de nos dispositions morales ; tout dépend de l'état de notre cœur, et comme il est dit ailleurs : **Manger des herbes peut être un péché pour celui qui le fait contre sa conscience, comme donner une pite peut être une action digne d'éloges quand elle est retranchée sur le nécessaire par l'amour du prochain.**

Cette règle bien simple, qui transporte la religion du dehors au dedans, des actes aux intentions, est de la plus haute importance et de la plus admirable sagesse ; elle porte en elle-même son cachet de divinité. Toutes les religions humaines n'ont demandé à l'homme que des actes, et si parfois elles ont cherché à développer les sentiments, ce n'a été qu'en vue des actions elles-mêmes, qu'on voulait rendre plus nombreuses et plus grandes ; tandis que le christianisme, en réchauffant le cœur, n'a en vue que le sentiment lui-même ; et si l'acte est requis, c'est comme témoignage de l'existence du principe, et non comme le fruit qui donne du prix à l'arbre.

Mais pour mieux apprécier la portée de cette doctrine, remplaçons-la un instant par la doctrine contraire, et supposons que la pureté ou l'impureté soit dans les choses et non dans la conscience. Ainsi, par exemple, si vous voulez que l'aumône et l'abstinence des viandes soient deux vertus, abstraction faite de l'intention qui les accomplit, dès lors le riche sera certainement sauvé, le pauvre inévitablement perdu ; dès lors ceux à qui la santé permettra de s'abstenir de tels aliments iront au ciel ; ceux que la maladie contraindra à s'en nourrir tomberont en enfer. On sera élu ou damné selon mille circonstances indépendantes de la volonté ; on deviendra le jouet d'un sort impossible à prévoir, impossible à éviter ; le salut sera le fruit du hasard ; c'est faire Dieu injuste et capricieux.

Mais du moment qu'au contraire vous placez la pureté ou l'impureté, non dans les choses, mais dans la pensée qui les fuit ou les recherche, tout change de face. Vous pouvez être sauvé en donnant un verre d'eau, si c'est par amour, et perdu en donnant votre vie, si c'est par vanité. Vous portez en vous le moyen

de vous sauver ou de vous perdre : dans la pauvreté comme dans la richesse, dans la maladie comme dans la santé, rien ni personne ne peut contraindre votre esprit, comme rien ni personne ne saurait accomplir pour vous les bonnes actions. Dieu ne regarde pas si vous faites beaucoup, mais si vous faites selon votre pouvoir ; il ne s'informe même pas tant de vos actes que de vos intentions.

Et si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il en doit être ainsi. Qu'emportera l'homme au delà de la tombe ? N'est-ce pas l'âme telle qu'il l'aura exercée ici-bas ? Et comment cette âme, restée vaniteuse ou avare après avoir accompli des prodiges sur la terre, pourrait-elle goûter le bonheur dans le ciel ? Là, les êtres qui nous entoureront n'auront plus besoin de nos aumônes, mais de nos affections ; il ne s'agira plus de faire, mais d'aimer ; nos actes seront inutiles à nous comme à Dieu ; mais notre amour sera doux même pour les anges. Si notre âme arrive impure là-haut, tout en ayant accompli des œuvres éclatantes ici-bas, elle sera malheureuse dans cette atmosphère de sainteté, et sa souffrance ne sera pas d'un jour, mais sans fin, car on ne se convertit plus au delà du tombeau.

Mais cette parole, « toutes choses sont pures aux purs et impures aux impurs, » renferme aussi un sens plus étendu. Toutes les œuvres de la création, comme toutes les vérités de l'Évangile, sont par elles-mêmes bonnes ; et cependant cette même création et ce même Évangile, jugés par un esprit corrompu, deviennent pour lui odeur de mort ; l'incrédule n'y voit que ce qu'il y porte ; l'univers et la Bible lui reflètent son image, et il trouve des preuves du néant là même où le chrétien voit le nom de Dieu inscrit ; chaque phénomène de la nature lui révèle un désordre, chaque page de la Parole divine une erreur, et toutefois cette même nature comme cette même Parole réchauffent le cœur du croyant. Cet univers et cet Évangile ont-ils donc deux faces, deux natures ? Sont-ils à la fois bons et mauvais ? Non, mais ils ont des juges différents.

Encore ici la sagesse de Dieu est admirable ; elle n'a pas voulu mettre dans la vérité une évidence irrésistible qui lui gagnât

forcément les esprits ; elle lui a donné un éclat assez vif pour frapper quiconque ouvre les yeux, et assez faible pour n'empêcher personne de les fermer. Vient à la lumière qui veut ; mais aussi reste qui veut dans les ténèbres ; et le même fait, la même parole, la même doctrine, qui apparaissent sublimes au cœur calme et droit, se montreront ridicules peut-être à l'esprit passionné et anguleux.

Veillons donc sur notre cœur quand nous étudions les œuvres de Dieu, et rappelons-nous cette parole du Sauveur : « L'œil est la lumière du corps ; si ton œil est sain, ton corps sera éclairé ; s'il est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres. »

CCCVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE A TITE II.)

Paul fait valoir dans ce chapitre, pour porter toutes les classes de chrétiens à l'accomplissement de leurs devoirs, une considération qui mérite d'être remarquée : que les femmes soient modestes, chastes, bonnes, soumises à leurs maris, dit-il aux épouses, afin que « la Parole de Dieu » ne soit exposée à aucun blâme. — Rends-toi toi-même en toutes choses un modèle de bonnes œuvres, enseignant une doctrine dans laquelle il n'y ait rien à reprendre, dit-il à Tite, afin que les adversaires soient confus. — Que les serviteurs soient soumis, point contredisants et montrant une entière fidélité, dit-il aux esclaves, afin de faire honorer « la doctrine de Dieu Notre Seigneur. » — Enfin, si nous devons tous être purs, tous zélés pour les bonnes œuvres, c'est encore afin d'être « son peuple particulier. » C'est-à-dire que, d'un bout à l'autre de son exhortation, Paul donne pour motif la Parole de Dieu, la doctrine de Dieu à faire honorer dans le monde ; en un mot, la gloire de Dieu.

Cette pensée est bien propre à mettre du sérieux dans notre

vie et à nous faire considérer nos plus petites actions d'un point de vue élevé. Nous chrétiens, nous ne saurions rien dire ni rien faire qui ne rejaillisse sur Dieu et sur nos frères. Un mouvement d'impatience, une parole légère porteront peut-être les gens du monde à douter de l'efficacité de cette foi évangélique dont nous faisons profession, comme d'un autre côté les plus humbles vertus leur apprendront à respecter l'Évangile qui nous les a inspirées.

Combien est douce cette pensée qu'on peut ainsi, dans toutes les positions, contribuer à la gloire de Dieu et coopérer au salut d'une âme ! Qu'elle est joyeuse cette espérance qu'en traversant le monde, occupé des œuvres les plus obscures, on peut encore faire briller une étincelle de cette foi qui viendra tomber sur le cœur d'un être plus puissant et plus haut placé ! Ah ! si tous les chrétiens pouvaient vous raconter ici l'histoire de leur conversion, vous verriez que ce ne sont pas les spéculations de leur esprit, ou les livres des savants, qui les ont le plus éclairés et touchés, mais peut-être la simple vue d'une servante fidèle et humble, l'unique parole d'un chrétien indigent et résigné. Ce ne sont pas les raisonnements qui convertissent, c'est la vie, et c'est le plus souvent celle des petits que celle des grands ; plus la conduite dans les circonstances insignifiantes que dans les actions d'éclat, plus celle tenue dans l'obscurité de la demeure que celle produite en public, plus à l'insu du chrétien qui édifie qu'au gré du chrétien qui veut édifier. C'est la fleur qui s'ignore et répand son parfum.

Toutefois, à côté de cette pensée ennoblissante que par notre vie chrétienne nous contribuons à la gloire de Dieu et au salut des âmes, les hommes en ont placé une autre qui n'en est que la contrefaçon. On s'est dit : l'important, c'est de ne pas scandaliser ; parole qui, sous une apparence de sagesse, cache l'impiété. Agir en vue de donner un bon exemple, c'est prouver qu'on agirait autrement en secret, et que dès lors on ne fait le bien que pour engager les autres à le faire : c'est de l'incrédulité et de l'hypocrisie. Ne pas scandaliser, comme on l'entend ici, c'est éviter le mal en public et se réserver de le faire d'autant plus

librement dans les ténèbres, selon ce précepte satanique : « Ce n'est pas pécher que pécher en secret. »

Tel est l'abus que l'homme peut faire des meilleures choses ; voilà comment le plus beau mobile de la vie chrétienne, la gloire de Dieu, a pu, en traversant l'esprit humain, se transformer en la plus odieuse maxime. Grâce à Dieu, pour la plupart nous ne sommes pas descendus jusque-là. Mais voyons si nous ne serions pas sur cette pente.

N'avons-nous pas deux vies bien distinctes, une publique et l'autre secrète ? N'employons-nous pas avec l'enfance un langage plus effrayant que vrai ? Et à nos subordonnés, n'exposons-nous pas une morale plus sévère que celle que nous suivons ? Selon nous, ce n'est pas être hypocrite, c'est être simplement plus sévère en public qu'en secret ; oui, mais ce qui n'est pas hypocrisie à nos yeux pourrait bien l'être à ceux de Dieu ; et notre prétention d'éviter le scandale, une prétention pharisaïque de charger les autres de fardeaux que nous ne voudrions pas toucher.

Oui, donnons le bon exemple ; mais que ce soit en nous mettant sur la même ligne que ceux que nous voulons gagner et non pas en nous créant une place à part, qui n'est qu'une usurpation de celle du Seigneur. Quand Jésus est venu sur la terre, a-t-il eu plusieurs morales, une sévère devant le peuple, une commode en face de ses disciples et une relâchée dans le secret ? Ne priait-il pas au désert comme avec ses Apôtres et comme sur la croix ? Son sermon sur la montagne est-il plus saint que sa dernière exhortation au mont des Oliviers ? Non, partout et toujours Jésus fut le même, et dans le ciel encore il prie, il intercède pour nous comme il le faisait sur la terre. Que cet exemple nous serve ; soyons les mêmes à toutes les heures, dans tous les lieux, et soyons ici-bas ce que nous serons là-haut.

CCCIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE A TITE III.)

Vers la fin du chapitre précédent, Paul avait déjà dit que Jésus s'était formé un peuple zélé dans la pratique *des bonnes œuvres*; au commencement de celui-ci, il veut qu'on soit prêt à faire toutes sortes de bonnes œuvres; quelques versets plus bas, il ajoute que ceux qui ont cru doivent s'appliquer principalement à pratiquer les bonnes œuvres; enfin, dans le même chapitre, il répète encore que Zénas et Apollos doivent s'attacher surtout à faire de bonnes œuvres. Certes, ceux qui reprochent à saint Paul de ne parler que de la foi n'ont jamais lu ces lignes. Toutefois, remarquez que ceux que l'Apôtre exhorte dans ces divers passages sont : ici, le peuple racheté par Jésus-Christ; là, ceux qui ont cru; plus loin, des hommes déjà connus comme prédicateurs de l'Évangile; en sorte qu'il devient évident que Paul n'attendait ces bonnes œuvres que de ceux qui, comme il le dit du reste, sont justifiés par la grâce de Dieu et renouvelés par le Saint-Esprit. Mais aussi de ces chrétiens pardonnés, sauvés, assurés d'une vie éternelle, Paul ne se borne pas à réclamer quelques actes généreux semés çà et là sur leur vie, il en exige zèle et application dans toutes sortes de bonnes œuvres; il veut qu'après avoir tout reçu gratuitement, ils se donnent eux-mêmes gratuitement et sans réserve à leurs frères.

Oui, voilà le caractère du chrétien faisant le bien : c'est de le faire avec zèle, de le faire constamment, de le faire de mille manières. Comme son maître, il va de lieu en lieu pour l'accomplir. Il ne se crée pas une tâche qui, une fois remplie, lui laisse le loisir de se reposer; mais, comme son Dieu, il agit sans cesse. Il ne choisit pas telle bonne œuvre qui lui est facile, il accepte celle que le Seigneur place sous sa main. Il trouve l'occasion de semer du bien à chaque pas; n'eût-il qu'un mot à prononcer, il saurait encore le dire de manière à être utile; ne

fit-il que traverser un chemin, il y trouverait encore une pierre, une épine à écarter de devant le pied du voyageur.

Cette pensée incessamment fixée sur la recherche de quelque bien à faire, loin d'être pénible, est la plus douce qui ait jamais préoccupé l'esprit du chrétien ; car il sent que c'est par là qu'il se rapproche de son Dieu ; qu'alors il règne sur le monde, s'associe au Créateur ; et il le reconnaît à ceci, qu'il jouit d'une joie vive et pure, qu'aucune autre occupation ne lui avait jamais apportée.

Et le chrétien qui comprend ainsi la vie ne s'inquiète guère s'il a peu ou beaucoup de richesses à répandre, il sait bien que les bonnes œuvres s'accomplissent avec une poignée de paille comme avec une main pleine d'or ; il sait bien que l'œuvre tire son prix de l'intention du cœur et non de l'abondance de la main, il sait bien que Dieu ne lui demande pas ce qu'il n'a pas, pas même tout ce qu'il a, et qu'il ne lui impose pas de mourir de faim pour nourrir les indigents. Non. Mais il sait qu'une bonne œuvre est telle dès qu'on ne peut pas la faire meilleure ; et pour l'accomplir, il paise dans son nécessaire comme d'autres dans leur superflu.

Le caractère distinctif des bonnes œuvres du chrétien, c'est donc d'être faites, non-seulement *avec* plaisir, mais *par* plaisir, et c'est ce qui explique comment cet homme trouve sa vie dans le sacrifice, sa joie dans la sainteté ; c'est un flambeau qui ne vit qu'autant qu'il se consume ; éteignez sa flamme, ce n'est plus rien. Le bien accompli à regret n'est pas le bien ; ce n'est qu'une œuvre d'avarice faite en vue du ciel ou inspirée par la crainte à la pensée de l'enfer. Les bonnes œuvres doivent être des œuvres d'amour et ainsi donner le bonheur.

Mais est-ce une vie ou une théorie que nous déroulons ici ? Hélas ! en nous voyant agir on pourrait hésiter à répondre. Il y a bien dans notre existence quelques heures d'une telle vie et d'un tel bonheur, mais des heures rares, courtes, qui ne laissent assez de souvenir que pour se faire regretter. Nous avons ainsi vécu, nous voudrions ainsi toujours vivre, et cependant nous croupons dans une oisiveté morale. Aussi

sommes-nous malheureux en raison de notre langueur spirituelle. Notre vie de bonnes œuvres ressemble à la vie de ces malades qui sortent par moments de leur lit pour respirer un peu de bon air, et qui rentrent vite fatigués pour rester des jours entiers couchés dans la souffrance. Nous faisons de la règle l'exception, et de l'exception la règle; nous sommes malades presque toute notre vie, et bien portants quelques heures par année! Si du moins nous désirions plus ardemment la santé!

O mon Dieu! prends pitié de nous; donne-nous plus de force, plus de dévouement; des bonnes œuvres plus abondantes, et ainsi plus de bonheur! Toi, le plus heureux des êtres, n'en es-tu pas le plus saint? Transforme-nous donc à ton image, et qu'à nous voir seulement on nous reconnaisse pour tes enfants!

CCCX^e MÉDITATION.

(LISEZ L'ÉPÎTRE A PHILÉMON.)

Quelle admirable lettre que celle de Paul à Philémon, et quelle conduite charitable que celle de l'Apôtre dans la circonstance qui en est l'occasion! Onésime, esclave de Philémon, s'est enfui de chez son maître; il arrive à Rome où, par les soins de l'Apôtre, il est converti à l'Évangile. Paul prisonnier aurait besoin des services de cet esclave devenu son frère; il sait que Philémon, son maître, le lui laisserait volontiers, puisque lui-même doit sa conversion à l'Apôtre; et cependant Paul se décide à se priver de cet aide, lui dans les fers, pour le renvoyer à un maître riche et en liberté. Ce n'est pas tout: Paul désire que Philémon pardonne à Onésime sa fuite. Comme apôtre et comme son père en la foi, il pourrait le lui commander; mais non, il l'en prie avec douceur et presque avec humilité. Ce n'est pas encore assez: en lisant cette épître, on pourrait croire qu'Onésime avait frustré son maître, non-seulement de ses services, mais peut-être aussi de quelques objets. Paul court au-devant

de cette supposition, et il se charge, lui, d'acquitter la dette de l'esclave ; il veut que cela soit mis sur son compte, il dit : Je signe de ma main que je te le rendrai. Enfin, pour assurer une bonne réception à Onésime repentant et converti, Paul prie Philémon de le recevoir comme il le recevrait lui-même Apôtre ; il le lui demande, non comme une chose due, mais comme une faveur ; et il lui fait comprendre que, s'il a jadis perdu un serviteur, il retrouve aujourd'hui un frère. Enfin chaque ligne de cette lettre respire une tendre sollicitude pour le pauvre esclave et une délicate retenue envers le maître. Voilà un cœur transformé par la grâce, voilà le Saul, « naguère ne respirant que carnage, » à cette heure implorant avec tendresse le pardon d'un esclave. On ne croirait pas entendre un Apôtre prier un simple fidèle, mais un simple fidèle implorer un Apôtre ; et cependant cette prière est faite avec une dignité, un amour qui relèvent celui qui se met à genoux.

Il n'y a que la vraie grandeur qui sache commander ainsi. Le maître qui sent son indignité veut la racheter par la dureté de ses ordres ; il ne se croirait pas maître s'il ne le faisait pas sentir ; il veut non-seulement qu'on obéisse, mais qu'on sache qu'on lui obéit ; aussi se fait-il obéir et haïr en même temps.

Bien au contraire, le maître chrétien, à l'exemple de Paul, à l'exemple de Dieu lui-même, déguise l'ordre sous la douceur de sa voix ; il est heureux qu'on agisse sans être poussé ; il se mêle volontiers à ses serviteurs pour les relever à leurs propres yeux et se mettre avec eux au service de leur maître commun. Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut se dispenser de commander ; jamais plus heureux que lorsqu'il voit l'affection produire sur ses subordonnés l'accomplissement du devoir qu'il ne veut pas tenir de l'obéissance. Aussi parvient-il à se faire servir et aimer.

L'histoire ne nous dit pas si Onésime fut pardonné ; cependant aucun de nous n'en doute. Pourquoi ? Parce qu'à la lecture de cette lettre nous nous sentons attendris et restons convaincus que Philémon a dû l'être comme nous. Eh bien ! puisque nous

comprenons si bien les doux effets de l'épître suppliante d'un supérieur, comprenons qu'il en sera de même quand nous commanderons ainsi ; l'effet produit sur nous par Paul le sera par nous sur les autres ; en ordonnant avec douceur, nous serons aimés et mieux obéis.

Une petite circonstance nous fait encore supposer qu'Onésime fut pardonné. En effet, Onésime était porteur d'une lettre pour l'église de Colosses, ville qu'habitait son maître. Or, il ne pouvait guère présenter l'épître à l'église avant d'avoir remis la lettre à Philémon, ni Philémon envoyer ensuite son esclave, chargé de sa colère, auprès des Colossiens. Paul avait prévu ce résultat, puisqu'il en avait préparé les moyens, et l'on peut dire qu'il envoie à coup sûr Onésime recevoir sa grâce. Encore ici la charité de l'Apôtre se montre ingénieuse : il honore l'esclave de la charge d'ambassadeur auprès d'une église pour le relever dans l'estime de son maître. Et qu'on ne croie pas que Paul ait chargé Onésime de la lettre à l'église de Colosses parce qu'il manquait de courrier pour la porter, car, en même temps qu'Onésime, il envoie d'Europe en Grèce Tychique. S'il partage la charge du message entre un esclave et un homme libre, c'est donc bien pour honorer l'esclave aux yeux de Philémon son maître. Quelle ingénieuse charité ! Quelle preuve en même temps que nous sommes ici dans le vrai et que saint Paul était, comme il le prétend, un envoyé de Dieu !

Oui, Seigneur, ton sceau se retrouve sur toutes tes œuvres ; sur une épître de quelques lignes, comme sur la Bible entière, comme sur tout l'univers ! Nous t'en bénissons et te supplions de ne pas laisser perdre cette évidence pour notre sanctification.

CCCXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX I.★)

L'infini seul peut remplir l'âme humaine. Je sens que s'il me

fallait échanger mon éternité, qui n'est qu'une espérance, contre une vie terrestre de mille ans, passée sur le trône de l'univers, cette vie et ce trône fussent-ils mis sous mes yeux, dans ma main, comme de palpables réalités, je ne voudrais pas de cet échange. J'attendrais, si l'on veut, dix, vingt siècles, mais il me faut une vie sans fin.

Ce que je dis de la vie, je le dis de la science. En vain j'étudie, j'ai toujours une soif aussi vive de savoir. Après ma dernière découverte s'élève toujours un nouveau pourquoi, que je voudrais franchir, et devant lequel je ne courbe ma tête résignée que parce que j'espère un jour, au delà de la tombe, connaître comme je suis connu.

Il en est du besoin d'aimer comme du désir de connaître. On se nourrit d'affections, mais on sent que ces affections terrestres et passagères ne rassasient pas. Un père, une épouse, des enfants sont doux au cœur, et, cependant, le cœur soupire encore et se dilate, s'élève et aspire à quelque chose de meilleur. Quoi? Je ne saurais le dire, mais je sais du moins qu'il me faut plus que le monde ne peut me donner.

Voilà l'homme. Voyez maintenant comment le christianisme répond merveilleusement à ces besoins. La vie qu'il nous offre est une éternité : la science qu'il nous présente est une révélation du Ciel; l'ami qu'il nous donne est un Dieu; que désirer de plus durable qu'une éternité, de mieux qu'une révélation, ou de plus grand qu'un Dieu? Rien, sans doute; aussi, dès qu'il accepte ces promesses, le cœur en est-il pleinement satisfait.

Telles étaient les réflexions qui se présentaient à notre esprit, à la lecture de ce premier chapitre de l'Épître aux Hébreux. Dès les premières lignes, l'écrivain sacré exalte la grandeur de notre Sauveur : c'est le Fils de Dieu, l'héritier de toutes choses, le créateur du monde, la splendeur de la gloire divine, l'Être devant lequel se prosternent les anges, le Dieu dont le trône demeure aux siècles des siècles, le Seigneur qui a fondé la terre, étendu les cieux; celui enfin qui voit passer et vieillir l'univers et qui reste à toujours!

Avec un tel Sauveur qui pourrait craindre? D'un tel ami que ne peut-on attendre? Et, s'il s'est donné à nous lui-même, que pourrait-il nous refuser?

Oui, la divinité de mon Sauveur me rassure contre tous les dangers : mes péchés ne m'effraient plus, c'est un Dieu qui les efface; la sainteté ne me paraît plus impossible, Dieu est mon aide; la mort pour moi n'a plus d'épouvante, l'éternité la suit. Ma curiosité inquiète se calme, je verrai bientôt avec l'œil de mon Créateur. J'aurai le Ciel pour séjour, l'univers pour étude, les anges pour compagnons, Dieu pour ami et l'éternité pour vie. Je ne suis plus pressé de jouir, car je ne puis cesser de vivre. La paix, la joie, l'amour, pénètrent dans tout mon être. Je me sens calme et pour toujours heureux.

Mais hélas! je vois que ce bonheur ne se décrit pas; il se sent : j'en bénis donc mon Dieu et je me tais devant les hommes. Que du moins ces quelques paroles ne soient pas perdues. Sans doute, dans le nombre de ceux qui les entendent il se trouve de ces âmes tourmentées par ce besoin de jouir, et trompées jusqu'à ce jour par toutes les fausses joies dont elles ont goûté; eh bien! qu'elles se le disent : il leur faut un bonheur divin, des joies célestes, une vie sans terme, et Christ seul peut leur donner ces biens. Comme vous, nous avons essayé de nous contenter de la terre, du temps et des créatures; mais nous ne l'avons pas pu. Après avoir bu à cette source, nous avons eu encore soif, et il n'y a que l'eau jaillissante en vie éternelle qui nous ait apaisé. Quand, nous élevant au-dessus du terre à terre de l'incrédule, nous avons cherché le ciel au prix de nos mérites, nous avons commencé à espérer : mais en même temps nous n'avons pas été exempt de terreurs. Quand, faisant un pas de plus, nous avons senti notre misère spirituelle et soupiré après un Sauveur, sans en avoir une notion bien claire, notre espérance a surmonté nos craintes; mais c'était encore une espérance, ce n'était pas de la foi; ce n'est que lorsque Jésus est devenu notre Dieu que la paix et la joie sont descendues dans notre âme. Si vous voulez les mêmes biens, acceptez le christianisme tout entier; l'Évangile est un vase précieux; mais pour

lui conserver son prix, il faut le porter avec respect, n'ébrécher aucun de ses bords, ne le heurter nulle part..... une simple fissure, et le liquide fuit entre vos mains.

Que Christ soit votre Dieu, que le Ciel soit un don pur, et que l'éternité vous soit pleinement assurée : sans cela point de joie durable ; votre vie est manquée.

CCCXII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HEBREUX II.)

Nous avons compris pourquoi notre Sauveur devait être Dieu ; essayons de pénétrer pourquoi il devait être fait homme ; dans une recherche aussi difficile, suivons pas à pas l'écrivain sacré.

« Le Sauveur, nous dit-il, a été fait inférieur aux anges « dans la mort qu'il a soufferte, afin que par la grâce de Dieu il « souffrit cette mort pour tous. » Ainsi c'est afin que sa mort nous fût profitable, afin que par la grâce de Dieu son bienfait fût réversible sur nous, que Jésus est devenu un homme semblable à nous. En un mot, pour que nos péchés pussent être transportés sur lui, il a dû être un de nous.

D'abord, avouons ingénûment que, même après cette explication, il reste encore un mystère impénétrable à notre esprit, dans ce transport de la punition des uns sur la tête d'un autre. Mais qu'on reconnaisse aussi que nous comprenons mieux ce transfert de la peine à un membre de la même famille qui l'accepte qu'à un être étranger à cette famille. La mort d'un bélier, ni celle d'un ange, ne satisferait certes pas aussi bien notre intelligence que celle d'un frère aîné qui se dévoue. Le cœur sent mieux cela que l'esprit ne se l'explique, et nous abandonnons cette pensée à votre cœur.

L'Apôtre poursuit son explication et dit : Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'Un ; c'est pourquoi il n'a point honte de les appeler ses frères. Jésus, se faisant homme,

s'est donc fait notre frère; et pour remplacer ce mot frère par l'idée qu'il représente ici, il s'est fait notre ami; enfin son humanité a été un moyen de nous inspirer de l'amour pour lui, en le rapprochant de nous. Supposez un moment que Jésus, au lieu de devenir homme et de descendre sur la terre, fût resté Dieu dans le ciel pour y accomplir son sacrifice; supposez ensuite que le Père nous eût révélé ce fait accompli par son Fils dans les cieux; croyez-vous que notre cœur en eût été saisi comme de la vue de Jésus habitant notre monde et souffrant sur Golgotha? Je ne le pense pas: notre cœur ne s'associe guère qu'aux souffrances de nos semblables; la mort d'un ange même ne nous émouvrait guère; mais le sang d'un de nos frères, répandu pour nous, remue nos entrailles, et en échange nous donnons notre amour. Encore ici nous pouvons dire: Le cœur comprend mieux cela que l'esprit ne se l'explique; aussi nous livrons cette pensée à votre cœur.

Enfin, Paul indique une troisième raison de l'humanité du Sauveur: « Ayant été tenté, dit-il, il peut aussi secourir ceux qui sont tentés. » Oui, Jésus, ayant participé à notre nature, peut compatir à nos faiblesses; il connaît les ruses de Satan; il sait combien la chair est faible et combien il nous est difficile de vaincre. Aussi, quand il voit un de ses frères près de succomber à la tentation, loin de s'irriter contre lui, pour lui Jésus prie son Père; si le faible disciple tombe, le Maître prie pour qu'il soit pardonné, et quand le pécheur se relève, le Sauveur prie encore pour qu'il soit fortifié. D'un autre côté, en apprenant que ce Jésus si saint était cependant un de nos semblables, nous sentons mieux l'obligation pour nous de nous élever au niveau de sa sainteté. Nous devons le prendre pour modèle. S'il fût resté Dieu, ou s'il ne fût descendu qu'à la hauteur de l'ange, nous ne le pouvions plus. En contemplant l'admirable conduite du Maître, le disciple n'eût pas manqué de dire: Cette vie n'est pas de ce monde; je ne saurais être aussi saint que la divinité. Mais non, Jésus a été semblable à nous dans son humanité; nous pouvons donc être semblable à lui dans ses vertus. Il a prié, prions; il a reçu le Saint-Esprit, demandons-le; la

même source de forces nous est ouverte ; c'est à nous d'y puiser. Encore ici le cœur sent mieux que l'esprit ne comprend ; que chacun donc écoute son cœur.

Mais, enfin, que m'importent les motifs secrets pour lesquels Dieu s'est fait homme ! ce qu'il m'importe, c'est qu'il en soit ainsi, et qu'ainsi je sois sauvé. J'ignore peut-être les véritables raisons pour lesquelles mon Sauveur s'est fait mon semblable, mais je sais du moins que je l'aime mieux ainsi. J'avais besoin qu'il descendît jusqu'à moi pour m'élever jusqu'à lui ; il fallait que des yeux de la foi je le visse sur ma terre, sous ma forme, dans ma propre famille, me tendant une main de chair, pour que je pusse mieux sympathiser avec cet ami. Quand je pense à Jésus, je le vois ; il marche devant moi ; sa voix frappe mon oreille ; sa main se lève sur ma tête, et je jouis de sa présence, de ses discours, de sa bénédiction.

Oui, mon Sauveur, je te vois tel que tu étais sur la terre : humble de cœur, brûlant de charité, dévoué jusqu'à la mort, et mon regard avec toi s'élève alors jusqu'aux cieux où je te retrouve encore priant pour moi ton Père, et m'envoyant les dons de ton Esprit. Doux ami, humble frère, rends-moi semblable à toi sur la terre, afin que je devienne semblable à toi dans les cieux ; et que mon humanité disparaissant, comme la tienne, je puisse vivre un avec toi dans ton amour et ton éternité.

CCCXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX III.)

« Exhortez-vous les uns les autres, » nous dit l'Apôtre. Le devoir dont il est ici question est réciproque ; ce n'est donc pas l'exhortation d'un pasteur à son troupeau, ni d'un père à son enfant, ni d'un maître à son serviteur ; mais de tous envers tous, comme de frères entre eux.

Or, ce devoir est fort rarement rempli. Si nous connaissons quelque défaut à un de nos amis, nous avons bien garde de

lui en parler, laissant ce soin à d'autres ou attendant l'occasion propice ; ce qui veut dire que nous manquons de courage aujourd'hui, et que dès lors on peut s'attendre à ce que l'occasion nous manquera toujours.

Il faut convenir que si nos frères accomplissent rarement ce devoir à notre égard, c'est que nous leur en rendons l'accomplissement difficile. Nous n'aimons pas plus à être exhortés qu'à exhorter nous-mêmes, et de là la timidité de ceux qui pourraient avoir une bonne parole à nous faire entendre. Aussi voyez, lorsqu'une observation nous est adressée, comme elle nous blesse ! D'abord nous n'osons pas la repousser, nous en remercions presque notre conseiller ; mais du bout des lèvres, avec une sécheresse, un embarras qui prouvent notre malaise, jusqu'à ce que, relevés du coup que nous venons de recevoir, nous ayons trouvé des paroles pour nous excuser. Heureux encore si de la justification de nous-mêmes nous ne passons pas à la récrimination contre nos censeurs ! Aussi, soyez certains que nous n'oublierons jamais celui qui sera venu nous exhorter. Mais sera-ce un souvenir d'amour ou de haine ?

Nous n'aimons donc ni à recevoir, ni à donner des exhortations. Pourquoi ? Parce que ce devoir est mal compris de part et d'autre. On regarde, en général, l'exhortation comme une gronderie, un reproche, un blâme jeté par un homme plus capable ou plus saint que celui qui l'écoute. Mais si l'on avait remarqué que Paul nous présente ce devoir comme réciproque, en nous disant : « exhortez-vous les uns les autres, » on en aurait conclu que l'exhortation ne suppose aucune supériorité, et l'on eût été plus près de saisir le véritable sens de ce mot. Exhorter, ce n'est ni gronder, ni menacer ; c'est au contraire faire entendre de douces paroles ; c'est relever l'affligé par des consolations, soutenir le faible par des promesses, entrer dans le sentiment de celui qu'on exhorte, pour lui montrer un meilleur avenir. Exhorter, c'est faire espérer le pardon au pécheur, la santé au malade, de meilleurs jours à l'indigent. Exhorter, c'est ouvrir l'avenir de la foi aux yeux de celui qui tremble en face de la mort, répéter les promesses de Jésus à l'incrédule, montrer

dans le ciel l'être bienheureux que pleure une mère ou une épouse. Celui qui souffre est le dernier à découvrir le remède à ses maux; celui qui est dans l'affliction est le plus inhabile à découvrir ce qui peut le consoler; celui qui pleure sur ses fautes n'a pas encore compris le pardon. Eh bien! c'est ici le lieu de l'exhortation. Déployez auprès de tous ces malheureux l'avantage que vous donne sur eux votre calme; rappelez-leur ce qu'ils oublient; soyez ingénieux à leur découvrir des raisons; si vous ne pouvez entrer par une porte, frappez à une autre; efforcez-vous de leur plaire en les exhortant; montrez-leur le bon côté de leur épreuve; priez avec eux; soutenez leurs mains pour qu'ils prient avec vous; qu'ils sentent que ce n'est pas de vous, mais d'eux qu'il s'agit; qu'ils voient avec évidence que c'est leur bien que vous cherchez, et alors soyez certains que vos exhortations seront bien comprises et bien reçues.

Oui, nous insisterons sur ce point : l'exhortation relève au lieu d'abattre, encourage bien loin de censurer, et découvre toujours un côté abordable à toutes les difficultés, un point bleu dans le ciel le plus obscurci, une lointaine espérance au dernier malheureux. Voilà les exhortations que nous entendrons tous avec plaisir, et qui, certes, ne provoqueront jamais de récriminations : voilà les exhortations qu'il sera toujours facile de faire, parce qu'elles sont amies et partent du cœur; et voilà aussi les exhortations qui peuvent être mutuelles; aller du pasteur au fidèle, du fidèle au pasteur, du père au fils, du fils au père, du maître au serviteur, du serviteur au maître, parce que tous peuvent être tour à tour tristes ou joyeux, malades ou en santé, dans la disette ou l'abondance. Le point même sur lequel l'homme est le plus irritable, la censure de son péché sera pour nous accessible, car, dès que nous aurons compris que l'exhortation est mutuelle, nous serons disposés non-seulement à indiquer à notre frère un tort dans sa vie, mais à le prier de nous en montrer deux dans la nôtre. Quand nous lui demanderons le service que nous lui rendons, quand nous provoquerons ses critiques au lieu de les repousser, certes, alors il ne sera pas si loin de recevoir les nôtres. Tout se réduit à une seule

chose pour réussir auprès de lui, c'est de le convaincre que nous lui parlons dans son intérêt; or, pour l'en convaincre, il suffit que cela soit vrai. C'est-à-dire qu'ici, comme partout, pour bien accomplir un devoir, il faut l'accomplir par amour. Aimons donc et nous saurons exhorter; et si nos paroles sont encore repoussées, aimons toujours et nous saurons le supporter.

CCCXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX IV.)

« Il n'y a aucune créature qui soit cachée devant Dieu, mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui auquel nous devons rendre compte. » La simple réflexion confirme ce que déclare ici l'Apôtre. En effet, dès qu'on admet que Dieu a tout créé, il ne reste qu'à tirer la conséquence qu'il connaît tout. Si une de ces créatures pouvait se soustraire à son contrôle, Dieu aurait commencé par ne pas lui donner l'existence. Celui qui a fait l'œil doit nécessairement voir; celui qui a formé l'oreille, entendre; et de même il doit connaître les replis les plus secrets du cœur qu'il a pétri. De même qu'un mécanicien a compté les rouages de son œuvre, mesuré la force de ses ressorts et prévu tout ce que son mécanisme pouvait produire, de même, inévitablement, Dieu connaît à fond les rouages et les ressorts qui font jaillir nos pensées. Je le répète, il ne faut pour sentir cette vérité que faire usage de la simple réflexion.

Cependant, cette vérité si claire, si élémentaire, si incontestable, n'exerce guère d'influence sur notre vie. Tous (je le crois des plus saints), tous nous avons deux conduites différentes: une en présence des hommes, une en présence de Dieu; tous nous nous abstenons de faire en public ce que nous nous permettons en secret; tous nous avons un langage différent de nos pensées. Je ne dis pas que nous soyons à cet égard tous également coupables, mais que tous nous mettons une distance

plus ou moins grande entre notre conduite devant Dieu et notre conduite devant les hommes.

Sur laquelle de ces deux conduites nous jugera Celui à qui nous devons rendre compte? Il serait superflu de répondre. Mais alors pourquoi nous donner tant de peine pour couvrir ce que nous sommes au fond d'un vernis trompeur? Que sont des vertus qu'on n'exerce qu'en public? Rien, sinon un aveu de l'excellence de la loi qu'on viole en secret; rien, sinon un acte d'hypocrisie; rien, sinon un péché de plus. Mieux vaudrait se montrer ce qu'on est; on n'en vaudrait ni plus ni moins auprès de Dieu; mais du moins on ne s'exposerait pas à s'abuser soi-même; on arriverait plus vite à se connaître, à se faire horreur et à se repentir pour arriver à la conversion.

Bien que ce qui précède soit surtout applicable à l'homme que le Saint-Esprit n'a pas encore renouvelé, il faut avouer que cela n'est pas tout à fait étranger à l'homme converti. Sans doute la vie secrète et la vie publique de notre chrétien offrent entre elles un contraste moins criant que la vie secrète et la vie publique de l'incrédule; mais cependant ce contraste existe. Notre hypocrisie est plus subtile, parce que, connaissant mieux notre cœur, nous ne nous laissons pas aussi facilement abuser; mais encore une fois, c'est de l'hypocrisie. A certains égards il y a peut-être de plus grandes contradictions chez quelques chrétiens que chez les gens du monde; ceux-ci, n'attachant pas toujours autant d'importance que nous au péché, le laissent souvent percer dans leur conduite sans en rougir, tandis que ceux qui se sont fait une tâche de leur profession de christianisme en plein jour, semblent quelquefois en être fatigués dans les ténèbres; et ils s'en déchargent pour se soulager...

A ces chrétiens aussi nous dirons : Soyez plus sincères avec vous et avec le monde; contentez-vous d'être devant lui ce que vous êtes devant Dieu; avant tout soyez vrais. Ainsi vous n'aurez pas à vous vanter sans doute, mais vous donnerez l'exemple de l'humilité qui vaut bien l'exemple de toute autre vertu. Avouez hautement votre indignité; votre aveu prêchera mieux que vos citations bibliques hors de saison et que vos fatigantes

homélies. Soyez vrais, rien que cela, vrais, en tout et partout, dans un simple geste, dans un léger sourire; quoiqu'il vous en coûte, restez vrais, toujours vrais.

Toutefois, qu'on comprenne bien cette règle de conduite : elle ne consiste pas à raconter tout ce qui nous traverse l'esprit, jusqu'à ces pensées sataniques qui nous viennent malgré nous et que nous chassons avec horreur. Non, mais nous demandons que du moins on n'affiche pas au dehors ce qu'on ne possède pas au dedans; qu'on ne se fasse pas en paroles meilleur qu'on ne l'est en action. Nous ne prétendons pas qu'on doive retrancher de sa vie toutes les bonnes actions faites avec effort, mais que ce bien accompli presque à regret ne le soit pas en vue des hommes; on peut faire le bien en se frappant la poitrine de ne pas le faire mieux; mais alors on le fait encore en vue de Dieu.

Le chrétien qui tendra de la sorte à chasser de sa conduite jusqu'à l'apparence de l'hypocrisie, fera de rapides progrès dans la connaissance de son cœur, et dès progrès moins lents dans la sanctification de sa vie; car, par la connaissance de sa misère, il sera conduit à d'autant plus prier.

CCCXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX, V.)

Toute la révélation aboutit à Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour nous se résume en sa mort expiatoire. Le sacrifice est donc le pivot de l'univers chrétien. Tout en sort et tout y revient; de même que tout rayon, de quelque point de la circonférence qu'il parte, passe nécessairement par le centre; de même une doctrine chrétienne, de quelque page de la Bible qu'elle sorte, se dirige vers Golgotha. Gravissons donc ce point culminant du monde spirituel, et, quand nous y serons parvenus, peut-être découvrirons-nous mieux les continents et les mers, les montagnes et les vallées de la Parole de Dieu.

Le sacrifice, dans le sens le plus simple, celui dans lequel l'ont

pris tous les peuples, est un compromis entre la justice de la Divinité et le péché de l'homme. Le Créateur avait imposé une loi ; la créature l'a transgressée, et alors, pour rentrer en faveur, l'homme a offert tel ou tel de ses biens. Il ne donnait pas tout ce dont il était redevable, car il aurait dû se sacrifier lui-même ; de son côté, Dieu ne renonçait pas à tous ses droits, puisqu'il exigeait une compensation à la remise de sa peine. Dans cette voie de conciliation, l'offenseur et l'offensé font donc chacun la moitié du chemin, et finissent par se réunir, selon cette belle expression d'un psaume prophétique : « La bonté et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont entrebaisées. »

Voilà le sacrifice dans toute sa simplicité. Bien que cette notion ne satisfasse pas pleinement l'esprit, puisqu'il semble que la justice de Dieu soit violée, cependant elle satisfait le cœur qui s'explique cette violation au profit de l'amour de Dieu pour ses pauvres créatures.

Maintenant, si nous ouvrons l'Ancien-Testament, nous comprendrons qu'un des buts des sacrifices d'animaux exigés par Dieu était d'empreindre fortement dans l'esprit des Israélites pécheurs les droits de l'Eternel contre eux, la profonde horreur que leur Juge avait pour le mal, et enfin l'impossibilité qu'aucune transgression fût excusée. Pour buriner plus profondément cette pensée dans leur esprit, Dieu avait voulu que tout sacrifice offert pour les transgressions du peuple fût un sacrifice sanglant ; car, comme le dit Paul, « sans effusion de sang, il n'y a point de rémission de péchés. »

Ces sacrifices d'animaux n'étaient donc pas des expiations ; loin de là : c'était une constatation du péché, une note prise de la peine méritée, un souvenir, un memorandum, enfin une « commémoration » des péchés répétée d'année en année pour les présenter ensuite en masse effrayante aux yeux du transgresseur, et lui faire ainsi mieux sentir le besoin d'une véritable expiation, dont les nombreux sacrifices de boucs et de génisses n'étaient que les longues ombres projetées par la croix de Golgotha.

Si de l'Ancien-Testament nous passons au Nouveau, nous trouvons enfin une autre notion du sacrifice dans la mort expia-

toire de Jésus-Christ. Cette fois ce n'est plus une ombre, comme sous l'économie judaïque : c'est une réalité. Ce n'est plus une concession de la justice de Dieu à la faiblesse de l'homme, comme l'avait conçu l'esprit humain ; mais une expiation complète, méritoire, équivalente à la somme incalculable de toutes nos transgressions. Il y aurait dans le monde un million de fois plus de créatures, et nos péchés seraient un million de fois plus hideux, que tous, absolument tous pourraient être rachetés au prix encore plus que suffisant de Celui dont le sang « efface tout péché. »

Voilà le sacrifice dans sa perfection : Dieu remet tout à l'homme, parce que Jésus a tout payé. La justice est complètement satisfaite en même temps que l'homme est complètement déchargé ; en sorte que, maintenant paisible, ce pécheur justifié aime son Dieu, lui obéit, et attend une éternelle félicité, sans éprouver même une crainte qu'elle lui soit ravie ; car il sait que Celui que Paul nomme si bien notre grand Sacrificateur, l'est et le sera éternellement.

Eternellement ! c'est-à-dire qu'aujourd'hui, demain et toujours notre Sacrificateur veille et veillera sur nous. Ce n'est pas assez de nous avoir sauvés par sa mort dans le passé, il travaille encore et travaillera aux siècles des siècles à nous obtenir de nouveaux dons par ses prières. Pour que nous n'en puissions pas douter, il nous envoie dès ici-bas, dès à présent, les dons de son Saint-Esprit pour nous sanctifier ; ce sont là des arrhes de ses promesses ; en les recevant, nous acquérons la certitude de recevoir tout ce que Jésus s'est engagé à nous donner.

Eternellement ! c'est ce mot seul, cette seule pensée qui remplit ce chapitre, et la comparaison de Jésus à Melchisédec n'a pas d'autre but que de nous faire comprendre l'éternelle assurance, l'éternelle plénitude de notre salut par Jésus-Christ.

Je le sais : après toutes ces explications, il reste encore dans le sacrifice un mystère pour notre esprit. Comment Dieu a-t-il pu accepter la mort de Jésus à la place de la mort des hommes ? la mort d'un être innocent pour celle d'êtres coupables ? enfin, la mort d'un seul à la place de la mort de tous ? Voilà ce que

mon esprit ne s'explique pas. Mais, par compensation, ce mystère inexplicable à mon esprit n'en a pas moins une action puissante sur mon cœur, et cela me suffit. Oui, je me sens ému à la vue d'un être qui meurt pour moi; comme je suis reconnaissant à la pensée d'un Dieu qui me pardonne mes péchés et me donne une vie éternelle! Je ne discute pas avec mon bienfaiteur; je vois qu'il m'aime, et je l'aime; toute ma crainte est de ne pas assez bien lui obéir. Je ne sais pas comment la mort de Christ peut me profiter; mais je sais que j'ai des péchés, que j'ai besoin de pardon, que j'ai soif de bonheur, de vie, de sainteté; et que bonheur, vie, sainteté ne peuvent pas être acquis par moi; que, pour les posséder, j'ai besoin qu'on me les donne. Je ne veux donc pas regarder à la racine de l'arbre, mais à ses fruits : ses fruits sont doux, donc sa racine est bonne; le sacrifice de Jésus-Christ me sanctifie, Christ est donc mon Sauveur et mon Dieu!

CCCXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX VI.)

Trois passages de nos Saintes-Ecritures font allusion, sous des formes différentes, à un péché unique, qui ne saurait être pardonné. Jésus le nomme le péché contre le Saint-Esprit; saint Jean l'appelle le péché qui va à la mort, et pour le pardon duquel il est inutile de prier; enfin saint Paul dit ici qu'il est une chute dont il est impossible de se relever. Quel est ce péché? Nous l'avons déjà dit en étudiant le premier de ces trois passages; c'est l'obstination d'un pécheur qui, sollicité par la Parole de Dieu, par l'action du Saint-Esprit, et par sa propre conscience, à ouvrir les yeux sur sa misère spirituelle et à recevoir le salut, refuse obstinément de se convertir. C'est donc, comme nous l'avons dit, un péché que le chrétien ne saurait commettre, puisque c'est le refus de biens qu'il possède déjà : le pardon et le salut qui sont en Jésus-Christ. Evidemment, qui-

conque refuse le salut ne peut être sauvé. Mais voyons maintenant si l'examen des deux autres passages viendra confirmer cette explication.

Après avoir déclaré qu'il est un péché qui va à la mort, et pour lequel il est inutile de prier, saint Jean ajoute : « Quiconque est né de Dieu ne pèche point. » Qu'on veuille ou non voir dans ces paroles l'impeccabilité du chrétien, il restera toujours ceci, que l'Apôtre affirme que le chrétien ne saurait commettre le péché qui va à la mort, et que, dans ce sens, il ne pèche point. Ce péché à la mort est donc celui des pécheurs obstinés, de ceux qui ne sont pas et ne seront jamais chrétiens, puisqu'ils soufflent sur la lumière, pèchent contre le Saint-Esprit, enfin refusent le salut.

Le troisième passage, celui du chapitre que nous étudions, ne dit pas autre chose. En effet, Paul, après avoir parlé d'une instruction incomplète qu'il vient achever, déclare qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste et ont été faits participants du Saint-Esprit, s'ils retombent, soient jamais relevés. L'illumination dont il s'agit ici n'est pas encore celle qui renouvelle le cœur, pas plus que goûter le don céleste n'est s'en nourrir. C'est, si vous voulez, le commencement de l'œuvre; mais ce commencement est opéré de Dieu. A ce moment, l'homme, pour être sauvé, devait, sinon agir, du moins ne pas résister. Or, Dieu, pour convertir cet homme, a développé devant lui les trésors de son Evangile à la lumière de son Esprit, et s'est tellement approché de son cœur, que ce cœur en a presque été touché et réjoui; mais, revenant bientôt à ses inclinations, cet homme a tout repoussé, tout rendu vain, jusqu'au sang de Christ. Et voilà pourquoi aujourd'hui; après avoir épuisé toutes les ressources de la miséricorde divine, il ne trouve plus rien de capable de le convertir : il est impossible qu'il soit sauvé. Comme le péché contre le Saint-Esprit, c'est donc ici la résistance à l'action divine; et comme le péché qui va à la mort, c'est donc le péché que le chrétien déjà converti ne saurait commettre.

Voici maintenant la conséquence qui découle de cette vérité

pour ceux qui n'ont pas encore reçu dans leur cœur le salut de l'Évangile : s'ils persévèrent à le repousser, il leur sera bientôt impossible d'être sauvés. Qu'ils y songent ! Il n'y a pas de plus grand salut, il n'y a pas d'occasion meilleure ! Ce que Dieu, Christ et l'Esprit ne peuvent accomplir ensemble, rien au monde ne l'accomplira. Que ces hommes n'attendent donc pas l'impossible, c'est-à-dire un salut plus complet, un don plus grand ; car s'ils refusent encore le pardon, ce qui est le plus imminent pour eux, c'est leur condamnation : il est impossible qu'au delà de Christ ils trouvent une puissance pour les sauver.

Mais une conséquence toute contraire découle de cette vérité pour ceux qui sont véritablement entrés dans la foi. Si le péché qui va à la mort, le péché contre le Saint-Esprit, enfin celui dont il est impossible de se relever, si ce péché est le refus de la conversion, il ne saurait donc être commis par l'homme déjà converti. Le croyant n'a donc plus à trembler en y songeant, et ainsi disparaît cette fausse terreur qu'on voudrait élever contre l'assurance du salut. Non, l'élu ne peut plus se perdre ; son salut n'est pas entre ses mains, mais entre les mains de Dieu. Tout le reste de l'Épître aux Hébreux, et ce chapitre en particulier, déposent de cette vérité. Hier Paul nous rappelait que notre Sacrificateur est éternel ; — aujourd'hui, il nous rappelle que Dieu a juré par lui-même, ne pouvant jurer par un plus grand ; — que sa résolution est immuable ; — qu'il est impossible que Dieu mente ; — que l'ancre de notre salut est assuré ; — que Jésus, notre sacrificateur, nous a précédés en allant, il y a dix-huit siècles, au delà du voile, et qu'il nous accompagnera dans le ciel puisqu'il est sacrificateur éternellement. De quels termes faudrait-il donc se servir pour communiquer l'assurance du salut, si ceux-là ne suffisent pas ? Oui, nous sommes certainement sauvés, car notre salut vient de Dieu. Aussi, ce que nous avons à faire maintenant, c'est de vivre comme des saints, et de manifester toujours plus clairement à nous-mêmes et au monde, par notre conduite irrépréhensible, que nous sommes bien véritablement du nombre des élus !

CCCXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX VII.)

Il est des interprètes qui ne peuvent lire une ligne de l'Ancien-Testament sans y découvrir le type d'une des vérités réalisées dans le Nouveau. Il en est d'autres qui, au contraire, ne veulent en voir nulle part. Ce sont là deux extrêmes; la vérité est au milieu. Nous ne saurions admettre que tout fût type sous l'ancienne économie, car la Bible ne le dit pas, et cependant nous ne pouvons nier qu'il ne s'y en trouve, car la Bible le dit. Pour n'en citer que deux, nous rappellerons Melchisédec et le Serpent d'airain. Sans doute on pourra répondre que ce ne sont là que des figures fournies accidentellement par l'histoire, et dont les écrivains sacrés se sont servis pour faire mieux comprendre leur pensée. Mais nous croyons qu'il y a plus, et que dans de tels cas les hommes et les choses de l'Ancien-Testament ont été créés expressément pour préfigurer les hommes et les choses de l'Évangile. Cette vérité devient évidente pour quiconque s'arrête quelques instants au rapprochement que fait saint Paul de Melchisédec avec Jésus-Christ. Tous deux sont grands sacrificateurs; — tous deux sont supérieurs aux sacrificateurs de la race de Lévi; — tous deux sans commencement de jours et sans fin de vie; — tous deux demeurant sacrificateurs à toujours. Bien que ces traits soient nombreux et frappants, nous n'en dirons rien pour faire d'autant mieux remarquer celui qu'indique encore l'Apôtre dans la similitude des noms. Melchisédec signifie roi de justice, et roi de Salem veut dire roi de paix; en sorte qu'en réunissant son titre et son nom, Melchisédec était à la fois roi de justice et roi de paix. L'analogie n'est-elle pas évidente? Jésus, satisfaisant la justice de Dieu et apportant la paix à l'homme, n'est-il pas aussi roi de justice et de paix? N'est-ce pas en lui, comme le dit un psaume, que la justice et la paix se rencontrent et s'entrebaisent? Comment n'être

pas frappé de cette identité parfaite de nom et d'attributs? Pour la nier, il ne reste qu'à l'attribuer au hasard; mais alors il faut aussi rendre grâces au hasard de tous les autres points de ressemblance : de sacrificature, de vie et d'éternité.

Non, ce type est réel, car il est parfait ! et ce qu'il renferme de réjouissant, c'est qu'il est une preuve que la mission de Christ était bien de nous apporter la justice et de nous procurer la paix par son éternelle sacrificature; en sorte que du fond de l'Ancien-Testament s'élève un nom qui vient encore confirmer la vérité des doctrines que nous voyons dans le Nouveau.

Nous croyons donc que Melchisédec, roi de Salem et souverain sacrificateur, a reçu ce nom et cette double charge précisément pour nous faire comprendre le salut qui est en Jésus-Christ. Comme nous l'avons dit ailleurs, Dieu préparait à l'Apôtre, deux mille ans d'avance, un moyen d'exposer clairement sa pensée, comme il préfigurait aux Israélites, par le Serpent d'airain dressé dans le désert, le Sauveur qu'il leur avait promis.

On le voit : l'Ancien-Testament renferme des types qui trouvent leur réalisation dans le Nouveau. Mais est-ce à dire pour cela que toutes ses lignes, depuis Moïse à Zacharie, renferment des figures, des événements et des doctrines exposées depuis l'Évangile de Matthieu jusqu'à l'Apocalypse de saint Jean? Non certes; et, outre que cela n'est dit nulle part, il suffira de faire une simple réflexion : si tout est type dans l'Ancien-Testament, où sera la boussole pour nous conduire, dans le Nouveau, à la découverte des objets qui correspondent à ces images? Si chaque mot peut avoir deux sens, pourquoi ne pourrait-il pas en avoir trois, quatre et davantage? Dès lors, on le comprend, il n'y a plus rien de certain dans la Parole de Dieu. Ce que vous prenez à la lettre, je le prends au figuré; un troisième interprète y voit encore un sens différent; enfin il n'y a plus de règle, à moins qu'on ne dise que le Saint-Esprit guidera dans ces interprétations multiples, et alors nous ne comprendrions pas pourquoi le Saint-Esprit ne l'aurait pas fait d'avance en dictant aux auteurs sacrés, avec le texte, ses diverses interprétations.

Cette dernière réflexion nous amène précisément à la règle que nous voulions établir : c'est qu'il est sage de n'accepter pour certains que les types désignés par le Saint-Esprit lui-même. Toutes les fois que Jésus ou les Apôtres nous désigneront le type d'une manière plus ou moins explicite, nous pouvons nous confier à leur parole; mais lorsqu'ils se tairont, il sera prudent de ne pas prendre leur place en prononçant nous-mêmes.

Si l'on avait toujours suivi cette règle, on ne serait pas tombé dans une foule d'aberrations d'esprit qui ont fait de la Bible, pour les uns, la source de la puérile cabale; pour les autres, le texte d'orgueilleuses disputes, et pour tous une lettre morte, sans influence sanctifiante. En effet, comment être changé par un livre qu'on fait parler selon sa volonté? Comment donner confiance à un sens qu'on a soi-même dicté? Non, s'abandonner à une telle tendance, c'est effacer la Bible, ruiner la foi, anéantir la sanctification. J'aime beaucoup mieux comprendre la Parole de mon Père céleste, comme la comprendrait un petit enfant à la première lecture, que de la travestir savamment comme un Strauss ou un Dupuis.

Soyons donc sobres d'interprétations typiques; admettons celles qu'indiquent les écrivains sacrés; doutons des autres, et nous serons sûrs de ne jamais nous tromper.

CCCXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX VIII.)

« Je mettrai mes lois dans leur esprit; je les graverai dans
 « leur cœur; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Au-
 « cun d'eux n'enseignera plus son prochain, ni son frère, en
 « lui disant : « Connais le Seigneur; car tous me connaîtront,
 « depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux, parce
 « que je leur pardonnerai leurs injustices et que je ne me sou-
 « viendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. » Re-

prenons, trait après trait, ce portrait de l'homme converti par le Seigneur.

La connaissance dont il s'agit ici vient de Dieu ; car il est dit que le Seigneur la mettra lui-même dans l'esprit, la gravera lui-même dans le cœur. Toutefois ce n'est pas la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, car elle ne doit être donnée qu'à l'occasion d'une seconde alliance. En deux mots, cette connaissance vient de Dieu et se reçoit dans le cours de la vie.

Ceux qui n'ont pas reçu cette connaissance ne sauraient ajouter foi à sa réalité ; mais ceux qui la possèdent n'ont pas besoin de longue explication de la part de leurs frères. Ils se rappellent le temps où ils ne la possédaient pas, l'époque où elle leur a été donnée, et ils en éprouvent aujourd'hui les saintes influences. Jadis ils connaissaient bien sans doute les lois de Dieu, mais ils ne se sentaient pas pour cela mieux disposés à les suivre ; à cette heure, obéir est leur première pensée, leur plus vif désir. Autrefois ils n'avançaient dans le sentier du devoir que sous le fouet sanglant de la conscience ; désormais il suffit de leur montrer du doigt le but proposé ; que dis-je, le leur montrer ? Ils le découvrent eux-mêmes ; ils voient par l'œil de Dieu ; l'Esprit-Saint les pousse et les dirige, et, tandis que toute l'éloquence humaine doit être mise en œuvre pour produire un ébranlement passager chez l'homme naturellement paresseux sur la voie de la vertu, un seul mot de la Bible ou d'un frère suffit à l'homme enseigné de Dieu pour le relever et le porter en avant. C'est que la loi n'est plus dans la conscience, elle est dans le cœur ; ce n'est plus le devoir qui pousse, c'est l'amour.

Cette obéissance, donnée de Dieu et non acquise par l'homme, est celle de tous, « du plus petit au plus grand ; » elle ne se mesure pas sur l'âge plus ou moins avancé de l'homme qui la reçoit, mais sur la date plus ou moins ancienne à laquelle il l'a reçue. Sans doute on peut y faire des progrès, mais ces progrès sont aussi rapides chez l'adolescent que chez le vieillard : tout dépend de l'heure à laquelle l'esprit vous a saisi ; on peut être vieux dans la foi et jeune dans la vie, comme on peut être vieux dans la vie et jeune dans la foi. Quand on entre dans cette con-

naissance, on s'avoue que jusque-là on n'avait pas marché, qu'on était resté immobile, et l'on se sent alors pressé du désir de courir. Aussi l'adolescent converti ne songe-t-il pas à s'excuser de ses fautes en disant : « Je suis encore jeune ; » pas plus que le vieillard régénéré, pour se rassurer contre le danger des tentations, n'imaginera de dire : « Je suis déjà vieux ; » mais tous deux mesureront leurs espérances ou leurs craintes sur la mesure du Saint-Esprit qu'ils auront reçue, et ils éprouveront tous deux un égal désir d'en recevoir de nouveaux dons. A la veille de sa mort, le vieux soldat de Christ prie aussi vivement Dieu de sanctifier sa vie pour le seul jour qui lui reste, que le jeune chrétien pour la longue existence qu'il peut attendre. « Du plus grand au plus petit, » tous sont également éclairés, également actifs, du jour où Dieu met sa loi dans leurs cœurs.

Mais de quel levier l'Esprit de Dieu s'est-il donc servi pour remuer cette masse du pesant égoïsme ? Nous l'avons dit cent fois dans le cours de ces méditations ; mais écoutez comme la parole de saint Paul vient clairement ici confirmer cette doctrine : l'obéissance est un fruit du salut, et pour devenir saint il faut d'abord être sauvé. Pourquoi le nouveau peuple de Dieu sera-t-il rendu capable d'accomplir la loi avec le cœur ? pourquoi n'aura-t-il plus besoin d'être exhorté par aucun homme ? pourquoi le plus jeune et le plus vieux seront-ils devenus obéissants et saints ? Parce que, disent Paul et Jérémie parlant par le Saint-Esprit, « parce que Dieu leur a pardonné leurs injustices, et qu'il ne s'est plus souvenu de leurs péchés ni de leurs iniquités. » Le pardon de Dieu, voilà donc le mobile qui inspire l'obéissance ; le don du salut, voilà le motif qui fait aimer Dieu et qui, par l'amour, produit la sanctification. A l'homme tombé dans un torrent, Dieu ne dit pas : Tire-toi de ce gouffre, ensuite je t'aimerai. Non, mais Dieu commence par l'arracher au danger qui le menace, et cet homme, déposé sur le rivage, donne alors son amour à son Sauveur. Cette pensée est si simple, si belle, si douce, qu'on s'étonne que d'autres puissent ne pas la comprendre et qu'on ne l'ait pas soi-même toujours eue. Mais, hélas ! notre sujet lui-même l'explique : c'est que la con-

naissance efficace vient, non pas de l'homme, mais de Dieu. Prions donc pour qu'elle soit donnée à ceux qui ne l'ont pas encore et multipliée à ceux qui l'ont déjà.

CCCXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX IX.)

Pour le lecteur qui a suivi jusqu'ici l'Épître aux Hébreux avec attention, une chose au moins est évidente : c'est que l'Apôtre, par la grandeur de Jésus-Christ, par la supériorité de son sacrifice sur ceux de la loi mosaïque, et enfin par l'éternité de sa rédemption, s'efforce de prouver la stabilité, la plénitude du salut accompli sur la croix. Maintenant, selon son habitude, Paul apporte une surabondance de lumière, et prouve encore le parfait accomplissement de notre salut, en faisant remarquer que Jésus n'a dû s'offrir en sacrifice qu'une seule fois. Cette circonstance semble d'abord assez insignifiante ; mais retirez-la, et vous verrez crouler tout l'édifice chrétien. En effet, si Jésus doit souffrir plus d'une fois, nous sommes conduits à admettre les prétendus sacrifices non sanglants de la messe, et ainsi à reconnaître que notre salut s'accomplit par parcelle, un peu chaque jour, jusqu'au jour de notre mort ; que dis-je ? jusque bien au delà, puisqu'on pourra dire encore pour nous des messes quand nous serons dans l'éternité ! Maintenant considérez cette doctrine en présence de l'Évangile de grâce : quelle que soit notre foi, nous ne sommes donc pas encore sauvés, nous chrétiens ; nous pourrions l'être, c'est vrai ; mais nous pouvons aussi ne l'être pas, et en tous cas nous ne le sommes pas à cette heure. Quelle pensée terrible ! Que me sert une grâce partielle qui ne suffit pas pour me sauver ? Que m'importe que Jésus, par sa mort, m'ait retiré un pied de l'enfer, si j'y plonge encore de l'autre pied ? A demi penché sur l'abîme, n'ai-je pas assez de motifs pour m'effrayer, surtout quand je songe qu'à toute heure Satan rôde autour de moi pour m'y pousser ? Dès lors, plus de

certitude, plus de joie, plus d'amour ; donc plus de sanctification. Le médecin qui lave ma plaie et s'éloigne sans la bander, ne fait que mieux couler mon sang : je ne saurais l'aimer ! Le Sauveur, qui me pardonne en partie et s'éloigne sans m'assurer de son retour, ne me fait que mieux sentir mon péril : je ne saurais l'aimer. J'estime autant mourir de la peste que d'une égratignure ; il me suffit de n'être pas complètement sauvé pour que je m'épouvante et que je vive tremblant, sans amour et sans obéissance.

Voilà les conséquences du retranchement de ce seul mot de la Bible : *Une seule fois !* Christ a souffert une seule fois ! Aussi, voyez comme l'expérience confirme notre dire ; voyez comme la religion est une chose triste pour les plus dévots assistants de la messe ; comme la tâche leur pèse ; avec quelle fatigue ils soulèvent chaque jour le fardeau de ce qu'ils appellent leurs devoirs religieux. Voyez à combien de palliatifs ils sont obligés de recourir pour calmer leur conscience : ces jeûnes répétés, ces aliments retranchés, ces prières amoncelées dans les airs comme des grains de sable dont on voudrait combler un abîme ! ces macérations, ces pèlerinages, ces pénitences expiatoires : nourriture trompeuse, qui laisse après elle l'homme encore affamé de justice ; nouvelle pierre de Sysiphe, chaque jour roulée sur le flanc de la montagne, et qui, près d'atteindre le sommet, retombe toujours et ramène le pécheur au fond des enfers !

Oh ! bénissons Dieu de nous avoir soustraits à ces tristes erreurs ! Bénissons-le de nous avoir donné sa Parole où nous avons pu nous-mêmes, aujourd'hui, voir de nos yeux ce mot bienheureux : Christ s'est offert une seule fois, et il ne paraîtra une seconde que pour nous mettre en possession des biens du salut déjà parfaitement et éternellement acquis.

CCCXX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX x, 1 à 21.)

Lorsque vous avez lu pour la première fois la description du

Tabernacle dans l'Exode et des sacrifices dans le Lévitique, n'avez-vous pas été d'abord étonné du soin minutieux que prenait l'Eternel de prescrire à Moïse jusqu'aux plus petits détails? Je dirai plus : ces descriptions si minutieuses ne vous ont-elles pas paru indignes d'occuper le Créateur des cieux et de la terre? Lorsqu'ensuite, passant du commencement à la fin de la Bible, vous avez lu, pour la première fois aussi, l'Épître aux Hébreux, ne vous êtes-vous pas perdu dans les rapprochements nombreux entre Melchisédec et le Christ, entre les sacrifices mosaïques et le grand sacrifice chrétien? Tout cela ne vous a-t-il pas semblé bien obscur, je dirai presque puéril? J'avoue du moins que telles ont été mes propres impressions.

Mais, plus tard, conduit par l'Esprit de Dieu, vous avez fait de ces mêmes parties de la Bible une étude plus approfondie, vous avez rapproché les pages les plus éloignées et mis en présence Moïse, les Prophètes, les Évangiles et les Epîtres. N'avez-vous pas alors été non moins étonné de la lumière qui jaillissait à vos regards et vous permettait de reconnaître l'importance des détails, l'harmonie des livres entre eux et la perfection de leurs doctrines? C'est encore ce que nous aussi nous avons éprouvé. Mais, comme quelques-uns pourraient n'avoir pas fait encore cette seconde expérience, donnons-leur un exemple de ce dont nous voulons parler.

Le Tabernacle se composait d'abord de l'enceinte du parvis où le peuple pouvait pénétrer et qui se terminait par un voile. Derrière ce voile, était le lieu saint où le sacrificateur se présentait chaque jour. Enfin, derrière un second voile, venait le Saint des Saints, le Sanctuaire où le Grand-Prêtre lui-même ne pouvait entrer qu'une fois tous les ans. Là se trouvaient l'autel des encens, l'arche contenant la loi, et, au-dessus de l'arche, le propitiatoire d'où Dieu se communiquait au Sacrificateur. Tout dans ce sanctuaire était mystérieux et terrible; personne ne pouvait en soulever le voile; le Sacrificateur ne pouvait y entrer qu'à la faveur du nuage d'encens qui, enveloppant le propitiatoire, lui dérobait la vue du Seigneur, dont un regard l'eût fait mourir. L'arche elle-même, contenant les deux tables de la

Loi, était comme voilée par les ailes de deux chérubins. C'était dans ce lieu que s'offrait au Seigneur le grand sacrifice annuel en faveur du peuple, sacrifice qui sans doute n'avait pas la vertu d'effacer le péché sous le sang des veaux et des boucs, mais qui était, selon l'expression de l'Apôtre, un mémorial, une commémoration des péchés. Voilà donc, dans ce sanctuaire impénétrable et ténébreux, trois choses mises en présence : la loi, qui crie condamnation sur l'homme, le propitiatoire qui crie grâce de la part de Dieu, et le sang des animaux qui intervient comme témoin de la nécessité d'une expiation, mais sans rien expier. Qui nous expliquera ce mystère qui dura plusieurs siècles ? C'est la bonne nouvelle de l'Évangile, nous apportant les biens dont ce que nous venons de décrire n'était que l'ombre. D'après saint Paul, le vrai sanctuaire, c'est le ciel ; le vrai sacrificeur, c'est Jésus-Christ ; et la victime, son propre corps. Cette fois, le sacrificeur peut regarder Dieu face à face ; c'est son Fils, aussi n'est-il plus question de nuage d'encens. Cette fois le sacrifice est réel, valable, immense, car la victime est sainte, volontaire, éternelle comme le sacrificeur ; la rançon de l'homme est payée ; la loi renfermée dans l'arche est accomplie ; la voix de grâce est sortie du propitiatoire ; le voile tombe, et le ciel reste ouvert à tous les yeux, accessible à tout le peuple. Tous peuvent approcher de Dieu à travers le corps de Christ, car le voile est déchiré et tombé, et venir à lui, non plus au risque de mourir sous son regard, mais « avec une confiance parfaite et le cœur purifié des souillures d'une mauvaise conscience. »

Mais, si ce rapprochement de Moïse et de saint Paul ne vous suffit pas, ouvrez un Évangile ; cherchez la page où Jésus expire, victime volontaire sur Golgotha ; où, après avoir demandé le pardon même de ses bourreaux, il s'écrie : « Tout est accompli, » et vous verrez qu'à cet instant solennel où le Sauveur baisse la tête et rend l'esprit, il est dit que le voile du Temple se déchire en deux, du haut en bas. C'est que dès lors le ciel était ouvert ; la réalité avait remplacé l'apparence ; le mystère était éclairé ; les sacrifices devaient cesser ; le temple lui-même tom-

ber et laisser se disperser sur toute la terre les adorateurs en esprit élevant leurs cœurs reconnaissants vers Dieu qui venait de les sauver en vérité.

Ainsi s'explique le mystère qui enveloppait le Lieu Très-Saint. Une ombre a servi aux Juifs à présager l'approche de son objet ; et l'objet venu nous explique à nous chrétiens les formes de cette ombre.

Si l'on voulait ainsi rapprocher divers passages de la Bible qui semblent d'abord enveloppés d'une impénétrable obscurité, on y trouverait souvent une lumière éclatante et d'autant plus douce qu'elle aurait été plus inattendue.

Toutefois, qu'on ne s'aventure pas dans cette recherche avec témérité. Si l'on recherche seulement du nouveau et du piquant, on y en trouvera, car on les y aura mis en soi-même. Mais ce ne sera pas là la vérité. La vérité simple, sobre, édifiante, éclaire sans éblouir ; soleil spirituel, elle se lève lentement, envoie d'abord quelques rares rayons sur les ténèbres de notre esprit, bientôt les multiplie, les lance plus ardents et plus nombreux, et finit par inonder nos yeux sans jamais les blesser. Tel est l'astre du jour, telle est aussi la vérité.

CCCXXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX X, 22 à 29.)

« Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, « il ne tardera pas. » Cette déclaration rappelle la promesse du Sauveur : « Je viens bientôt ; » et la réponse de l'Église : « Oui, « Seigneur Jésus, viens ! »

Ce n'est pas à des incrédules que Paul adresse ces paroles consolantes ; car, comment se consoler par la pensée de celui auquel on ne croit pas ? mais il parle aux chrétiens dont la ferveur n'est pas à l'épreuve de la persécution, de la souffrance, des injustices, ni même des tentations de Satan.

En effet, il est des jours où l'on se laisse presque aller au

découragement ; on voudrait un cordial qui rendît des forces, et c'est alors qu'il est bon de s'entendre dire : « Encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra ; il ne tardera pas. »

Il y a si longtemps que je crois, se dit-on par moment ; j'ai déjà contemplé Dieu, Jésus, le ciel, sous tant d'aspects différents ; j'ai tellement feuilleté la Parole, compté et pesé ses promesses, cette contemplation a fini par laisser devant mes yeux un tableau si brillant, qu'il me tarde aujourd'hui d'entrer en possession de sa réalité. N'ai-je pas cru assez longtemps ? Ne verrai-je pas bientôt ? — Et alors un désir immense s'empare de l'âme et la porte au delà de cette vie. Aussi, à ces heures, se rappelle-t-on avec délices ces paroles : « Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra ; il ne tardera pas ! »

D'autres fois, c'est un monde méchant qui vient jeter des épreuves dans notre vie ; s'il ne nous blessait que lorsque nous nous sommes justement attiré ses coups, peut-être chercherions-nous à éviter son blâme, en cessant de le mériter ; mais non, les persécutions du monde, pour nous chrétiens, ont presque toujours trait à notre foi : c'est parce que nous avons réveillé sa conscience par notre refus de participer à son péché ; c'est parce que nous avons déployé quelque activité pour avancer le règne de Dieu ; hélas ! c'est peut-être parce que nous avons voulu lui faire du bien, que ce monde nous hait, nous croise, nous persécute. Alors le découragement nous saisit ; nous sommes dégoûtés des hommes ; nous voudrions savoir plus court notre pèlerinage à travers les pierres et les ronces qu'ils jettent sur notre route ; nous soupirons après une meilleure société, celle des anges, de Jésus, de Dieu ; nous prenons notre Bible ; elle s'ouvre elle-même, et nous tombons sur une parole comme celle-ci : « Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra ; il ne tardera pas ! »

Mais hélas ! il est des circonstances plus tristes où nous formons un vœu semblable. Souvent, au milieu de notre vie chrétienne, nous retombons sous les serres aiguës du péché ; nous redevenons nous-mêmes, et l'Esprit de Dieu ne nous revient

que pour nous reprocher ce que nous avons fait. Abrisés sous l'armure de la foi, nous n'avons pas pour cela terminé toute lutte avec Satan. Les coups de cet adversaire, pour en être plus rares et plus légers, n'en sont pas moins sensibles, car ils portent sur une conscience qui, devenue plus délicate, en souffre davantage. Nous sentons que le mal est attaché à nous comme les fers rivés aux membres du prisonnier; nous saisissons ces chaînes à deux mains, nous les secouons avec violence pour les briser, et nous retombons sous leur poids tout fraîchement meurtris de leurs pesants anneaux. Bien qu'assurés de la victoire finale, nous gémissons au milieu de ces luttes; nous voudrions leur savoir un terme prochain ici-bas. Hélas! notre expérience nous dit qu'elles dureront autant que notre vie. Alors, avec le péager, nous nous frappons la poitrine; avec Moïse, nous nous écrions : « Jusques à quand, Seigneur? » et nous recevons comme une bonne nouvelle cette réponse : « Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra; il ne tardera pas! »

Patience donc, patience et foi; la vie céleste n'est pas encore là; mais quand elle sera venue, ce sera pour toujours. Notre Sauveur n'est pas sous nos yeux, mais nous sommes sous les siens; il n'est pas éloigné, il nous enveloppe de toutes parts; si l'air était plus transparent, nous le verrions; il est là! Oh! mon Dieu, oui, tu es là; notre cœur te touche et te voit; mais nous voudrions aussi te voir des yeux de notre corps. Viens bientôt, Seigneur, viens; ne tarde pas!

— Oui, je viens bientôt.

— Oui, Seigneur Jésus, viens!

CCCXXII. MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX XI, 1 à 20.)

« La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point. »

Réduisons à une seule ces deux définitions; il en résultera

celle-ci : La foi est une vue par l'âme des choses invisibles par le corps.

Ici se présente une question qui, pour un autre siècle ou pour un autre peuple, n'en serait peut-être pas une. On demande : La vue de l'esprit est-elle aussi sûre que celle du corps, et peut-on se fier à un jugement qui ne passe pas de la matière à l'esprit par l'intermédiaire des sens ? Je pourrais répondre que le corps n'est que le serviteur de l'âme, et que puisque même dans les jugements où ses services sont requis, c'est encore l'esprit qui juge, on peut bien avoir confiance à ce même juge quand il déclare pouvoir se passer de son serviteur ; mais je veux chercher une réponse plus facile à saisir.

Par la vue du corps, nous jugeons des objets extérieurs, de leur forme, de leur distance, de leur couleur ; par la vue de l'esprit, nous jugeons du juste et du beau ; et si nous ne devons avoir de confiance qu'aux jugements portés par nos yeux et nos mains, il faut annuler tout ce qui fait la grandeur et la dignité de notre être : il existe encore des corps, mais il n'existe plus de vertus ; les pierres restent des réalités, mais nos sentiments n'en sont pas ; tout au plus nos appétits charnels peuvent-ils être tenus pour certains ; et comme ils se retrouvent aussi chez la brute, il s'ensuit que nous n'avons rien de plus que les animaux..... Cette contemplation de la nature qui porte nos pensées jusqu'au Créateur ; cette indignation qui nous saisit à la vue d'une injustice pour nous sans conséquence ; cette admiration au récit d'un dévouement pour nous sans bénéfice ; cette soif de vie, de bonheur, de savoir qui nous dévore encore quand nous avons étudié, joui, vécu autant que notre existence terrestre le comporte : tout cela n'est que déception ; il faut nous en affranchir, et pour bien comprendre notre dignité, courber la tête vers la terre et vivre comme nos semblables qui paissent dans les champs.....

Cette pensée révolte ! En l'entendant exprimer on relève la tête et l'on se dit, avec une conviction non moins profonde que celle acquise par le tact et la vue : Non, non, c'est absurde ! Et ce que l'âme affirme est une vérité.

Mais peut-être le sceptique déplacera-t-il la question et nous dira-t-il : Ce n'est pas entre le corps et l'âme qu'est le débat : c'est entre le cœur et l'esprit. Nos sens perçoivent juste ; notre esprit juge bien ; mais notre cœur est sujet à s'égarer. Nous pouvons donc accepter pour certaines les vérités déduites par la raison, et douter de celles qui nous arrivent par le sentiment. Voyons si cette distinction sera mieux fondée que la première.

Comment savez-vous que le soleil est à trente millions de lieues de la terre ? Par vos yeux qui voient et votre intelligence qui calcule. C'est bien. Mais quelle est la base fondamentale de vos preuves mathématiques tenues pour incontestables ? Ce sont quelques axiomes tel que celui-ci : Le tout est plus grand que la partie. Mais qui vous prouve que le tout soit plus grand que la partie ? C'est évident, direz-vous. Oui ; mais cette évidence, qui l'a établie ? est-elle raisonnée ? Non, elle est sentie ; elle s'impose elle-même sans preuve, sans réflexion, et vous l'acceptez sans peine. Cependant elle n'est pas raisonnée, cependant elle n'est pas prouvée, cependant les sens ne l'ont ni vue, ni touchée. Vous voyez donc que, jusque dans les sciences de raisonnement pur, vos connaissances les plus solides reposent en dernière analyse sur l'intuition, comme les vérités du sentiment.

Et grâce à Dieu qu'il en soit ainsi ; car tous les hommes n'ont pas le temps, ni les facultés nécessaires pour aller chercher la vérité au fond du puits de la science ; mais tous ont un cœur, tous des notions innées du beau et du bon, et tous peuvent s'abandonner au sentiment dans la recherche de la vérité.

Sans doute, on peut abuser de cette liberté ; mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Et les sciences positives n'ont-elles pas aussi leurs dissidents sur mille points ? Ne peut-on pas se tromper avec ses yeux, ses mains et sa raison, aussi bien qu'avec son cœur ? Pour nous, nous l'avouons, esprit sceptique et défiant s'il en fut jamais, poussé comme malgré nous à faire tout passer, Dieu et le monde, par le trou d'aiguille du raisonnement ; nous l'avouons, nous n'avons avancé dans la voie de la vérité que du jour où nous

avons abandonné cette route. Mais ô prodige ! quand nous avons eu demandé à la foi ce que la raison n'avait pas pu nous donner, nous avons trouvé dans ce nouveau monde des preuves tout aussi rationnelles que nous pouvions les désirer ; nous avons vu et touché, pesé et mesuré ; les écailles sont tombées de nos yeux, les callosités de notre cœur, et nous avons pu dès lors nous abreuver, jusqu'à l'évidence, à la source de la vérité. Plus tard, au milieu du règne de la foi sur notre cœur, encore tourmenté par intervalles du besoin de tout cribler au tamis de notre intelligence, nous avons de nouveau voulu analyser, décomposer, pulvériser les plus simples vérités religieuses, pour savoir au juste ce qu'elles contenaient, et nous avons fini par nous convaincre que cette voie aboutissait au doute universel ; que dès lors il n'y avait rien de certain, pas même notre existence ! Alors, repoussé par cette conséquence extrême mais logique, nous avons dû chercher notre paix, notre joie, dans le sentier contraire. Jadis nous montions au rocher ardu ; aujourd'hui, nous descendons une douce pente. Nous avons admis comme certaines ces vérités d'instinct, ces démonstrations du cœur, et nous ne sommes malheureux que lorsque nous voulons leur échapper.

Oui, comme le dit Paul, c'est par la foi qu'ont agi tous les hommes de Dieu. Sans la foi, il est impossible d'être agréable au Seigneur, comme sans la foi il est impossible de se sanctifier.

CCCXXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX XI, 21 à 40.)

Paul nous fait remarquer que, quelque fidèles qu'aient été dans la foi les hommes de l'ancienne économie, Dieu ne leur avait cependant pas donné de voir s'accomplir ses promesses ; et que cette faveur avait été réservée aux hommes de son temps, qui virent et entendirent Jésus-Christ. De là nous pouvons conclure qu'il y a, dans les dispositions que Dieu accorde aux di-

vers siècles, convenance, compensation et accroissement. Développons cette pensée.

Au temps des Prophètes et des Apôtres, les Juifs et les chrétiens ont joui d'un privilège inappréciable : ils ont vu des miracles ; aussi comprenons-nous très-bien comment Israël tremblait de crainte et jurait obéissance au Seigneur à la vue du Sinaï fumant ; et comment la foule juive se convertissait dans les rues de Jérusalem, en entendant les Apôtres, connus jusque là pour des hommes du commun peuple, parler tout à coup diverses langues. Ces miracles cessèrent vers les temps apostoliques, et bien qu'ils restassent vrais, leur impression, semblable à l'écho qui s'éteint de montagne en montagne, devait s'affaiblir de siècle en siècle sur l'esprit des peuples, jusqu'à ce qu'enfin, pour les plus éloignés, pour nous par exemple, le récit de ces prodiges, sans autre appui que la tradition, parût un bien faible argument en faveur de la révélation. Mais, à la place de ces miracles palpables que nos mains n'ont pas touchés, visibles que nos yeux n'ont pas vus, admirez la précieuse compensation que Dieu nous a donnée ! Nous ne sommes plus témoins de la résurrection instantanée de Lazare ; mais nous voyons la longue résurrection de l'humanité à la vie chrétienne s'accomplir depuis deux mille ans. Nous n'entendons plus tomber les pierres de Jérusalem, selon la prophétie ; mais selon la même prophétie, nous entendons les gémissements du peuple juif, proscrit, méprisé, dispersé jusqu'aux extrémités de la terre. Ces miracles en valent bien d'autres ; nous n'avons donc rien perdu pour être venus plus tard que les Apôtres et les Prophètes.

Mais il y a plus : non-seulement Dieu donne une compensation aux biens spirituels qu'il retire, mais il approprie les nouveaux aux besoins de chaque génération. Aux Juifs, peuple ignorant, sensuel, plus impressionnable que réfléchi, Dieu avait donné pour témoignage de la vérité de sa révélation, des miracles visibles ; pour conducteurs, des hommes inspirés ; pour rémunération, des biens ou des maux immédiats. Mais au lieu de tout cela, au XIX^e siècle, il offre pour preuves des découvertes scientifiques, à nous qui n'avons guère plus foi qu'à la science ; pour

conducteur, non plus un homme, mais un livre inspiré, à nous qui passons toujours plus de la vie des sens à celle de la pensée ; pour rémunération, la joie ou la souffrance, non plus immédiates, mais dans une autre vie, parce que, plus développés que les anciens Juifs sous les rapports intellectuel et moral, nous savons mieux qu'eux sortir du présent pour vivre, dans l'avenir, de crainte ou d'espérance. Voilà ce que j'appelle la convenue des dispensations accordées à chaque peuple, à chaque siècle selon ses besoins.

Enfin, non-seulement Dieu remplace par d'autres les biens spirituels qu'il retranche ; non-seulement il en accorde de mieux appropriés à nos circonstances ; mais, dans son infinie miséricorde, il les donne toujours plus magnifiques, plus abondants. Les Prophètes ont prédit le Sauveur ; les Apôtres, plus heureux, l'on vu ; et nous, plus heureux que les Apôtres, nous voyons s'accomplir les prophéties du Sauveur, se développer son Eglise, et devenir toujours plus majestueuse la preuve imposante du nombre et du temps. Dans notre siècle surtout, ce privilège est immense : chaque jour amène une nouvelle peuplade aux pieds de Jésus-Christ ; chaque découverte de la science dévoile une preuve inattendue ; en sorte que, pour nombrer et peser aujourd'hui tous les arguments d'une apologétique chrétienne, il faut être savant. Histoire, philosophie, médecine, études des races et des langues, fouilles de la terre et contemplation des cieux, tout fournit son contingent de preuves pour ceux qui savent les chercher et les voir. Dans ces dernières années, des savants incrédules ont lu dans les couches diverses de notre globe ce que Moïse avait écrit dans les feuillets de notre Bible. Ils nous ont confessé que la création avait dû être successive ; que la succession ne pouvait être autre que celle indiquée dans la Genèse ; que la race humaine n'avait pas plus de six mille ans d'existence ; qu'un déluge avait inondé le globe, et mille autres faits analogues, témoins irrécusables de la divinité de nos Saintes-Ecritures. En sorte que l'étude de l'univers apporte chaque jour un nouveau diamant pour remplacer une épine de la couronne de Jésus-Christ.

Touchante, admirable, divine Providence dispensant à chaque siècle, à chaque homme, à leur insu, ce dont ils ont précisément besoin, comme elle accorde au simple passereau des grains plus abondants au moment où s'accroît sa famille, et un duvet plus chaud à l'approche des frimas, sans que le petit être songe à son créateur ! Ah ! soyons plus reconnaissants que l'oiseau des airs qui naît aujourd'hui et meurt demain, nous qui sommes nés pour ne jamais mourir !

CCCXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX XII, 1 à 13.)

L'Évangile est un renversement de toutes nos idées naturelles ; nous l'avons dit cent fois, nous le voyons encore ici dans la manière dont il nous fait considérer les afflictions. Essayez de toutes les théories qui nous montent naturellement à l'esprit ; comparez-leur ensuite celle de la Bible, et vous verrez vos vaines doctrines s'évanouir à l'apparition de la vérité, comme les faibles clartés d'un flambeau au lever de l'astre du jour.

Les afflictions, vous dira l'incrédule, sont les imperfections attachées au meilleur des mondes possibles ; c'est à chacun à veiller sur lui-même et sur ses affaires pour se les épargner. — C'est-à-dire que le Dieu qui a eu la puissance de régler la marche des astres dans les espaces, comme le vol de l'hirondelle à travers les mers, n'aura pas eu la puissance de diriger l'affliction, et que les maux tombent au hasard sans que Dieu le sache ni le veuille. Quelle triste, quelle désolante pensée !

L'affliction, vous dira le déiste, est une juste punition de nos fautes ; car tôt ou tard, dans ce monde, le vice est puni et la vertu récompensée. — Si cette assertion était fondée, ne pensez-vous pas que tous les hommes se seraient depuis longtemps convertis à la vertu, et que par calcul, sinon par dévouement, ils auraient cessé de faire le mal ? Or nous ne voyons pas que, jusqu'à cette heure, il en soit ainsi.

Enfin, après l'interprétation de l'incrédule et celle du déiste, prenez celle du romain : Quand vous souffrez, vous dira-t-il, offrez vos souffrances à Dieu comme un titre à la récompense qu'il vous prépare. Vos souffrances effacent vos péchés passés et tiennent en quelque sorte lieu de vertu pour l'avenir ; souffrez et le ciel s'ouvrira. — Ce qui revient à dire : Puisque vous ne pouvez absolument pas secouer vos maux, qualifiez-les de mérite et vendez-les à Dieu contre son paradis ; vantez-vous d'être malade, puisque vous ne sauriez vous guérir ; tirez parti de votre misère pour demander le trésor céleste en compensation. Pensée impie qui demande compte à Dieu de ce que lui-même a fait ! Pensée dérisoire qui voit un mérite dans une souffrance inévitable.

Mais que dit la Parole de Dieu après toutes ces paroles humaines ? Elle dit que les afflictions sont des sujets de joie et de véritables bénédictions. Cette doctrine vous étonne peut-être ? Toutefois, écoutez : s'il est vrai que vous ne soyez ici-bas que pour quatre jours, et que vous deviez vivre éternellement dans les cieux, tout ce qui vous ouvrira le chemin vers cette vie éternelle et heureuse ne sera-t-il pas, sinon en apparence et sur l'heure, du moins en réalité et plus tard, un sujet de joie, une véritable bénédiction ? Or dites, qui vous rapproche le plus de Dieu et des pensées sérieuses, n'est-ce pas l'affliction ? Quand êtes-vous le plus détaché de ce monde et le mieux disposé à tourner vos regards vers une cité meilleure, n'est-ce pas lorsque vous souffrez des mépris et des injustices des hommes ? Quand êtes-vous le mieux disposé à prier, n'est-ce pas quand la maladie met votre vie en danger ? Quand la sainteté vous paraît-elle plus facile et presque douce, n'est-ce pas quand vous pleurez sur une perte récente ? Enfin l'affliction, quelle que soit sa nature, ne vous tient-elle pas plus près de Dieu que la prospérité ? Et puisque les bienfaits terrestres ne touchent pas votre cœur, Dieu n'est-il pas bon encore en le brisant par des épreuves ? Préfereriez-vous qu'il vous laissât dans une prospérité passagère qui vous conduisit doucement à une misère sans fin ? Que vaut-il mieux pour vous, vous couper le bras ou la tête ?

recevoir un remède amer ou un doux poison? Ah! si vous ne voulez pas donner raison à votre Père céleste dans sa conduite à votre égard, nous vous renverrons à votre propre conduite envers vos enfants ou vos subordonnés : vous les censurez, les frappez, les faites souffrir enfin ; est-ce donc par haine? Votre cœur ne saigne-t-il pas du châtement que vous leur infligez? Et cependant, par amour même pour eux, ne vous êtes-vous pas fait violence jusqu'à les punir? Si vous trouvez cette conduite sage de votre part, portez-en donc le même jugement quand il s'agit de Dieu. La correction, en changeant d'objets, n'a pas changé de nature ; et parce que c'est vous qui devenez ici enfant sous la verge du Seigneur, la main qui frappe n'a pas cessé d'être aimante pour n'être plus la vôtre.

Oui, mon Dieu, tu nous aimes ; tes coups les plus rudes en sont eux-mêmes des témoignages, et c'est nous, Seigneur, qui ne voulons pas comprendre ton amour. Comme l'enfant rebelle, nous pleurons sous ta verge, au lieu de la bénir et de te demander pardon. Ouvre donc nos cœurs à l'intelligence des épreuves, et fais-nous comprendre que l'affliction, pesante à son passage, produit ensuite, pour ceux qui sont exercés par elle, un fruit de justice et de paix.

CCCXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX XII, 14 à 29.)

« Recherchez la paix avec tous les hommes. » Il ne s'agit ici ni de la paix de nation à nation, ni de rien de semblable. Une telle paix est chose si simple, que Paul ne songe pas même à la recommander. Mais la paix dont il nous parle est celle que nous devons entretenir dans les petites circonstances de la vie, avec nos parents, nos amis, nos voisins ; enfin, la paix avec tous les hommes qui nous approchent journellement.

Il semble d'abord étrange qu'on puisse croire nécessaire de nous recommander de vivre en paix avec notre famille, notre

voisinage, nos amis, car notre affection pour tous ces êtres, et je dirai même notre propre bonheur, nous engagent assez à fuir toute dissension, et même à sacrifier nos convenances pour maintenir une douce harmonie avec nos frères. Cependant l'expérience ne montre que trop bien la nécessité de la recommandation de l'Apôtre. Bien que la paix soit, comme l'atmosphère, indispensable à toute vie heureuse, il semble qu'un mauvais esprit, ennemi de nous-mêmes, nous pousse constamment à en sortir. Nous saisissons avec une incroyable adresse toutes les occasions de lutte qui se présentent dans le commerce habituel de la vie. Au dehors, nous ne pouvons laisser exposer une opinion contraire à la nôtre sans la combattre ; au dedans, nous ne saurions laisser faire un pas hors de notre voie sans prétendre le redresser. Si l'on nous résiste, nous troublons plus profondément la paix ; si l'on nous cède, nous devenons plus exigeants dans une nouvelle occasion. Combien de fois aussi un mot insignifiant, une démarche sans importance sont-ils devenus le texte de discussions violentes ? Combien de fois n'avons-nous pas passé des journées dans des bouderies, des disputes, pour avoir commencé par une parole de mauvaise humeur ? Combien de fois même n'avons-nous pas refusé de comprendre l'explication qui aurait ramené la paix, et nous sommes-nous étudiés à justifier notre irritation en attribuant à notre adversaire l'intention qu'il désavouait ? En vérité, ne semble-t-il pas qu'alors la dispute soit pour nous un plaisir, et que nous trouvions une âcre jouissance dans ces paroles amères, pourvu qu'elles puissent blesser ?

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'alors on s'efforce de ne pas se comprendre ; on ne veut pas regarder une action ou un discours d'autrui par le côté qui pourrait les rendre excusables. Si l'on est forcé de reconnaître par l'évidence qu'on les avait faussement interprétés, on s'évertue à les attaquer sur un autre point. On veut à toute force discuter, se battre et renverser son adversaire. De grâce, si ce n'est pas Satan qui nous tourmente alors, qui est-ce donc ?

Si vous voulez bien juger une telle conduite en vous, étu-

diez-la chez d'autres. Remarquez comme vous êtes péniblement impressionné, lorsque, arrivant au milieu d'une famille ou d'un cercle qui vous est étranger, vous y voyez percer à chaque instant cet esprit d'acrimonie : combien leurs disputes vous paraissent pénibles ! comme il vous semble qu'il leur serait facile de s'entendre ! comme vous les trouvez hideux dans leurs mesquines haines ! Vous dites quelques mots pour rétablir la paix, et ces douces paroles ne servent qu'à fomentier la guerre. C'est bien une huile calmante que vous avez versée, mais l'huile a pris feu et n'a fait qu'accroître l'incendie que vous désiriez éteindre ! Vous vous retirez en condamnant avec raison des êtres qui détruisent eux-mêmes leur propre bonheur. Eh bien ! retournez vos regards sur votre propre vie, et vous verrez que c'est vous-même que vous venez de condamner ; vous qui, sous d'autres formes, dans d'autres circonstances, avec d'autres personnes, tenez finalement une conduite toute semblable ! Changez les noms et les lieux, et vous y reconnaîtrez votre famille et votre maison !

Ah ! pauvres jouets de Satan que nous sommes ! qui approuvons le bien et faisons le mal ; qui touchons notre plaie sans vouloir la guérir, et qui, malades, prétendons nous faire médecins ! Regardons donc agir dans la conduite de nos frères, image fidèle de la nôtre ; haïssons-nous en eux ; ou plutôt haïssons le péché qui nous tourmente. Vivons en paix avec notre Dieu, avec nous-mêmes, avec nos voisins, notre famille ; ne détruisons pas de nos propres mains les instruments de félicité dont le Seigneur nous a entourés ; que la paix préside à nos entretiens, que la paix règne dans nos demeures. La paix est la vie du ciel ; qu'elle descende sur la terre, et commence pour nous ici-bas un état d'âme qui doit durer toute une éternité.

CCCXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE AUX HÉBREUX XIII.)

« Que vos mœurs soient sans avarice, étant contents de ce que vous avez. »

Être content de ce qu'on possède est le grand secret du bonheur terrestre, car le bonheur est beaucoup plus dans le contentement intérieur que dans les jouissances matérielles de la vie. Tout le monde sait cela ; tout le monde le répète ; et cependant chacun agit en contradiction avec ce qu'il sait si bien et dit de si bonne foi. On pose d'excellentes règles pour les autres ; mais on se place soi-même dans une exception. On trouve mille raisons pour se justifier de n'être pas actuellement satisfait : les besoins de sa famille, les chances de maladie, la vieillesse, les revers, et même la prospérité du moment dont il faut savoir profiter.

Il y a du vrai dans tout cela. Nous accordons même que l'Évangile ne combat pas cette loi de notre nature de tendre toujours à l'amélioration de notre position sociale et à l'accroissement de nos lumières. Mais entre ce besoin légitime poursuivi par des voies chrétiennes et l'éternel soupir de notre cœur après des biens nouveaux, il y a une grande distance ; pour éviter cette malheureuse confusion, essayons de distinguer ce qui est permis de ce qui ne l'est pas.

Remarquez d'abord que l'Apôtre ne nous défend pas le moins du monde de chercher une position de fortune plus large que celle où nous sommes. Non. Mais il nous exhorte à être contents de ce que nous avons. S'estimer heureux, ce n'est pas renoncer au désir de l'être davantage : c'est simplement reconnaître ce qu'il y a de réjouissant dans notre condition actuelle, et, dans cette joie, tendre vers un état meilleur. Sans doute celui qui est content de son sort tendra moins vivement à en sortir pour courir les hasards d'une amélioration, mais il n'en

saisira pas moins les occasions favorables, et ainsi il aura sur d'autres l'avantage d'attendre avec patience, d'avancer avec calme; et, s'il le faut, il s'arrêtera sans regrets. Essayons de nous faire mieux comprendre.

Deux voyageurs partent du même point et tendent au même but. Tous deux savent que leurs provisions sont suffisantes pour la route, soit qu'ils se hâtent, soit qu'ils marchent lentement. L'un part léger, content; il avance avec calme et prévient la fatigue en profitant des ombrages pour prendre du repos et savourer son pain. Sans doute, il désire arriver, mais en attendant il jouit de la marche, de la campagne et même de ses simples aliments. Sa joie sera-t-elle moins vive lorsqu'il aura atteint le terme, pour n'avoir pas en route harassé son corps et tourmenté son esprit? Non, et il en aura été plus heureux pendant tout le voyage.

Le second voyageur, ne songeant au contraire qu'aux joies qui l'attendent au terme de sa route, se hâte, court et se fatigue. Constamment préoccupé de ses joies à venir, il méprise les jouissances du présent; le contraste lui fait trouver plus rude son pain de voyage, plus aiguës les pierres du chemin, plus longue la distance. Il n'a le temps de rien voir autour de lui; il souffre de tout, comme de tout le premier savait jouir. Sans doute, au terme de sa course, il se plongera dans les délices longtemps désirées. Mais les trouvera-t-il plus douces pour avoir, pendant sa route, mangé un pain trempé de larmes et poussé un soupir à chaque borne du chemin? Non, il n'en aura que plus senti les fatigues du voyage et moins apprécié la saveur de son pain.

Tels sont les deux hommes qui, dans ce monde, marchent d'un pas égal vers une meilleure position sociale, mais dont l'un est content de ce qu'il possède et dont l'autre ne l'est pas.

Ces simples réflexions sont de nature à frapper même l'incrédule. Mais nous, chrétiens, n'avons-nous rien de mieux à dire et à entendre? L'état de fortune ou de misère où nous sommes n'est-il pas un état donné et voulu de Dieu? Nous en plaignre, n'est-ce pas nous plaignre du Seigneur? S'il nous était bon de

nous en retirer subitement, ne trouverait-il pas moyen de le faire ? Qui nous dit que cet état précaire de fortune ou de santé n'est pas précisément celui qui convient le mieux à notre sanctification, et que dans tout autre nous ne tomberions pas dans quelque piège aujourd'hui loin de nos pieds ? Oui, nous aussi nous pouvons tendre à mieux ; mais en cherchant le mieux, nous devons être contents du moins. Sondons nos cœurs, et voyons si c'est bien le besoin et non pas l'incrédulité qui dicte nos souhaits ; si nous ne cherchons pas autant l'abondance pour nous-mêmes que pour notre famille ; s'il n'y a pas de l'ingratitude à pleurer sur les bienfaits de Dieu, parce qu'ils ne sont pas plus grands, comme l'agriculteur qui gémit en ramassant ses moissons qu'il désirait plus abondantes. Sondons notre cœur, et s'il y a là quelque chose de vrai pour nous, frappons-nous la poitrine, demandons pardon à notre Dieu, et soyons enfin contents de notre sort, plus doux, plus heureux certes que nous ne le méritons.

CCCXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES I.)

Nous avons dit bien souvent que pour le lecteur attentif s'élevaient, de chaque page de la Bible, de nouvelles preuves de sa divinité. Plus ces preuves sont cachées, indirectes, plus faibles elles paraissent, pourrions-nous dire, plus fortes elles sont en réalité ; car alors elles sont à l'abri de tout soupçon d'avoir été mises là pour tromper la postérité.

Un imposteur qui aurait voulu donner un livre humain pour une révélation divine aurait compris la nécessité que toutes ses pages fussent en harmonie entre elles ; et s'il eût pressenti combien il était difficile de ménager cet accord dans les idées, du moins se fût-il efforcé de le maintenir dans les mots. Or, c'est le contraire que nous trouvons ici : Jacques et Paul, d'accord quant aux doctrines, semblent se contredire dans leur exposi-

tion. Cette dissonance de mots a frappé toutes les oreilles. Aussi, quand un prédicateur fidèle annonce le salut par la foi, ne tarde-t-il pas à s'entendre opposer cette parole de Jacques : que « la foi sans les œuvres est morte. » Nous verrons plus tard ce qu'il en est de cette opposition prétendue entre les doctrines des deux Apôtres ; mais ce que nous voulons pour le moment remarquer, c'est que Paul et Jacques présentent, à première vue dans les mots, une flagrante contradiction. Or, nous le demandons : l'imposteur qui aurait publié le Nouveau-Testament aurait-il laissé subsister ces aspérités si visibles et si faciles à faire disparaître ? Mais supposez, au contraire, que le Nouveau-Testament soit une œuvre de bonne foi et de plusieurs auteurs, et vous comprendrez très-bien que Paul et Jacques, écrivant chacun de leur côté pour combattre deux erreurs contraires, puissent, quand leurs deux lettres sont réunies, paraître se contredire. Il n'est pas probable que les apôtres aient jamais prévu que leurs écrits, accolés l'un à l'autre, formeraient un jour un tout sous le nom de Nouveau-Testament. Ils n'ont donc pas dû se préoccuper de la convenance de paraître d'accord, et c'est précisément cette absence de préméditation qui prouve leur sincérité.

Ce n'est pas tout : l'argumentation de saint Jacques indique clairement qu'il combat l'abus que certains hommes avaient fait de la doctrine de Paul ; il fallait donc que Paul eût déjà prêché ; qu'il eût des disciples et même de faux disciples pour que Jacques ait eu l'occasion de réfuter ceux-ci ; or, cette conclusion est-elle en accord avec les faits que nous atteste l'histoire ? Oui, car nous savons d'ailleurs que Paul commença à prêcher l'Évangile dès l'an 45, et que Jacques n'écrivit son Épître au plutôt que vers l'an 60.

Enfin, remarquez que Jacques ne fait pas d'allusion aux Épîtres, mais aux doctrines de Paul mal interprétées ; cela devait être encore, car Paul avait prêché avant d'écrire, et ses lettres, rédigées vers l'an 60, n'étaient pas répandues dans les églises quand Jacques écrivit les siennes ; Jacques ne pouvait donc pas y faire allusion. Enfin, coïncidence remarquable ! Pierre qui

mentionne, non les doctrines, mais les lettres de Paul, se trouve, au contraire de Jacques, avoir écrit en effet deux ans après la date de la dernière de toutes ces Épîtres.

Nous aurions voulu faire encore remarquer ce phénomène qui se reproduit presque toujours quand le maître et le disciple ont vécu longtemps ensemble : cette imitation involontaire de langage, ces réminiscences des idées et des images que Jacques présente des discours de Jésus-Christ ; mais l'espace nous manque. Écoutez toutefois : « Un figuier peut-il porter des olives? » Ne reconnaissez-vous pas là le disciple qui se rappelle avoir entendu dire au maître : « Cueille-t-on des figues sur un chardon? » Lisez plus loin ces paroles adressées à ceux qui cherchent les richesses : « Les vers ont rongé vos habits ; votre or et votre argent sont rouillés. » Ne retrouvez-vous pas là l'auditeur de ces paroles du sermon sur la montagne : « Ne vous amassez pas des biens que les vers et la rouille consomment ; ne vous mettez point en peine pour vos habits. » Jésus avait dit : « Que votre parole soit : oui, oui ; non, non ; » et impressionné de cette noble pensée, Jacques se l'approprie et dit : « Que votre oui soit oui, et votre non, non ; » enfin le maître et le serviteur tirent en termes différents une conclusion semblable : là, ce qu'on dit de plus vient du Malin ; ici, cela conduit à la condamnation.

En faisant cette minutieuse étude, ne vous semble-t-il pas prendre la nature sur le fait ? voir agir et entendre parler ceux dont cependant vous ne faites que lire les discours écrits il y a dix-huit siècles ? Oui sans doute ; aussi votre foi s'en affermit : votre cœur en tressaille, et vous sentez qu'indubitablement vous étiez dans le vrai. On n'invente pas ainsi, a dit un incrédule. Non, sans doute ; c'est pourquoi nous ajoutons : l'Évangile est une vérité !

CCCXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES II.)

Quelques lecteurs superficiels ont cru voir une contradiction

entre la doctrine de Paul et celle de Jacques. C'est une erreur : les deux Apôtres prêchent également le salut par la foi, et pour nous en convaincre, examinons de près les paroles de celui qui semble l'annoncer par les œuvres.

Voici le passage : « Que servira-t-il à un homme de dire : j'ai la foi ? » — De rien, sans doute ; car il ne suffit pas de dire : je possède un objet, pour le posséder. Or, remarquez-le bien, Jacques ne dit pas : Que sert-il d'avoir la foi ? mais : Que sert-il de dire : j'ai la foi ? La différence est grande, elle va du tout au tout, et des paroles mêmes de l'Apôtre on peut déjà tirer la conclusion que, s'il ne sert à rien de dire : j'ai la foi, il sert à beaucoup de l'avoir en effet.

Jacques continue et s'adresse ainsi à son adversaire : « On te dira : Si tu as la foi tandis que j'ai les œuvres, montre-moi ta foi par tes œuvres, comme par mes œuvres je te montre la mienne (1). » Ce passage suppose donc deux espèces de foi : celle de Jacques et celle qu'il combat ; la vraie et la fausse ; celle qui porte des fruits et celle qui n'en porte pas ; et dire que l'une est vaine pour sauver, n'est-ce pas sous-entendre que l'autre est efficace ?

Mais ce n'est pas assez. L'Apôtre va sous une autre forme répéter les mêmes vérités : « Tu crois, dit-il, qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils en tremblent. » Voilà l'exemple d'une foi vaine. Mais continuons. Après avoir rappelé l'histoire d'Abraham offrant son fils en sacrifice, Jacques ajoute : « Ainsi s'accomplit l'Écriture qui dit : Abraham crut en Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Voilà l'exemple d'une foi réelle se montrant par des œuvres ; d'une foi qui, comme le dit l'Apôtre, par l'action est rendue parfaite ; mais ce n'en est pas moins toujours la foi, d'après lui, qui justifie Abraham.

(1) Cette traduction a le même sens que la traduction en usage, mais elle a l'avantage d'être plus claire. Dans Martin et dans Osterwal, on pourrait croire que ce verset contient une objection et sa réponse, tandis que le sens exige de n'y voir qu'un seul interlocuteur, représentant saint Jacques et portant un argument qui reste sans réplique.

Voici donc la pensée de l'Apôtre : Dire qu'on a la foi, ce n'est pas l'avoir. A celui qui prétend faussement posséder cet arbre précieux, il faut en demander le fruit, la vie chrétienne. S'il ne peut fournir cette preuve, c'est que sa foi est vaine, fausse, nulle; car la vraie est efficace et produit la sainteté. L'Apôtre conclut donc que l'homme n'est pas justifié par cette foi vaine et fausse, mais par la foi vivante et active; ainsi, d'après lui, comme d'après Paul, c'est la foi qui sauve. La foi sans les mœurs est un corps mort; en d'autres termes, elle n'existe pas; mais dès qu'elle existe, elle agit. Cette conclusion revient à dire que, sans la foi, on ne saurait faire le bien; or, c'est précisément ce qu'affirment ceux qui croient au salut gratuit.

Mais voulez-vous d'autres déclarations du même Apôtre, dans le même sens? Lisez ces mots en tête de l'Épître : « Sachez que la foi produit la patience, » ce qui revient à dire que la foi produit les œuvres. Lisez quelques lignes plus bas ces paroles : « Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, mais qu'il la demande avec foi, sans hésiter; car celui qui hésite est semblable au flot de la mer poussé çà et là par le vent. » Lisez au même chapitre cette déclaration que tout vient de Dieu et rien de l'homme : « Toute grâce excellente et tout don parfait descendent du Père des lumières; il nous a engendrés de sa propre volonté par sa parole de vérité. » Allez ensuite à la fin de l'Épître, et vous y retrouverez ce que nous venons de voir au milieu et au commencement, que notre salut vient de Jésus-Christ, et que nos œuvres elles-mêmes procèdent de Dieu : « Que le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le sang de l'alliance éternelle, vous rende accomplis en toutes sortes de bonnes œuvres. » Si c'est Jésus qui efface les péchés par son sang, si c'est Dieu qui nous donne la force de faire les œuvres, que reste-t-il dont l'homme puisse se vanter? Un tel salut n'est-il pas par pure grâce, n'est-il pas par la foi?

Oui, sans doute; et bienheureux sommes-nous qu'il en soit

ainsi, car, si nous devons produire par nous-mêmes la plus petite œuvre méritoire, si nous ayons un seul commandement à remplir sous peine de mort, hélas ! comme Adam, qui pouvait manger de tout, excepté d'un seul arbre, nous porterions bien vite une main pécheresse sur l'action défendue. Nous sommes si faibles, si enclins au mal, la tête nous tourne si facilement en face de la tentation, qu'il suffit qu'on nous place devant un objet et qu'on nous l'interdise, pour qu'il excite en nous la convoitise. C'est l'homme qui, placé au fond d'une vallée, ne songe qu'à conserver sa vie, et qui, conduit au sommet d'une tour, éprouve presque le désir de se précipiter !

Oui, Seigneur, nous te rendons grâce de nous avoir sauvés toi-même, et maintenant rassurés sur notre avenir, nous éprouvons le besoin de t'en remercier en faisant ta volonté. Augmente-nous seulement la foi, et la foi produira les œuvres, comme l'arbre donne des fruits, comme l'amour porte à l'obéissance, comme la gratitude inspire le dévouement.

CCCXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES III.)

En faisant ressortir les maux incalculables que peut produire un homme qui gouverne mal sa langue, saint Jacques a surtout en vue ce qui se passe dans l'Eglise ; car il rattache tous ces désordres à un zèle amer et à un esprit de contention. Le mot *sèle* montre assez que les hommes dont l'Apôtre parle ont la prétention de travailler à l'avancement du règne de Dieu, et l'épithète *amer* qu'il y joint prouve de son côté que ces hommes n'y travaillent pas en réalité ; comme du reste il dit plus loin qu'une source empoisonnée ne saurait jeter de l'eau vivifiante.

N'est-ce pas un fait bien étrange, que des hommes qui ont pour but avoué de ne s'adresser à leurs frères que pour sau-

ver leurs âmes, puissent être poussés vers ce but par un esprit de dispute, et qu'au lieu de chercher à ramener doucement ces brebis égarées, ils leur lancent des pierres pour les meurtrir? N'est-ce pas une chose bien triste, de voir que le langage destiné à nous faire comprendre soit employé à nous brouiller, et qu'au lieu de nous unir il serve à nous faire détester?

Est-il donc si difficile de parler et de s'entendre? Non, mais il est dur de céder, dur d'avouer qu'on est dans l'erreur, dur de se reconnaître vaincu; si dur qu'on aime mieux exposer le salut de son âme en résistant, que de l'assurer en se laissant éclairer. Remarquez-le, il est bien rare qu'un homme qui change d'opinion l'avoue à celui qui l'en presse. Peut-être est-il déjà gagné; mais il se le dissimule, et il attend pour se rendre que la nouvelle croyance se représente d'elle-même à son esprit, afin de pouvoir se dire qu'elle est sienne, puisqu'il l'a découverte.

Ainsi, zèle amer et esprit de contention d'un côté, entêtement et orgueil de l'autre, voilà les deux forces qui luttent constamment dans les discussions religieuses; telles sont les deux bombes incendiaires qui se rencontrent et se heurtent au milieu de l'Eglise et couvrent de leurs débris meurtriers la foule environnante.

L'Apôtre indique la source de ces dispositions d'esprit : « Ne vous glorifiez point, » dit-il. Triste gloire que celle d'humilier un adversaire; gloire qui est une honte pour un chrétien; gloire qui a déjà reçu sa récompense des hommes, et gloire qui trouvera son châtement devant Dieu. Jacques en montre ensuite le résultat : « Ne mentez point, dit-il, contre la vérité. » Voilà le terme où conduit toute contestation. Nous ne l'apercevons pas d'entrée; nous commençons même une discussion avec une certaine bonne foi, parce que nous ne doutons pas de la victoire; mais, quand nos adversaires font luire devant nous une lumière inattendue, nous fermons les yeux, et cherchons dans nos ténèbres un souffle pour l'éteindre. Comme nous avons peine à répondre par de fortes raisons, nous nous contentons

d'en donner de faibles ; bientôt nous nous satisfaisons à moins, et nous en présentons de mauvaises ; enfin, plutôt que de céder, nous en présentons de fausses, nous tordons les faits, nous mentons à la vérité.

Oui, nous avons une déplorable habileté à manier la parole ! Notre parole n'est ni oui, ni non ; semblables à ces navigateurs qui voguent à travers les écueils, à droite et à gauche, nous inclinons notre gouvernail, notre langue, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans jamais venir heurter contre la vérité ni contre le mensonge, qui nous briseraient également. Nous adoucissons les termes ; nous limitons nos pensées ; nous consentons même à raisonner avec les arguments de nos adversaires pour arriver à notre propre conclusion. On nomme cela, dans le monde, de l'éloquence ; saint Jacques l'appelle mentir à la vérité.

Ah ! si, comme le dit ailleurs le même Apôtre, notre oui était oui, et notre non, non ; si nous traduisions nos pensées par les mots qui leur correspondent exactement ; certes nous serions bientôt au terme de toutes ces disputes ; on verrait clairement qui a tort et qui a raison ; tous se rangeraient du même côté, et marcheraient ensemble vers la vérité et la sanctification. Simple et droit dans ses paroles, on le serait bientôt dans sa conduite, et cette langue, si souvent employée à maudire les hommes, ne serait plus qu'un instrument de louange pour Dieu et d'affection pour ses enfants.

Voulez-vous donc vous entendre ? cela vous est facile. Voulez-vous ne vous entendre pas ? cela ne l'est pas moins. Dans le premier cas, que votre oui soit oui, votre non, non ; et dans le second, il vous suffit d'avoir un esprit de contention ; mais rappelez-vous ce qu'ajoute l'Apôtre : « Votre sagesse est terrestre, « sensuelle, diabolique. » Vous êtes donc sages comme et par Satan ! Quant à la sagesse qui vient d'en haut, saint Jacques nous dit : « Elle est pure, paisible, modérée, traitable, pleine de « miséricorde et de bons fruits. » Que chacun de nous se sonde et se dise de ces deux sagesse quelle est la sienne, et qu'il en rende grâce ou en demande pardon à Dieu.

CCCXXX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES IV.)

« Maintenant, dit l'Apôtre, je m'adresse à vous qui dites :
 « Nous irons aujourd'hui ou demain dans une telle ville, et
 « nous y passerons une année; nous y trafiquerons et nous y
 « gagnerons. Cependant vous ignorez ce qu'apportera le len-
 « demain; car qu'est-ce que votre vie? une vapeur *qui passe*
 « et s'évanouit ! Au lieu de cela, vous devriez dire : Nous ferons
 « telle ou telle chose, si le Seigneur le permet, et si nous sommes
 « en vie. »

Ce n'est pas une forme de langage que Jacques nous prescrit ici, mais une disposition d'esprit ; et certes ce ne serait pas entrer dans sa pensée que de faire constamment des projets, en disant à chaque instant : Nous les accomplirons, si nous vivons et si Dieu le permet.

Pendant les projets sont peut-être ce qui plaît le plus dans ce monde : il n'est personne qui ne soit content de ceux qu'il fait aujourd'hui, bien que presque tous ceux qu'il a construits jadis aient échoué. Inconséquence et légèreté de notre esprit ! Nos plans ont été vains dans le passé, et nous ne doutons pas qu'ils ne se réalisent dans l'avenir ! Si nos projets étaient d'un jour, sans doute le mal ne serait pas bien grand ; mais les plus vivaces, ceux auxquels nous tenons le plus sont ceux qui plongent le plus loin ; et il n'est peut-être personne parmi nous qui n'ait déjà construit en imagination sa vie dans le monde, sa vieillesse dans la solitude, son bonheur jusqu'à son dernier jour, mais sans jamais se dire que ce jour le couchera dans le tombeau !

Ce jeu de l'imagination qui nous semble innocent est, selon l'Apôtre, une pensée orgueilleuse, une vanterie coupable, et pour peu que nous y réfléchissions, nous pourrions nous en convaincre. En effet, qui nous dispense chaque jour la vie?

n'est-ce pas Dieu ? et dans quel but ? n'est-ce pas pour l'éternité ? Si donc nous y comptons en vue de nos projets terrestres, n'est-ce pas dire que nous nous estimons indépendants ? que nous ne croyons guère au but sérieux et saint de l'existence ? Par le fait, n'est-ce pas agir comme si la vie découlait de notre propre sein, et comme si nous étions libres d'en user à notre gré ? Oui, dans ces longs et nombreux projets terrestres, il y a un orgueil et une incrédulité qui ne sauraient être bénis et qui nous préparent mécomptes sur mécomptes.

Aussi, voyez comme tous ces châteaux bâtis en l'air tombent les uns sur les autres. N'est-ce pas un avertissement bien clair que Celui qui gouverne le monde les désapprouve ? Est-il possible de nous faire mieux comprendre que nous perdons notre temps à les édifier ?

Hélas ! ce serait encore peu de chose si nous n'y perdions que nos heures terrestres, mais nous y exposons nos intérêts éternels. Un homme constamment préoccupé, non-seulement de ses affaires d'aujourd'hui, mais aussi de celles de l'année prochaine, peut-il encore songer à celles du ciel ? Son esprit et son cœur sont-ils assez vastes pour embrasser le temps et l'éternité ? Non. Aussi le monde fait oublier Dieu, et les plans qui ne seront jamais réalisés effacent la pensée du jugement dernier qui certainement se réalisera ! L'homme à projets a cela de particulier qu'il se nourrit de ses revers, comme d'autres de leurs succès : plus il échoue, plus il construit ; il semble qu'il veuille réparer ses échecs par autant de victoires ; il ne veut à aucun prix apprendre à décompter ; il s'affectionne toujours plus à son idole mutilée dans ses chutes ; il en devient fou, et meurt en la serrant dans ses bras. Ouvrez les papiers d'un homme mort, écoutez les récits de sa famille, et voyez si vous n'y trouvez pas encore plus de projets qu'il n'en faut pour remplir une vie ! Cet homme avait songé à tout ce qui n'est pas arrivé, mais non pas à la mort, qui seule est venue. Aussi est-ce presque toujours avec surprise qu'on arrive à l'éternité.

Ah ! que tant d'exemples ne soient pas perdus pour nous. Que chaque tombe qui s'ouvre pour engloutir un projet inachevé

nous apprenne enfin à vivre au jour le jour, sous la dépendance du Seigneur, faisant ce qui est sous notre main, sans nous troubler l'esprit de ce que nous aurons à faire plus tard. A chaque jour suffit sa peine; demain peut-être nous n'aurons plus de peine à prendre; nous serons, dans le ciel, exempts de travail, de souffrance et de projets, mais au sein de la paix et du bonheur.

CCCXXXI^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT JACQUES V.)

« Confessez vos fautes les uns aux autres; » tel est le passage qui sert de base à la confession auriculaire de l'Église romaine. Un seul mot suffit pour renverser cette interprétation, et ce mot, tout le monde l'a déjà prononcé : c'est que la confession dont parle ici l'Apôtre est mutuelle, ce qui suppose que les torts sont des deux côtés, et qu'en se les confessant l'un à l'autre on est porté par cela même à se les pardonner.

Mais en cherchant le lien qui unit ce verset au reste du chapitre, on reconnaîtra mieux encore qu'il ne s'agit pas ici de la confession d'un membre du troupeau à son pasteur, mais d'une confession mutuelle entre frères. En effet, Jacques, après avoir exhorté les riches à ne plus dépouiller les pauvres et les pauvres à ne plus se plaindre des riches, s'adresse aux deux classes confondues en une seule, dans ce sens que toutes deux ont des torts l'une envers l'autre, et leur dit : « Confessez vos fautes les uns aux autres, c'est-à-dire avouez-vous mutuellement les torts que vous avez eus les uns envers les autres. Ce n'est donc pas ici le pardon de l'offensé, c'est l'aveu de l'offenseur; comme Jésus avait poussé l'un en lui disant : Pardonne à ton frère, Jacques pousse l'autre en lui disant : Confesse ton tort. Ainsi disposés, l'offenseur et l'offensé se rapprochent, s'unissent et prient l'un pour l'autre. Voilà le véritable sens de ces mots : confessez vos fautes les uns aux autres, et priez les uns pour les autres. Et

en effet, si l'offensé doit pardonner la faute de son frère, l'offenseur ne doit-il pas à plus forte raison en demander l'oubli? Sans doute, et tandis que le pardon des injures est un acte de divine charité, l'aveu des torts n'est qu'un acte de simple justice.

Mais, il faut le dire : s'il est facile à l'offensé de bien accueillir une confession des torts qu'on a eus envers lui, il est pénible à l'offenseur de la faire entendre. Ce n'est qu'avec peine que nous nous humilions devant Dieu ; combien nous sera-t-il plus difficile de nous abaisser devant des hommes, et peut-être des hommes contre nous irrités? Il nous semble qu'aller leur faire un tel aveu c'est les encourager à nous adresser de nouvelles plaintes, et nous préparer pour l'avenir d'insupportables récriminations de leur part.

Mais non ; il n'en sera pas ainsi. Sachez que s'il est peu d'hommes disposés à demander un pardon, grâces à Dieu, il en est encore moins qui soient capables de le refuser. Les plus durs s'attendrissent à la vue du repentir, et prennent avec joie la main qu'on leur tend. Jugez-en par vous-même : si un homme venait, la tête baissée, la parole humble, vous dire qu'il regrette de vous avoir outragé, et vous offrir de réparer ses injustices, le recevriez-vous avec courroux, repousseriez-vous sa main carressante? répondriez-vous avec colère à ses douces paroles? non ; vous seriez touché, remué ; votre cœur battrait plus vite, des larmes viendraient mouiller vos yeux, vous seriez presque confus ; et, loin de songer dans ce moment à ce qui peut aggraver la faute de votre frère, vous fouilleriez dans votre esprit ce qui peut l'excuser ; vous vous chercheriez à vous-même des torts envers lui, et vous en trouveriez sans doute pour rendre ses regrets moins cuisants. Oui, nous ne craignons pas de le dire ; ce moment marquerait comme un des moments les plus doux dans votre vie ; vous auriez honte plus tard de vous montrer moins généreux que votre frère ne s'est montré humble ; vous auriez peur, au contraire, de paraître vouloir tirer parti de ses aveux, et la confession de ses fautes n'aurait pas d'autre suite pour lui que de lui concilier votre amitié.

Mais, si c'est là ce que vous auriez fait, pourquoi donc douter que les autres soient capables de le faire à votre égard ? Pourquoi, quand vous n'êtes plus l'offensé, mais l'offenseur, ne consentiriez-vous pas à changer de rôle et à présenter l'aveu que vous-même auriez si bien accueilli ? Courage donc ; c'est un ennemi que vous allez échanger en frère. Il admirera en vous les effets de la foi ; vous aurez fait du bien à son âme, et peut-être, avant de vous quitter, aurez-vous ensemble fléchi le genou devant Dieu et prié l'un pour l'autre.

CCCXXXII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE I.)

Nous avons déjà remarqué l'harmonie qui existe entre les doctrines de Paul et celles de Jacques ; en ouvrant la première Épître de Pierre, attachons-nous encore à saisir les traits de famille qui rapprochent ces trois frères, et convainquons-nous toujours plus qu'ils parlent tous sous l'inspiration d'un même Esprit.

Toutes les doctrines de Paul peuvent se résumer en celle-ci : Le salut de l'homme vient de Dieu qui l'a décidé de toute éternité. Ainsi élection, création, rédemption, sanctification, tout est l'œuvre du Seigneur ; en sorte que notre salut repose sur une base inébranlable et durera d'éternité en éternité. Pour tout dire en moins de mots : Tout pour Dieu et pour toujours ! Voilà saint Paul ; nous avons vu que c'était aussi là saint Jacques ; voyons si tel n'était pas aussi Simon Pierre.

A qui s'adressel'Apôtre ? A ceux « qui sont élus selon la prescience de Dieu avant la création du monde. » Voilà déjà l'élection qui avait fait dire à Paul : « Vous étiez connus d'avance et prédestinés. »

Comment, d'après saint Pierre, avons-nous été rachetés de notre vaine manière de vivre ? C'est « par le précieux sang de Jésus-Christ comme de l'agneau sans défaut et sans tache. »

Voilà donc la même rédemption que saint Paul retrace en ces mots : « Quand nous n'étions que des pécheurs, Christ est mort pour nous. »

Par qui sommes-nous régénérés et sanctifiés? « Par l'Esprit, » dit ici Pierre; oui, « régénérés et sanctifiés par le Saint-Esprit, » avait dit Paul ailleurs.

A quelle condition s'obtient ce salut? « C'est le prix de votre foi, » répond l'Apôtre des Juifs; « oui, vous êtes sauvés par la foi, » avait répondu l'Apôtre des Gentils.

Et la conclusion est encore la même chez les deux disciples de Jésus-Christ; soyez saints et pleins de charité, ayant été rachetés à si haut prix!

Quoi de plus propre que cette unité de doctrine entre les divers auteurs de la Bible, à prouver que tous parlent sous l'inspiration d'un seul et même Esprit? Quand vous entendez s'échapper, des cordes d'une harpe, des sons dont l'ensemble forme un accord parfait, vous vous dites que toutes ont vibré sous une seule main. Eh bien, de même, quand de toutes les pages de la Bible partent des sons dont l'ensemble forme un tout harmonieux, ne puis-je pas me dire : Le même Esprit souffle sur tous ces cœurs d'hommes, et c'est le doigt de Dieu qui touche cette lyre?

Mais pour nous, déjà croyants, qu'une seule déclaration de Dieu doit persuader aussi bien que la Bible entière, il y a quelque chose de plus réjouissant que cette harmonie entre tous les Apôtres et les Prophètes qui annoncent ce salut : c'est que ce salut est tout gratuit, qu'il a été décrété avant la création du monde, et qu'il doit subsister à toujours quand bien même l'univers devrait finir! Ce salut est complet; ce salut est certain; ce salut ne saurait plus se perdre; il a jeté l'ancre dans notre âme; il est rivé à notre vie et nous ne pouvons pas plus nous en séparer que de nous-mêmes!

Oh! que cette pensée est féconde en paix, en joie, en obéissance, en amour! Oh! que ne l'avons-nous plus sérieuse, plus forte, plus tenace, plus réelle! Dites, pensez-vous qu'un Paul, qu'un Pierre, aujourd'hui bienheureux dans le ciel, pussent,

s'ils redescendaient momentanément sur cette terre, tomber volontairement comme nous chaque jour dans le péché? — Non, sans doute! — Et pourquoi? — Parce qu'ils ont déjà vu le ciel : parce qu'ils sont assurés de la gloire ; parce qu'ils savent, à n'en pas douter, que là et pour toujours est leur patrie. Habitants du ciel, en visite sur la terre pour un jour, ils savent qu'en nous quittant ils ne risquent pas de tomber en enfer ; c'est la certitude, l'inébranlable certitude de leur retour à la vie et au bonheur qui leur donnera la force d'effleurer du pied ce monde corrompu sans y souiller leur robe blanche de sainteté. Eh bien, de même, si nous savions enfoncer plus avant dans nos esprits cette pensée que comme eux nous sommes sauvés, et revêtir les sentiments d'êtres qui auraient déjà vu le ciel et pris leur place près de Dieu, pourrions-nous encore nous laisser séduire par les petites passions d'ici bas ? Ne vivrions-nous pas comme nous n'avons encore jamais vécu, et comme nous vivrons lorsque nous serons là-haut ? Oui, oui, mais hélas ! notre foi est faible, incomplète, tremblante ; nous avons peur de nous exagérer la bonté et la puissance de Dieu ! Involontairement nous les mesurons d'après notre avarice et sur notre faiblesse, et parce que nous serions incapables de donner un monde, il nous semble que Dieu ne saurait nous donner le ciel tout entier ! Ou peut-être est-ce un retour sur nous-mêmes qui fait que nous nous défilons de notre Père ; nous avons été envers lui si ingrats, qu'il nous paraît impossible qu'il soit envers nous si généreux ! Ah ! disons-nous donc bien qu'entre nous et lui est un abîme ! qu'il est le créateur et nous la créature ! lui tout, et nous rien ! et qu'il n'est pas étonnant qu'il fasse plus même que nous ne saurions concevoir. Consultons moins notre cœur et plus sa Parole, et nous arriverons à comprendre qu'il n'y a rien qu'on ne puisse attendre de Celui dont procède toute grâce excellente et tout don parfait.

CCCXXXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE II.)

Jésus lui-même n'a pas voulu sortir de la règle posée pour ses disciples : Les premiers seront les derniers, et les derniers les premiers. Lui, devenu le premier dans le ciel, a voulu prendre le dernier rang dans l'estime du monde ; les hommes l'ont méprisé, repoussé comme une pierre de rebut.

Si l'estime du monde est un signe du mépris futur de Dieu, et si l'humilité sur la terre mesure la grandeur dans le ciel, quelle ne doit pas être tous les jours la surprise des êtres qui nous quittent en arrivant dans un monde nouveau où tout est renversé ! Ces héros qui ont rempli le monde du bruit de leurs conquêtes, et qui ne sont grands que par leurs sanglantes victoires ; ces génies, savants ou poètes, dont tous les peuples et tous les âges lisent les écrits, et qui doivent autant leur célébrité à leur incrédulité qu'à leur science ; enfin, tous ces grands noms qui surnagent à la surface de l'océan des siècles, et qui frappent peut-être encore l'oreille de ce mourant, où les retrouvera-t-il au delà de la tombe ? Sa première surprise sera sans doute de ne les voir nulle part dans le séjour des bienheureux : ni sur des trônes, ni dans la poussière, ni sur le seuil du paradis. Leur gloire y est inconnue, et pour les découvrir, c'est dans les ténèbres du dehors qu'il devra les aller chercher !

Mais qui donc dans ce ciel vient frapper les regards du nouvel arrivé ? Qui sont ceux qui occupent ces trônes, contemplent Dieu face à face, traversent les espaces sur des ailes d'anges, chantent avec des harpes d'or les louanges du Saint des Saints, et s'enivrent des joies célestes et de l'amour divin versés de la coupe de l'éternité ? Hélas ! ce sont pour lui des inconnus de nom et de visage ; ce sont des êtres dont le monde ne s'est jamais occupé ; ignorés de leurs voisins, méprisés peut-être de

leur famille, et regardés par le monde comme ses balayures. Ce sont des hommes qui ont si peu parlé, que vous ne vous aperceviez pas de leur présence sur la terre ; qui se sont si rarement montrés, que vous ne les avez peut-être jamais vus passer, bien qu'ils aient vécu sous vos yeux. Ce sont, nous dit Jésus, ces mendiants, ces boiteux, ces aveugles, qui gisent dans les carrefours ; ces pécheurs humiliés et repentants arrivant à la dernière heure ; enfin, ces petits enfants qui tremblent et se cachent ; ces derniers qui se mettent à la dernière place au banquet de la vie, et que certainement vous n'aviez pas aperçus !

Quel long étonnement pour les hommes du monde, et hélas ! quel étonnement même pour bien des chrétiens ! Fascinés par les belles paroles évangéliques, trompés par d'éclatantes actions chrétiennes, nous classons dans notre estime les croyants, selon la hauteur du poste qu'ils occupent dans l'Eglise. Parce que tel a reçu le nom de saint dans l'histoire, parce que tel autre prêche et fait des prodiges au nom de Jésus-Christ, nous les estimons d'éminents serviteurs. Il se peut qu'il en soit ainsi pour quelques-uns. Mais si nous appliquons à tous ces chrétiens la règle générale de l'humilité qui courbe tous les fronts sous le même niveau, hélas ! il est bien à craindre que ceux si haut élevés à nos yeux sur cette terre ne soient profondément humiliés au delà de la tombe ! Il est bien à craindre que telle couronne, tressée par la main de nos chrétiens, ne soit arrachée du front de l'idole, apôtre ou martyr ! Il est bien à craindre que ce bruit d'une vie évangélique n'ait été ambitionné sur la terre, et que le ver rongeur de la gloire humaine n'en ait souillé les fruits qui tombent maintenant flétris sur le sol de l'éternité !

Oh ! que cette pensée nous serve d'avertissement ! On nous estime dans l'Eglise terrestre ; prenons garde ! c'est peut-être un présage du mépris qui nous attend dans l'Eglise des Cieux ; nous nous croyons, non pas un génie dans un monde vaste et incrédule, mais peut-être quelque chose dans un cercle étroit de chrétiens ; prenons garde ! c'est à ses Apôtres mêmes que

Jésus a dit : « Que celui d'entre vous qui voudra être le premier, soit le serviteur des autres. » C'est peu que de se sentir petit dans le vaste univers; il faut surtout se sentir petit dans son église, petit dans sa famille, petit au milieu de ses serviteurs. En entrant dans le séjour de la gloire, les chrétiens seront surpris de deux manières bien opposées : les uns, d'être placés si haut; les autres, d'être mis si bas. Examinons donc ce que nous espérons à cette heure, et disons-nous que nous aurons précisément le contraire!

CCCXXXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE III.)

L'esprit de nos lecteurs s'est sans doute arrêté au passage obscur qui nous présente Jésus comme étant allé prêcher aux esprits retenus en prison, et qui furent désobéissants au temps de Noé. Bien que notre tâche ne soit point celle d'un critique, nous ne croyons pas devoir toujours passer sous silence les difficultés du texte; disons donc quelques mots de celle-ci :

Des interprétations nombreuses données de ce passage, nous n'indiquerons que les trois principales, qui les résument toutes.

Selon la première, Jésus, éternel comme son Père, a prêché du temps de Noé par son esprit aux hommes alors restés impénitents, et aujourd'hui sous la condamnation.

D'après la seconde, il ne s'agit ici que de la prédication de Jésus pendant sa vie terrestre.

Enfin, par la troisième, Jésus serait allé après sa mort prêcher aux esprits qui se trouvaient dans la prison de l'enfer.

On peut choisir entre les deux premières opinions, mais la dernière nous paraît aussi fautive que dangereuse.

En effet, admettez le sens que nous écartons, celui qui nous présente Christ comme prêchant encore au delà de la tombe, et dès lors vous verrez crouler tout l'édifice chrétien. Si les hommes du temps de Noé ont pu être prêchés au temps de Jé-

sus, ils ont donc pu se convertir après leur mort ; et si l'on peut se convertir dans un autre monde, pourquoi se hâter de le faire dans celui-ci ? Ne vaut-il pas mieux attendre que l'évidence de la vue ait remplacé les simples sollicitations de la foi ? Ne vaut-il pas mieux jouir de ce monde, puisque nous sommes toujours à temps de trouver l'autre ? Que sont quelques siècles retranchés sur une éternité ? Sans doute, jouer une vie sans fin contre notre existence de quatre jours, serait une folie ; mais sacrifier quelques siècles incertains à quelques années certaines pour retrouver finalement une éternité bienheureuse, est au contraire un calcul très-sage pour l'homme naturel, et c'est à cet homme que s'adresse l'Évangile. Avec une telle doctrine, la mort perd ses terreurs, la conscience son aiguillon, et la passion reprend son empire. Un accommodement se prend entre le devoir et le péché ; le devoir ne nie pas le péché, mais le péché renvoie le devoir à plus tard. C'est Félix, disant à Paul : Une autre fois, je te rappellerai ; et le renvoyant d'autant plus facilement, qu'à l'heure de la mort même, l'heure de la conversion peut encore être retardée.

Non, la conversion est impossible dans la prison dont Satan garde la porte ; la conversion doit précéder la mort, et la mort peut arriver demain ; en sorte que l'Évangile est bien fondé à nous dire : « Si aujourd'hui vous entendez la voix de Dieu, n'en durcissez pas vos cœurs. Insensés, que savez-vous si votre âme ne vous sera pas redemandée cette nuit ? Convertissez-vous : la cognée est déjà mise au pied de l'arbre ; après la mort vient le jugement ; » et ce jugement est le jugement dernier ; après lui, il n'y a plus de temps, dit l'ange, et les âmes tombent dans l'immuable éternité !

Au reste, ce caractère d'absolu qui met un abîme infranchissable entre le doigt de Lazare et les lèvres du mauvais riche, se trouve dans toutes les doctrines de l'Évangile. Notre salut ne s'obtient pas à moitié par la grâce, à moitié par les œuvres ; il est tout par la grâce ; Jésus-Christ n'est pas presque Dieu, il est Dieu, et l'homme n'est pas régénéré en partie par ses forces, en partie par le secours d'en haut, mais uniquement

par l'efficace du Saint-Esprit. Cette plénitude de salut, dès cette vie, n'en laisse donc rien à attendre après la mort ; sécurité complète offerte de ce côté, perte certaine déclarée pour l'autre ; la joie de la première, l'épouvante de la seconde, tout pousse l'homme à se convertir sans retard.

C'est ainsi que l'Évangile nous fait avancer sous l'impulsion de deux forces égales, et nous attire de deux mains à la fois : d'un côté, Jésus nous offre le ciel ; de l'autre, il nous montre l'enfer ; sa voix, tour à tour caressante et terrible, nous parle de félicité éternelle et d'éternelle damnation ; pour couper court à nos hésitations, il ne veut point de terme-moyen. Tu dois vivre ou mourir, mais jamais sommeiller ; tu dois venir à Dieu ou aller à Satan ; être heureux ou misérable, et l'un ou l'autre pour l'éternité ! Choisis !

Oui, Seigneur, nous choisirons, et comme Marie, ce sera la bonne part. Ton alternative peut bien nous paraître dure, à nos heures de passions ; mais, quand nous sommes calmes, nous reconnaissons que tes menaces nous sont bonnes comme tes caresses ; et plus elles sont terribles, plus nous sommes près de céder à tes invitations.

CCCXXXV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE IV.)

Un vaste nuage est suspendu dans les airs, et le soleil en argente les bords. Qu'est-ce que cela aux yeux de ces deux spectateurs immobiles qui le contemplant du sein de notre terre ? Pour l'un, c'est une preuve de plus de la bonté de ce Dieu qui, d'un peu de vapeur et de lumière, sait tirer des effets merveilleux pour charmer notre esprit jusque dans la contemplation de nos instants désoccupés. Selon l'autre, c'est une masse d'eau qui va dans quelques heures tomber avec fracas, broyer les moissons et entraîner avec elle, sur le flanc de la montagne, les espérances de l'agriculteur.

Tel est ce nuage, tels sont les événements de notre existence ici-bas. Selon l'œil qui les contemple, ils attristent ou égaiant, ils font sourire ou pleurer ; comme le nuage, ils ne sont rien par eux-mêmes et ne tirent leur prix que du rayon de foi qui les éclaire ou du froid regard de notre incrédulité. Mais ce ne sont pas seulement dans notre vie les plus pâles circonstances qui peuvent ainsi recevoir deux interprétations ; ce sont encore celles qui, vivement colorées, sembleraient ne devoir être susceptibles que d'un sens ; telles, par exemple, ces afflictions qui arrachent des larmes et des blasphèmes à l'homme du monde, et qui n'inspirent que des prières et des actions de grâces au chrétien. Que la douleur arrive, l'un s'en plaint amèrement, l'autre accepte avec résignation. Qu'une perte traverse leur existence, le premier se tord les mains de désespoir, l'autre les lève vers le ciel en prière. Que la haine, la persécution se déchaînent ; plus elles seront injustes, plus l'incrédule s'irritera contre elles, aiguïsera sa vengeance et se fera gloire de sa misanthropie ; au contraire, plus ces haines et ces persécutions seront injustes, plus le chrétien se réjouira d'avoir été jugé digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ.

Voulez-vous connaître les pensées intimes d'un homme ? demandez-lui ce qu'il voit dans le nuage de la souffrance : est-ce une injustice du ciel, une punition cruelle, une épreuve bénie ? La réponse à ces trois questions vous donnera la mesure de sa foi ou de son impiété. Eh ! que m'importe que cette nue indécise s'éclaircisse et laisse pénétrer jusqu'à moi les rayons lumineux, ou qu'elle se condense et tombe en torrents sur ma tête ! N'est-elle pas toujours l'œuvre de Dieu ? Celui qui la forme, pour ensuite la dissiper dans les airs ou l'envoyer sur nos champs, ne sait-il pas mieux que moi ce qui m'est bon ? Si elle reste suspendue, n'aurai-je pas raison de bénir pour l'avoir contemplée, œuvre gracieuse et divine ? et si elle tombe, ne peut-elle pas, en ravageant nos moissons, m'enseigner la foi et la patience, trésors plus précieux que l'argent, dernier résultat de nos moissons ? Lors même que ce désastre ne m'apprendrait qu'à me détacher un peu plus de ce monde de ténèbres, et à souhaiter plus vive-

ment le ciel toujours serein, ne serait-ce pas déjà un grand bien? Oui, que les hommes me dépouillent, qu'ils me frappent injustement, pourvu que ce soit pour le nom de Jésus-Christ, je puis bénir encore les coups qui révèlent à quelle famille j'appartiens, et je prie pour eux, comme Étienne sous les pierres, comme Jésus sur la croix, tous deux mes frères aînés dans le pardon de leurs bourreaux. Pauvres persécuteurs! combien vous êtes à plaindre! comme vous seriez dignes de mépris, si un chrétien pouvait ressentir autre chose que de la pitié et de l'amour! Oh! que Dieu vous éclaire, vous pardonne et vous sauve! Vos pères ont tué notre Sauveur, vous pouvez bien haïr et persécuter ses disciples; mais ses disciples ne peuvent pas renier leur Maître pour mériter vos éloges; ils continueront à vous faire du bien, et, s'ils le peuvent, à vous donner des exemples de foi et de résignation.

CCCXXXVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE V.)

Un puissant monarque avait ramassé dans la boue du chemin le fils nouveau-né d'un mendiant, l'avait adopté pour son enfant et le faisait élever avec tendresse depuis déjà vingt ans. Un jour ne s'était écoulé que le bienfaiteur n'eût visité son bien-aimé; ni besoin, ni maladie ne s'étaient fait sentir que le roi généreux ne fût venu au secours du mendiant. Et cependant l'enfant adopté pleurait chaque jour à la pensée que ce père pourrait l'abandonner chaque lendemain. Pour calmer ses folles craintes, le monarque lui répétait sans cesse : Rassure-toi; je t'ai tiré de la misère, élevé dans mon palais, nourri et fait instruire depuis tant d'années; comment peux-tu penser que je me renierai jamais assez pour te laisser mourir de froid ou de faim? Le jeune homme pleurait toujours.

L'ingrat!... quelle insulte pour son bienfaiteur! Ou plutôt cette histoire n'est-elle pas impossible? — Oui, je la croirais im-

possible, si je n'étais moi-même cet enfant. Depuis de longues années, Dieu m'a tiré du néant, m'a conservé, nourri, et fait des promesses de me conserver et de me nourrir toujours ; et toutefois, moi son enfant et vous mes frères, nous tremblons chaque jour, comme si Dieu pouvait nous oublier, après nous avoir créés ! Nous sommes en grand souci pour notre vie, pour notre famille, pour nos affaires, pour tout ce que nous ne tenons pas à deux mains. Jésus ne nous a-t-il pas dit : « Gens de petite foi, pourquoi vous mettez-vous en peine du lendemain ? » et son Apôtre n'a-t-il pas ajouté : « Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis ? » Mais, hélas ! après les promesses de ce Dieu pour l'avenir, comme après ses bienfaits dans le passé, nous nous sommes mis à trembler et à pleurer comme des enfants abandonnés sur le grand chemin !

Cette conduite nous paraissait bien coupable, il n'y a qu'un instant, lorsqu'il s'agissait d'un être imaginaire, et maintenant qu'il est question de nous, nous revenons de notre jugement. Refuser sa confiance à un roi mortel et terrestre, est-il donc un crime plus énorme que de se défier du Dieu éternel et tout-puissant ? Non ; mais encore une fois, c'est qu'il s'agit de nous-mêmes, et dès lors l'ingratitude, le manque de confiance, nous apparaissent excusables ; c'est-à-dire que nous sommes si bien habitués à insulter Dieu de notre défiance, que nous ne savons plus voir le tort qui reste à ses yeux un véritable crime.

Oui, un crime odieux, et nous le jugerions ainsi nous-même, si nous étions l'offensé. Ah ! ce n'est pas sans raison que l'Évangile nous demande si souvent cette foi que nous lui refusons ; c'est qu'elle part d'un sentiment de confiance, le seul que nous puissions rendre à Dieu, le seul qui de notre part puisse lui être agréable, le seul qui puisse lier l'infime créature à l'infini Créateur. Que donnerons-nous à Dieu dans ce monde, où tout lui appartient, où tout lui est possible, où nous ne disposons que de ses propres bienfaits ? Rien, si ce n'est la confiance, l'abandon, la foi que provoque son amour. Lui donner cette confiance n'est certes pas un mérite ; mais la lui refuser est le plus insultant des outrages.

Enfin, jugeons de la légitimité de nos craintes par l'état où nous sommes. De quoi manquons-nous à cette heure ? Sommes-nous sans parents, sans amis, sans une parcelle de terre ou d'argent ? Une affaire importante risque de ne pas nous réussir, je veux le supposer ; j'admets même que nos craintes se réalisent : serons-nous donc après-cette perte complètement déshérités ? Dieu ne nous aura-t-il pas laissé encore plus qu'il ne nous doit, plus que nous ne méritons ? Mais rappelons-nous le passé. N'avons-nous pas été cent fois tirés d'un péril tout aussi imminent ? N'avons-nous pas eu déjà à rougir de notre manque de foi ? Comment donc concluons-nous des soins de Dieu dans le passé à son abandon dans l'avenir ? Non, tout nous condamne, et notre vie conservée jusqu'à ce jour à travers mille dangers, et les biens qui nous entourent encore en ce moment. Nous pouvons dire que nous avons sous la main des provisions de bonheur pour nos vieux jours ; mais voici, avides que nous sommes, nous demandons davantage, nous voudrions qu'ils nous fussent garantis, assurés ; nous craignons non-seulement pour ce que nous n'avons pas, mais pour ce que nous tenons, et nos larmes incroyables tombent sur notre vêtement et notre pain !

Oh ! mon Dieu ! pardonne une telle ingratitude ! Nous ne saurions la supporter de la part des hommes, et tu devrais la supporter venant de nous ! Non, Seigneur, non ; qu'il n'en soit plus ainsi ; change notre cœur ; donne-nous toi-même les sentiments que tu nous demandes, et qu'à l'avenir, loin de nous plaindre au sein de l'abondance, nous apprenions à nous confier même dans le besoin, persuadés qu'alors encore tu ne nous oublies pas, et que c'est ta bonté qui nous éprouve.

CCCXXXVII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE I.)

Une caravane de voyageurs, traversant un vaste désert, s'arrête le soir, dresse ses tentes et se livre au repos. Mais un d'eux,

sentinelle vigilante, reste debout, prête l'oreille au plus léger bruit, fixe l'œil sur une ombre, et crie à ses compagnons : Prenez garde ! le Simoun s'élève ; réveillez-vous, le tigre et le lion s'avancent ! Les voyageurs assoupis relèvent la tête, frémissent à ce cri d'alarme, et retombant sur leurs nattes, ils reprennent leur sommeil à peine interrompu.

Si la sentinelle répète le même cri, dans les mêmes termes, et dit toujours : Prenez garde ! le Simoun se lève ; le tigre et le lion s'avancent, les voyageurs diront-ils que cette voix est importune et qu'elle répète toujours les mêmes choses ? Je ne sais ; mais ce que je sais bien, c'est que le devoir de la sentinelle est de crier encore : Le Simoun s'élève, le tigre et le lion s'avancent.

Voilà précisément pourquoi, sentinelle intrépide, l'Apôtre Pierre, encore pour un instant dans cette tente terrestre, ne craint pas, dit-il, de répéter les mêmes avertissements. Nous, à son exemple, nous ne craignons pas de vous redire encore les vérités qui nous réveillent un instant chaque matin, et vous laissent retomber, hélas ! assoupis pour toute la journée.

Qu'importe que ce soit toujours le même avertissement que nous vous répétons, si votre salut y est attaché ? Vaudrait-il mieux varier nos paroles pour vous plaire et vous tromper ? Non, Paul l'a dit aussi : « Je ne me lasse pas de vous écrire les mêmes choses ; c'est ce qui fait votre sûreté. » Ce n'est pas d'entendre des choses nouvelles, mais d'entendre des choses vraies, qui peut nous être utile. Nous sommes faits de telle sorte, que, quelque pénétrés que nous soyons de l'importance d'une vérité à certains jours, nous retombons d'autres jours dans une apathie qui nous étonne nous-mêmes ; si alors une parole déjà connue nous est répétée, nos anciennes impressions renaissent, et la vérité reprend soudainement toute son action sur notre âme. Un seul trait d'une mélodie, par nous jadis apprise, oubliée aujourd'hui, nous la rappelle tout entière et nous reporte au milieu d'agréables souvenirs. De même, le premier mot d'une vérité, vivante jadis en nous, aujourd'hui méconnue, suffit pour la soulever complète dans son esprit, et pour nous gagner le cœur d'autant plus facilement, que cette vérité nous était naguère plus familière.

Oui, c'est notre sûreté, qu'on nous répète les mêmes choses ; car le plaisir d'en dire et d'en entendre de nouvelles pourrait bien nous pousser dans l'erreur. Défiez-vous du nouveau, surtout en religion. C'est l'amour de la surprise, de l'étrangeté, qui a jeté et jette tous les jours des chrétiens dans des écarts dangereux ; malheur à celui qui ne sait pas se contenter du lait pur de la Parole, et qui veut en extraire une liqueur spiritueuse pour satisfaire son goût blasé ! La vérité est ancienne, mais elle ne vieillit pas. Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'un Esprit, qu'un salut, qu'une éternité ; nous ne pouvons pas en inventer d'autres pour vous entretenir : vous en lasserez-vous d'être toujours dans le ciel, quand vous y serez ? d'être toujours heureux quand vous le serez ? Non ; sachez donc aussi vous réjouir d'une seule espérance, toujours la même sans doute, mais qui embrasse l'éternité et l'univers !

Un avare avait découvert une mine d'or dans un champ éloigné ; chaque jour, ses serviteurs lui apportaient, dans sa demeure, de nouvelles parcelles du précieux métal extrait du sein de la terre, et, chaque matin, l'avare répétait : Y en a-t-il encore ? Vous, de même, vous avez découvert, dans le champ de l'Évangile, le trésor du salut. Chaque jour, dans votre maison, votre Bible vous apporte de nouvelles déclarations des joies qui vous attendent ; serez-vous donc plus fatigués d'entendre énumérer ces promesses, que cet avare ne l'était de recevoir de nouvelles assurances de sa fortune ? Et direz-vous, avec un ton de reproche : Il y en a donc toujours ? Ah ! prenez garde que Dieu ne cesse de parler à votre cœur, et qu'il ne vous laisse languir dans le silence de son Esprit ; écoutez plutôt avec avidité, tandis que vous êtes encore dans cette tente légère qu'un coup de vent va renverser sur le désert, écoutez ce cri, toujours le même : Sentez vos misères, cherchez votre pardon en Jésus-Christ, et implorez l'Esprit-Saint pour sanctifier votre vie. En un seul mot, attendez tout de Dieu ; humiliez-vous sous sa puissante main : priez-le sans cesse, et comptez par la foi sur un salut éternel qui ne saurait plus vous être enlevé.

CCCXXXVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE II.)

Comme notre premier père en Eden, Dieu nous a tous placés devant un arbre de la science du bien et du mal ; c'est à nous de choisir. Comme Adam, nous avons deux conseillers : Dieu, qui nous dit : Si tu touches au péché, tu mourras ; et Satan qui dit au contraire : Tu seras libre et tu vivras. Comme Adam avant la désobéissance, nous sommes assaillis de désirs impérieux ; et après y avoir succombé, encore comme lui, nous allons nous cacher accablés de honte. Ainsi, que nous prenions le Seigneur ou le serpent pour conseiller, que nous touchions à l'arbre du péché ou que nous n'y touchions pas, nous aurons toujours à souffrir : dans le premier cas, nous aurons à lutter péniblement contre la tentation ; dans le second, à nous débattre sous le remords ; mais il y aura toujours souffrance.

Mais de ces deux souffrances, laquelle est la plus acceptable, celle de la tentation ou celle du remords ? Consultez votre expérience : la première est courte ; la seconde, prolongée ; la lutte victorieuse contre le mal est suivie d'une douce satisfaction ; la chute dans le péché laisse au cœur un long mécontentement de soi-même. Jamais un homme n'a regretté dans le cours de sa vie d'avoir surmonté la tentation, et jamais non plus, après la jouissance passagère de la passion, il ne s'est applaudi d'y avoir succombé. L'homme qui lutte contre Satan peut, comme saint Paul, en être souffleté et sentir une douleur vive et passagère ; mais l'homme que Satan renverse garde dans sa chair un fer empoisonné qui le suivra partout. Le fruit de l'arbre fut agréable au palais d'Adam et d'Eve ; mais il laissa dans leur sein l'amertume de cette parole : « Tu mourras ! » et toute leur vie ces infortunés sentirent cette amertume au fond de leur cœur.

C'est donc une parole mensongère, une suggestion de Satan, que celle de ces hommes pervers qui voudraient nous persua-

der que nous serions en liberté si nous voulions courir avec eux dans la corruption. Nous ne prétendons pas nier notre servitude : nous sommes les esclaves de Dieu ; mais qu'ils reconnaissent eux-mêmes leur esclavage : ils sont les serviteurs du démon ; et dès que l'homme, créature faible, ne peut échapper à l'un de ces deux maîtres, pourrait-il longtemps hésiter ?

C'est la séduction la plus funeste que de se persuader que nous pouvons être complètement indépendants ; l'image de la liberté a pour nous un tel charme que nous sommes presque toujours disposés à croire ceux qui nous crient : « Vous êtes esclaves, sachez vous affranchir. » Aussi cette ruse fut-elle celle employée par le serpent. Non, notre dépendance est inévitable ; toute notre liberté se borne à choisir entre deux maîtres, Dieu et Mammon. Quand nous serons plus vivement pénétrés de cette vérité, nous serons mieux affermis contre la tentation.

Mais une autre pensée est bien propre à fixer notre choix. Si le bien et le mal étaient également doux ou également pénibles à faire, ne serait-ce pas toujours au bien que nous donnerions la préférence ? Sans doute. Nous sommes donc ici témoins contre nous-mêmes, et notre conscience proclame, avant comme après le péché, où se trouve la véritable liberté ; nous ne sommes fascinés qu'au moment de la tentation ; dès qu'elle se retire, comme avant son arrivée, nous jugeons sainement, parce qu'alors nous sommes désintéressés.

Une dernière réflexion achèvera de vous convaincre. Quand ce n'est pas nous, mais les autres qui agissent, portons-nous le même jugement ? Excusons-nous aujourd'hui chez notre frère le péché que nous avons commis nous-mêmes hier ? Ne sommes-nous pas, au contraire, d'une vertu sévère dès qu'il ne s'agit plus de nous ? Nouvelle preuve que le mal est bien le mal, et qu'il faut, pour nous y tromper, que nous soyons sous le charme d'une satanique séduction.

Disons-nous-le donc aujourd'hui, pour nous le rappeler au jour du danger. Prions d'avance le Seigneur de nous préserver alors de la tentation et de nous faire sentir toujours davantage que la vraie liberté, c'est l'affranchissement du péché.

CCCXXXIX^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT PIERRE III.)

Parmi l'infinie variété d'êtres qui peuplent ce monde se trouve un insecte si petit qu'on ne peut le comparer qu'au grain de sable le plus fin ; sa vie commence au coucher du soleil pour finir à son lever. Ainsi, cette chétive créature est à peine perceptible à l'œil, elle vit quelques heures et ne voit jamais l'astre du jour.

Supposez qu'un de nous pût entrer en communication par la parole avec un de ces petits êtres, et lui déclarer qu'il est une saison de l'année où la chaleur qui l'a fait éclore s'alanguit et s'éteint, où des masses ténébreuses dérobent à la vue la voûte scintillante, où les ruisseaux cessent de couler, les plantes de fleurir, et où un froid piquant remplace la douce chaleur des nuits ; pensez-vous que cet éphémère se laissât facilement persuader de faits aussi étranges ? Et ne croyez-vous pas, au contraire, en le supposant capable de réflexions profondes, qu'il pourrait vous répondre : Mais il y a soixante générations (c'est-à-dire que pour vous, créature humaine, il y aurait deux mois) que ma race existe, et depuis ces soixante siècles d'éphémères, ni nous, ni nos ancêtres, n'avons rien vu de semblable ; le ciel a toujours été pur, l'onde a toujours coulé, la prairie a toujours été fraîche, et l'atmosphère toujours tiède : « depuis que nos pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été depuis le commencement de la création. »

Que répondriez-vous à de tels arguments ? Soixante générations d'insectes ont vu se renouveler exactement les mêmes phénomènes ! Comment persuader à la dernière qu'un jour ces phénomènes peuvent changer ? Vous savez bien que cela se peut, que cela est vrai ; mais vous sentez aussi qu'il vous est impossible d'en convaincre un être si petit, si passager, qui mesure tout à la longueur de sa propre vie, et vous avez compassion de l'éphémère incrédule.

Eh bien, portez plus haut vos pensées sur l'échelle des êtres : à la place de cette créature de quelques heures, mettez l'homme de quelques années, et à votre propre place de juge, mettez un ange créé avant ce monde et vivant encore paré de jeunesse. Que cet être qui a vu créer la terre, former le soleil, lancer les étoiles, dise à l'homme qu'un jour viendra où les cieux passeront avec un bruit de tempête ; où la terre sera dissoute par le feu, et où toute la création sera consumée ; je le demande : à cette révélation, que répondrait l'incrédule capable de réflexions profondes ? Il répondrait ce qu'a répondu l'éphémère : « Où est la promesse de son avènement ? car, depuis que nos pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été depuis le commencement de la création. »

Hélas ! à l'ouïe de cette réponse, l'ange aussi serait saisi de compassion, tout en éprouvant le regret de ne pouvoir se faire comprendre d'un être aussi faible et aussi passager qu'une créature humaine !

Et cependant, cet argument commun à l'éphémère et à l'homme, cet argument qui tire toute sa force de la faiblesse de notre être et qui n'a de poids qu'à la balance de l'imagination, cet argument est mis chaque jour en avant par l'incrédulité. On croit avoir tout dit quand on a répondu : « Le monde a toujours marché comme il marche ; depuis soixante siècles, les générations s'élèvent, croissent et tombent pour faire place à d'autres ; ce monde ne prendra donc jamais fin. Ce Jésus, dont on nous annonce depuis si longtemps l'avènement, pourquoi tarde-t-il tant à venir ? Pourquoi toujours des menaces ou des promesses, et jamais des effets ? — Pourquoi, dites-vous ? Ah ! c'est que vous n'êtes devant Dieu que des insectes éphémères ; c'est que, pour l'Être éternel, mille ans sont comme un jour, un jour comme mille ans ; pourquoi ? parce que ce Dieu est patient envers vous ; s'il vous supporte, c'est qu'il espère encore votre conversion, et non qu'il oublie votre faute. Mais enfin ce jour inattendu viendra ; et pour vous, qui n'y comptez pas, il viendra comme un larron, au milieu de la nuit, terrible et soudain. Ne pourriez-vous pas nier la création de notre race aussi bien

que sa destruction? Et cependant la science elle-même n'a-t-elle pas confirmé les assertions de Moïse, en découvrant dans les entrailles de notre globe des preuves qu'il n'y a pas plus de six mille ans qu'il est habité? Ne pourriez-vous pas nier le déluge tout aussi bien que le jugement dernier? Et cependant la même science n'a-t-elle pas encore reconnu l'exactitude de la Bible, en retrouvant sur nos continents les vestiges du passage des eaux qui ont bouleversé la terre? Si la première moitié de la révélation de l'Apôtre est vraie, et que le monde ait commencé, ne peut-il pas finir? Si la première partie de la révélation de l'Apôtre est vraie, et que la terre ait été submergée sous les eaux, la seconde n'est-elle pas également certaine quand il affirme que ce monde périra dans les flammes, et le méchant devant la colère de Dieu?

Ah! laissons le mondain (incrédule parce qu'il est pécheur), laissons le mondain disputer avec Dieu. Pour nous, chrétiens, soyons plutôt touchés de sa longanimité. Veillons comme si demain était le dernier jour de notre globe. Apprenons à mépriser des biens que nous devons quitter dans quelques heures; élevons nos désirs vers les nouveaux cieux et la nouvelle terre où habite la justice, et où nous allons bientôt entrer. En les attendant, comme nous le dit l'Apôtre, efforçons-nous de vivre sans tache et sans reproche dans la paix, comme l'invité d'un festin orne sa tête de fleurs brillantes, couvre son corps de vêtements splendides pour se mettre en harmonie avec le lieu, les convives et le seigneur qui l'attendent. La salle de festin qui va s'ouvrir pour nous, c'est le ciel; nos convives, les anges; notre hôte, Dieu! Ornonnons-nous donc d'avance de pureté, de sainteté, d'amour. La porte va s'ouvrir; soyons prêts: il ne s'agit de rien moins que de vivre et de jouir pendant une éternité!

CCCXL^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT JEAN I.)

« Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous sé-

duisons nous-mêmes. » Si l'Apôtre adressait ces paroles à des gens inconvertis, nous n'en serions pas étonnés; car nous savons que c'est le propre de l'homme naturel de se vanter. Mais non; Jean parle à des chrétiens qui, pour accepter un Sauveur, ont dû commencer par avouer leur état de corruption. Comment donc maintenant des hommes, qui se sont reconnus coupables afin d'être pardonnés, peuvent-ils parler de leur innocence? Sans doute, c'est une inconséquence, mais cette inconséquence n'est pas plus rare de nos jours qu'aux jours de l'Apôtre; il suffira, pour nous en convaincre, de jeter un regard autour de nous et en nous-mêmes.

Oui, les chrétiens de nos jours sont assez disposés à se dire et à se croire sans péché, ou du moins à excuser ceux qui sont trop évidents pour être niés. Il est vrai qu'ils confessent de bouche leur misère spirituelle; mais étudiez-les de près, et vous verrez que cet aveu ne tire pas à conséquence. Quand ils parlent de leur état de péché, c'est comme d'une condition commune à tout le genre humain; cet aveu ne leur coûte guère parce que la honte, tombant sur toute la race, ne pèse plus sur eux en particulier. Ils croient à la corruption humaine comme d'autres croient à la dégénération de tous les êtres, à la malédiction de la nature; ce n'est pas pour eux un acte d'humilité, c'est un article de foi, rien de plus. Mais qu'il s'agisse de se comparer personnellement à d'autres, ils s'estiment intérieurement meilleurs qu'eux, se disent tout aussi moraux, et ils se fâcheraient sérieusement si l'on osait les placer au-dessous même des plus saints. Non pas devant Dieu et d'une manière absolue; mais devant les hommes et relativement, ces chrétiens ne sont pas loin de se croire sans péché.

Il y a plus. Si l'on voulait creuser un peu plus profond dans le cœur de ces hommes, peut-être y découvrirait-on encore plus d'un secret. Ils ont admis la doctrine chrétienne de la corruption humaine, c'est vrai; mais ne serait-ce pas parce qu'à côté de cette doctrine se trouvait celle de la régénération par le Saint-Esprit, et qu'en se disant chrétiens ils se disaient par cela même régénérés? N'ont-ils pas accepté l'héritage de l'Évangile

sous bénéfique d'inventaire, et consenti à payer, avec tous les hommes, leur dette d'humiliation en s'avouant pécheurs, parce qu'ils prenaient en même temps le titre de chrétien converti, qui acquittait cette dette et relevait leur dignité aux yeux du monde ? Je ne sais si je me trompe dans cette supposition ; mais je sais bien que j'ai rarement vu un chrétien confesser son état de chute sans parler de son relèvement, et ainsi descendre une marche pour en remonter deux dans l'estime de celui dont il faisait son confesseur. Lui aussi, comparativement incrédule, se croyait donc sans péché.

Mais si vous désirez vous convaincre que la prétention dont nous parle saint Jean n'est pas si rare que vous le pensez peut-être encore, demandez à ces chrétiens qui déplorent leur misère dans des termes généraux de descendre dans quelques particularités, de nommer leurs vices par leurs noms, de désigner les jours de leurs fautes, et soyez sûrs qu'ils n'y consentiront pas. Faites un pas de plus et posez-leur cette question : Êtes-vous injustes, impurs, médisants, et à chacune de vos interrogations vous les entendrez répondre : Non ; jusqu'à ce que vous ayez épuisé la liste de toutes les faiblesses humaines, si bien qu'à la fin vous serez obligé de conclure que ces hommes se croient sans péché.

Voulez-vous encore une preuve plus forte, une lumière plus éclatante ? Pénétrez dans la vie domestique de ce chrétien et vous le verrez, comme les gens du monde, se disculper de toutes les accusations, se vanter de mille manières et de mille niaiseries ; étaler ses bonnes œuvres, répéter ses belles paroles ; rejeter sur les autres le mal fait par lui-même ; s'excuser de celui qu'il ne peut nier ; s'irriter à l'ouïe d'un reproche ; enfin secouer tout tort, toute faute, comme on secoue la poussière d'un vêtement, et arriver à dire par insinuation ce qu'il rougirait d'affirmer directement : Je suis sans péché.

Ah ! dites donc que vous êtes sans humilité, sans christianisme, sans régénération ! que vos aveux sont l'expression d'une théorie restée sans efficacité sur votre vie ! Eh ! qu'importent vos accusations contre le genre humain ! Ce sont celles contre

vous, vous-même, vous en particulier, vous seul, qu'il faudrait faire entendre pour que votre repentir fût sincère, votre foi réelle et votre salut assuré. Dieu ne se paie pas de mots comme les hommes ; il voit qu'au fond de votre cœur l'orgueil lève encore la tête, bien que caché dans des plis d'humilité. Repentez-vous donc tout de nouveau ; sentez profondément votre misère personnelle, et alors vous pourrez vous appliquer ces paroles de l'Apôtre : Je confesse mes péchés ; il est fidèle et juste pour me les pardonner.

CCCXLI^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT JEAN II.)

« Vous avez reçu l'onction de la part du Saint, » dit l'Apôtre s'adressant aux jeunes gens et aux vieillards, aux enfants et aux pères, c'est-à-dire à tous les chrétiens. Cette affirmation que les chrétiens obtiennent dès ici-bas l'onction du Saint-Esprit se retrouve dans les Évangiles et dans les autres Épîtres ; Jésus, Paul, Pierre, Jacques en parlent aussi bien que Jean ; et si, sortant des temps apostoliques, nous parcourons l'histoire de l'Église, nous retrouvons toujours des hommes qui nous affirment la réalité de cette onction de l'Esprit sur eux et sur tous les vrais disciples de Jésus-Christ.

Mais cette onction est-elle bien une réalité ? Est-il bien vrai, bien certain que tout chrétien reçoive dès ici-bas le Saint-Esprit ? A ceux qui l'ont reçu, il serait superflu de le prouver ; adressons-nous donc à ceux qui n'en ont pas encore fait l'expérience.

Je remarque d'abord que ce don du Saint-Esprit est affirmé par les uns et nié par les autres. Cela doit être, puisque ceux-ci ne l'ont pas reçu. S'il s'agissait de tel phénomène pris dans la nature, je comprendrais que l'homme qui n'en a jamais été témoin ne songeât cependant pas à le nier ; car il en retrouve d'analogues dans son expérience. Mais non ; il s'agit d'un phé-

nomène extra-naturel, d'une action divine ; dès lors, je comprends très-bien aussi que ceux qui n'en ont pas ressenti les effets ne veulent pas y croire. En sorte que l'incrédulité profonde du monde à son égard, loin d'infirmier, confirme l'existence de cette onction.

Ce qui me frappe ensuite, c'est que les hommes qui affirment avoir reçu cette onction déclarent en même temps, non pas qu'ils espèrent être dans la vérité religieuse, mais positivement qu'ils y sont, et qu'ils ont la profonde conviction qu'ils ne changeront jamais de croyance. Maintenant, interrogez ceux qui nient cette onction, et quelle que soit d'ailleurs leur foi, ils vous avoueront, sans trop de peine, qu'ils n'oseraient se déclarer inébranlables. Ce sont eux qui espèrent être dans la vérité, mais qui n'en jureraient pas. Ils avouent que leur opinion peut se modifier par l'étude, et se modifier jusqu'à un point qu'ils ne sauraient déterminer. Il doit en être ainsi ; car si cette onction est vraie, sa présence doit communiquer aux chrétiens une assurance inébranlable, comme son absence laisser les inconvertis dans une défiance constante de l'erreur qui, pour le moment, leur tient lieu de vérité.

Mais il y a chez le chrétien mieux que cette prétention à ne plus changer de croyance : c'est le fait lui-même qu'il n'en change pas. Il sent qu'il repose sur un rocher ; tous les flots des opinions nouvelles viennent se briser en impuissante écume à ses pieds. Quelque brillante que soit une théorie, il en reconnaît tout de suite la fausseté : la pierre de touche est en lui et l'avertit aussitôt que c'est du cuivre et non pas de l'or. Il avance ainsi dans la vie, se sachant en possession de la vérité, et il meurt assuré de l'emporter dans son cœur. Le fait est qu'on ne peut pas citer d'exemple d'hommes évangéliques qui soient retournés dans le camp de l'incrédulité ; ou, si l'on en cite avec grand bruit quelques rares exemples, cet étonnement même prouve qu'ils font exception, et que la persévérance dans la foi est la règle. Mais aux yeux des chrétiens, ces exceptions n'en sont pas, car ils répètent ce que dit l'Apôtre précisément dans ce même chapitre au sujet de cette même onction : « Ils sont sortis

d'entre nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent restés avec nous. » Ainsi jamais un homme amené par cette onction à l'Évangile n'est véritablement rentré dans le monde, tandis que tous les jours les gens du monde entrent dans l'Évangile ; nouvelle preuve de cette onction divine qui éclaire et retient les esprits.

Mais voilà la plus belle démonstration de son existence : « L'onction que vous avez reçue, dit l'Apôtre, demeure en vous, « et vous n'avez pas besoin que personne vous instruisse ; mais « comme cette même onction vous enseigne toutes choses, et « qu'elle est véritable et exempte de mensonge, vous demeurez « en lui (en Jésus), selon qu'elle vous a enseigné. » Jean fait ici remarquer deux choses : la première, que le chrétien qui a reçu l'onction de l'Esprit n'a plus besoin qu'aucun homme l'enseigne. Or cette remarque a sans doute été faite par chacun de nous. Le chrétien vraiment converti peut être laissé à lui-même ; il ne risque plus de s'égarer, ou du moins il est assuré de retrouver bientôt son chemin. Son meilleur conseiller, son prédicateur le plus persuasif, c'est lui-même ; ou plutôt c'est le Saint-Esprit qui habite en lui. Sans doute il ne négligera pas pour cela l'exhortation d'un frère ; mais c'est encore la voix du Saint-Esprit qu'il écoute en celui-ci. Aussi vous avez pu remarquer que dans une assemblée de vrais chrétiens, les longs développements d'une vérité sont supprimés comme superflus. Un mot du texte est cité, et l'on y passe à d'autres enseignements comme s'il suffisait d'avoir réveillé l'Esprit dans le cœur des auditeurs pour le laisser ensuite continuer lui-même l'exhortation. Ainsi vous voyez encore les efforts de l'éloquence méprisés par ces mêmes chrétiens. Une parole de Dieu les fait avancer ; mais tous les discours des sages de ce monde les laissent impassibles.

Enfin les derniers mots de l'Apôtre complètent la preuve de la réalité de l'onction : « Par elle, dit-il, les chrétiens demeurent en Jésus ; » en d'autres termes, vivent saintement. Voilà le vrai fruit de l'onction. Tout le reste était tronc, branches, feuilles, fleurs produits par la sève de l'onction ; mais la sainteté de vie, voilà son fruit. Oui, l'onction doit produire les bon-

nes œuvres, et si vous les avez vues abondantes dans la vie de quelques hommes, fût-ce dans la vie d'un petit nombre, dites-vous : Par cela même que de tels hommes sont si rares, je dois penser que, pour les rendre tels, il n'a fallu rien moins que l'onction du Saint-Esprit.

CCCXLII. MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPITRE DE SAINT JEAN III.)

La grandeur de l'amour de Dieu pour nous n'est égalée que par celle de notre indifférence pour lui. Quand, par un effort d'imagination, on se représente le Dominateur de l'univers affectionnant l'être imperceptible jeté dans la poussière d'un de ses mondes, jusqu'à donner pour lui son propre Fils; et qu'en même temps on porte un regard sur ce petit être savourant les dons de son bienfaiteur dans le silence de l'ingratitude, on se demande combien une telle apathie est possible de notre part? Serait-ce que nous ne soyons pas assez convaincus de la réalité de cet amour, pour n'avoir jamais ni vu ni touché Jésus, ses miracles, son ciel, son pardon? Non, car il existe d'autres témoignages de l'amour de Dieu, que nous avons vus et touchés, et qui cependant nous laissent froids. Ainsi nous ne doutons pas que cette terre qui nous nourrit, ce soleil qui nous éclaire, ces animaux qui nous servent, n'aient été créés pour nous. Toutefois ces témoignages palpables et visibles de l'amour de Dieu ne nous touchent pas plus que le don de son Fils et le pardon de nos péchés. Non certes, ce n'est pas le manque de preuves de l'amour divin qui nous empêche de mieux répondre à cet amour.

Qu'est-ce donc? Serait-ce que, de propos délibéré, nous voulussions être ingrats envers Dieu? Non, car nous-mêmes déclarons croire à l'immensité de son amour et confessons notre tort de n'y pas mieux répondre. Et cependant, après tout cela, nous restons les mêmes, déplorant notre froideur, et restant

froids ; semblables à ces glaçons du pôle qui s'agitent dans l'Océan, sans changer de température, et se briseront plutôt que de se réchauffer. Pour tout dire, nous voudrions aimer Dieu, mais nous n'y réussissons pas.

Que faire donc ? Continuerons-nous à nous meurtrir la poitrine de désespoir ? à nous jeter dans l'oreille de belles paroles, de longs discours sur l'amour de Dieu, paroles et discours qui nous fatigueront bientôt, et qui certes n'auront pas plus d'efficacité que la contemplation d'un ciel scintillant d'étoiles ou d'une terre épanouie en moissons ? Non, non ; tout cela est vain, superflu ; nous ne pouvons pas plus nous donner l'amour, que nous n'avons pu nous donner la vie ; Dieu est venu une première fois pour nous aimer, il faut qu'il revienne pour nous rendre aimants. Jésus en croix fait appel à notre cœur, et il faut que le Saint-Esprit dans ce cœur vienne lui répondre ; après avoir agi pour nous, Dieu doit agir encore en nous, en sorte que l'œuvre par lui commencée, par lui soit achevée.

Si quelque chose peut nous convaincre de la nécessité de cette intervention divine pour nous rendre capables d'amour, c'est la profonde différence qu'il y a entre nous et nous, de la veille au lendemain ; ces changements subits de température dans notre cœur que nous ne pouvons ni prévoir ni empêcher ; hier de feu, aujourd'hui de glace ; hier pleins d'amour, aujourd'hui vides d'émotions malgré nous ; pâte molle où s'impriment tour à tour le doigt de Dieu et la serre de Satan, nous restons passifs et pétris sous la forme du dernier qui nous a touchés.

Oh ! quelle misère, quelle misère ! Sommes-nous donc les vains jouets de forces qui nous poussent à droite ou à gauche, sans que nous puissions résister aux unes ni seconder les autres ? Oui, si Dieu n'avait pas mis en nos mains le levier qui soulève le ciel et la terre, l'arme qui chasse Satan et attire l'Esprit ; oui, si nous n'avions pas la prière ! Voilà notre force à nous impuissants, voilà notre ancre de salut à nous ballottés sur les flots de la tentation ! Quelque froids que nous soyons

de notre nature, si nous prions véritablement, nous serons réchauffés. Sans doute la prière n'est pas toujours facile, mille distractions l'étouffent; mais il dépend du moins de nous d'y persévérer et de battre Satan avec ses propres armes. Si je suis tiède, si la prière m'est pénible, c'est précisément pour cette tiédeur que je prierai. Satan peut bien troubler ma prière, mais moi du moins je puis la continuer jusqu'à ce que, revenue sereine et forte, elle me rende vainqueur. Ma prière sera faible; mais je resterai à genoux; ma prière sera distraite, mais je ne me relèverai pas; ma prière me deviendra fatigante, mais je prierai encore! Je lutterai, je prierai, je vaincrai! ou plutôt Dieu vaincra pour moi, si seulement je veux prier!

CCCXLIII^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT JEAN IV.)

« Il n'y a point de crainte dans la charité; mais la parfaite charité bannit la crainte; car la crainte est accompagnée de peine, et celui qui craint n'est pas parfait dans la charité. »

Cette pensée de l'Apôtre revient à ceci : Celui qui craint ne saurait aimer, et celui qui aime bien ne saurait craindre. En moins de mots encore on pourrait dire : L'amour et la crainte sont incompatibles. S'il arrive à quelqu'un d'éprouver à la fois ces deux sentiments pour Dieu, c'est que chez cet homme l'amour n'est pas parfait : la crainte en marque la limite.

Toutefois ce n'est pas à dire que la crainte soit inutile; seulement elle doit être mise à sa place, sans usurper celle de l'amour. Pour avoir méconnu cette vérité, on est souvent tombé dans les erreurs les plus graves. Nous allons nous faire mieux comprendre.

Dieu est juste et saint; l'homme naturellement pécheur ne peut que redouter un tel juge, et tout en s'efforçant de lui obéir, il le craint. Que l'homme reste dans cette disposition d'esprit, il accomplira des œuvres, bonnes dans leurs résultats,

mais mauvaises par leur principe, la crainte. Son obéissance, sous l'impulsion de ce mobile, lui sera pénible, car, dit l'Apôtre, « la crainte est accompagnée de peine; » et plus il obéira, plus il souffrira; plus il accomplira de sacrifices, plus il sera malheureux. Telle est la fausse voie où marche quiconque prétend faire son salut soit par ses vertus, soit par ses macérations. Aussi la tristesse est-elle la compagne inséparable d'une telle sanctification. C'est là ce qu'on pourrait nommer le mauvais emploi de la crainte.

Mais que cet homme qui craint parce qu'il se sait pécheur, et tient Dieu pour juste, après avoir inutilement essayé d'accomplir la loi, finisse par désespérer de ses forces, lève un regard suppliant sur son juge, et voyant un sourire sur ses lèvres, se jette dans ses bras, le nomme son père, fasse appel à son cœur et se confie en sa clémence; cet homme aura passé de la crainte à l'amour; plus il aimera son père, moins il craindra son juge, et son amour sera parfait quand il n'aura plus de crainte. Voilà le véritable rôle de la crainte, c'est de pousser l'homme à désespérer de lui-même pour se jeter avec confiance dans les bras de son Dieu; quand elle a rempli ce rôle, elle doit se retirer; elle expire où l'amour commence, et celui-ci le charge d'accomplir la sanctification que la peur avait vainement entreprise; l'homme, conduit par l'amour, soutenu par l'amour, porté par l'amour, trouve tout facile et doux, et court dans les commandements du Seigneur où jadis il se traînait avec peine.

Oh! si nous pouvions aimer seulement un peu ce Dieu qui nous a tant aimés! Mais il faut le dire: nous-mêmes chrétiens, qui faisons profession de comprendre et de sentir ces vérités, nous qui prétendons n'agir que sous l'impulsion de la reconnaissance, hélas! quand nous en venons à nous mettre à l'œuvre, ce n'est guère que sous l'aiguillon de la conscience que nous faisons quelques pas; c'est l'idée du devoir qui nous pousse. A la vérité, nous ne disons plus: « Marchons pour gagner le ciel, » mais du moins: « Marchons puisque le ciel nous est donné. » Il faut encore nous raisonner, nous exciter, nous

pousser avec effort. C'est la tête, ce n'est pas le cœur qui nous conduit.

Cependant nous serions si heureux dans cette atmosphère d'amour où Dieu veut nous transporter ! dans cette nouvelle terre où tout est fait nouveau, où la souffrance même se transforme en joie. Hélas ! nous en sommes bien persuadés ; nous en avons même fait l'épreuve, mais encore après cette expérience, nous retombons sous le poids de notre corps de péché. Oh ! qui nous délivrera de cet esprit de servitude, de ce fond d'égoïsme pour nous donner enfin ce cœur tout nouveau et tout amour ! C'est toi, mon Dieu, toi qui déjà nous as donné ton Fils et qui nous as promis toutes choses avec lui. Un peu d'amour, un peu d'amour, Seigneur, afin que nous ne soyons pas trop étrangers en arrivant au milieu de ce monde d'anges et de saints où toi, ton Fils et ton Esprit êtes un par l'amour, et nous appelez pour être un avec vous !

CCCXLIV^e MÉDITATION.

(LISEZ 1^{re} ÉPÎTRE DE SAINT JEAN V.)

L'histoire raconte que l'Apôtre saint Jean, l'auteur de cette épître si pleine d'amour, alors qu'il était depuis longues années pasteur d'Éphèse, et que, parvenu à la plus grande vieillesse, il n'avait plus ni la force de marcher pour se rendre à l'église, ni celle de parler pour prononcer un discours, se faisait transporter au milieu de son troupeau, et que là, tendant les bras vers ses frères, il leur répétait sans cesse ces douces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Ce trait, qui dépeint si bien le disciple que Jésus aimait, nous a toujours vivement touchés, et probablement il est allé à votre propre cœur. Quel ne devait pas être aussi l'attendrissement des chrétiens de la primitive église en voyant ce vénérable vieillard, qui avait usé sa longue vie au service de son Maître, lui consacrer encore son dernier souffle, pour leur répéter cette

unique parole : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Supposez qu'un pasteur âgé de notre époque voulût un jour renouveler cette scène, pensez-vous qu'il fût accueilli par la même émotion ou bien par un sourire ?

Oh ! que nos pasteurs sont loin de l'amour de saint Jean, et que nos troupeaux sont loin de la simplicité de ses auditeurs ! Nous ne consentons à parler et à entendre parler des meilleures choses qu'en termes choisis, comme s'il s'agissait de gagner notre oreille et non pas notre cœur ! Tout, même le sentiment, doit traverser l'esprit pour nous paraître acceptable ; l'amour en haillons nous fait pitié, le dévouement exprimé en mauvais langage nous paraît ridicule, et il n'est pas bien sûr que ce qui nous plaît dans l'amour chrétien dépeint avec art ne soit pas l'art lui-même.

On reproche au monde son goût pour des livres qui l'attendrissent sur des malheurs imaginaires, toujours héroïques, et qui le rendent ensuite insensible devant des infortunes réelles, mais vulgaires. Eh bien, on peut faire un reproche semblable aux chrétiens, pour leur amour démesuré de belles paroles dans l'exposition des vérités chrétiennes. Eux aussi veulent qu'on leur chatouille les oreilles. Il faut qu'un livre soit écrit avec art, qu'un discours soit savamment ordonné ; qu'un prédicateur ait une voix harmonieuse, des mouvements oratoires, sous peine de donner tort à Jésus-Christ. Certes, si ce prédicateur venait dire uniquement : « Aimez-vous les uns les autres, » on ne lui donnerait pas longtemps pour le répéter.

Mais supposez mieux : supposez qu'un pasteur monte en chaire et se borne à la simple lecture de l'Épître que nous venons de parcourir, répondez avec sincérité, ne trouveriez-vous pas sa prédication fort peu intéressante ? Est-ce à dire donc que le discours que cet homme mettra à la place de l'épître vaudra mieux que les paroles de saint Jean ? Non, mais c'est que nous avons un goût dépravé. Le simple nous ennuie ; le vrai, s'il n'est orné de faux, nous fatigue ; fût-il corrosif, il nous faut du sel dans notre pain.

Quelles sont les conséquences de ce goût blasé ? L'orateur et l'écrivain se donnent mille peines pour disposer leurs paroles. S'ils n'allaient pas plus loin, le mal ne serait pas grand ; mais, comme ils savent qu'on veut surtout des formes originales et des idées neuves, pour y atteindre ils tombent dans le faux et y entraînent avec eux auditeurs et lecteurs qu'ils voulaient gagner à la vérité. Ainsi l'on en vient à s'extasier devant la forme, à oublier le fond, et les âmes se perdent pour n'avoir pas voulu s'instruire avec simplicité.

Que les troupeaux le sachent donc : si les pasteurs les ont entraînés dans cette chute, c'est que les troupeaux ont conduit les pasteurs sur ce chemin. Que les uns soient moins exigeants, les autres seront plus simples ; alors on pourra dire sans étonnement et écouter sans étonnement ces seules paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

CCCXLV^e MÉDITATION.

(LISEZ 2^e ÉPÎTRE DE SAINT JEAN.)

« Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez point. »

Quelques-uns se sont peut-être étonnés d'entendre l'Apôtre conseiller de refuser sa porte et son simple salut à un homme, tandis que tout l'Évangile nous recommande de bien accueillir même nos ennemis ; mais cet étonnement vient de ce qu'on a mal compris les paroles de saint Jean.

Celui que l'Apôtre nous engage à repousser de notre maison, c'est l'homme qui viendrait y enseigner l'erreur ; jusque-là, saint Jean n'ordonne rien qui soit opposé à la charité ; c'est, au contraire, par charité qu'il ne veut pas qu'on s'expose soi, sa famille et son église, à tomber dans de fausses doctrines. Or, recevoir chez soi, le sachant, un homme qui vient y proclamer le mensonge, c'est participer à son péché, c'est même être plus

coupable que lui, puisqu'on fait sciemment ce qu'il ne fait peut-être, lui, que par ignorance.

Toutefois, saint Jean va plus loin : il ne veut pas même qu'on salue un tel homme ; il ajoute : « Car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres. » Ces derniers mots indiquent le sens restreint des premiers. Saluer un homme, c'est avouer des rapports avec lui ; ici, cet homme est un docteur du mensonge ; il est donc à craindre que notre salutation ne soit prise pour une approbation de ses doctrines, comme il est certain que notre refus de l'accorder manifesterait une désapprobation. C'est dans ce sens que saint Jean nous défend de saluer, ce qui revient à dire que nous devons nous abstenir de toute participation à l'œuvre des artisans de l'erreur et du péché ; or, c'est ce que nous sommes bien loin de faire.

Un homme prononce en notre présence des jurements, des blasphèmes ; les mondains qui l'entendent le remarquent eux-mêmes ; ils jettent un regard sur nous et semblent en attendre un mot de censure. Mais non, nous gardons le silence, et laissons croire que jurer et blasphémer n'est pas, à nos yeux, un si grand mal.

Une autre fois, c'est un incrédule qui tourne la religion en ridicule, ou un mondain qui fait entendre une anecdote licencieuse. Tout le monde, autour de nous, encourage le narrateur : l'un raconte une histoire analogue, l'autre applaudit ; tandis que nous, qu'on interroge des yeux, nous n'osons pas refuser un sourire d'approbation.

Ici, c'est un homme sérieux qui nous expose avec force une opinion religieuse que nous croyons fautive ; là, c'est un membre d'une autre communion qui nous demande un secours d'argent ou une démarche, pour faire réussir ce qu'intérieurement nous regardons comme une superstition. Mais ces personnes nous paraissent de si bonne foi, elles sont si heureuses de leur erreur, que nous gardons le silence devant leur affirmation ; nous cédon's à leur importunité, et nous participons ainsi à leurs œuvres, mauvaises pour eux, et bien pires pour nous, car nous y prenons part contre notre conviction. Nous appelons cela de

la largeur d'esprit, de la tolérance : nous le nommerions mieux en l'appelant de l'infidélité.

Que ceux qui croiraient ces jugements trop sévères répondent à cette question : S'il n'était pas plus pénible de parler que de se taire, de refuser que d'accorder, de contredire que de sourire, ne ferait-on pas précisément le contraire de ce qu'on fait? Certainement! C'est donc pour soi, et non pour les autres, qu'on agit ainsi; c'est donc égoïsme, et non charité; faiblesse de caractère, et non largeur d'esprit.

Toutefois, qu'on ne pousse pas notre parole plus loin que ne va notre pensée. Nous ne croyons pas qu'un chrétien soit obligé de lutter avec tous les adversaires qu'il rencontre sur son chemin, et qu'il doive jeter à tort ou à travers le blâme à quiconque pense autrement que lui. Non, ce serait tomber dans un autre extrême non moins condamnable. Mais il nous semble que dans tous ces cas on pourrait trouver des paroles qui, sans blesser personne, éclaireraient quelqu'un. L'importance est que nous soyons inspirés par de bons motifs, et alors nous saurons bien oindre du miel de la charité le glaive de la Parole; couper dans le vif et bander la plaie. En tous cas, il nous sera toujours facile de nous maintenir dans la limite que trace l'Apôtre, de ne pas participer à l'œuvre mauvaise, de ne pas même saluer son artisan.

CCCXLVI^e MÉDITATION.

(LISEZ 3^e ÉPÎTRE DE SAINT JEAN.)

Il n'est peut-être pas un disciple de Jésus qui ne se soit dit une fois : Que pourrais-je faire pour avancer le règne de mon Maître? La meilleure réponse à cette question est celle-ci : Pour avancer le règne de Christ, vivez en chrétien. Cette règle est bien connue, mais peut-être n'est-elle pas assez appréciée. L'exemple de Gaïus nous en fera mieux sentir l'excellence.

La vertu qui distinguait ce chrétien, celle du moins que nous

lui connaissons, était l'exercice de l'hospitalité. Il facilitait le voyage des évangélistes en les recevant à leur passage dans sa maison, en les faisant ensuite accompagner dans leur route, et même en leur accordant assistance pour plus tard. On le voit, c'est la conduite du bon Samaritain qui bande la plaie du blessé, le place lui-même sur sa monture, le conduit à l'hôtellerie, et lui laisse encore de l'argent pour ses futurs besoins.

Maintenant, comptez les résultats de cette conduite chrétienne. D'abord les Évangélistes, aidés dans leur course, peuvent annoncer la vérité qui sauve les âmes, et s'ils sèment eux-mêmes, du moins c'est Gaïus qui les a transportés dans le champ; on ne peut pas dire que sa participation à l'œuvre définitive soit moins importante que la leur. Le premier résultat de son hospitalité fut donc l'évangélisation directe du monde païen.

En second lieu, Jean reçoit la nouvelle de ce qu'a fait Gaïus pour ses frères; le cœur de l'Apôtre en est réjoui, et, comme il le dit lui-même, il n'y a pas de plus grande joie que d'apprendre que nos enfants en la foi marchent fidèlement dans la vérité. Une telle nouvelle est, pour un père spirituel, la preuve que Dieu accepte son ministère, puisqu'il le bénit; c'est une confirmation de plus de la divinité de l'Évangile, puisque la régénération de nos fils en la foi met sous nos yeux l'efficacité du Saint-Esprit? Ainsi, joie portée dans l'âme de l'Apôtre, son père spirituel, et confirmation de la divinité de l'Évangile, tel est le second résultat de l'hospitalité du fidèle Gaïus.

Ce n'est pas tout : les Évangélistes, bien traités, expriment leur gratitude à la face de l'Église; la joie et la foi produites chez l'Apôtre se répandent, et l'assemblée entière recueille encore des fruits de cette hospitalité chrétienne.

Enfin, cette hospitalité de Gaïus, depuis dix-huit siècles, est mise sous les yeux de millions de chrétiens qui en sont édifiés; et nous-mêmes, à cette heure, en profitons en la prenant pour modèle. Ainsi, l'hospitalité de ce simple chrétien a contribué à l'avancement du règne de Dieu chez les païens, dans le cœur de l'Apôtre, au sein de la primitive Église, durant dix-huit siècles de christianisme, et jusqu'au milieu de nous.

Sans doute, aucun de nous ne peut compter sur un tel résultat de ses exemples ; mais personne non plus ne peut limiter le bien qu'il lui sera donné de produire. Gaïus non plus ne pensait pas, lorsque, il y a deux mille ans, il ouvrait sa porte à un simple Evangéliste, et qu'il lui donnait un de ses esclaves pour guide, à travers le désert, que cette action si humble dût un jour faire tressaillir le cœur de l'Apôtre, édifier l'Eglise et nous être racontée ; et c'est précisément parce que le chrétien ne peut pas prévoir les résultats de ses bons exemples que ces résultats sont assurés. Plus il oublie qu'on le regarde, plus sa conduite édifie. C'est quand il songe à se montrer que chacun détourne les yeux. Mais sa vie constamment sainte et humble prêche aussi constamment avec succès et sans blesser personne ; elle ne permet pas de réplique ; elle ne soulève pas d'objection ; elle parle sans qu'on puisse refuser de l'entendre ; la foule, sans le savoir, en reçoit l'impression ; l'incrédule, malgré lui, en pèse l'argument, et quand son heure de juger l'Evangile viendra, le poids de cette vie chrétienne, jeté dans la balance, entraînera la conviction.

On peut se convaincre de la puissance d'une conduite chrétienne pour attirer le monde à l'Evangile, par la répulsion qu'imprime au contraire, à ce même monde, la vie du chrétien inconséquent. Quand vous avez voulu exposer votre foi et son heureuse influence sur les cœurs, ne vous êtes-vous pas cent fois entendu répondre : Cependant je connais des gens de votre opinion dont la conduite est loin d'être irréprochable ; ils sont colères, avares, vaniteux ; ils ont presque tous les défauts contre lesquels ils prêchent. A quoi donc leur a servi d'être régénérés par la foi, s'ils sont restés pécheurs comme nous incroyables ?

Nous avons vingt fois entendu cette objection, et vingt fois nous en avons été confus. Aucun raisonnement n'y répond d'une manière satisfaisante. C'est à nos œuvres à la réfuter. Que notre vie brille comme un phare sur une haute montagne, et à coup sûr les hommes de la vallée la plus profonde en seront éclairés. La voix du guide qui crie dans les ténèbres : « Venez

ici, passez là, » ne vaut pas son bras portant un flambeau devant les voyageurs. Elevez donc, haut et brillant, le flambeau de votre vie; taisez-vous si bon vous semble, mais ravivez votre flamme, et le cortège du monde vous suivra.

CCCXLVII^e MÉDITATION.

(LISEZ ÉPÎTRE DE SAINT JUDE.)

Un archange n'osa pas, nous dit saint Jude, prononcer une malédiction contre Satan, tandis que de simples hommes médissent de tout ce qu'ils n'entendent point. Le contraste entre ces deux manières d'agir est frappant : un ange s'abstient de censurer le démon, et un homme condamne son semblable; la céleste créature est encore réservée envers un être qu'elle sait être méchant, et la créature humaine ne craint pas de juger même ceux qu'elle ne connaît pas.

Ce fait nous présente un double enseignement : d'abord, que nous devons être avarés de nos censures, même envers ceux qui les méritent le plus. Qui mieux que Satan pouvait être maudit? et quelle créature pouvait mieux se le permettre qu'un archange? Pourrions-nous donc, après cet exemple, chercher notre justification dans l'énormité des fautes de nos frères? Non, quelle que soit cette énormité, elle peut encore disparaître devant le repentir; or, nos paroles de blâme prononcées contre le pécheur, au lieu du repentir, amèneront l'irritation; nous le sentons si bien, que nous ne voudrions pas aller leur dire à eux-mêmes ce que nous en disons dans le monde. Quelque mérite que soit notre blâme, nous sommes assez peu charitables, peut-être faudrait-il dire assez lâches, pour le jeter au coupable de loin et dans l'ombre. Laissons donc à Dieu le soin de prononcer même sur les plus méchants.

Le second enseignement qui ressort des paroles de l'Apôtre est peut-être encore plus important. — Le reproche que saint Jude adresse aux hommes de son temps s'applique également

bien à ceux du nôtre. Oui, nous parlons et parlons mal d'hommes que nous connaissons peu ou pas. Nous éprouvons un besoin immodéré de juger ; nous ne pouvons tenir notre esprit en suspens ; c'est une précipitation presque irrésistible. C'est peu pour nous de porter un jugement sur l'homme que nous n'avons entretenu que quelques instants, ou que nous avons vu sans lui parler : il faut encore que nous nous formions une opinion de lui sur le plus léger indice. D'après sa démarche, sa tournure, sa mise, nous tirons une conclusion ; et si même nous ne l'avons aperçu que de loin, vu que par derrière, n'importe, dans notre esprit il est déjà jugé. A plus forte raison, jugeons-nous d'après une conduite équivoque, une action isolée, un discours, une parole, un sourire, une physionomie, peut-être d'après un nom seul qui nous agréé ou nous déplait.

Il faut le reconnaître, cette tendance de notre esprit est tellement forte que nous la suivons sans nous en apercevoir, presque involontairement. Mais elle n'en est pas pour cela moins fâcheuse. C'est précisément parce que la pente est rapide, que nous devons prendre d'autant plus soin de n'en pas approcher, et, si nous y touchons déjà, nous retenir des pieds et des mains, pour ne pas y glisser.

Qu'on nous comprenne bien : nous ne parlons ici ni de calomnie, ni de médisance, ni de jugements téméraires, et toujours malveillants ; mais nous parlons de ces jugements précipités qui, fussent-ils justes, seraient encore coupables de cette hâte qui vient peut-être de la simple paresse à examiner. Cette précipitation est condamnable devant Dieu, parce qu'elle est presque toujours le fruit d'un manque de charité ; condamnable devant le prochain, parce qu'il est impossible que les jugements qu'on porte avec elle ne soient pas suivis de conséquences matérielles dans notre conduite ou dans celle des hommes qui nous entendent ; enfin dangereuse pour nous-mêmes, en ce qu'elle risque de fausser toute notre conduite à l'avenir envers celui que nous avons précipitamment jugé. On revient difficilement d'une première impression, à plus forte raison d'un premier jugement ; il laisse sur notre esprit des traces pro-

fondes que, plus tard, la meilleure volonté n'effacera pas toujours. Efforçons-nous donc de le porter juste et droit, et, pour cela, sachons le suspendre jusqu'à ce que nous ayons examiné.

CCCXLVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE I.)

L'Apocalypse, même après des centaines de volumes d'explications, reste encore en grande partie inexpliqué. Ceux qui le jugent si clair, sont probablement ceux qui le comprennent le moins, car ce sont les interprètes qui descendent le plus profond dans les détails, qui se contredisent le plus entre eux. Sachons donc le reconnaître : il reste encore sur la Révélation de saint Jean une grande obscurité, et, au lieu de la nier, cherchons-en les causes.

D'abord toute prophétie non encore accomplie (et l'on conviendra que celles de l'Apocalypse sont en partie dans ce cas, puisqu'elles touchent par un bout à la fin du monde et même aux cieux), toute prophétie non encore accomplie doit nécessairement renfermer des obscurités. En effet, comment serait-il possible de faire comprendre aux hommes d'une époque, avec une parfaite clarté, des événements qui se passeront dans un autre temps, au sein d'une autre contrée? Par exemple, comment aurait-on fait comprendre à Abraham, voyageant avec lenteur, suivi de ses troupeaux, à travers le désert, qu'un jour une population entière serait transportée à cent lieues de distance, en quelques heures, par un peu de vapeur? Alors même que le prophète se fût servi des termes que je viens d'employer, ne fût-il pas resté obscur pour le patriarche, bien qu'il fût devenu parfaitement clair pour nous qui vivons quatre mille ans plus tard?

Une autre raison qui justifie l'obscurité des prophéties, c'était la nécessité d'en mettre l'accomplissement à l'abri des influences humaines. Que, par exemple, Esaïe ait dit qu'en l'an-

née 1868, après la naissance de Jésus-Christ, une ascension serait faite au sommet du Mont-Blanc ; qui aurait empêché les chrétiens de nos jours de préparer les voies à l'accomplissement de cette parole, et qu'elle créance alors aurait mérité cet accomplissement ?

Enfin, un dernier motif de cette demi-obscurité était la nécessité de laisser à l'incrédule la possibilité de se défendre contre l'évidence, et au croyant la possibilité de céder sans y être matériellement contraint. La prophétie est la colonne de nuée des Israélites : vous la trouvez brillante ou obscure, selon le côté où vous vous placez ; cela devait être pour que Dieu, laissant à l'homme quelque liberté, n'en fit pas une pure machine contrainte de croire, par l'impossibilité de résister à l'évidence de la prophétie.

Ce n'est pas tout : quelques passages de l'Apocalypse, tels que celui-ci : « Que celui qui a de l'intelligence compte, » de tels passages prouvent que Dieu a voulu conduire l'homme à réfléchir ; et certes ce n'est pas à notre siècle, si fier de ses lumières, qu'il s'agirait de trouver mauvais qu'on provoque l'exercice de l'intelligence.

Enfin, Dieu a sans doute voulu exercer notre foi et notre humilité. Oui, même pour le plus intelligent, il restera dans l'Apocalypse des passages obscurs, et toutefois ces passages auront encore leur utilité ; il est bon que le chrétien sache courber la tête et dire : « Je ne comprends pas toute la Bible, et cependant « je crois qu'elle est la Parole de Dieu ; ce que j'y vois de « clair, de beau, de divin suffit pour me convaincre, et, s'il le « faut, je mourrai sans comprendre telles de ses lignes, mais « non sans adorer Celui qui les a dictées. »

Qu'un monde incrédule pense ce qu'il voudra, ce n'en est pas moins là un bon sentiment, une heureuse disposition chez un être naturellement orgueilleux et toujours prêt à s'élever.

Commençons donc cette lecture de l'Apocalypse, disposés à nous réjouir de ses clartés, prêts à nous résigner à ses ténèbres. Sondons les Écritures, et arrêtons-nous avec confiance au roc impénétrable qui lui sert de base. Ainsi tout contribuera à notre

bien, si véritablement nous sommes de ceux qui aiment le Seigneur.

CCCXLIX^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE II ET III.)

Le premier désir qui monte à l'esprit après avoir lu les menaces et les encouragements que l'Apôtre adresse aux sept églises d'Asie, c'est d'apprendre si leur état actuel répond à la prophétie. Or, pour le savoir nous-mêmes, voici ce que nous avons fait. Avant de consulter un voyageur moderne sur ce qu'étaient aujourd'hui ces églises, nous avons lu le sort futur que leur dénonçait saint Jean ; et, après avoir classé ces destinées selon leur degré de prospérité prédite, nous sommes arrivé à cet ordre décroissant : Smyrne, Philadelphie, Thyatire, Pergame, Éphèse, Sarde et Laodicée. Nous avons ensuite consulté un voyageur fait au commencement de notre siècle dans ces contrées, et nous avons encore classé ces mêmes églises selon leur importance actuelle. Enfin, rapprochant l'ordre déterminé par l'antique prophétie de l'ordre fourni par les faits récents, nous avons reconnu qu'il y avait identité. Admirable concordance qui fait toucher au doigt la divinité de la Bible ! Mais donnons quelques détails qui fassent mieux ressortir cet accord, en mentionnant l'une après l'autre ces églises dans l'ordre dont nous avons parlé.

A l'église de Smyrne, le Seigneur fait dire : Je connais tes œuvres, ton affliction, ta pauvreté, quoique tu sois riche. Ne crains rien des choses que tu as à souffrir. Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. Il y a là des éloges pour le passé, des exhortations pour l'avenir ; mais pas un reproche. — Aussi, de nos jours, Smyrne, belle ville de cent quarante mille âmes, compte-t-elle encore vingt-six mille chrétiens.

A Philadelphie le Seigneur avait fait dire : J'ai une porte

ouverte devant toi que personne ne peut fermer ; quoique tu n'aies qu'un peu de force, tu as gardé ma Parole et tu n'as point renoncé mon nom. Je te garderai aussi à l'heure de la tentation. Ainsi cette église est déclarée plus faible ; mais elle ne reçoit non plus que des éloges et des encouragements. — Aujourd'hui on y compte mille habitants portant le nom de chrétiens.

A Thyatire, le Seigneur donne des éloges en y mêlant le reproche de tolérer dans son sein une femme impudique fausse prophétesse, et il exhorte cette église à persévérer dans la foi. — Aujourd'hui sous un autre nom cette ville compte trois mille chrétiens.

A Pergame, mêmes éloges et un reproche analogue, celui d'avoir au milieu d'elle quelques personnes attachées aux doctrines de Balaam et des Nicolaïtes ; enfin des exhortations mêlées de menaces. — De nos jours, confondus avec vingt mille mahométants, s'y trouvent deux mille chrétiens.

Ephèse reçoit des éloges, mais pour son passé. Le Seigneur lui reproche d'être maintenant déchue, et ne trouve de bon en elle que sa haine pour les doctrines nicolaïtes. Aussi lui fait-il entendre ces menaces : Repends-toi, autrement j'ôterai ton chandelier de sa place. Ailleurs, il est dit que le chandelier c'est l'Eglise. L'Eglise devait donc s'éteindre à Ephèse. — En effet, de notre temps, un voyageur a trouvé à la place où fut jadis cette immense cité, quinze misérables huttes et trois chrétiens !

Pour l'ange de Sardes, les reproches ne sont pas moins vifs, bien qu'il s'y mêle des exhortations. Tu as la réputation d'être vivant, lui dit le Seigneur, mais tu es mort ! Si tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un larron et tu ne sauras à quelle heure. — Sardes n'a pas veillé ; elle a fini de mourir. Le Seigneur est venu, et dans cette magnifique résidence des rois lydiens, conservant encore une ombre de sa grandeur passée, on a compté, il y a trente ans, sept habitants se disant chrétiens.

Enfin, Laodicée seule avait entendu cette terrible déclaration : Parce que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche ! Tu ne connais pas que tu es malheureux, miséra-

ble, pauvre, aveugle et nu. — De nos jours, Laodicée n'existe que de nom; ses ruines sont habitées par des loups et des chacals, et c'est dans un pauvre village voisin composé de cinquante habitants, qu'il a fallu aller chercher deux êtres portant le nom de chrétien.

Quelle fidélité dans les promesses comme dans les menaces ! Et comme de tels exemples sont propres à nous faire rentrer en nous mêmes pour nous demander si nous sommes prêts et ce qui nous attends ! Sommes-nous froids ou bouillants ? ou bien ne sommes-nous ni l'un ni l'autre ? Avons-nous abandonné notre charité première, ou sommes-nous restés fidèles et veillants ? Ah ! disons-nous bien que si Dieu tient ce qu'il promet aux églises, il n'est pas moins inébranlable envers chacun de leurs membres, et que, quelque petits que nous soyons, il saura nous retrouver dans la poussière des mondes, pour nous bénir ou nous châtier. Retenons bien une chose, c'est que le Seigneur accomplit ce qu'il a dit, et si nous pouvions un instant l'oublier, rappelons-nous alors les sept églises d'Asie, témoins vivants de sa fidélité.

CCCL^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE IV.)

L'Apocalypse se divise en deux parties bien distinctes : les trois premiers chapitres, qui contiennent des avertissements aux sept églises sur leur état présent ; le reste du livre, qui parle de choses à venir. La première se restreint à l'Asie ; la seconde s'étend au monde entier.

La réunion de deux prophéties si différentes étonne au premier regard ; mais elle s'explique facilement pour ceux qui connaissent un peu la Bible. En effet, lisez Moïse, Esaïe ou les évangélistes, et vous remarquerez chez tous cette particularité, que des prédictions toutes locales se trouvent à côté des prédictions universelles, et que, tandis que l'accomplissement des

unes est annoncé comme prochain, l'accomplissement des autres est renvoyé dans un lointain avenir. C'est ainsi que Moïse prédit l'entrée d'Israël dans la terre sainte, qui devait s'effectuer immédiatement après sa mort, dans le même livre où il prédit l'état de dispersion des Juifs, qui se réalise aujourd'hui. C'est ainsi qu'Ésaïe parle d'Emmanuel, le Fils qui nous est né, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père d'éternité, qui ne devait venir que sept cents ans plus tard, dans le même chapitre où il présente à Achas son propre fils, qui n'aura pas le temps d'apprendre à distinguer le bien du mal que déjà l'Éternel aura donné la victoire au roi de Juda. C'est toujours la même marche, celle de saint Jean, qui, dans l'Apocalypse, parle de ce qui se passe à l'heure même en Asie, et de ce qui se passera des milliers d'années plus tard sur tous les points de l'univers.

Puisque ce n'est pas accidentellement que ces prédictions à courtes et à longues échéances se trouvent réunies, quelle est donc la cause de leur rapprochement? La voici : si les prophètes n'avaient jamais fait que des prédictions dont leurs contemporains n'eussent pas dû voir l'accomplissement, ceux-ci auraient bien pu douter qu'elles se réalisassent jamais. Si, au contraire, ces mêmes prophètes n'avaient annoncé que des événements prochains, nous, hommes du XIX^e siècle, venant après la prédiction qu'on nous eût dit déjà remplie, nous aurions bien pu mettre en doute qu'elle l'eût jamais été. Mais, en annonçant dans le même livre, dans la même page, les événements prochains et d'autres éloignés, les premiers deviennent pour les contemporains une garantie des seconds. Ainsi Achas, remportant lui-même une victoire sur deux rois coalisés, ne pouvait plus douter qu'un jour une vierge ne fût enceinte. De même les chrétiens d'Asie, spectateurs de la chute des Églises menacées, avaient un gage de la chute de Babylone, de l'Antechrist et de Satan, dénoncée pour les derniers jours. Le livre du prophète acquérait ainsi du crédit; on le conservait, et la foi des croyants en était accrue. D'un autre côté, nous, témoins du règne spirituel du Messie, qui, d'après Ésaïe, devait se voir de la postérité,

nous devons penser que le prophète qui nous l'a si fidèlement dépeint a véritablement prédit la victoire d'Achas et fait rétrograder l'ombre du cadran. Enfin, en contemplant aujourd'hui la ruine prédite pour les Églises d'Éphèse et de Laodicée, nous ne saurions mettre en doute la ruine du monde et la destruction des méchants annoncées dans le même livre.

Quelle sagesse a présidé à la rédaction de cette Bible et à la disposition de tous ces événements ! Comme nous reconnaissons bien à ces traits le Dieu qui creusa d'avance les bassins des mers et dressa les sommets des montagnes pour recueillir là les ondes, ici les nuées, et faire concourir le tout au bien du genre humain. Oui, tout est admirable dans le monde de la grâce comme dans le monde de la nature ; il ne faut pour le reconnaître que savoir regarder... Mais non ; comme le savant, pour compter les mondes qui roulent sur sa tête, appelle à son aide le télescope, ou, pour étudier celui qui rampe sous ses pieds, emprunte le secours de la loupe, nous ne saurions pas mieux, à l'œil nu de notre intelligence, sonder les Écritures ; il nous faut le verre merveilleux du Saint-Esprit. Restons donc humbles et prions ; rappelons-nous surtout que si le savant compte les étoiles et découvre le ciron, c'est afin de faire passer ses connaissances dans des applications utiles et pratiques. A plus forte raison nous, qui cherchons à lire dans le ciel prophétique, ne devons-nous le tenter que dans le but de transformer notre science en œuvres de sainteté.

CCCLI^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE V.)

Alors que personne n'a été trouvé digne d'ouvrir le livre mystérieux fermé de sept sceaux, et que Jean s'en afflige, un vieillard s'approche et lui dit pour le consoler : Voici le lion qui a vaincu pour ouvrir le livre. L'Apôtre regarde et aperçoit un agneau comme immolé. N'est-il pas étrange que là où l'on voit le plus

fort des animaux, l'autre ne voit que le plus faible? Sans doute, s'il fallait s'arrêter aux images; mais creusons jusqu'à l'idée.

Aux yeux du vieillard habitant du ciel, Jésus est un lion; à ceux de l'Apôtre encore sur la terre, c'est un agneau. C'est déjà dire qu'il n'y avait là ni l'un ni l'autre de ces êtres, mais celui que tous deux représentent, c'est-à-dire Jésus-Christ. Mais pourquoi l'habitant du ciel le voit-il sous l'image d'un lion? parce qu'il est tel, c'est-à-dire fort et puissant; et pourquoi l'habitant de la terre le voit-il comme un agneau? parce que, sans l'être de sa nature, il s'est fait tel parmi nous. C'est le fort se présentant comme faible, le grand se donnant pour petit; c'est Dieu se faisant homme.

Voilà le caractère de la vraie grandeur, elle existe sans se faire sentir; voilà le véritable chrétien, il est saint sans le dire, sans y songer, sans le savoir; il n'appartient qu'à la petitesse de se redresser pour suppléer à ce qui lui manque; aussi pourrait-on ériger en principe que, plus il y a de prétention chez un homme, moins il s'y trouve de mérite.

Appliquons-nous cette règle pour savoir ce que nous valons. Ne visons-nous jamais à l'approbation de nos semblables? Ne couvrons-nous pas d'un brillant vernis nos œuvres pauvres et ternes? N'avons-nous pas bonne opinion de nous-mêmes et ne cherchons-nous jamais à nous faire illusion sur notre compte pour en être encore plus satisfaits? N'enregistrons-nous pas avec soin dans notre mémoire ce que nous avons fait de bon et dit de bien? S'il en est ainsi, c'est qu'en réalité nous valons peu de chose et que nous serions bien aises de nous persuader que nous valons beaucoup. Nous sommes si pauvres, que nous en sommes réduits à compter nos oboles. Riches et seigneurs, nous ne serions ni surpris de l'être, ni pressés de le faire remarquer; mais dénués de tout, de tout nous tirons vanité.

Ce Jésus que le céleste vieillard appelle lion et que Jean nomme agneau, était, nous le savons, le Fils de Dieu. Mais quelle qualification se donnait-il lui-même sur la terre? Celle de fils de l'homme; il n'est pas un passage dans la Bible où lui-même ait pris le nom de Fils de Dieu; ce sont toujours les au-

tres qui le nomment ainsi. En cela, comme en tout, prenons le Sauveur pour exemple : soyons chrétiens, chrétiens fidèles et fervents, mais donnons-nous pour ce que nous sommes aussi, de pauvres pécheurs. Ce que nous valons réellement, le monde saura bien le voir ; c'est à lui, non pas à nous, que nous ferons bien d'aller le demander. Prenons garde seulement de ne pas lui dicter sa réponse. Pour qu'il ne nous trompe pas sur nous-mêmes, commençons par ne pas le tromper. Si ce monde nous rend un bon témoignage, bénissons-en Dieu ; s'il nous en rend un mauvais, efforçons-nous par notre vie de le faire changer d'opinion. En attendant, nous ne paraîtrons pas grands, mais, ce qui vaut mieux, nous le deviendrons.

CCCLII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE VI.)

Quel solennel et terrible tableau : la terre tremble, le soleil s'obscurcit, les étoiles tombent, dispersées comme les figues vertes arrachées à leur tige par le vent, les montagnes croulent, les îles disparaissent, et, à cette vue, rois, grands, riches, capitaines, esclaves et libres courent, pêle-mêle, se cacher dans les cavernes, criant d'épouvante : « Montagnes, tombez sur nous ; « collines, cachez-nous de devant la face de l'Agneau ; le jour « de sa colère est venu ; qui peut subsister ! »

Ceux qui nous sont ici présentés comme frappés de terreur, sont précisément les grands de ce monde ; et, comme pour nous faire comprendre qu'ils seront d'autant plus épouvantés devant Dieu qu'ils sont plus dignes devant les hommes, Jean nous nomme les rois les premiers, ensuite les grands du monde, et ce n'est qu'à la fin qu'il place les gens du peuple, esclaves ou libres. Cet ordre est bien propre à faire réfléchir ceux d'entre nous que pourraient animer des projets ambitieux. Chercher à s'élever en rang, en fortune, c'est courir au devant de nouveaux pièges, c'est surtout appeler sur soi une pesante responsabilité.

Bienheureux nous estimerons-nous un jour, d'avoir été tenus hors des atteintes de l'orgueil par l'humilité de notre rang, à l'abri des séductions de l'injustice par notre éloignement de toute autorité.

Saint Jean nous représente cette cohue de rois, de grands, de riches, de capitaines, se pressant ensemble à l'entrée des cavernes et s'y réfugiant confondus avec des gens du peuple et des esclaves. On croit voir le roi découronné, coudoyé par ses serviteurs ; le riche, froissé par ses mendiants ; le chef d'armée, foulé par ses soldats ; et l'on se demande quel fardeau de honte devra peser sur ces fronts superbes ! Plus ils auront été grands, plus aussi ils se sentiront humiliés, plus leur douleur sera cuisante, leur rage désespérée et leur impuissance manifeste. Il y aura là, pour ces grands du monde, des souffrances qui resteront inconnues aux petits devenus leurs égaux. Comparez ce sentiment à celui qu'éprouveront d'autres puissants de la terre, arrivant devant leur Juge, au milieu de leurs anciens serviteurs. Déjà humbles de cœur, ils ne s'estimeront pas humiliés ; sachant bien qu'ils ont tout reçu, ils ne s'étonneront pas que d'autres aient reçu comme eux ; ils seront heureux de voir à leurs côtés, hors des atteintes de la misère et de la souffrance, ces infortunés que jadis ils n'ont pu secourir ; heureux de se trouver auprès de ces petits que le rang a tenus loin d'eux sur la terre, quand leur communauté de foi et de sentiment aurait pu les rapprocher. Pour les grands de ce monde convertis au Seigneur, leurs frères pauvres ici-bas deviendront dans le ciel des amis de plus ; ces petits ajouteront à leur félicité, comme dans le royaume des ténèbres, d'anciens esclaves ajouteront à la honte et au tourment de leurs anciens maîtres.

Un dernier trait de ce tableau mérite d'être attentivement considéré. Cette foule de pécheurs cherchant un refuge contre la colère de Dieu, s'agite avant que ce Dieu ait parlé. Aucun signe ne leur présage encore s'ils seront mis à la droite ou à la gauche, recueillis dans le ciel ou jetés dans les ténèbres, et cependant cette tourbe de pécheurs inconvertis s'agite, s'effraie et appelle la mort pour éviter l'enfer. Pourquoi ? c'est qu'à l'ap-

proche de tout événement extraordinaire, la conscience du coupable s'éveille ; il suffit que l'incrédule soit mis hors de ses circonstances habituelles, pour que le doute et la frayeur s'emparent de lui. Il n'est plus sûr de lui-même, ses motifs d'incrédulité faiblissent ; la vue des ses péchés s'éclaircit, et il entend sa condamnation avant qu'elle soit prononcée. Jugeons-en par nous-mêmes, bien qu'un peu de foi mette entre ces hommes et nous une grande distance : quand un danger soudain, une maladie sérieuse sont venus nous placer en présence de la mort, une révolution ne s'est-elle pas opérée dans nos pensées, notre foi ne nous a-t-elle pas paru plus faible, nos péchés plus graves : n'avons-nous pas tremblé, nous qui aurions dû nous réjouir ? Que serait-ce donc si nous n'avions pas eu ce lumignon de foi, qui nous a préservés du désespoir ? Oh ! qu'elles doivent être terribles les angoisses de l'incrédule en face de la mort ou seulement aux approches de la vieillesse ! Que dis-je ? la mort n'est-elle pas au bout de chacun de nos pas ? Jeunes ou vieux, malades ou valides, ne pouvons-nous pas être atteints d'un coup inattendu ? Ah ! préparons-nous contre ces terreurs de la dernière heure ; fortifions notre foi, sanctifions notre vie, demandons l'Esprit tandis qu'il en est temps encore, sans attendre l'heure où les méchants s'écrient en acceptant pour refuge la caverne des bêtes sauvages : « Montagnes, tombez sur nous ; collines, cachez-nous de devant la colère de l'Agneau. »

CCCLIII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE VII ET VIII.)

« La fumée des parfums avec les prières des Saints monta de la main de l'Ange devant Dieu. « Ce mélange de parfums et de prières nous fait déjà comprendre ce que sont pour le Seigneur les vœux que nous devons lui adresser ; et un autre passage de l'Apocalypse le dit encore plus clairement : « Les parfums qui sont, est-il dit, les prières des Saints. »

Nos prières sont donc agréables à Dieu comme le parfum est agréable à l'homme. Lors même que nos vœux n'obtiendraient aucune faveur, nous devrions encore les adresser à Dieu ; lors même que nous n'aurions plus aucun vœu à former, nous aurions encore des actions de grâce à faire entendre. La prière devrait donc être pour nous non-seulement le cri de l'âme dans la détresse, mais encore le chant du cœur dans la prospérité ; et comme nous respirons sans cesse l'air que Dieu nous donne, nous devrions sans cesse le remercier de ses bienfaits.

Combien il s'en faut que telle soit pour nous la prière ! C'est bien plutôt une dette pénible à acquitter ; un fardeau dont il nous tarde de nous décharger, une formule de remerciement prononcée par pudeur et de mauvaise grâce. La prière nous coûte tant, que nous aimons mieux agir que prier. Qu'on nous demande des œuvres, des sacrifices, on les obtiendra ; mais des prières senties, des prières de cœur, ces parfums présentés à Dieu, à qui nous devons tout, sont cent fois plus rares que nos aumônes à des frères à qui nous ne devons rien.

Et quand nous prions, comme nous prions mal ! que de paroles qui ne viennent là que pour remplir le temps et mettre à nu le vide de notre cœur ! Ou bien nous fléchissons le genou, nous ouvrons les lèvres, nous commençons à nous entretenir avec le Seigneur ; mais une distraction traverse notre esprit, et nous voilà courant après des pensées terrestres, formant peut-être des projets coupables jusque sur les marches du trône de notre Dieu. Cependant nous revenons à nous-mêmes ; la prière recommence, se poursuit, et de nouveau s'interrompt pour laisser passer le torrent de pensées mondaines qui se précipite dans notre esprit. Enfin, quand nous avons assez longtemps lutté contre les distractions, quand assez de minutes se sont écoulées à genoux, peut-être avant que notre cœur se soit ouvert, nous nous relevons pour aller dans le monde nous occuper sans distraction des calculs les plus profonds, des travaux les plus captivants. Voilà comme nous prions. Certes, de telles prières ne sont pas des parfums devant Dieu.

Ce ne sont pas davantage les prières des saints, c'est-à-dire

des vœux pour obtenir des choses saintes, l'esprit de Dieu, la foi, la charité. Nos prières, au contraire, se dirigent le plus souvent sur des objets qui, sans être défendus, ne sont cependant pas pour le chrétien de première nécessité : la santé, la solution d'une difficulté, le bien-être des nôtres, notre prospérité temporelle. Sans doute dans une limite, et surtout avec des intentions pures, ces prières sont aussi les prières des saints ; mais sans nul doute aussi, ce ne sont pas celles que les saints présentent les premières. Ils savent que de tels biens sont ceux que Dieu donne par-dessus, et dès lors ils s'attachent à demander avant tout le royaume des cieux et sa justice. Mais scrutez les motifs qui nous font demander dans nos prières ces biens légitimes de la terre, et vous verrez que c'est moins la foi que la peur. C'est bien Dieu que nous prions, ce sont bien des objets utiles que nous réclamons, mais c'est encore en vue de la terre et pour satisfaire nos convoitises.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, apprends-nous à prier ; que ton Esprit vienne dans nos cœurs former lui-même des vœux qui te soient agréables. Nous savons bien ce que tu veux de nous, mais nous n'avons pas la force de le faire, ni même celle de le vouloir. Prie pour nous, Seigneur Jésus, et envoie-nous ton Saint-Esprit. Hélas ! nous le sentons à la froideur de nos vœux : la prière même que nous formons à cette heure n'est pas encore celle que tu nous demandes ; mais du moins, Seigneur, nous nous humilions et te supplions de nous apprendre à te prier.

CCCLIV^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE IX.)

Toutes les religions sont bonnes, dit-on dans le monde. Il serait plus exact de dire : toutes les religions sont mauvaises. En effet, c'est un principe incontestable que le vrai produit seul le bien, comme du faux découle nécessairement le mal. Or, parmi une multitude de religions qui se contredisent mutuelle-

ment, une seule peut être vraie, donc une seule être bonne et toutes les autres mauvaises.

Cet adage populaire a pour principe l'indifférence, et pour résultat l'incrédulité. Plus vous serez près de croire que toutes les religions sont bonnes, moins empressés vous serez d'en choisir une : vous resterez disciples de nom de celle où vous êtes né, de celle où vos circonstances vous ont fait entrer ; mais ce sera sans conviction, et si demain vous pouviez naître dans une autre famille, être baptisé dans une autre église, élevé dans une autre religion, vous vous feriez à ce nouvel état comme à votre passé ; tout au plus seriez-vous un moment gêné comme un homme qui vient de changer d'habit. Quand on ne daigne pas même choisir entre deux objets, ce n'est pas qu'on les juge tous deux bons ; c'est plutôt qu'on les croit tous deux mauvais.

Si toutes les religions étaient bonnes, elles enfanteraient toutes des vertus chez leurs divers partisans. Or peut-on dire que la terre, couverte de religions diverses, le soit aussi d'hommes vertueux ? Il serait encore plus vrai de dire qu'elle est couverte de méchants ; et s'il n'y a que peu d'exceptions, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a qu'une religion vraie parmi tant de croyances mensongères. Aussi voyons-nous, à la fin du chapitre que nous venons de lire, les hommes persévérer à la fois dans leurs religions et dans leurs crimes.

Sans doute tous nos lecteurs sont prêts à reconnaître qu'il n'y a que la religion chrétienne, parmi celles professées sur la terre, qui soit bonne et vraie ; mais presque tous aussi s'arrêteront à cette généralité. Ils choisiront le christianisme parmi les croyances de toute la terre ; mais ils ne songeront pas à choisir parmi toutes les croyances qui se disent chrétiennes ; ils jugent, par exemple, que catholicisme et protestantisme sont à peu près la même chose ; tout au plus voient-ils entre les deux quelques cérémonies, quelques formes de plus ou de moins. Bien moins voient-ils de différence entre le protestantisme nominal et l'Évangile. « C'est, diront-ils, toujours la même religion. » Ainsi l'indifférence de ces hommes porte, non sur le choix à faire entre Jupiter, Mahomet ou Jésus-Christ, mais entre les di-

verses communions de la chrétienté. C'est toujours de l'indifférence produisant l'incrédulité, et laissant l'âme sans ressort pour accomplir le bien.

Non, il n'est pas vrai que toutes les religions dites chrétiennes soient bonnes, car il en est qui se contredisent directement. Si toutes étaient bonnes, il suffirait d'être baptisé pour être chrétien ; on pourrait même se dispenser du baptême, car il est des Eglises qui ne l'administrent pas.

Que votre cercle soit large ou étroit, n'importe : dès que vous regardez diverses religions comme également bonnes, et que vous ne voulez plus vous mettre en quête de la vérité, vous marchez à l'indifférence et au péché.

N'acceptons donc rien sur l'autorité de l'homme ; mais sondons nous-mêmes les Ecritures. Je consentirai volontiers à être seul de mon opinion pour avoir une parcelle de plus de vérité. N'admettons au catalogue de nos croyances que celles que nous avons jugées, senties, expérimentées, et alors notre foi sera vivante et active ; il vaudrait mieux ne savoir de toute la Bible que ce seul mot : « Christ crucifié, » en se l'appropriant, que de recevoir vaguement tout le livre en l'expliquant tour à tour, au gré de tel ou tel autre chrétien ; que nos dogmes soient peu nombreux, s'il le faut, mais qu'ils s'identifient avec nous et que nous vivions de leur substance. Une religion ainsi conquise à force de lectures, de réflexions et de prières, sera nécessairement efficace pour avancer notre sanctification, et finalement plus près de la vérité pure et complète que celle qui traîne après elle ces membres morts qui ne font que l'embarrasser.

CCCLV^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE X.)

Quel solennel spectacle ! Un ange descend du ciel, pose un pied sur l'Océan, l'autre sur la terre, et, levant la main droite au ciel, il s'écrie : Je jure par Celui qui vit aux siècles des siècles qu'il n'y a plus de temps !

Plus de temps ! l'éternité s'ouvre ! Tout doit rester désormais dans l'état où il se trouve ; l'œuvre commencée suspendue, le projet sans exécution ; toute action humaine, toute vie, tout reste fixé, cristallisé ; et c'est dans son état actuel que notre existence inachevée doit être punie ou récompensée. En vain les hommes demanderont-ils encore une heure pour mieux vivre, pour réparer leurs fautes, pour faire provision de bonnes œuvres, pour étudier l'Évangile ; non, ne voulussent-ils que lever la tête et jeter un regard sur Christ, que ce serait déjà trop tard, et l'ange leur répéterait encore cette parole irrévocable : Il n'y a plus de temps !

Mais que dis-je ? est-ce à la fin du monde seulement que se réalisera pour nous cette scène solennelle ? Ce moment où il n'y aura plus de temps n'arrivera-t-il pas pour nous avant un siècle, avant cinquante ans, peut-être avant huit jours ? Et, à l'heure de notre mort, ne sera-t-il pas exact de dire pour chacun de nous : Il n'y a plus de temps ? Qu'alors nous demandions un an, un mois, un jour pour réparer le passé, cet an, ce mois, ce jour ne nous sera-t-il pas impitoyablement refusé ? Ne sommes-nous pas assurés dès aujourd'hui qu'un jour nous regretterons d'avoir vécu comme nous vivons à cette heure, et qu'alors nos membres glacés, notre respiration courte, notre figure pâlie, tout nous dira : Il n'y a plus de temps ?

Mais, sans aller si loin, ne risquons-nous pas d'avoir à nous dire plus d'une fois, dans notre vie terrestre, cette terrible parole : Il n'y a plus de temps ? Rappelons-nous le passé. Combien de fois déjà, contemplant le mal que nous venions de faire, mesurant ses conséquences irrévocables, ne nous sommes-nous pas écriés avec désespoir : Il n'est plus temps ! — Il n'est plus temps ! Oh ! que cette pensée pèse sur la conscience ! et comme on paierait cher alors l'annulation de ce péché, de cette faute, de ce scandale ! Mais non, il n'est plus temps !

Et combien de fois ne nous répéterons-nous pas encore cette même parole, à l'occasion de mille projets présents ou à ve-

nir? Si nous voulions dresser dans ce moment la liste de nos bonnes intentions de réforme, d'étude, de travail, et la consulter plus tard, alors nous serions étonnés, confondus! nos mains tomberaient de découragement en reconnaissant que l'heure opportune est passée, que désormais les forces nous manquent, et que, d'une manière ou d'une autre, nous n'avons plus le temps!

Oh! préservons notre avenir d'une telle amertume; remplissons nos heures, ne renvoyons jamais le bien; hâtons-nous, hâtons-nous! Jamais le temps ne s'est assis, ni reposé; l'heure qui vient apporte son devoir; travaillons dans celle où nous sommes, de crainte que la suivante, avec sa charge, ne nous apporte encore un regret. Le devoir accompli laisse de si doux souvenirs à l'heure où véritablement on ne peut plus agir! Si l'on en juge par les courts instants de satisfaction que donne une journée bien remplie, quelle ne doit pas être la paix qui accompagne la dernière heure de la longue journée de la vie! et comme alors cette parole doit changer de son à l'oreille et de sens à l'esprit du chrétien qui expire : « Il n'y a plus de temps! » — Tant mieux! mes travaux sont finis; ma vie est pleine; je suis prêt; je pars, adieu; j'entre dans l'éternité.

CCCLVI^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XI.)

Une particularité mérite d'être remarquée dans la vie des deux témoins choisis de Dieu pour annoncer sa Parole : ils prêchent vêtus de sac, c'est-à-dire plongés dans l'affliction, et ils meurent victimes d'un monde incrédule.

Cela doit être. L'Evangile qu'ils apportent aux hommes a toujours été un glaive à deux tranchants, guérissant d'un côté ceux qui se laissent couper les membres morts du péché, et dé-

chirant de l'autre les consciences de ceux qui veulent l'éviter. Comment les incrédules souffriraient-ils des coups de ce glaive, sans haïr en même temps celui qui le dirige ? Comment le mondain verserait-il son mépris sur les doctrines qu'il repousse, sans le répandre aussi sur ceux qui les lui présentent ? Non, s'il se moque de la Parole, il se moquera du prédicateur ; s'il a persécuté le Maître, il persécutera les disciples.

Tous les chrétiens savent cela ; mais tous ne s'y soumettent pas, et plus d'un cherche à concilier son devoir d'annoncer la vérité avec les exigences d'un monde qui ne veut pas l'entendre. Nous avons donc besoin d'être prémunis contre cette tentation d'affadir l'Évangile pour le rendre supportable à la conscience énervée du monde.

Nous savons tous que la croix de Christ est folie aux yeux de l'homme naturel ; nous avons donc, au moment de lui en parler, la crainte de passer nous-mêmes pour fous devant lui. Que faisons-nous alors ? Nous arrondissons les angles de la vérité, nous émoussons l'épée de la Parole, nous adoucissons les mots de l'Évangile ; nous essayons de présenter à l'esprit ce que Dieu met devant la conscience ; nous raisonnons où la Bible frappe ; enfin, nous nous faisons petits pour qu'on ait compassion de nous et qu'on nous laisse parler.

Au fond, cette manière d'agir dénote en nous de l'incrédulité ; elle montre que nous n'avons pas confiance à la Parole, et que nous avons la présomption de croire que nous la façonnerons mieux que le Saint-Esprit, pour lui faire atteindre jusqu'à la moelle, à travers les chairs et les os. Cela revient à dire que, pour éclairer l'esprit et gagner le cœur, nous nous croyons plus habiles que Dieu.

Mais cette conduite pourrait bien aussi nous accuser de lâcheté. Nous avons peur d'être honnis, de passer pour un esprit faible, ou du moins pour un esprit mal fait. Nous voulons prouver que nous avons autant d'intelligence que nos opposants, et que si nous sommes chrétiens, ce n'est pas pour avoir fermé les yeux, mais au contraire pour avoir beaucoup réfléchi. Nous ne serions pas fâchés de rendre l'Évangile sagesse

aux yeux des hommes, pour paraître nous-mêmes des sages avec lui.

Mais quel est le résultat de tant de peines? D'abord Dieu ne bénit pas un tel travail; ensuite ceux qui nous ont écoutés, restant incrédules, ne nous approuvent pas plus après nos belles paroles; enfin nous nous retirons honteux devant les hommes que nous n'avons pu convaincre, honteux devant le Seigneur que nous avons trahi, et toute notre habileté nous tourne à confusion!

Ah! ne marchandons donc plus ainsi avec le devoir. Rappelons-nous que, si les deux témoins prêchent sous le sac et la cendre, et meurent victimes de leur fidélité, c'est pour ressusciter bientôt et pour monter aux cieux. Songeons qu'au-delà de la tombe nous trouverons infailliblement l'une de ces deux classes d'hommes : ceux que nous aurons doucement perdus par notre faiblesse, ou ceux que nous aurons fidèlement sauvés sous les coups de la haine, et nous serons là bénis par des frères ou maudits par des démons!

CCCLVII. MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XII.)

Une des ruses les plus adroites de Satan, c'est de souffler aux hommes qu'il y a présomption de leur part à croire que des êtres comme eux, nés sur la terre, puissent être appelés à vivre dans les cieux. Comment, nous dit le séducteur, toi créature de quatre jours, oses-tu prétendre à l'immortalité? comment, pécheur, peux-tu croire que tu vivras en présence du Dieu trois fois saint? cherche plutôt ta destinée dans celle de ces animaux qui végètent quelques jours sur la terre et vont pourrir dans son sein.

Mais Dieu répond victorieusement à ce sophisme dans le livre de la nature, comme dans celui de la grâce. Jetez un regard autour de vous, et dites-nous s'il est possible de mettre en

doute, par exemple, que la terre, ses moissons et ses êtres variés aient été créés exprès pour nourrir notre corps et charmer notre esprit. Champs fertiles en fruits appropriés à nos besoins, animaux domestiques qui se façonnent à notre service, bêtes sauvages qui fournissent notre table, plantes propres aux tissus qui couvrent et ornent nos personnes, tout annonce que nous sommes rois ici-bas. Il y a entre l'homme et les autres créatures de cette terre la distance de l'instrument à l'ouvrier; la brute est plus près de l'arbre que de l'homme, car la brute comme l'arbre ont l'un et l'autre pour fin de nous servir; ce monde est donc bien évidemment créé pour nous.

Mais cette terre faite pour nous ne se soutient pas par elle-même; d'autres astres concourent à la maintenir dans son orbite; le soleil la féconde, les étoiles l'embellissent, et toute l'armée des cieux a été faite en rapport avec le globe créé pour nous. Nous ne voudrions pas dire que nous fussions les seuls êtres intelligents et moraux au milieu de tant de mondes; mais du moins que tous ces mondes ont été pour une part lancés pour nous dans l'espace. Voilà ce que l'œil voit et ce dont l'esprit le plus sceptique ne saurait douter.

Ce premier pas nous conduit à un second : l'homme, en vue duquel des millions de soleils et de mondes ont été créés, s'étonnerait-il d'apprendre maintenant, de la bouche de Jésus, qu'à son sujet les anges du ciel se réjouissent? et des lèvres de saint Jean, que pour lui ces mêmes anges livrent dans les cieux des combats aux démons? Quel magnifique spectacle! comme il ennoblit l'être qui s'en sait l'objet! les forces de l'enfer s'ébranlent, les démons rugissent et fondent sur l'homme, leur proie craintive et tremblante; mais, au même instant, des milliers de créatures célestes se lèvent aussi, frémissent d'amour et s'élancent à la rencontre de nos ennemis; ils combattent, vainquent, entonnent le chant de victoire; le ciel retentit de leur triomphe; l'enfer en gémit, et ces frémissements de joie et de fureur qui parcourent l'univers c'est l'homme qui seul en est le digne objet!

Quelque grand que soit ce spectacle, certes il n'est pas plus

magnifique que celui d'un Dieu créant un univers; et cependant pour nous cet univers a été créé! Quand j'ai vu Dieu travailler ainsi pour l'homme, je ne m'étonne plus de voir les anges travailler aussi pour lui; c'est une harmonie de plus à mes yeux : la nature m'explique la grâce, et l'une et l'autre se présentent à moi comme concourant à l'œuvre de mon bonheur.

Maintenant, par la grandeur des moyens, jugez de la grandeur du but. Sera-ce trop qu'une vie éternelle pour celui que des mondes s'unissent pour nourrir? sera-ce trop qu'un ciel d'amour et de sainteté pour l'être que des millions d'anges protègent? Non, ce qui serait bien plus étonnant, ce serait que, après avoir mis en mouvement de telles forces pour soutenir notre existence, un Dieu tout-puissant et tout bon étouffât notre vie à deux pas d'ici, sous la pierre du tombeau.

Toutefois, que notre orgueil ne prenne pas le change : la grandeur de nos destinées ne se mesure pas sur la grandeur de nos mérites, mais uniquement sur l'immensité de la bonté divine; et c'est précisément parce que Satan compare nos espérances à nos droits, qu'il réussit à jeter le doute dans nos esprits. Mais répondons-lui que la vie éternelle et heureuse à laquelle nous prétendons, n'est pas une récompense, mais une faveur; non pas un salaire, mais un don; et qu'au lieu de nous en enorgueillir, nous n'avons que sujet de nous en humilier; c'est parce que j'attends tout de Dieu que Dieu doit tout me donner.

CCCLVIII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XIII ET XIV.)

Quelle est cette bête qui joue un si grand rôle dans l'Apocalypse? Et d'abord quelle est la ville où elle règne? Cette cité se reconnaît à ceci, qu'elle est bâtie, nous dit saint Jean, sur sept collines; or, il n'est que Rome que nous sachions être dans ce cas. Mais de quelle Rome s'agit-il? de Rome sous ses empe-

reurs païens, ou de Rome sous ses papes catholiques ? Le texte va répondre.

Le grand crime reproché dans l'Apocalypse à cette Babylone mystique, c'est l'idolâtrie sous l'image de la conduite criminelle d'une épouse envers son époux, et si l'on se rappelle que c'est sous la même image que le même crime est reproché dans l'Ancien-Testament au peuple de Dieu, on en conclura que c'est la Rome qui se dit l'Épouse de l'Époux qui doit être ici la coupable. Rome païenne n'était pas une Babylone mystique, c'était une véritable Babylone; et pour lui reprocher son idolâtrie, le prophète n'aurait pas employé le terme d'impudicité; car pour elle Jupiter était son légitime époux; du moins elle ne prétendait pas être unie à Jésus-Christ. Voilà donc un premier indice; cherchons-en un second.

La cité dont il est ici question fait un grand commerce avec le monde entier; et remarquez qu'au nombre des articles de son trafic, celui qui est nommé le dernier, celui qui semble placé là pour faire connaître la nature de tous les autres, ce sont « des âmes d'hommes ! » Quelle étrange marchandise, des âmes d'hommes ! Non pas des corps d'hommes, non pas des hommes eux-mêmes, mais des âmes d'hommes ! Dans cette ville se vendent et se rachètent des âmes à prix d'argent ! Nous ne sachions pas que Rome antique ait jamais fait un tel négoce; il ne reste qu'à voir si Rome moderne s'en est jamais vantée ! Cherchons un autre trait de lumière.

La bête qui soutient la puissance établie à Babylone, — celle qui fait de faux miracles, — celle qui fait adorer des images, — celle qui plonge les peuples dans l'idolâtrie, — celle qui soumet les rois, est reconnaissable à ceci, qu'elle porte deux cornes semblables à celles de l'Agneau; non pas d'un agneau, mais de l'Agneau; c'est-à-dire de cet Agneau dont le nom remplit l'Apocalypse, enfin de Jésus-Christ; mais là se borne la ressemblance : le langage est celui du Dragon. Or, Rome païenne a-t-elle jamais prétendu se couvrir d'un manteau chrétien ? Ne brûlait-elle pas ouvertement, au contraire, les martyrs de Jésus-Christ au milieu de ses cirques ? Non, ce n'est pas de la Rome

ancienne qu'il peut s'agir ici, et ce trait de porter deux cornes pour imiter l'Agneau tout en demeurant Dragon, reste donc à la charge de la plus jeune sœur. Poursuivons.

Ce qui, dans le récit prophétique, précède la ruine de Babylone, et, par conséquent, ce qui l'amène, c'est l'ange traversant les cieux et portant l'Évangile éternel à toute nation, à toute tribu, à toute langue, à tout peuple. Or, de quelle époque date la diffusion quelque peu générale de l'Évangile sur la terre? Du XVI^e siècle, où s'ouvrit la Réformation et où l'imprimerie fut découverte; Luther, pour tirer la première Bible de la poussière d'un cloître, et Guttemberg pour la multiplier. Et quand cet Évangile éternel fut-il véritablement porté à toute nation, à toute tribu, à toute langue? De nos jours même, où les Sociétés Bibliques l'ont jeté, par milliers d'exemplaires, sur tous les points du globe, à tous les peuples, traduit dans toutes les langues. Si jamais prophétie fut littéralement accomplie, c'est bien celle-ci. Mais si du XVI^e siècle à nos jours la Bible prépare la ruine d'une grande Babylone, est-ce de Rome antique ou de Rome moderne qu'il peut être question?

Enfin, faisons une dernière remarque : dans l'Apocalypse, la chute de Babylone mystique est placée aux derniers temps, immédiatement avant le retour du Seigneur sur la terre. Nous ne cherchons pas si cette époque est plus ou moins éloignée, mais nous disons, en tous cas, que la Rome la plus voisine de la fin du monde, ce n'est pas celle des Césars!

Oh! Seigneur, que de lumière! et cependant combien ont des yeux pour ne pas voir! Hélas! tu l'as dit : après tous tes prodiges et tous tes appels, ceux qui ne seront pas inscrits sur le livre de vie seront encore séduits; en sorte que leur endurcissement lui-même rend témoignage à la vérité de ta Parole. Oh! que du moins leur exemple ne soit pas perdu pour tes enfants, et que nous apprenions à te rester fidèles en voyant tant de malheureux frères s'égarer!

CCCLIX^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XV ET XVI.)

Sept anges, armés des sept coupes pleines de la colère de Dieu, viennent répandre sur la terre la maladie, la sécheresse, le feu, les ténèbres et la mort. Cependant, par trois fois, saint Jean nous dit que les hommes témoins et victimes de ces prodiges ne se convertissent pas de leurs œuvres, et que, loin de le glorifier, ils blasphèment le nom du Seigneur.

A nous, paisiblement occupés à lire cette prophétie, il semble que, si nous eussions été à la place de ces hommes, nous nous fussions enfin laissé toucher, cédant à une telle évidence que Dieu nous châtiât pour nous convertir.

Il est possible, je veux même croire probable, qu'en effet nous eussions, dans l'état d'esprit où nous sommes aujourd'hui, mieux profité de ces avertissements sévères que ne le firent ces pécheurs endurcis. Mais remarquez que, dans les dispositions où nous sommes, jamais Dieu ne nous enverrait de tels châtimens, comme jamais non plus à ces adorateurs obstinés de la Bête il ne songerait à dispenser les légères épreuves qui peuvent nous suffire. En un mot, Dieu proportionne à nos forces la rigueur de ses dispensations. Ceux que nous jugeons le plus rudement éprouvés, comme ceux qui nous semblent l'être le plus légèrement, le sont également devant le Seigneur. Plus la conscience se durcit, plus les coups du Maître sont pesants; mais, plus cuisants à notre chair toujours sensible, ils n'amollissent pas mieux notre cœur endurci.

Ces réflexions renferment un enseignement précieux. Il nous arrive souvent, parce que Dieu n'appesantit pas sur nous la verge de sa colère, de nous persuader qu'il n'est pas irrité contre nous et d'attendre de plus rudes châtimens pour faire un retour sur nous-mêmes. Mais prenons garde! ce Dieu ne nous enverra ces épreuves que lorsque celles qu'il nous dis-

pense aujourd'hui auront été reconnues insuffisantes ; et alors les nouvelles, plus sévères, ne seront pas plus efficaces ; ses coups nous paraîtront plus lourds, mais ils ne nous sanctifieront pas davantage. A les entendre, nous aurons aggravé notre fardeau de souffrance sans voir mûrir notre foi ni grandir notre paix.

Le récit que nous venons de lire dans l'Apocalypse nous montre bien que l'homme ne juge pas les épreuves d'après les douleurs physiques qu'il en ressent, mais d'après les dispositions morales où il se trouve. Ainsi, tandis que les adorateurs de la Bête jurent et se tordent de douleur, ceux qui ont vaincu la Bête et son image, paisiblement recueillis en face de ce spectacle, font résonner leurs harpes d'or ; les uns blasphèment le nom de Dieu, les autres chantent ses louanges. Et cependant, n'est-ce pas sur ceux qui en ressentaient les terribles étreintes que ces châtiments auraient dû agir ? Ne nous semble-t-il pas que les bienheureux auraient dû pleurer et les méchants se convertir ? Oui ; mais, encore une fois, c'est que nous en jugeons nous-mêmes avec des sentiments qui ne sont ni ceux de ces bienheureux ni ceux de ces méchants endurcis. Quand nous serons dans le ciel, les dispensations de Dieu les plus sévères envers les pécheurs nous paraîtront justes et ne nous empêcheront pas de jouir ; de même que, si nous entrons dans l'empire des ténèbres, nous y maudirions le nom de Dieu versant l'amour et le bonheur dans le sein des rachetés.

N'attendons donc pas des avertissements plus clairs que ceux que nous avons reçus ; efforçons-nous, au contraire, par notre vigilance, de les rendre superflus ; soyons attentifs au plus léger souffle qui nous vient des cieux, et ne rendons pas nécessaire la tempête qui, pour se faire sentir, risquerait de nous déraciner !

CCCLX^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XVII.)

Quelle est cette prostituée assise sur les grandes eaux, portant au front le nom de Babylone et montée sur une bête de couleur écarlate, à sept têtes et dix cornes? Pour mieux le découvrir, substituons aux noms emblématiques les noms des objets qu'ils représentent, et, pour ne rien avancer qui ne soit certain, n'acceptons que les explications données par l'Apocalypse lui-même.

Les eaux, dit l'ange, sur lesquelles la prostituée est assise, ce sont des peuples. La Babylone mystique, c'est la ville aux sept montagnes; et ici l'interprétation est donnée par la géographie elle-même, c'est Rome. Les dix cornes de la Bête sont les rois qui d'abord cèdent leur puissance à cette femme, et qui plus tard la haïssent et la détruisent. Enfin, nous l'avons déjà vu, le crime reproché à cette femme sous divers noms se rapportant tous à l'impureté, c'est l'idolâtrie; ce doit être une puissance religieuse. Plus tard, les rois fatigués de son joug se révoltent contre sa tyrannie, la dépouillent de sa puissance et la laissent elle-même nue et désolée. Rappelons-nous que ces diverses explications sont données par la Bible, et, substituant à cette heure aux figures les objets figurés, reconnaissons enfin quelle est cette femme: c'est une puissance religieuse tombée dans l'idolâtrie; elle est établie à Rome; elle domine par son culte sur les peuples; elle commande pendant un temps aux rois, et enfin ces mêmes rois anéantissent sa puissance. Faut-il maintenant nommer la grande prostituée? Cette église qui a plus d'idoles que le Panthéon païen, qui veut imposer sa domination à tous les peuples, et qui, quand elle ne réussit pas, se contente de leur imposer son nom; cette église qui jadis faisait et déposait les rois, et dont aujourd'hui les rois, après avoir concouru à réduire sa puissance terrestre jusque dans ses états,

brident encore la simple influence spirituelle dans leurs propres royaumes ; enfin cette église qui, sur sept têtes, porte le nom de Rome, qui est-ce, si ce n'est l'Église romaine ?

Mais ce chapitre nous présente une particularité bien digne de remarque. Cette église cherche sa force dans les rois de la terre, qu'elle maîtrise d'abord, et qui la brisent ensuite eux-mêmes. Grande leçon pour les communions chrétiennes qui seraient tentées de s'appuyer sur les puissances humaines ! Elles en seront aidées pour un instant ; mais, qu'elles se le disent bien, en échange de la protection des rois, il faut céder la liberté des églises. Il n'y a que Dieu qui donne et qui protège gratuitement.

Une autre femme, dans l'Apocalypse, revêtue du soleil, couronnée de douze étoiles, est protégée de Dieu et servie par les anges. Mais voyez combien elle diffère de la première ! elle a sous les pieds, la lune, satellite de notre terre ; elle vit au désert ; au moment du danger, c'est au ciel qu'elle emprunte des ailes ; enfin, cette femme reste silencieuse, vit dans la retraite et n'a pour protecteur ni peuple ni roi, mais uniquement son Dieu. Elle est persécutée sans doute, mais elle triomphe à la fin ; tandis que l'autre triomphe d'abord, pour aller ensuite à la perdition.

Oui, la prospérité temporelle corrompt les églises comme les individus. Oui, les églises doivent marcher par la foi, comme les chrétiens ; et, dans tous les siècles, ce fut par de faibles instruments que Christ fit avancer son règne sur la terre, afin qu'il fût bien évident qu'il régnait, non par l'appui des hommes, mais par la puissance de Dieu. Si donc nous sommes de ses sujets, c'est à lui, Roi des cieux, et non aux rois de la terre, que nous devons demander et ne demander que notre pain quotidien.

CCCLXI^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XVIII.)

De quelle nature est le commerce de la Babylone mystique? Sans doute, si l'on s'en tenait à la lettre de l'Apocalypse, de la même nature que celui de toutes les autres villes; en effet, saint Jean énumère tout ce qui peut se vendre, depuis l'or jusqu'aux bêtes de somme. Mais ne tiendrons-nous aucun compte de toutes ces circonstances qui nous ont déjà montré qu'il s'agit ici d'un grand drame religieux? Oublierons-nous que c'est la Parole de Dieu que nous tenons en main, et que les prophètes de l'Ancien-Testament, parlant de Christ, ont toujours décrit son règne spirituel sous des images empruntées aux intérêts de ce bas monde, de telle sorte qu'à la fin ce fut un conquérant qu'attendaient les Juifs, et non le Sauveur de leurs âmes? Mais tenons-nous-en aux données fournies par l'Apocalypse elle-même. Le nom de la grande ville est un nom mystique; son premier crime, c'est l'idolâtrie, infidélité de l'Église envers Dieu, qui, rappelant celle d'une femme envers son époux, est presque toujours dépeinte sous cette image. Son second crime n'est que la conséquence du premier; ce n'est pas d'avoir usé de faux poids ou de fausse mesure, mais d'avoir mis à mort les prophètes et les saints. Le plus grand objet de son trafic, celui qui en termine la liste, ce sont des âmes, des âmes humaines. Les acheteurs d'une telle marchandise ne sauraient être des acheteurs de meubles, de denrées ou de bestiaux; d'ailleurs saint Jean les appelle les grands de la terre. D'un autre côté, ces grands ne sauraient être les rois, puisqu'il a déjà été question de ceux-ci. Quels peuvent donc être ces grands de la terre, qui ne sont ni princes ni marchands ordinaires, et qui achètent d'une puissance religieuse, sinon de grands dignitaires faisant métier de religion et ouvrant un commerce sous le nom d'église?

Ainsi Babylone mystique trafique d'idolâtrie; son temple est

une banque ; son autel, un comptoir ; ses prêtres, des employés ; ses dignitaires ecclésiastiques, des commettants, et les âmes humaines, sa marchandise... Aussi l'indignation saisit-elle les peuples ; et ceux-ci, sans devenir plus religieux eux-mêmes, renversent-ils cette grande table de changeur et sanglent-ils du fouet de leur colère la traficante qui les a si longtemps abusés.

Nouvelle leçon pour nous. Hier, nous avons vu le danger d'appeler les rois à soutenir un royaume qui n'est pas de ce monde ; aujourd'hui, nous voyons celui de mêler à la religion sainte des intérêts d'argent. L'Eglise doit être riche de foi. Amasser des trésors terrestres, pour elle comme pour les individus, c'est manquer de confiance en Dieu, c'est déjà devenir avare et empoisonner par la racine l'arbre ecclésiastique.

Ce que nous disons de l'Eglise peut se dire de ses pasteurs : s'ils veulent thésauriser par l'Evangile, ou seulement à côté de l'Evangile, l'amour de l'argent l'emportera bientôt en eux sur l'amour des âmes, et ils ne tarderont pas à mettre Dieu au service de Mammon. Ce qui est vrai des pasteurs est vrai des laïques ; c'est toujours le même cœur sujet aux mêmes faiblesses, et quiconque mêle des intérêts religieux à des intérêts mondains risque de passer, à son insu, de l'intention la plus pure à la conduite la plus coupable. Travaillons à la sanctification des âmes, travaillons pour nourrir notre corps ; mais que ces deux travaux n'aient rien de commun ; et s'il n'est pas toujours possible de séparer ces deux intérêts, si, par exemple, les ministres de l'autel sont soumis à la fâcheuse nécessité de vivre de l'autel, que du moins leur zèle soit indépendant du salaire ; que leur activité évangélique, en croissant, ne risque pas d'amener des gains plus considérables ; qu'elle devienne plutôt pour eux une charge matérielle qui leur mette le cœur au large. Alors ils prieront mieux ; ils aimeront davantage ; leur œuvre sera plus pure ; et, bénis dans leur sainte activité, ils n'auront pas à craindre pour eux et leur Eglise l'épouvantable chute de la grande Babilone.

CCCLXII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XIX.)

« Le Fidèle et le Vrai, » à la tête d'une armée céleste, marche à la rencontre de ses ennemis. On a voulu voir ici un combat sanglant. Mais quelles sont donc les armes de cette milice ? Aucune ! Ces guerriers, montés sur des chevaux blancs, n'ont pour toute armure qu'une robe de lin. A la vérité, leur chef est armé d'une épée à deux tranchants ; mais remarquez qu'elle sort de sa bouche et que celui qui la porte s'appelle la Parole de Dieu. Enfin, s'il vous faut encore un indice de la nature de cette armée chrétienne, rappelez-vous que le Saint-Esprit lui-même nomme glaive à deux tranchants cette Parole, toute-puissante pour convaincre et persuader. Rappelez-vous que dans ses luttes contre le Tentateur au désert, contre les Sadducéens lui tendant des pièges, contre la douleur l'accablant sur la croix, Jésus se défend toujours avec la Parole de Dieu.

Et quelle arme a donné la victoire à nos réformateurs au XVI^e siècle, lorsque les papes et les rois s'unissaient pour dompter les nations impatientes sous le joug de l'autorité humaine ? La Parole de Dieu. — Quelle arme aujourd'hui fait trembler Rome, provoque ses encycliques, ameute ses inquisiteurs, élève ses douanes et allume ses auto-da-fé de Bibles ? La Parole de Dieu multipliée par nos Sociétés. — Ne soyons donc pas étonnés que la seule arme qui doit vaincre au dernier jour, dans le combat du Vrai et du Fidèle contre Babylone la grande, soit encore et toujours la Parole de Dieu.

Et nous, témoins de ces triomphes passés, assurés de ceux à venir, de quelle arme donc nous servirons-nous contre les adversaires de notre Maître ? Chacun a déjà répondu : de la Parole de Dieu. Mais, il faut en convenir, ce n'est pas ce qui a toujours lieu. Nous nous défions de l'excellence de notre arme ; nous l'aiguïsons sur nos propres raisonnements ; nous la polis-

sons de nos propres paroles, sans nous douter que nous lui enlevons son tranchant. Si nous en citons un passage, c'est comme complément de nos pensées, comme preuve surabondante que nous avons raison. Alors, en effet, la Bible perd de toute autorité sur l'esprit de nos antagonistes, parce que nos antagonistes s'aperçoivent qu'elle en a peu sur le nôtre. Si nous eussions cité la Parole avec foi, nous l'eussions imposée, et, semblable à l'épée à deux tranchants, elle fût entrée dans les cœurs les plus endurcis. Entre nos mains, la Bible deviendra donc plus ou moins puissante, selon que nous nous en servirons plus ou moins souvent ; la citer beaucoup, c'est donner du poids à son argument ; en parler peu, c'est affaiblir encore le peu que nous en disons. Dieu proportionne ainsi l'efficacité de son livre à la force de notre foi. Rien ne pèse sur l'esprit de l'incrédule comme la fidélité du croyant ; il s'en étonne d'abord, ensuite il l'admire et finit par lui céder.

Et comment en serait-il autrement, puisque la Parole de Dieu est la Parole de Dieu ? Ce qui serait étrange, ce serait, au contraire, qu'un livre divin restât sans action sur les cœurs. Et si nous consultons notre expérience, nous verrons que jamais une argumentation d'homme n'a laissé sur notre âme l'impression profonde d'une seule parole de Jésus-Christ. Ce n'est pas un discours, un livre qui vous a converti ; c'est un mot de ce discours ou de ce livre ; et ce mot, qui depuis lors reste gravé dans votre esprit, avait été puisé dans la Parole de Dieu. Ce qui vous est arrivé arrivera à d'autres ; prenez donc le glaive de la Parole ; frappez fort et souvent, et finalement un de vos coups trouvera le chemin des cœurs.

CCCLXIII^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XX.)

Le règne de mille ans, décrit dans ce chapitre, a reçu deux interprétations différentes. Les uns entendent par revivre, res-

susciter spirituellement ; les autres voient dans ce mot une résurrection des corps. Selon les premiers, ce n'est ici que l'accomplissement de ces prophéties qui annoncent une époque où la terre sera couverte de la connaissance du Seigneur, comme la mer l'est de ses eaux ; et où aucun homme n'instruira plus son frère, mais où tous seront enseignés de Dieu. Selon les seconds, Christ doit descendre en personne sur la terre, accompagné des saints ressuscités, et y régner pendant mille ans. Ce n'est pas le lieu de discuter cette question ; nous ferons remarquer que, quelle que soit d'ailleurs l'interprétation à laquelle on s'attache, on sera toujours d'accord pour reconnaître que cette époque bénie sera pleine de douceur pour les chrétiens appelés à y vivre. Ce sera, autant qu'il est possible, le ciel sur la terre. Si la souffrance n'en doit pas être exclue, ce qui vaut mieux, le péché le sera ; les rapports entre frères auront quelque chose d'analogue à ceux qui dans le ciel unissent les bienheureux : mêmes sentiments, mêmes désirs, mêmes projets ; un but unique poursuivi sur toute la terre, la gloire de Dieu ; un seul nom sur les lèvres de tous, celui de Jésus ; plus de crime, plus de haine, plus de souillure ; mais partout et toujours l'amour et la sainteté.

Voilà le temps que les chrétiens, millénaires ou non, font profession d'attendre aux derniers jours. Mais serait-il donc impossible de le réaliser dès à présent, chacun à part dans son cœur, dans sa famille et au milieu de ses relations chrétiennes ? Pourquoi ne prendrions-nous pas tous à tâche de hâter l'arrivée du millénium dans nos maisons par une conduite pure et sainte ? Pourquoi tous les membres d'une famille ne formeraient-ils pas une sainte alliance pour chasser le péché du milieu d'eux, en travaillant chacun à l'exclure de sa propre vie, et en aidant les autres de leurs conseils, veillant sur leur conduite pendant le jour, s'avouant leur tort à l'heure du soir où, réunis pour le culte domestique, ils auraient pour sanctifier leur entretien la Bible au milieu d'eux ? Où des efforts isolés succombent, des efforts réunis réussissent. Peut-être, sans que nous l'ayons soupçonné, nos parents ont, comme nous, formé plus d'une

fois le désir de voir la paix chrétienne régner dans nos demeures ; plus d'une fois, ils se sont efforcés, comme nous, de réformer leurs mauvaises habitudes ; et parce que nous avons ignoré leurs désirs et leurs efforts, nous ne les avons pas secondés. Nous avons travaillé isolément, à d'autres heures, et eux-mêmes ne sont pas venus à notre secours. Nous ne nous sommes pas mutuellement tenu compte de nos bonnes intentions, et, ainsi méconnus, nous nous sommes finalement relâchés.

A la vérité, il est difficile de s'entendre sur de pareilles matières ; difficile même de s'en parler. Personne ne veut commencer ; surtout personne ne veut s'accuser ; le démon de l'orgueil trouve trop bien son compte à semer la division. Mais si l'on ne peut exécuter ce plan tout à coup et avec le concours de tous les membres de la famille, ne le pourrait-on pas au moins d'abord entre deux ou trois ? par exemple, entre ceux qui ont le plus de sympathie les uns pour les autres, entre deux époux, deux frères, deux sœurs ? et quand l'œuvre aurait été ainsi commencée, n'y pourrait-on pas joindre successivement les autres personnes de la maison ?

Il est impossible de rien préciser à ce sujet ; mais nous voudrions du moins qu'on retint cette pensée, qu'il serait bon et possible d'unir ses efforts à ceux d'autres frères pour faire régner en soi et autour de soi la paix et la joie chrétiennes, et de réaliser ainsi, dès à présent et en petit, dans la mesure de notre foi et de nos prières, l'époque bienheureuse du millénium au milieu de nous. Que Dieu bénisse cette pensée pour nos cœurs, et qu'il donne à quelques-uns le désir de la mettre à l'œuvre et de la poursuivre.

CCCLXIV^e MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XXI.)

Quelle magnifique description du ciel ! que les idées en sont

pures, les images grandes, et combien tout cela sent peu la pauvre humanité ! Quel homme eût songé à dire qu'il n'y avait là point de temple, et que Dieu était lui-même le temple ? point de soleil pour éclairer, mais la gloire de Dieu pour lumière ? Il y a dans ces paroles une spiritualité qui nous élève bien au-dessus de toute conception humaine. Amoncelez les images les plus séduisantes pour notre cœur, et vous risquez d'éveiller les sens ; mais ici quelques simples figures nous transportent dans un monde tout nouveau où, même avant que l'Esprit-Saint l'ait dit, nous pressentons que rien d'impur ne peut entrer. Remarquez encore ce détail : « les portes n'en seront jamais fermées. » En effet, il n'y fera jamais nuit, comme sur la terre ; tout y sera lumière, vérité, droiture ; tout cœur y sera ouvert ; les pensées s'y liront comme dans un livre, et l'idée de se cacher ou de mentir n'y saurait venir à personne. Enfin, observez que les rois viendront y déposer leur gloire et les nations leur honneur. Douce humilité qui jette toute couronne aux pieds de Dieu, et qui confond en un peuple de frères ceux jadis séparés par les noms de monarques et de sujets !

Gloire à Dieu, humilité chez les créatures, amour et vérité chez tous, tels seront, en aussi peu de mots que possible, les joies du ciel pendant l'éternité. Une telle félicité a-t-elle beaucoup d'attrait pour nos cœurs ? Dans ce cas, nous pouvons nous croire bien préparés pour y entrer. Mais n'est-ce pas de tout autres plaisirs célestes que nous nous sommes promis ? Nos cœurs ne cherchent-ils pas encore la terre dans les cieux ? Je le crains. L'un s'informe d'abord s'il retrouvera près de Dieu l'être bien-aimé qu'il pleure ; l'autre se réjouit surtout à la pensée que toute douleur cessera et que toute larme sera essuyée. Celui-ci tressaille à l'idée de contempler les magnificences de la création ; celui-là, en songeant qu'il n'aura plus à mourir. Toutes ces pensées sont bonnes, tous ces souhaits sont légitimes et seront satisfaits. Mais cependant ce n'est pas là ce qui devrait nous monter au cœur en premier lieu. La gloire de Dieu, voilà le grand but ; notre sainteté, voilà le souverain bonheur ; et c'est précisément les biens que nous ambitionnons le moins ;

preuve évidente que nous sommes encore loin d'être prêts pour les cieux.

Une idée assez répandue sur ce sujet, c'est que Dieu, en nous ouvrant le ciel; nous purifiera de nos imperfections et nous rendra dignes et capables de jouir d'une félicité dont nous ne voudrions peut-être pas aujourd'hui. Il y a quelque chose de vrai dans cette pensée, et il est évident que le Saint-Esprit, qui nous aura été accordé pendant notre vie, ne nous sera pas retiré à l'heure de notre mort et de notre entrée dans les cieux. Il est certain encore que notre corps purifié, l'absence de toute tentation, la présence de Dieu, nous rendront alors le bien aussi facile que le mal, hélas! nous l'est aujourd'hui. Mais, d'un autre côté, nous ne pouvons pas douter non plus que notre avenir ne doive être en rapport avec notre passé, et notre degré de sanctification, au départ de la terre, déterminer la mesure de notre félicité dans les cieux. L'Apôtre nous dit qu'il voit devant le tribunal de Dieu apparaître les morts « petits et grands; » si les différences de corps sont conservées après la résurrection, les différences d'esprit ne le seront-elles pas aussi? Nous le croyons; et comme il y a divers degrés dans l'éclat des astres, nous pensons qu'il y aura aussi divers degrés dans la béatitude céleste. C'est à nous, pendant les quelques heures que nous avons à vivre ici-bas, à hâter notre sanctification en ne laissant perdre aucune des grâces du Seigneur. Malheureusement, il en est de ces grâces comme de de notre temps : nous les gaspillons, nous attendons que Dieu parle haut, nous presse plus vivement, et, parce qu'il se contente de frapper à la porte de notre cœur, au lieu de la briser, nous refusons de lui ouvrir. Nous prions, mais quand nous avons prié, nous n'acceptons pas la réponse à nos prières; en un mot, nous méprisons les dons de Dieu, et notre sanctification s'en ressent; nous ne devons donc pas nous étonner un jour si notre gloire est pâle dans le ciel et notre place marquée au dernier rang.

CCCLXV. MÉDITATION.

(LISEZ APOCALYPSE XXII.)

« Aux siècles des siècles ! » Vivre aux siècles des siècles ! Comme cette pensée repose délicieusement l'esprit et le cœur ! Nous n'avons pas même besoin de savoir quelles seront nos occupations ou nos joies : il nous suffit de savoir que nous vivrons. On peut bien ici-bas se fatiguer d'apprendre, de jouir même ; mais jamais de vivre : et si quelques infortunés cherchent à se débarrasser de l'existence, ce n'est pas qu'ils soient las de vivre, mais de souffrir. Non-seulement la vie seule et par elle-même a pour nous un puissant attrait, mais la mort nous épouvante, le néant nous fait frémir. Vivre impassible est au fond à peu près la même chose qu'être anéanti ; et toutefois, malgré nous, nous mettons entre ces deux états tout un abîme. Le moribond saisit avec avidité la plus faible espérance de retour à la vie. Ézéchias (et nous le comprenons) éclate en actions de grâces à la nouvelle de quinze années ajoutées à ses jours ; que serait-ce donc si l'on venait, à l'heure de la mort, nous annoncer une nouvelle jeunesse, une nouvelle santé, un recommencement de notre existence ? Eh bien, non, ce n'est pas si peu de chose qu'on nous offre : c'est la vie aux siècles des siècles ! O mon Dieu ! si j'avais un esprit assez vaste pour mesurer cette vie, quels ne seraient pas ma joie, mon amour, ma reconnaissance !

Remarquez avec quelle tristesse nous voyons finir tout ce qui nous approche, nous occupe ou nous aime ici-bas : qu'un ami s'éloigne, et nos yeux se remplissent de larmes ; qu'il nous faille quitter un lieu par nous longtemps habité, et notre imagination se couvre d'un sombre voile ; il n'est pas jusqu'aux travaux, aux travaux laborieux, que nous n'abandonnions, quand ils touchent à leur fin, avec un certain regret. C'est que tout ce qui finit n'est pas fait pour nous, ne répond pas à nos besoins ; nous pouvons bien nous sentir faibles, ignorants, indignes ; mais nous ne pou-

vons pas accepter de finir ! N'est-ce pas une révélation de notre destinée ? Nous le croyons.

Il y a déjà des années que vous et moi, chers amis, parcourons ensemble la Parole de Dieu, semant et recueillant quelques réflexions. Nous ne nous connaissons pas, et cependant, j'ose le dire, nous nous aimons. La pensée de nous séparer nous est pénible ; encore ici, finir a pour notre cœur quelque chose de mélancolique ; notre plume se traîne lentement, comme si nous voulions retarder l'heure de la séparation. Les livres vous manquent-ils donc, et à moi les occupations ? Non ; mais c'est un terme, c'est une fin, c'est une mort de notre vie en commun, et cette pensée nous fatigue ; nous ne voudrions pas finir... tant il est vrai que nous sommes nés pour toujours vivre !

Oui, Dieu ne trompera pas un besoin si profondément senti par notre âme ! c'est lui qui nous l'a donné ; il doit, il est obligé de le satisfaire ! Il n'est pas homme pour mentir. Oui, celui qui trace ces lignes, celui qui les parcourt, ceux qui les écoutent, retrouveront, ou plutôt ne quitteront pas la vie ; si leur âme dépose en deçà de la tombe une dépouille corruptible ou mortelle, c'est pour revêtir au delà l'incorruptible immortalité. Nous en avons pour garants nos instincts, si nous sommes encore en dehors de la foi, et le témoignage du Saint-Esprit, si nous croyons déjà.

Mais, hélas ! vous qui ne croyez pas, oseriez-vous dire que vous êtes aussi certain du bonheur à venir que de la vie éternelle ? Non ! Eh ! pourquoi donc ne le seriez-vous pas ? L'offre de Dieu n'est-elle pas assez magnifique ? Écoutez, écoutez les dernières paroles du dernier livre de cette précieuse Bible, et dites-nous ce que vous attendez de plus ou de mieux : « Qui-conque veut de l'eau en prenne sans qu'il en coûte rien ! » Vous l'entendez : sans qu'il vous en coûte rien ! C'est une répétition de ces mots : grâce, gratuitement, que déjà nous vous avons si souvent redits. Oh ! nous vous en supplions pour la dernière fois, écoutez, écoutez la douce voix du Seigneur : c'est vous qu'il appelle ; répondez, répondez ! Croyez, confiez-vous en Celui qui, devant vous, a déjà fait tant d'heureux ! Nous vous

le déclarons avec une conviction profonde : il y a dans la foi en Christ des joies, une paix que vous ne soupçonnez pas et que rien au monde ne peut donner ; c'est seulement là que nous avons trouvé le calme de notre conscience, la réalisation de nos désirs et la certitude, l'inébranlable certitude que nous sommes sauvés dès à présent pour vivre aux siècles des siècles, dans le ciel, et bienheureux. Oui, certains ; — oui, aux siècles des siècles ; — oui, dans le ciel et bienheureux. — Adieu ! puissions-nous nous revoir devant le trône de Celui qui nous a tous créés !

TABLE DES MÉDITATIONS

DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Cette table, dressée après la rédaction complète de l'ouvrage, a moins pour but de faciliter le choix d'une méditation à lire que la recherche d'une méditation déjà lue ; il ne faut donc pas s'attendre à trouver des rapports bien rigoureux entre les titres et les méditations.

Méditations.	Pages.
181° Elymas le magicien.	5
182° Identité de foi entre les écrivains sacrés.	7
183° Paul et Barnabas refusent les honneurs divins.	10
184° Notre tendance à remplacer le fond par la forme.	12
185° Différend entre Paul et Barnabas.	14
186° Nous manquons moins de connaissance que de volonté.	16
187° Des miracles du N. T.	18
188° Haine des incrédules pour les croyants.	20
189° Paul devant l'aréopage.	22
190° Le chrétien conséquent.	24
191° Les livres de magie brûlés devant l'Évangile.	26
192° L'utile et le vrai en religion.	28
193° Une nuit passée en prière et en méditations.	31
194° L'humilité chrétienne et la gloire humaine.	32
195° Jusqu'où va l'action du Saint-Esprit sur l'homme.	34
196° Joie de Paul et de Jacques sur leurs succès réciproques.	36
197° La jalousie.	38
198° Le vrai et le faux zèle dans le prosélytisme.	40
199° Paul en prison à Jérusalem.	42

Méditations.	Pages.
200° Paul devant Félix et Drusille.	44
201° Espérer contre toute espérance.	46
202° Paul devant Agrippa.	48
203° L'heure décisive dans la vie.	50
204° Paul au milieu de la tempête.	51
205° Se confier comme si Dieu faisait tout, agir comme s'il ne faisait rien.	53
206° L'activité dans l'amour.	55
207° Paul prêchant dans les chaînes.	57
208° Qu'est-ce que la justice de Dieu dans l'Épître aux Romains?.	59
209° Aimer le bien, n'est pas le faire.	61
210° Sera-t-on excusable pour n'avoir pas connu l'Évangile ?	63
211° Personne ne sera justifié devant Dieu par les œuvres de la loi.	65
212° Christ est une victime expiatoire.	67
213° Harmonie des écrivains sacrés.	69
214° La foi donne la paix.	71
215° Pécherons-nous afin que la grâce abonde ?	73
216° Lutte entre le vieil homme et le nouveau.	75
217° L'Esprit de Dieu rend témoignage à notre esprit.	77
218° L'assurance du salut.	79
219° L'élection.	81
220° Triomphe du Christianisme sur tous les obstacles.	84
221° Devoir d'évangéliser les païens.	86
222° Election et réjection du peuple juif.	88
223° Toutes choses sont de lui, par lui et pour lui.	90
224° Donner lieu à la colère.	92
225° Obéir aux puissances établies selon la conscience.	94
226° Que chacun agisse selon sa persuasion.	96
227° Ayez un même sentiment.	98
228° Humilité et douceur de saint Paul.	100
229° Salutations de saint Paul aux Romains.	102
230° Les disciples de Paul ou d'Apollos.	104
231° La folie de l'Évangile.	106
232° Le chrétien régénéré par le Saint-Esprit.	108
233° Qui plante n'est rien, qui arrose n'est rien : Dieu seul est tout.	110
234° L'âge de notre vie chrétienne.	113
235° La répréhension du pécheur scandaleux.	115
236° Tout m'est permis, mais il n'est pas toujours bon de le faire.	117
237° Que chacun demeure dans l'état où Dieu l'a appelé.	119
238° Se marier selon le Seigneur.	121
239° Ne pas scandaliser.	123
240° Avantage du laïque sur l'ecclésiastique pour annoncer l'Évangile.	125
241° La liberté chrétienne.	127
242° Faites tout à la gloire de Dieu.	129
243° La décence.	131
244° Qu'est-ce que la communion ?	133

Méditations.	Pages.
245° Les dons du Saint-Esprit.	134
246° Les chrétiens sont des membres du même corps.	137
247° La charité c'est l'amour.	139
248° Mauvais usage des dons spirituels.	141
249° Les esprits des Prophètes sont soumis aux Prophètes.	143
250° Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons.	145
251° Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.	147
252° Délicatesse de sentiments chez saint Paul.	149
253° La fin ne justifie par les moyens.	151
254° La répréhension fraternelle.	153
255° Le voile de Moïse pèse sur les yeux des Juifs.	155
256° L'esprit missionnaire créé par le christianisme seul.	158
257° Les affections en Christ.	160
258° Rapports des chrétiens avec le monde.	162
259° La tristesse selon Dieu et la tristesse selon le monde.	164
260° Mesure de la libéralité chrétienne.	166
261° Résultats spirituels des aumônes chrétiennes.	168
262° Ce n'est pas celui qui se recommande que recommande le Seigneur.	171
263° La simplicité qui est en Christ.	173
264° La vanterie dans les œuvres chrétiennes.	175
265° L'ingratitude de l'homme n'étonne que l'ambitieux.	177
266° Les afflictions dans la foi.	179
267° Le chrétien est instruit par Dieu lui-même.	181
268° L'absolu des doctrines chrétiennes.	183
269° Si nous sommes sauvés par la grâce, pourquoi donc la loi nous a-t-elle été donnée?	185
270° L'allégorie d'Agar.	187
271° La médisance.	189
272° Ce sont les graciés qui font les œuvres.	191
273° L'élection.	194
274° Concordance entre les <i>Actes</i> et les <i>Épîtres</i>	196
275° La grandeur de l'amour de Christ.	199
276° Suivons la vérité avec charité.	202
277° Mettez-vous en colère et ne péchez point.	205
278° Rachetez le temps.	207
279° La joie chrétienne.	209
280° Rapports réciproques selon le Seigneur.	212
281° Le désir de rester et le désir de partir.	214
282° Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.	217
283° Contradiction apparente dans les doctrines chrétiennes.	219
284° Paul accepte des Philippiciens des secours qu'il refuse ailleurs.	221
285° Toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui.	224
286° La dévotion volontaire et non requise.	226
287° Le christianisme laisse subsister les distinctions sociales.	229
288° Que votre parole soit assaisonnée de sel avec grâce.	231

Méditations.	Pages.
289° L'extension du christianisme expliquée par l'intervention de Dieu.	234
290° Pourquoi les Juifs ne voulaient-ils pas qu'on évangélisât les Gentils?	237
291° Affection mutuelle des chrétiens.	240
292° Le travail.	242
293° Exhortez-vous l'un l'autre.	245
294° L'Église est dans les hommes et non dans les choses.	248
295° La grande apostasie.	250
296° Le bonheur dans la paix.	253
297° La loi donnée pour ceux qui ne peuvent se soumettre.	255
298° La femme sauvée en mettant des enfants au monde.	257
299° Le Christianisme seul moralise.	259
300° La piété a les promesses de la vie présente.	262
301° S'occuper surtout de ses proches.	264
302° Ne pas mépriser son maître sous prétexte que c'est un frère.	267
303° Paul ambassadeur.	269
304° Réprimer les disputes de mots.	272
305° L'orgueilleuse humilité.	274
306° Pourquoi les apôtres ne profitaient pas de leur puissance miraculeuse?	277
307° Tout est pur aux purs, impur aux impurs.	279
308° Le chrétien en exemple au monde.	282
309° Faire le bien avec zèle, toujours et de toutes manières.	285
310° Paul recommandant un esclave à son maître.	287
311° Pourquoi notre Sauveur devait être Dieu?	289
312° Pourquoi notre Sauveur devait être homme?	292
313° Exhortez-vous les uns les autres.	294
314° Notre vie secrète et notre vie publique.	297
315° Le sacrificateur éternel.	299
316° Le péché irrémissible.	302
317° Les types.	305
318° La loi de Dieu écrite dans le cœur du chrétien.	307
319° Christ a souffert <i>une seule fois</i>	310
320° Le tabernacle.	311
321° Encore un peu de temps!	314
322° La foi vue de l'esprit.	316
323° Dieu approprie ses dispensations aux temps et aux lieux.	319
324° Les afflictions selon l'Évangile.	322
325° Recherchez la paix avec tous les hommes.	324
326° Être content de son sort.	327
327° Le style de saint Jacques empreint des paroles de Jésus-Christ.	329
328° Accord des doctrines de saint Paul avec celles de saint Jacques.	331
329° La langue.	334
330° Nous ferons cela... si Dieu le permet.	337
331° Confessez-vous les uns aux autres.	339
332° Harmonie de doctrine entre Pierre et Paul.	341
333° Les premiers seront les derniers.	344

Méditations.	Pages.
334° Christ est-il allé prêcher aux morts?	346
335° Les afflictions interprétées par l'incrédule et le croyant.	348
336° Un homme sauvé par Dieu peut-il craindre?	350
337° Je ne me lasse pas de vous écrire les mêmes choses.	352
338° Souffrir de la tentation ou du remords.	355
339° Toutes choses demeurent les mêmes depuis la création.	357
340° Qui se dit sans péché se séduit lui-même.	359
341° L'onction du Saint-Esprit.	362
342° Pourquoi aimons-nous si peu le Dieu qui nous a tant aimés?	365
343° La charité bannit la crainte.	367
344° Une prédication de saint Jean.	369
345° Ne pas saluer l'hérétique.	371
346° L'hospitalité de Gaïus.	373
347° Ne jugez pas.	376
348° Introduction à l'Apocalypse.	378
349° Prophéties accomplies sur les sept églises d'Asie.	380
350° Accomplissement contemporain et accomplissement futur des prophéties.	382
351° La vraie grandeur.	382
352° Le jugement dernier.	386
353° La prière de l'homme est agréable à Dieu.	388
354° Si toutes les religions sont bonnes?	390
355° Il n'y a plus de temps!	392
356° Notre lâcheté devant les incrédules.	394
357° Un bonheur éternel, n'est-ce pas trop pour nous?	396
358° Qu'est-ce que la Bête de l'Apocalypse?	398
359° Dieu proportionne nos forces à la rigueur de ses dispensations.	401
360° La Babylone mystique.	403
361° Quel est le commerce de la Babylone mystique?	405
362° La Parole de Dieu, glaive vainqueur.	407
363° Le règne de mille ans.	408
364° Le ciel.	410
365° Notre besoin de l'infini.	413

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.